

NEAL CASSADY

UN TRUC TRÈS BEAU QUI CONTIENT TOUT



«parmi les meilleures choses jamais écrites en Amérique»

Jack Kerouac

FINITUDE

NEAL CASSADY

Un truc très beau qui contient tout

Lettres 1944-1950

Traduit de l'Américain et présenté par
Fanny Wallendorf

FINITUDE

Préface Neal Cassady

pour Carolyn

Fin des années 40, les lettres d'un adolescent du Colorado passent de main en main à l'Université Columbia de New York. La bande d'étudiants qui se les échangent, parmi lesquels Jack Kerouac et Allen Ginsberg, loue en chœur le style original de leur auteur. Haldon Chase, à qui elles ont été adressées¹, est formel : son ami Neal Cassady, qui les a écrites en prison, a déjà volé cinq cents voitures et séduit autant de femmes. Intrigués, ils ignorent qu'un torrent est sur le point de déferler dans leurs cœurs et dans leurs existences. Un torrent d'énergie, de mots et d'amour, qui arrachera toutes les rives sur son passage. Neal Cassady est en route pour les rencontrer.

Ces écrivains en herbe n'imaginent pas non plus qu'ils vont inspirer une révolution culturelle et sociale au retentissement mondial, et entrer dans l'Histoire sous le nom de « Beat Generation ». Fruit des aspirations d'une communauté d'artistes et de délinquants qui carburent à la drogue, au

1. Ces lettres ont été perdues.

sex et au jazz, cette contre-culture déployera ses forces pour s'opposer à l'Amérique consumériste et engendrera la libération des mœurs puis le mouvement hippie. La postérité a désigné Jack Kerouac, Allen Ginsberg et William Burroughs comme figures originelles, chacun ayant accouché dans la fièvre d'un chef-d'œuvre avant-gardiste, *Sur la route*, *Howl* et *Le Festin nu*. En accomplissant leur grand voyage intérieur à travers le pays, ces nouveaux symboles allaient régénérer le mythe américain.

Mais la réalité à hauteur d'homme, dévoilée par ces lettres, est plus riche et plus émouvante. Ni Kerouac ni les autres n'étaient des contestataires. Ils n'exigeaient rien que d'eux-mêmes et ne se réclamaient d'aucun mouvement. Ils ne faisaient que suivre, avec toute la vigueur dont leur âme était capable, le chemin qu'ils voulaient voir s'ouvrir sous leurs pas. Une nécessité intime les guidait, celle de pénétrer la dimension spirituelle de l'existence par des voies inédites. L'histoire de Kerouac, de Cassady et de Ginsberg est avant tout celle d'une quête partagée. Un projet existentiel les unissait, qui passait par l'écriture. Il s'agissait de répondre à l'appel de la vie. Neal Cassady l'a fait sans concessions, avec l'énergie d'un fauve.

Ce jeune homme qui hantera les esprits et les œuvres de ses compagnons de route, et qui montrera à Kerouac la voie à suivre dans l'écriture, qui est-il ? Sa correspondance permet d'oublier la légende, de dépasser la tentation du sensationnel pour renouer directement avec l'homme.

Quand il arrive à New York, Neal est précédé par sa réputation. Son charisme et sa beauté font le reste. A son contact, le quotidien prend de l'ampleur et tout est explosif. Dénué d'inhibitions, enthousiaste et brillant, il devient rapidement le frère, l'amant, le modèle — le héros. Sa personnalité est complexe et singulière, « un diamant brut à multiples facettes »¹. Très tôt livré à lui-même dans des conditions difficiles – orphelin de mère à dix ans, il vit dans les rues de Denver avec son père, un clochard alcoolique – il s'éduque seul, obsédé par une aspiration qui ne le quittera jamais : s'en sortir et s'élever. Il veut tout apprendre, tout comprendre. Et écrire. Sans attaches, il obéit à sa morale et à sa logique personnelle. Son ardeur lui donne confiance en lui, sa gaieté intrépide lui ouvre des portes. Il n'a rien à perdre, il sait s'y prendre pour obtenir ce qu'il veut.

1. Carolyn Cassady, préface à *Neal Cassady Collected Letters* (Penguin Book, 2004).

Capable de vivre plusieurs vies à la fois, Neal est imprévisible. Son comportement survolté et souvent inconséquent en sidère plus d'un. « Quelle lumière resplendit dans son âme pour qu'il soit ainsi ? » s'interroge Kerouac, abasourdi par sa joie sauvage, inattendue, « la joie d'un roc de Gibraltar ». Neal répond dans une de ses lettres : « Je ne fais qu'obéir à ce qui me gouverne, à savoir l'émotion pure ». S'il multiplie les expériences, c'est pour donner en permanence du sens à ce qu'il vit, pour assouvir son désir de se connaître et de s'exprimer. Il est en proie à une sainte excitation, « comme si chaque chose le frappait en plein cœur et le dévorait d'un feu éternel », écrira Bukowski après l'avoir croisé. En fait, Neal suit son instinct de façon scandaleuse. Tout l'inspire. Le revers de cette exaltation est la dépression qui le tient durant de longues périodes, et les dommages collatéraux infligés à ses proches malgré sa bonté naturelle.

Son écriture est à l'image de son tempérament. Énergique, elle court plusieurs lièvres à la fois et le déborde : « Je parle sans la moindre ponctuation ». Collant au fil de ses pensées et de ses sensations, il soumet la syntaxe à son rythme intérieur. Il passe d'un sujet à l'autre, invente des mots, s'interrompt au beau milieu d'un paragraphe, puis reprend sa phrase qu'il « prolonge jusqu'à l'extrême, avant de se résoudre à y apposer un point, tout comme en voiture il se plaisait à ne freiner qu'au dernier moment »¹. Là aussi, il expérimente et se cherche, en « jonglant jusqu'à épuisement avec le langage »². Il a parfois du mal à tenir la bride, surtout quand l'alcool ou la marijuana sont de la partie. Il adopte différents styles selon qu'il s'adresse à Kerouac, à Ginsberg ou aux femmes qu'il aime. Il insère des extraits de livres, s'égare dans des considérations abstraites, avant de revenir à ce qu'il fait de mieux : raconter certains épisodes de sa vie. Pour ses amis, aucun doute, le véritable écrivain de la bande, c'est lui.

Kerouac l'a souvent répété : ce sont les lettres de Neal, en particulier la « lettre sur Joan Anderson »³ dont il dira qu'elle est « parmi les meilleures choses jamais écrites en Amérique », qui lui ont révélé sa voie. Jack s'entraîne durant des semaines à écrire comme lui, à la première personne,

1. Carolyn Cassady, *Sur ma route* (Denoël, 2000.)

2. *Ibid.*

3. Voir page xxx.

avec moult détails et peu de ponctuation, sans se soucier des codes habituels du récit. Persuadé que Neal deviendra un grand auteur, il fait de lui son principal matériau. Il enregistre leurs discussions sur bandes magnétiques, recopie ses lettres pour les intégrer à son roman, visite les lieux de son enfance. *Sur la Route* naît de cette émulation et les unit à la vie à la mort : sans Cassady, Jack ne serait pas devenu Kerouac.

De son côté, Neal travaille sur son autobiographie quand son emploi aux chemins de fer lui en laisse le temps, mais il désespère de jamais produire son livre « tellement fort et tellement vrai ». En réalité, c'est devant sa machine à écrire, occupé à taper ses lettres pour ses amis, qu'il crée ce « truc très beau qui contient tout », à la fois autoportrait et roman d'apprentissage. C'est là qu'il exprime son tempérament, porté par des préoccupations salutaires, dans une époque qui résonne étrangement avec la nôtre. Indifférent au matérialisme ambiant, se méfiant comme de la peste de l'apathie imposée par la société, Neal prêche l'expérience, la découverte et la création. Du souffle, enfin ! Ébahie, on traverse en accéléré les États-Unis, la jungle mexicaine, des dortoirs et des bordels. On dévale des collines dans la sablière d'une locomotive, on lit défoncé au soleil, on boit, on embrasse et on rêve. On voit mourir des amis, naître des enfants, on improvise des virées et on célèbre des mariages. On connaît l'espoir de la première publication, puis le doute à nouveau. Ça pleure, ça rit, ça transpire dans tous les coins. On a la tête qui tourne, on s'extasie avec Kerouac : « Si ça n'est pas la vie, rien ne l'est ».

Fanny Wallendorf
Hinterland, septembre 2013

1941. Denver, Colorado. Salopette et tee-shirt blanc, pieds nus dans ses chaussures, Neal Cassady entre dans la salle de billard. Il entreprend le virtuose des lieux, un type du même âge que lui, 15 ans à tout casser. Pendant un quart d'heure et sans reprendre son souffle, il insiste pour être initié. En échange il lui enseignera la philosophie, et en prime il l'emmènera le lendemain voir un match de football à South Bend, Indiana. À 1 600 km de là, tout à fait. Une voiture ? Il en empruntera une. Des années qu'il pratique, juste pour le plaisir de rouler et de lever des filles à la sortie des écoles. Un tour dans les montagnes et hop, à la nuit, demoiselle et voiture sont ramenées à bon port. Tope là ? Jim Holmes¹, éberlué par cet exalté, l'invite à dîner. Il lui apprend à tricher aux cartes, lui offre son premier costume et son amitié.

Neal court comme personne, ballon en main il fait des passes du feu de Dieu, propulse n'importe quelle voiture dans les virages les plus serrés : il est vite adoubé chef de bande. Il partage son temps entre la bibliothèque

1. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

où il lit avidement Proust et Schopenhauer, la salle de billard et le Rocky Mountain Garage où il lave et gare des voitures. La débrouille, il connaît : il a passé son enfance dans la rue avec son père alcoolique. Il dort où il peut, baignoire ou lit de fortune, et de temps en temps il offre ses services sexuels à une bonne un peu dérangée contre un repas chaud.

C'est en sortant du lit de la bonne qu'un jour il tombe nez à nez avec le neveu du maître de maison, Justin Brierly¹. Nu comme un ver, Neal engloutit un solide petit-déjeuner devant le type ébahie. Brierly, avocat et professeur d'anglais, prend l'adolescent sous son aile. Il a d'autres protégés qu'il destine à l'Université de Columbia, à New York. Impressionné par le Q.I. élevé de ce jeune chien fou qui désire devenir écrivain, l'enseignant s'arrange pour le faire admettre au lycée, supervise ses lectures, l'aide à décrocher plusieurs jobs. À l'occasion, Neal fait le gigolo dans la communauté gay de Denver. Certains murmurent qu'entre Brierly et son jeune poulain, les échanges ne sont pas uniquement intellectuels.

Lors d'une énième virée en voiture, Neal est arrêté. Il s'évade du centre où il est prisonnier, avant d'être repris puis relâché grâce à l'intervention de Justin. En 1944, à nouveau condamné pour recel, il est incarcéré à la maison de correction de Buena Vista, Colorado, sous le matricule 10805.

1. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

à Justin Brierly

8 octobre 1944

Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colorado

CHER JUSTIN,

Depuis ma dernière lettre (il y a trois semaines) je ne travaille plus en équipe (7h30-16h), on m'a transféré à la laiterie. Voilà une journée type: on se lève à 4h du matin, on a 8 vaches à traire jusqu'à 6h15. On emmène les vaches au pré, on mange à 6h45, on nettoie l'étable de 7h15 à 9h30, ensuite on effectue diverses corvées jusqu'à midi, on mange, on broie du maïs ou on transporte du foin jusqu'à 14h30, on pique un somme jusqu'à 15h30, on va chercher les vaches, on mange à 17h, on traite les vaches à nouveau de 18h à 20h30, on porte le lait à la cuisine, on se couche à 21h30.

À la laiterie j'ai droit à 5 jours de remise de peine par mois, ce qui me permettra de sortir en mai plutôt qu'en juin.

C'est principalement à cause de ces horaires et parce que j'ai pas mal lu que je ne t'ai pas écrit toutes les semaines.

Bien reçu tes deux lettres. Merci.

Dis-moi ce qu'il en est pour les 4 livres à la fin, je détesterais devoir les payer & ton silence à ce sujet signifie que M. Werner ne les a pas.

Ne m'envoie absolument rien d'autre, bien sûr, la radio est morte, quant aux livres de psychologie mentionnés dans ta dernière lettre, non merci.

Ça me fait plaisir d'apprendre que Bob Adams est à l'Université de Denver & de savoir où est Gus Stiny¹.

Je lis le programme du Festival de Central City de Phil Baker, intéressant. Est-ce qu'ils joueront l'opéra en 45 si la guerre est finie?²

Pour avoir écouté tous les discours de Dewey³ et les réponses

1. Bob Adams et Gus Stiny sont des amis de lycée de Neal.

2. J. Brierly était l'un des mécènes du festival lyrique de Central City, Colorado, qui avait lieu tous les étés.

3. Thomas E. Dewey, candidat républicain à l'élection présidentielle de 1944, qui sera battu par Franklin D. Roosevelt.

de Roosevelt, je reste convaincu de la supériorité de Dewey, pour gouverner en tout cas.

La nouvelle de la mort de Wilkie ce matin m'a surpris.¹

Je dois te remercier de m'avoir écrit 2 lettres en 2 semaines ; sachant combien tu es occupé j'insiste pour que tu ne m'écrives pas plus d'une fois par mois.

Bizarrement, ma vie épicurienne ne me manque pas plus que ça, à part des petits trucs comme la coupe de cheveux à la Walt Dean. Il me faut 2 000 points pour sortir. J'en ai 175, encore 7 mois à tirer.

NEAL L. CASSADY²

à Justin Brierly

Octobre 1944
Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colorado

CHER JUSTIN,

Ça fait trois ans ce mois-ci que j'ai fait la connaissance du « vieux professeur » (comme on t'appelait, Bob, Gus & moi.) Si tu te souviens bien, je vivais chez John³ depuis environ une semaine quand je t'ai rencontré en oct. 1941. Pour inaugurer le début de cette quatrième année d'amitié, cette lettre sera consacrée à l'analyse de l'influence que tu as eue sur mon esprit, mon caractère, mon tempérament & sur mon attitude en général & ma façon de voir la vie.

Je dois poser un regard objectif sur un sujet qui est, par nature, forcément subjectif et particulièrement délicat, afin de dresser en 1 page un compte rendu digne de ce nom de ce que je pense

1. Wendell L. Willkie, candidat républicain à l'élection présidentielle de 1940.

2. Neal Leon Cassady.

3. John Walters, oncle de Justin Brierly.

avoir gagné & perdu dans ma relation avec toi. Je vais devoir m'exprimer de façon dogmatique, ce qui, évidemment, implique un certain degré d'exagération & de distorsion des faits réels, mais garde à l'esprit que chaque affirmation, aussi péremptoire soit-elle, est le résultat d'une réflexion approfondie, c'est-à-dire d'une analyse psychologique poussée des pensées & des événements de ces trois dernières années, qui se distinguent des années précédentes. En constatant cette différence, en la travaillant & en procédant par élimination, je vois non seulement combien tu m'as influencé, mais aussi dans quelle mesure.

Pour une meilleure compréhension, j'ai créé trois parties à l'intérieur desquelles je vais énumérer les traits de caractère que j'ai acquis ou développés grâce à toi. Si j'ai assez de place, je parlerai aussi des points négatifs de notre relation. Pour commencer :

Esprit: je crois que j'ai acquis diverses choses & développé pas mal de trucs dans différents domaines, je te dois mon initiation à la psychologie, même si j'ai surtout appris de la philosophie, une discipline qui te laissait indifférent ou qui ne t'intéressait qu'indirectement. En fait, je pense que tu as habilement essayé de m'en détourner parce que tu craignais que ça me perturbe, étant donné que j'ai déjà tendance à être intolérant envers la société, en tout cas envers ses opinions en général – ce qui, compte tenu de tes activités, n'est pas rien.

Caractère: vraiment ce que tu m'as apporté de plus essentiel. Je pourrais écrire un essai sur l'importance du caractère, ça te montre à quel point j'en ai conscience, ainsi que de l'attention avec laquelle on se doit de le cultiver.

Tempérament: mon air enjoué et mon sens notoire de la repartie te reviennent largement, cependant je dois la constance de mon point de vue à la philosophie, et pas à un optimisme ridicule, féminin & naïf.

NEAL L. CASSADY

à Justin Brierly

23 Octobre 1944

Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

À l'angle de la 15^e rue et de Platte Street il y a un café qui s'appelle Paul's Place, où mon frère Jack¹ était barman avant de s'engager dans l'armée. Du coup j'y allais de temps en temps & j'ai une ardoise là-bas. Je crois que je leur dois environ 3-4 dollars. Si tu passes dans le coin, tu veux bien aller les régler s'il te plaît ?

J'ai vu que Philip Wylie² a écrit un autre livre, « Night Unto Night », apparemment aussi bon que « Generation of Vipers » ; Peter Arno³ aussi a sorti une nouvelle série de dessins, ça s'appelle « Man in a Shower ».

Ils ont les Harvard Classics⁴ ici, les 2 mètres de rayonnages ; j'en ai lu environ 80 centimètres, super, j'ai particulièrement aimé Voltaire & Bacon (Francis).

La saison de football a été un vrai flop. On avait fait des plans grandioses ; les surveillants nous avaient dit que si on se tenait à carreau on irait jouer à Salida & peut-être un ou deux autres matchs à l'extérieur, mais c'est mort. J'ai cru comprendre que l'équipe de basket irait jouer dans des lycées du coin.

Depuis que les jours raccourcissent, avec l'hiver qui approche, on se lève à 5 heures au lieu de 4 ; de vrais horaires de banquier, hein ?

Deux mois aujourd'hui que je suis ici (le 23), fou comme le temps file.

Excuse mon écriture, je ne vois que d'un œil ; ce matin j'ai emmené les vaches au pré & sur le chemin elles se sont sauvées

1. Aîné de ses demi-frères issu du premier mariage de sa mère, à qui Neal vouait une grande admiration quand il était enfant.

2. Romancier et essayiste américain.

3. Dessinateur au New Yorker.

4. Anthologie littéraire en 51 volumes, connue sous le nom de *Doctor Eliot's Five Foot Shelf* (les deux mètres de rayonnage du Dr Eliot).

dans un champ de maïs. L'âne que je montais n'allait pas assez vite pour les rattraper, j'ai donc voulu l'attacher à un fil barbelé pour pouvoir courser les vaches. Je venais juste de nouer les rênes quand il a tiré un grand coup & fait sauter un des cavaliers que j'ai reçu direct dans l'œil gauche. Une partie de mon globe oculaire a été arrachée mais par chance la cornée n'a pas été touchée. Il se pourrait que je perde mon œil.

NEAL L. CASSADY

à Justin Brierly

[30 Octobre 1944]
Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

Ton inquiétude concernant mon œil me touche et je tiens à t'en remercier mais, même si quand je t'ai écrit il était probable que je le perde, on (un oculiste) m'a dit que je retrouverai bientôt une vue normale; une semaine a passé et je vois à nouveau mais pas aussi bien qu'avant donc je porte toujours des lunettes noires.

Merci aussi d'avoir écrit au directeur, même si on en a un nouveau (Thomas) depuis juillet. Je suis quand même déçu de constater que toi, un homme du monde, tu n'as pas lu dans les journaux qu'Ed Lindsley était mort dans un accident de voiture il y a trois semaines. Je sais très bien que tu as délibérément ignoré l'article, vu le peu d'importance accordé au décès d'un ex-directeur de maison de correction.

En parlant de maison de correction, je voulais te dire mon étonnement devant le comportement mesquin des gardiens, mais je suis encore plus surpris par la quantité de punitions auxquelles ont recours, globalement, la plupart des agents. Bon,

il est difficile d'être juste avec tout le monde dans une institution de cette taille, c'est évident, aussi je trouve plus simple d'accepter avec une sérénité toute philosophique le vent de discorde qui souffle par ici.

Nous avons déménagé du dortoir de la laiterie à un nouveau bâtiment avec des espaces de détente, du coup je ne peux pas me poser pour écrire une lettre intelligente, je ne t'écrirai donc qu'une fois par mois désormais.

Bien à toi

N. L. CASSADY

à Justin Brierly

[Novembre 1944]

Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

J'ai reçu ta délicieuse boîte de bonbons en tout début de mois, puis ta lettre très subtile et enfin *The Spotlight*¹; des trois, je crois que c'est la lettre que j'ai le plus appréciée. Merci et encore Merci.

J'ai lu *toutes* les œuvres connues de Dickens & de Twain; si tu te souviens bien, notre discussion à ce propos concernait « Alice au pays des merveilles » que j'avais seulement parcouru. J'essaie à nouveau.

Je suis sûr que madame Lindsley est de mon avis.

Une femme brillante, madame O'Sullivan, mis à part évidemment son Christianisme écœurant, ceci dit, ça correspond sans doute à un besoin (sous une forme ou sous une autre) chez des femmes par ailleurs intelligentes.

J'espère que Gus ne se fera pas bombarder avant que tout soit

1. Revue éditée par la East High School de Denver où Justin Brierly enseignait l'anglais.

fini; s'il peut rester à Pearl Harbor assez longtemps, il réussira. Tu avais déjà évoqué l'admission de Bob Adams à l'Université de Denver; qu'il y reste; inutile de préciser que je l'envie énormément, bon, pas à un point extrême non plus, sinon évidemment j'aurais fini mon lycée & tenté d'acquérir une « connaissance supérieure ». Ah, douce opportunité, aurais-je dû t'écouter? - tss, tss - je suis encore jeune.

Dernièrement j'ai perdu des points pour avoir menti (un mensonge de principe). Un détenu a tué un cochon & j'ai nié être au courant de l'affaire; comme le témoignage d'un autre détenu est venu contredire le mien, j'ai menti - du coup je sortirai en juin et pas en mai comme prévu, sauf si je perds encore 500 points vu que j'ai écopé d'une mise à l'épreuve à partir d'aujourd'hui (pour la même affaire) et alors je sortirai fin sept. 45. Vraiment chiant.

Je ne peux pas fermer les yeux plus longtemps sur les répétitions flagrantes dans tes lettres par ailleurs très bonnes, répétitions concernant des faits et des personnes, mais aussi répétitions d'expressions. J'en reprends quelques-unes:

Le 26 sept. et le 16 nov. tu es devenu chef de l'aide humanitaire aux Russes. (Je sais combien tu es occupé, pas besoin d'en rajouter)

Aux mêmes dates Gus & B. Adams étaient à Pearl (plus excusable mais il n'était pas utile de parler de Gus dans ta deuxième lettre à moins qu'il ait bougé).

Deux fois la même expression dans la même lettre & la même erreur dans une autre.

Je pense que c'est parce que tu n'as rien d'autre à écrire qui m'intéresserait selon toi.

NEAL L. CASSADY

à Justin Brierly

8 janvier 1945

Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

J'ai reçu ton colis la veille de Noël & il me reste encore quelques bonbons & des noix – remercie Mina¹ (je pense que son prénom s'écrit comme ça). J'ai beaucoup aimé les diverses friandises mais je crois que le livre que tu m'as envoyé vaut une tonne de ces douceurs & donc merci. Difficile de ne pas être dithyrambique, mais pour garder de la place pour parler d'autre chose, je dirais simplement que Thomas Wolfe est génial.

Ça me fait plaisir que tu aies noté des progrès dans l'écriture de mes lettres, manifestement ils ne sont pas constants, comme en témoigne la dernière.

Dire que je me sentirai bientôt ici comme à Denver serait un peu maladroit en ce moment, mais je crois honnêtement que dans un futur pas si éloigné que ça, je me serai tellement habitué à cet endroit que ça sera le cas. Le pied !

Une barbe, hein ? Je parie que c'est pour faire Van Dyke.

La dimension freudienne de la vie en maison de correction ? Non, je ne suis pas capable d'en présenter un tableau objectif ; même si j'en écrivais un, il serait complètement faussé.

Une école militaire à New York ; laquelle ? Que va-t-il étudier là-bas ?

Après avoir regardé dans le dictionnaire, j'ai décidé que ton thé-saurus² est exactement ce qu'il me faut, envoie-le moi s'il te plaît.

J'apprends que Bruce Stout est mort jeudi soir, le 21 décembre. Si jamais tu vois Dorothy, sa femme, transmets-lui mes amitiés s'il te plaît. Je ne te l'ai peut-être jamais dit, mais elle travaillait depuis pas mal de temps comme secrétaire à mon dernier boulot et j'avais appris à la connaître, d'autant que j'avais rencontré Bruce chez Jack Calloway.

1. Mina Walters, tante de Justin Brierly.

2. Répertoire alphabétique de mots-clefs relatifs à un concept.

Depuis que je t'ai écrit j'ai perdu mon boulot à la laiterie (pour avoir frappé une vache) & depuis le 10 déc. je ramasse du crottin de mouton pour payer ma pension ; le 21 déc. je me suis pris une prune – comme ils disent – ce qui dans mon cas signifie perdre 100 points (17 jours), donc je sortirai vers le 30 juin maintenant.

Ces 100 points auraient dû être mon dernier bonus, mais comme chaque prune repousse le bonus d'un mois, je ne les aurai pas parce qu'ils ne seront dus qu'en juillet & que je serai parti avant, sauf si je perds encore des points, évidemment.

Remercie Bob Adams pour sa carte & n'oublie pas de me tenir au courant de l'évolution des choses pour lui, à l'occasion.

N.L. CASSADY

à Justin Brierly

5 février 1945
Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

Reçu un *East Spotlight* au début du mois dernier & un autre au début de ce mois-ci; très intéressant ce qui concerne ton génial grand-père Sir Oswald, tu ne m'avais jamais parlé de lui.

C'est avec un mélange de tristesse & d'étonnement que j'ai appris la mort de Mina E. Walters dans le *Post*. Je me souviens, quand je vivais chez John et Lucille, je l'avais emmenée prendre l'air dans un parc de la ville avec la Buick 1932 qu'elle avait dans son garage. Toutes mes condoléances, Justin.

Je suis plutôt fier de m'être totalement adapté à la vie en maison de correction. Dans mon cas l'adaptation a d'abord été intellectuelle, j'ai mis plusieurs mois à contrôler les passions qui m'agitaient, après quoi la bataille était gagnée à 90 % et j'étais psychologiquement apte à analyser objectivement les choses.

J'espère seulement que je conserverai un peu des facultés mentales que j'ai développées ici quand je serai à nouveau plongé dans la vie civile. Je suis persuadé que le seul chemin est l'étude de la Philosophie & la mise en pratique de tous les trésors de sagesse recueillis par les érudits, de Socrate à Santayana¹, en se concentrant sur les plus importants (pour moi.)

Comment va Bob Adams ? & quoi de neuf de ton côté ?

Il semblerait y avoir une petite chance que j'obtienne la garde de ma plus jeune sœur² quand je sortirai. Elle aura 15 ans en mai & entrera en 4^e à l'orphelinat S^{te} Clara, où elle est depuis ses 8 ans. La procédure habituelle quand une fille a réussi sa 4^e à l'orphelinat est de lui trouver un an de travail comme employée de maison chez quelqu'un qui voudra bien la prendre. J'ai plusieurs pistes, certains amis proches vont avoir besoin d'une bonne et la prendront en juin quand Shirley (c'est son prénom) sortira. Les choses avancent. Le 8 février j'aurai 19 ans.

N.L. CASSADY

à Justin Brierly

26 mars 1945
Maison de Correction du Colorado
Buena Vista, Colo.

CHER JUSTIN,

J'ai reçu les deux *Spotlights* que tu m'as envoyés ce mois-ci, et aussi, le premier du mois, la meilleure lettre que tu m'aies jamais écrite. Inutile de préciser que j'ai beaucoup apprécié le tout.

Je n'ai pas pu t'écrire la semaine où j'ai reçu ta lettre (celle du 4 mars) parce que je devais écrire à une fille assez naïve (je

1. George Santayana, philosophe américain très prisé par les étudiants new-yorkais dans les années 40.
2 Shirley Jean Cassady, née en 1930, a été confiée aux services sociaux un an après la mort de leur mère, en 1936.

suppose) pour me télégraphier et me demander si je voulais qu'elle vienne; son télégramme était compromettant parce qu'il me mettait en position de la voir illégalement et le directeur a cru que c'était moi qui lui avais demandé de venir. Du coup j'ai dû lui écrire pour lui demander une explication. Voilà pour le 4 mars, passons au 10. Je ne t'ai rien envoyé non plus parce que je participais à un tournoi de basket à Walsenburg où la maison de correction a été invitée. On a perdu. Je n'ai pas écrit la semaine dernière parce que j'ai reçu une lettre importante de mon ivrogne de père, qui exigeait une réponse. À partir de maintenant tu peux compter sur un mot de moi tous les quinze jours et plus tous les mois comme c'était le cas jusqu'ici.

J'ai été vraiment sidéré ce matin de découvrir qu'on m'avait attribué le meilleur boulot qui soit ici, me voilà « Employé de Bureau », ce qui signifie que je suis assis toute la journée à taper à la machine. Ça explique pourquoi cette lettre n'est pas manuscrite.

Il me reste moins de 90 jours à faire, même si je n'ai pas du tout l'impression que ça diminue.

Je vois que Lucius Beebe¹ t'a pris pas mal de ton temps; j'ai compris lors de nos dernières discussions que lui et toi étiez très proches; je suis sûr que sa visite a été passionnante.

J'ai été embêté moi aussi par un rhume de cerveau, mais j'ai surtout terriblement mal à une oreille en ce moment.

J'ai parié plusieurs fois avec les gars d'ici que les alliés seront à Berlin le 1^{er} mai, mais qu'ils n'auront pas pris la ville. Qu'en penses-tu?

Mon oreille m'en fait baver, je crois vraiment que je vais m'arrêter pour ce soir.

NEAL L. CASSADY

1. Écrivain américain qui publiait régulièrement dans les colonnes du New York Herald Tribune.

Neal obtient sa libération conditionnelle et quitte Buena Vista le 2 juin 1945. Justin Brierly lui trouve un emploi à l'usine Goodyear de Denver où il rechape des pneus. Il reprend ses quartiers à la salle de billard où il fait la connaissance de Bill Tomson¹ et retrouve son vieil ami Al Hinkle². Neal avait repéré Al dès son retour – ou plutôt sa belle décapotable. Il retrouve également la bibliothèque où il rencontre un autre protégé de Brierly, Haldon Chase³, étudiant à l'Université de Columbia. « Hal » initie Neal à la benzédrine⁴ et le régale avec les histoires hautes en couleurs de ses amis de New York, poètes et écrivains en herbe, Allen Ginsberg, Jack Kerouac et William Burroughs.

Neal enchaîne les flirts : Mary Ann Freeland, dite « Cherry Mary », Joan Anderson⁵, puis Jeannie Stewart avec qui il organise des fiestas gigantesques et dont Ed Uhl, un gars de la bande, est amoureux. Opportunité que Neal saisit au vol : Ed a une voiture et il ne peut rien refuser à Jeannie. Ils disposent donc d'un chauffeur à la demande. Quand Ed n'est pas disponible, Neal loue des fourgonnettes. Il roule quelques kilomètres, débranche le compteur kilométrique et fonce vers les collines. Parfois il pousse jusqu'à la tombe de Buffalo Bill⁶, pour récupérer la monnaie balancée dans un puits par quelques touristes sentimentaux.

Durant l'hiver 45, Neal a de nouveau affaire à la justice et doit retourner à Buena Vista. À la demande de Jeannie, Ed Uhl va voir le sergent qui accepte d'envoyer Neal dans le ranch du père Uhl. Après trois mois de lecture assidue, Neal retrouve Denver, la bibliothèque, ses copains avec qui il flâne au drugstore, comme ce jour d'avril 46 où il remarque une gamine blonde de 15 ans, LuAnne Henderson⁷. Il lance à l'assemblée : « Voilà la fille que je vais épouser ! » Ce qu'il fait, le 1^{er} août suivant.

1. Homme à femmes comme Neal, Bill Tomson aurait pu être son rival mais il devint son ami. Avec LuAnne, la première femme de Neal, ils formeront un trio soudé (au point que Bill insistera – en vain – pour partager leur nuit de noces.) Il apparaît dans *Sur la route* sous le nom de Roy Johnson.

2. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

3. Idem.

4. La benzédrine, « Bennie » pour les intimes, est une amphétamine vendue aux États-Unis dès les années 30, sous forme d'inhaleur décongestionnant. Mais ce sont plutôt ses effets stimulants sur le plan intellectuel et artistique que recherchaient les jeunes des années 40.

5. Voir la célèbre « Lettre sur Joan Anderson » du 17 décembre 1950 ([page XXX](#)).

6. William Frederick Cody, dit Buffalo Bill, est mort à Denver en 1917. Cody Pomeray deviendra le pseudonyme de Neal dans les œuvres de Jack Kerouac (à l'exception de Dean Moriarty dans *Sur la Route*).

7. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

Neal et LuAnne vivent dans des chambres d'hôtel qu'ils paient une fois sur deux, ils font un barouf du diable, rient, se battent et font l'amour avec la même rage de vivre. Une nuit, LuAnne surprend Neal en train de s'éclipser pour rejoindre Jeannie. Elle lui pose un ultimatum. Neal n'envisage pas la vie sans elle : quitter Denver préservera leur couple. Les jeunes mariés partent en stop sous les premiers flocons de l'hiver 46, direction le Nebraska. Toutes leurs affaires tiennent dans une mallette de machine à écrire défoncée.

LuAnne est embauchée comme femme de ménage chez un couple qui accepte que Neal partage sa chambre. Il y a une table de billard dans le living-room et une bibliothèque dans laquelle LuAnne subtilise des livres : il est aux anges. La nuit, il lui lit Proust et Shakespeare à haute voix, le jour il fait la plonge dans un restaurant. Mais la dureté avec laquelle sa femme est traitée le rend fou. Deux mois plus tard, ils mettent les voiles.

Ils s'enfuient avec une voiture volée, 300 \$ et quelques livres. Ils roulent le plus vite possible, la peur au ventre, avant d'abandonner le véhicule hors d'état et de sauter dans un bus Greyhound pour New York. Avec ses histoires d'apprentis écrivains, Hal a mis le feu aux poudres. Neal veut les rencontrer. Il ne dort pas pendant les cinq jours que dure le voyage, il ne fait que parler, il a un million de projets, ça va être fantastique. Ils passent leur première nuit new-yorkaise collés à la fenêtre de leur chambre d'hôtel, pétris d'espoir. Le lendemain, Chase les emmène au West End Bar sur la Cinquantième, près du campus de l'université où Neal brûle d'être admis, son faux diplôme du lycée en poche¹. Allen Ginsberg est là mais l'accueil est mitigé, limite glacial.

Les tourtereaux emménagent à Harlem dans un meublé sans eau chaude.² Un soir, Hal rend visite à Neal accompagné d'Ed White³ et d'un certain Jack Kerouac, venu voir l'enfant prodige de Denver. Les lettres qu'il envoyait à Chase pendant son incarcération ont circulé, leur ton nerveux a intrigué la bande. Qui est cet indomptable venu de l'Ouest mythique ? Neal leur ouvre dans le plus simple appareil, les scrute de ses grands yeux bleus interrogateurs. Pour Neal et Jack commence un marathon de discussions à bâtons rompus. Ces deux-là se plaisent, se reconnaissent, ils ne se lâcheront plus.

1. En septembre 1946, Neal devait passer des examens d'admission à l'Université de Columbia. Plusieurs professeurs s'étaient réunis exceptionnellement à cette occasion. Neal ne s'est pas présenté.

2. Chez Bob Malkin, cousin d'Allan Temko, un des amis de Hal Chase.

3. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

Neal sautille, s'éponge le front comme un boxeur à l'entraînement, pendant que Jack tape sa centaine de mots à la minute. Il est en train d'écrire son premier roman.¹ « Ouais ! Super ! C'est ça, c'est ça ! » « Wouah, mec ! Pfiou ! » Jack est touché par ce dingue et sa façon d'en rajouter. Son enthousiasme est irrésistible, les récits de sa vie à Denver, picaresques. Neal ajoute de la vie à la vie.

En janvier 47, Neal revoit Allen Ginsberg à une soirée. Le coup de foudre a lieu à retardement. Allen est estomaqué par la virilité solaire de Neal. Délaisant Jack, ils parlent pendant des jours et des nuits en arpantant Manhattan, héros dostoïevkiens² conscients de vivre une rencontre décisive.

Abandonnée et perdue dans la ville, LuAnne laisse son mari à New York et rentre chez sa mère à Denver.

Une nuit, Jack et Allen raccompagnent leur ami à Harlem et décident de dormir chez lui. Jack partagera le lit de Malkin³ et Allen celui de Neal. Par gratitude plus que par désir, Neal attire son ami tout tremblant contre lui. Pour le jeune Ginsberg, c'est le début d'une saison en enfer.

1. *The Town and the City*, (publié en français sous le titre *Avant la Route*), qui sera publié par Harcourt Brace en 1950, roman de facture classique inspiré par Thomas Wolfe.

2. Dostoïevski hantera leurs échanges pendant des années.

3. Bob Malkin, cousin d'Allan Temko qui héberge Neal et LuAnne.

à Allen Ginsberg

17 janv. 1947
[New York]

CHER ALLEN,

Je suis vraiment mal parce que je me sens redevable à plusieurs titres envers toi, je peux seulement expliquer ce qui s'est passé & espérer, *sincèrement* espérer que tu comprennes – via une sorte de perception instinctive des choses – ma gêne absolue (presque ma honte) d'avoir abusé de ton indulgence ; mais allons au fait.

LuAnne m'a laissé tomber – pour quelle raison je ne sais pas – bien sûr je pourrais sortir tout un tas de généralités mais le fait est qu'elle m'a quitté. Du coup, tes affaires ne sont plus avec moi – elles sont chez Madame Cohen au 91W. 46th Street, Bayonne, N.J. [New Jersey] – j'avais d'abord pensé les faire venir – par la poste – & te les envoyer, mais ce n'est pas possible, donc il va falloir que tu les récupères toi-même.

Je suis vraiment désolé.

NEAL

P.S. Bob¹ a une petite valise marron là-bas, on dirait un peu du carton, *s'il te plaît* prends-la & rends-lui.

Merci,

N.

J'allais oublier – ta radio, ta poêle & ta vaisselle, tout est là-bas, j'ai juste ramené – & j'en ai salement besoin – ta valise & tes affaires de toilette.

Merci, Désolé,

NEAL

1. Bob Malkin.

Neal veut rentrer à Denver pour retrouver LuAnne. Allen et Jack l'accompagnent à la station de bus. Les dernières semaines ont été intenses, tous les trois ont la gorge nouée. Comment se quitter? Ils se font tirer le portrait dans un photomaton et déchirent le cliché en deux. Allen en garde une moitié, mortellement déçu par la tournure des événements. Il promet à Neal de le rejoindre en été et glisse un poème d'amour dans la poche de son costume. Sa valise miteuse au bout du bras, Neal s'engouffre dans le bus.

à Allen Ginsberg

6 mars 1947
Kansas City

CHER ALLEN,

Je viens de réaliser qu'il me manque l'adresse, non, juste le nom des éditeurs, pas seulement ceux de New York, mais aussi *Horizon* à Londres & tous ceux que tu connais; pendant que tu y es, envoie-moi s'il te plaît le nom des revues comme *New Directions*, etc., susceptibles de me plaire.

La raison principale de cette lettre est que j'ai urgemment besoin que tu passes chez ton tailleur récupérer mon seul pantalon potable.

Pour ce qui est de l'adresse, envoie les informations sur les éditeurs & les revues *immédiatement*, si tu veux bien, ici:

Neal Cassady
C/o General Delivery
Denver, Colo.

Pour le pantalon, envoie-le par colis à la Poste Centrale, 33rd & 8th Avenue, à l'adresse que je t'enverrai demain, pigé?

Je ne t'en dis pas plus, je t'écris de Kansas City sans attendre d'arriver à Denver, parce que je me sens vraiment dans l'urgence & dans le rush.

Je suis vraiment désolé mais le bus démarre & je dois me

dépêcher, en fait toute cette lettre est écrite en quatrième vitesse.

Ne me laisse pas tomber maintenant, poste la lettre immédiatement & récupère le pantalon, comme ça tu pourras l'envoyer demain dès que tu auras reçu mon adresse.

De tout cœur, vraiment,
Je t'embrasse tendrement,

NEAL

P.S. Je t'écris demain.

Voilà la liste des livres que je vais lire cette année. Pour certains ce sera une relecture.

Étude critique: Edmund Wilson – *Axel's Castle; The Wound and the Bow*

Wyndham Lewis – *Time and Western Man; Apes of God*

Parmi ceux-là un ou deux sont importants, aucun n'est véritablement bon mais tous proposent des analyses concrètes ou expoétiques¹:

Herbert Read – *Surrealism* (introduction par Gopi)

David Daiches – *Poetry and the Modern World*

Lizzue Drew et Sweeney – *Directions in Modern Poetry*

Francis Scarfe – *Auden and After*

Horace Gregory et Marya Zaturenska – *History of American Poetry*

Allen Tate – *Reactionary Essays*

Babette Deutsch – *This Modern Poetry*

Edith Sitwell – *Aspects of Modern Poetry*

Otto Rank – *Art and Artist*

Cyril Connolly – *Condemned Playground* (tous premiers essais)

1. En rapport avec la poésie expérimentale.

Les classiques que je dois approfondir :

Djuna Barnes – *Nightwood*

Albert Camus – *L'étranger*

Louis Ferdinand Céline (Destouches) – *Mort à crédit; Voyage au bout de la nuit*

Denton Welch – *Maiden Voyage; In Youth is Pleasure*

Christopher Isherwood – *Berlin Stories*

Julian Green – *Closed Garden*, etc.

Je dois aussi mettre la main sur quelques Kafka, Joyce, Mann, Proust, Gide, et Evelyn Waugh.

Ces trois-là sont importants, je dois les acheter :

Spengler – *Decline of the West*

Kardiner – *Psychological Frontiers of Society*

Korzybski – *Science and Sanity*

Je dois aussi mettre le nez dans *Poetry, Partisan Review, Kenyan Review, Horizon, Furioso, Chimaera, View* (Surréaliste), *Antioch Review, Sewanne Review, New Directions, New Signatures*.

Tout n'est pas bon, en fait seules *Partisan, Kenyan, Poetry, New Directions* sont toujours bien. *View* et *Horizon* sont généralement bien aussi.

Maintenant ceux que je devrais connaître quasi par cœur :

Baudelaire – traduction de Symons et Millay

Journaux intimes (préface – Eliot)

Les Fleurs du mal, etc.

Rimbaud – Biographies par Enid Starkie et Edgell Rickword ; *Une Saison en enfer; les Illuminations*, etc.

St-John Perse – *Anabasis* (traduction Eliot)

Eloges (traduction Louise Varese)

Rainer Maria Rilke – Biographie par E.M. Butler,

Les Elégies de Duino, traduction S. Spender et J.B. Lehmann

Selected Poems, traduction C.F. McIntyre

H. Crane – Biographie par P. Horton ; *Collected Poems*

T.S. Eliot – *Collected Poems*, et *Achievement of Eliot*, F.O. Matthiessen

Auden – *Collected Poems*

Yeats – Autobiographies, *Collected Poems*; *À vision*; *Last Poem*;
La petite biographie par H.B. Hone;

Une bonne bio assez brève, *Development of W.B. Yeats* par V.K. Narayana Menon

Une fois tout ça assimilé il faudra que je connaisse mieux ceux-là :

Lautréamont (Isadore [sic] Ducasse) – *Les Chants de Maldoror*, traduit par Wernham (éditions New Directions ?)

Mallarmé – traduit par Roger Fry

G.C. Ransom – *Selected Poems*

S. Spender – *Poems*

E.E. Cummings – *Collected Poems*; 1X1 ; 50 poèmes

Dylan Thomas – *Selected Poems* (Ed. New Directions, 1946)

Joyce – *Collected Poems*

Ezra Pound – *Collected Poems* (Faber, 1955, prés. par Eliot)
Personae (New Directions, 1946)

Later Cantos

Paterson – *Livre I* (New direction, 1946)¹ *Selected Poems* (comprend l'essai de Wallace Stevens)

W. Stevens – *Harmonium*

L. Durrell – *Cities, Plains and People* (pas un livre majeur mais bon)

R. Lowell – *Lord Weary's Castle* (1946)

K. Shapiro – *V. Letter*; *Person, Place and Thing*; peut-être son *Essay on Rime* (Sémiotique de la rime)

W. Carlos Williams n'est pas un auteur majeur et il est rarement intéressant mais je vais essayer de le lire.

Trouver Auden and after de Francis Scarfe pour son essai critique (English Publisher)

Certains ne sont pas vraiment importants mais ils m'intéressent particulièrement – comme Barnes, Waugh, Kafka, Gide, et Otto

1. Il s'agit en fait de poèmes de William Carlos Williams.

Rank. Pour moi ils incarnent la décadence dont je dois me libérer et pour ça je vais utiliser la bonne vieille méthode, qui a fait ses preuves, de la saturation.

Il y a d'autres livres plus importants que je n'ai pas listés, mais je dois déjà assimiler ceux-là pour en avoir une connaissance parfaite.

N. CASSADY –
Mars 1947

à Jack Kerouac

7 mars 1947
Kansas City, Missouri

CHER JACK,

Je suis dans un bar de Market Street. Je suis soûl, bon, pas complètement mais ça va pas tarder. Je suis ici pour deux raisons : j'ai 5 heures à tuer avant l'arrivée du bus pour Denver &, plus important, je suis ici (à picoler) à cause d'une femme évidemment, & quelle femme ! Je te raconte dans l'ordre chronologique :

J'étais dans un bus qui s'arrêtait à Indianapolis pour prendre des passagers – une incarnation de la Venus de Milo, sublime, parfaitement roulée, genre intello ardente, me demande si la place à côté de moi est prise !! J'avale une lampée (je suis torché), je me rince le gosier & je bégai : NON ! (expression paradoxale en fait, comment peut-on bégayer Non !!?) Elle s'assied – je transpire – elle se met à parler, j'imagine les banalités qu'on va enfiler, alors histoire de capter son attention je reste silencieux.

Elle (de son nom Patricia Lague) est montée dans le bus à 20 heures (faisait nuit !). J'ai rien dit jusqu'à 22h – pendant ces 2 heures j'ai pas seulement décidé de me la faire, j'ai réfléchi à comment Y ARRIVER.

Je ne peux évidemment pas te citer mot pour mot toute notre conversation mais je vais essayer de t'en récapituler l'essentiel de 22h à 2h du matin.

Sans le moindre préliminaire à grand renfort de questions objectives (comment vousappelez-vous ? où allez-vous ? etc.), je prends direct un ton *complice*, totalement subjectif & personnel qui, pour ainsi dire, la « transperce jusqu'à la moelle » ; pour faire court (j'arrive plus à écrire) à 2h du matin elle m'avait juré un amour éternel, un engagement absolu & une gâterie immédiate. J'attendais mieux, je ne voulais pas qu'elle me suce dans le bus alors on s'est un peu amusés tous les deux, si tu vois ce que je veux dire.

Sachant que son être suprêmement parfait m'était totalement acquis (quand je serai plus cohérent je te raconterai toute son histoire & les raisons psychologiques de son amour pour moi) je ne voyais plus aucun obstacle à ma satisfaction, bon, « Rien ne se passe jamais comme prévu / Ce sont les événements qui commandent aux hommes & non les hommes qui commandent aux événements »¹ & Nemesis² m'est apparue sous les traits de sa salope de sœur. Pat m'avait dit qu'elle allait à St. Louis pour voir sa frangine ; elle lui avait envoyé un télégramme pour qu'elle vienne la chercher à la gare routière. Du coup, pour se débarrasser de la sœur, on a jeté un œil dans la gare quand on est arrivés à 4h du matin pour voir si elle (la sœur) était là. Si elle n'était pas là, Pat récupérerait sa valise, se changerait dans les toilettes & on chercherait une chambre d'hôtel pour une nuit (des années?) de pure extase. Pas de sœur en vue, Elle (note la majuscule) a récupéré son sac & est allée se changer aux toilettes — long tiret —

Le paragraphe suivant doit nécessairement être écrit avec la plus grande objectivité —

Edith (sa sœur) & Patricia (mon amour) sont sorties des chiottes main dans la main (je ne peux pas décrire ce que j'ai ressenti à ce moment-là). Apparemment Edith (bah) était arrivée plus tôt à la gare & comme elle se sentait fatiguée elle

1. Inspiré de *To a Mouse* du poète allemand Robert Blum, qui donna son titre au roman de John Steinbeck, *Des souris et des hommes*.

2. Déesse grecque de la colère et de la vengeance.

était allée s'allonger sur une banquette à l'étage. C'est pour ça que Patricia & moi on ne l'avait pas vue.

Mes efforts désespérés pour libérer Pat d'Edith ont échoué, & la colère de Pat & sa révolte parce qu'elle se sentait à la botte de sa sœur, et même son insistance à répéter qu'elle devait voir « quelqu'un » & qu'elles se retrouveraient plus tard, tout a foiré. Edith était maligne; elle avait compris ce qui se passait entre Pat & moi.

Bon, pour faire bref: Pat & moi on est restés à la gare routière, serrés l'un contre l'autre (sous les yeux de sa sœur) on s'est jurés de ne plus jamais aimer personne d'autre & j'ai repris le bus pour Kansas City & Pat est docilement rentrée chez elle avec sa dominatrice de sœur. Hélas, hélas –

Complètement dégoûté (imagine ce que je ressentais), je me suis assis dans le bus qui filait direction Kansas City. À Columbia, Missouri, une jeune vierge (19 ans) complètement impassible (mon cul) monte & partage ma banquette. Désespéré d'avoir perdu Pat la parfaite, je m'assois derrière le conducteur, en pleine lumière, & je décide de la draguer, je la baratine de 10h30 à 14h30. Une fois mon numéro fini, troublée, sa vie complètement bouleversée, métaphysiquement fascinée, passionnée dans toute son immaturité, elle appelle ses parents à Kansas City & me suit dans un parc (il commençait à faire sombre) & je la saute; j'ai baisé comme jamais; toutes mes émotions refoulées se sont libérées dans cette jeune vierge (& elle l'était) qui, soit dit en passant, est prof! T'imagines, elle a fait deux ans au Missouri State Teacher's College & elle enseigne aujourd'hui à la Jr. High School. (J'arrive plus à penser correctement). Je vais arrêter d'écrire.

Ah oui, pour me libérer un instant de mes émotions: tu dois lire « Les Âmes mortes »; certains passages (dans lesquels Gogol exprime toute sa lucidité) me font beaucoup penser à toi.

Je développerai plus tard (peut-être?) mais pour l'instant je suis torché & heureux (après tout, je suis déjà libéré de Patricia grâce à la jeune vierge. Je ne connais pas son nom.) Sur les notes joyeuses du « Jumping at Mesners » de Les Young (que je suis en train d'écouter) je boucle pour le moment.

À mon Frère

Hauts les cœurs!
N.L. CASSADY

P.S. J'ai oublié de préciser que les parents de Patricia vivent à Ozone Park & vu qu'elle s'appelle Lague, elle est canadienne française comme toi.

Je t'écris vite,

NEAL

P.P.S. Lis cette lettre illisible comme une suite de pensées débridées, merci,

N.

P.P.P.S. Post, post, post-scriptum, continue à travailler dur, finis ton roman & trouve dans la solitude, via la connaissance, la force & non pas le désespoir. Au fait, je commence un roman aussi, « que tu le crois ou non ».

Salut.

P.P.P.P.S. Aux femmes !!!

N.L.C.

Bill Tomson accueille Neal à la descente du bus. Le lendemain, il l'emmène au Colburn Hotel sur Grant Street, chez Carolyn Robinson¹, une étudiante en Arts Plastiques pour qui il en pince. La jeune femme de 24 ans observe avec méfiance ce Cassady dont elle a entendu parler, voleur de voitures, grand dragueur devant l'éternel. Tee-shirt blanc sous veste improbable, cou musculeux, regard perçant. Neal inspecte sa collection de disques, en choisit un et ne la quitte plus des yeux.

Bill et Carolyn l'accompagnent à l'appartement où il avait laissé ses affaires avant son départ à New York. Dans le salon décrépi, Neal sort de sa poche un poème d'amour qu'il offre à Carolyn. Ils le suivent ensuite dans une chambre d'hôtel au lit défait où traînent des vêtements féminins, puis dans un bar où Neal entame une discussion houleuse avec une adolescente dont Carolyn, sidérée, apprend qu'elle est sa femme. Puis il galope chez un disquaire, les cheveux ébouriffés et le sourire étincelant. Dans la cabine

1. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

d'écoute, il absorbe tout, crie au moindre riff, explique chaque note. Il est fou, il bat la mesure sur ses genoux, il secoue la tête, « T'entends ça, WOUAHOUUUUUUUUUU !!! » La transe dure deux heures, après quoi Neal propose de dîner tous ensemble avant de s'enfuir sans attendre de réponse.

Carolyn et Bill en sont au café quand Hal Chase apparaît pour excuser Neal et LuAnne qui ont été retenus dans leur chambre d'hôtel. Il ajoute que Neal leur donne rendez-vous chez Carolyn.

Exit le Cassady rayonnant, c'est un Neal taciturne qui passe la soirée renfrogné dans un fauteuil, pendant que LuAnne exhibe son solitaire et en rajoute sur leur *lune de miel* à New York. Au moment de partir, Neal se tourne vers Carolyn et lève deux doigts d'un air énigmatique. À 2 heures du matin, il débarque avec sa valise. LuAnne l'a fichu dehors, ils sont séparés depuis des semaines, il n'aurait pas dû l'épouser. Elle lui propose le canapé, il répond qu'il serait stupide de ne pas profiter d'un lit aussi grand. Il promet d'être sage, se glisse entre les draps et s'endort. Le lendemain matin, tout en s'appliquant avec ses gros doigts gercés à enfiler des perles pour une maquette de Carolyn, il la fait parler d'elle et l'écoute attentivement.

Neal et Carolyn se voient tous les jours, et quand ils ne sont pas ensemble il tient à lui dire où il va et ce qu'il fait – sauf quand il retrouve LuAnne ou qu'il couche avec les sœurs Gullion, deux infirmières qui habitent dans le coin. Il se confie à elle: son enfance dans la rue, son désir de devenir écrivain après ses études¹, son ami Kerouac qui va l'y aider, sa passion pour le cinéma et le sport. Il l'emmène aux courses automobiles, la fait danser serrée contre lui sur les tubes retransmis par les haut-parleurs. Il chante faux, il rit, il est heureux de partager ça avec elle.

À New York, Jack est époustouflé par la dernière lettre de Neal. Captivé par ce récit rédigé dans un style spontané inédit, il montre «la Grande Lettre Sexuelle»² à tous ses amis.

1. Carolyn croit qu'il est étudiant à l'Université de Columbia.

2. C'est la première d'une série de lettres déterminantes qui révèleront à Jack la voie à suivre dans l'écriture. Dès lors, Jack et Allen considéreront que le véritable écrivain de la bande est Neal.

à Allen Ginsberg

10 mars 47
Denver

CHER ALLEN,

Désolé d'avoir mis du temps à t'écrire mais je cherchais un endroit où loger & je n'ai toujours rien trouvé, il faut donc que tu envoies le pantalon à cette adresse :

Bill Barnett¹
1156 Gaylord
Denver, Col.

Adresse-le comme ça & je le recevrai sans problème. Merci.

Tu dois avoir reçu ta chemise maintenant. Envoie mon pantalon par colis si ça ne te dérange pas.

Je n'ai pas pu voir Justin parce que mon costume & mon pardessus sont chez le teinturier. J'ai l'intention de le voir une fois que je les aurai récupérés.

Hal², je vais le voir mardi matin juste avant de parler à Justin. J'ai vu LuAnne & j'ai réussi à la convaincre de la nécessité de rester chez sa mère pour l'instant & de travailler pour mettre de l'argent de côté & rembourser Haldon & ce genre de trucs.

Je cherche une chambre, ensuite un boulot, ensuite une machine à écrire, ensuite un peu de fric, ensuite à me barrer d'ici dès le mois de juin.

À part ça, rien ne m'intéresse.

Le fait de ne pas être installé m'empêche de t'écrire comme je le voudrais alors tu vois, toi & moi on doit attendre que je m'installe pour commencer à parler d'autre chose – tu piges ?

Écris-moi seulement quand je t'aurai envoyé une adresse définitive vu que je n'ai pas envie que nos lettres tombent entre des mains étrangères, mais surtout envoie le pantalon chez Bill Barnett.

Je t'écrirai d'ici quelques jours.

1. Il s'agit de Bill Tomson, Barnett étant le nom de son beau-père.

2. Haldon Chase.

Comment vous vous en êtes tirés, Jack & toi, avec les manteaux?¹ J'ai la possibilité d'en vendre 2, si tu pouvais me les envoyer – tous les deux à ma taille – un type en veut un marron & un autre un bleu –

À plus tard,

Le Enfant²,
N.L. CASSADY

à Jack Kerouac

13 mars 1947
1 073 Downing St.
Denver, Col.

CHER JACK,

Tes yeux t'apprennent que je me suis procuré une machine à écrire, mais ils ne peuvent pas te dire à quel point elle est belle. C'est une Underwood, modèle de bureau, quasi neuve & qui vaut 75 \$. Je sais que tu comprendras ma joie de l'avoir & que tu me pardonneras de m'en servir pour écrire une lettre personnelle, en fait je suis sûr que tu seras même plutôt content de ne plus avoir à déchiffrer mon écriture.

En parlant d'écriture, la lettre avec l'épisode du bus est la pire que j'aie jamais écrite. C'était juste la transcription d'un flux continu de pensées. J'étais tellement soûl que je me rappelle à peine son contenu. Au cas où tu n'aurais rien compris, je précise que ça parlait d'une fille.

J'ai mis presque une semaine à m'installer. Les trois premiers jours je suis resté à l'hôtel & j'ai passé mon temps à voir du monde. J'ai trouvé l'endroit parfait, le meilleur de ces 3 dernières années. Intimité, liberté de recevoir des amis & même des

1. Bill Garver, un ami de Ginsberg, volait des manteaux pour payer sa drogue.

2. En français dans le texte. Allen appelait Neal « L'enfant de l'Arc-en-Ciel ».

femmes, dans cette super chambre en sous-sol avec salle de bain sur le palier, pour 6\$ la semaine tout compris.

Je vais travailler dans une station-service & je crois que c'est ce que je veux aujourd'hui, plus que bosser dans une librairie ou prendre n'importe quel job que Justin me dégoterait.

Je vois que tu as décliné le boulot dans le parking, c'est bien ce que je craignais. Pas parce que je me sens un peu responsable par rapport au parking¹ ou parce que j'avais l'impression que tu aurais aimé ça, mais parce que j'ai besoin d'un manteau & qu'à mon avis Allen & toi vous ne pourrez pas en récupérer un seul au clou, ni pour vous ni pour moi, avant d'avoir travaillé au moins une semaine.

J'ai été tellement pris par des questions d'organisation ces trois derniers mois que je n'arrive même pas à me détendre suffisamment pour écrire cette lettre. Pour te dire à quel point je n'arrête pas de courir, je n'ai même pas vu Hal, je l'ai juste appelé une fois. Justin, je l'ai vu 20 minutes & le reste de mes connaissances même chose. LuAnne, en revanche, je l'ai vue plusieurs fois.

Rien de tout ça n'est passionnant mais c'est tout ce que j'ai fait, alors, forcément, cette lettre est barbante & monotone, j'essaierai de faire mieux la prochaine fois.

J'attends de toi quelque chose de plus substantiel. Comme ça j'aurai tellement honte que je serai obligé de t'écrire de vraies lettres.

Sincèrement Jack, excuse-moi pour cette fois & peut-être arriverai-je à adopter un ton plus spontané, pas seulement dans notre correspondance mais dans les lettres que j'écris en général.

Merci,

Ton Frère,
N.L. CASSADY

P.S. Le seul inconvénient de cette machine à écrire est qu'elle ne m'appartient qu'à moitié. Quelle vie, je ne peux rien faire sans les autres.

Une consolation, le copropriétaire est super. Tu te souviens de [Jim] Holmes dont je t'avais parlé ?

NEAL

1. A New York, Neal travaillait dans un parking où il garait des voitures.

à Allen Ginsberg

14 mars 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado.

CHER ALLEN,

Comme tu vois je me suis procuré une machine à écrire, le seul inconvenient c'est qu'elle n'est qu'à moitié à moi. Je suis sûr que tu ne m'en voudras pas de m'en servir pour t'écrire, ça t'évitera de déchiffrer mes gribouillis de gamin.

J'ai trouvé un super endroit où loger pour seulement 6\$ la semaine. Je dois quand même prendre mes repas au café. Je n'ai toujours pas bossé donc je suis vraiment endetté.

En parlant de dettes, envoie-moi les manteaux le plus vite possible, ça m'enlèvera un peu de pression.

Je suis franchement sidéré & ébahi par la masse d'informations absolument géniales que tu m'as envoyées à propos du poème. Je l'aime beaucoup. Inutile de préciser, surtout maintenant que j'ai cette machine à écrire, que je vais le recopier & te l'envoyer dans la semaine.

Dire que j'ai « pris un pied monumental » avec le récit de ce qui s'est passé chez Vicki¹ après mon départ ce soir-là serait un euphémisme, le ton optimiste de la fin de ta lettre est tellement réconfortant dans ce qu'il suggère, que j'ai du mal à me convaincre que la « Paix » va durer.

En parlant de paix, impossible de la trouver depuis que je suis arrivé. Tu vois, mon principal problème est de réussir à avoir une relation saine avec LuAnne. Depuis notre séparation, elle est tombée dans une apathie totale. Son incapacité à répondre à la moindre obligation est presque alarmante. Sa vie n'est qu'une suite d'obsessions. Elle est tellement sur la défensive avec tout le monde que c'est mensonge sur mensonge, pourtant elle a toujours autour d'elle des tas de types qui l'adorent. Elle est tout le temps bourrée & elle se laisse complètement aller. Je

1. Vicki Russell est une prostituée proche de la pègre new-yorkaise. C'est elle qui a initié Kerouac et Burroughs à la benzodrine.

n'arrive pas à résoudre ce problème pour l'instant, même si je sais qu'au bout du compte il faudra trouver une solution.

Il y a un tel bordel dans ma vie en ce moment que je n'arrive plus à décompresser pour écrire une lettre digne de ce nom, vraiment je suis quasi incapable de penser de façon cohérente. Tu ne dois donc pas seulement me pardonner, tu dois aussi me comprendre afin de trouver en toi la patience nécessaire, jusqu'à ce que je sois capable de me libérer de tout ça pour qu'on redevienne vraiment proches.

De ton côté, il faut que tu saches que la moindre déception que je te causerais me secouerait tellement que je serais complètement anéanti psychologiquement. Je suis obligé de te demander ça au moins pour quelque temps. Alors je t'en prie ne me laisse pas tomber. J'ai plus que jamais besoin de toi, je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Je sais que je serai bientôt libre, suffisamment pour être un véritable soutien pour toi, mais, dans ma situation actuelle, mon amour ne peut pas s'épanouir & si je le force maintenant on sera perdants tous les deux. Bon sang, tu me manques pourtant de plus en plus chaque jour.

Une fois que tu auras compris tout ça, j'espère, nan, en fait je sais que tu feras preuve de plus de tendresse que jamais, au lieu de mal réagir & de te montrer cinglant, au risque que tout finisse entre nous.

Prenons véritablement conscience que chacun de nous dépend de l'autre pour s'épanouir. C'est dans cette prise de conscience que réside, je crois, le germe de ce qui grandira jusqu'à atteindre les plus hauts degrés de l'unité absolue.

Je n'ai pas encore vu Haldon, je l'ai juste appelé une fois. J'ai vu Justin 20 minutes & je peux dire que ça a été une victoire totale, pourtant j'ai seulement évoqué « un poème » & laissé le costard-cravate parler pour moi. Donc tu vois, à chaque fois qu'on discutera lui & moi, mon prestige ne fera que grandir.

Demain je dois trouver un boulot & peut-être qu'en me plongeant à nouveau dans le travail je deviendrai plus raisonnable & moins tourmenté & moins perturbé par le choc émotionnel du retour.

Écris-moi vite, j'ai besoin de toi. Je reste ton autre toi-même,

NEAL

à Allen Ginsberg

20 mars 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

Je viens juste de finir de taper le poème ; je ne suis pas dactylo & tu vas trouver des fautes tellement énormes qu'elles m'emplissent de honte. En revanche j'ai scrupuleusement respecté ta ponctuation etc. Je t'ai envoyé la copie carbone ; si tu veux la première copie ou l'original n'hésite pas à me le faire savoir, je te l'enverrai.

Je me sens presque coupable de rabâcher à propos des manneaux, parce que je devine dans ta lettre que ça t'a tracassé. Excuse l'accent désespéré que j'ai pris sans faire attention, je suis tellement habitué à prendre le ton de l'urgence pour obtenir ce que je veux des gens que j'ai eu le réflexe de faire pareil avec toi. Simplement, envoies-en un ou deux à ma taille si ça ne crée pas trop de complications.

Une chose très importante par contre : mon pantalon. J'en ai vraiment besoin.

Ce que tu dis de Bill B.¹ me donne encore plus envie de le rencontrer. J'espère qu'en juin tu viendras dans l'Ouest & qu'on les verra, lui & Joan² ; continue à me tenir au courant de ses tribulations, etc., comme dans ta dernière lettre.

J'ai tellement d'estime pour toi sur le plan intellectuel qu'il me semble avoir eu une réaction normale devant la somme d'informations démentielle que tu m'as envoyée concernant la scène littéraire. J'ai supposé que tout ça était sorti de ta tête sans le moindre effort, comme moi je parlerais de football, donc quand j'ai exprimé ma stupéfaction devant tant de connaissances, c'était affecté dans la mesure où ces compliments étaient une façon de te dire mon admiration. Donc tu vois, je n'étais pas vraiment impressionné, j'ai plutôt pris ça comme une preuve supplémentaire de ta valeur. En fait, ce que tu as écrit par rap-

1. William Burroughs. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

2. Joan Vollmer Adams, compagne de William Burroughs. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

port à ça dans ta dernière lettre, je l'ai parfaitement saisi, au point que j'ai préféré ne rien dire plutôt que de te complimenter de façon un peu artificielle pour exprimer ma gratitude.

J'ai beaucoup réfléchi à ce que je vais t'écrire. J'ai bien peur de m'embrouiller vers la fin de ce paragraphe mais sois indulgent car j'essaie de formuler nos, non, mes sentiments. D'abord, note que dans cet effort pour t'expliquer ma situation actuelle, je n'intellectualise pas & je ne fais qu'obéir à ce qui me gouverne, à savoir l'émotion pure (d'ailleurs, je crois que c'est la clef de toute la connaissance que tu as décelée en moi.) Maintenant je vais te confier mes peurs, mes désirs, mes sentiments quels qu'ils soient & ensuite, si possible, je vais essayer de les analyser. Allen, ça peut sembler bizarre mais ce qui prédomine dans mon esprit pour le moment, c'est la peur. Comment dire ? C'est tellement intense que ça frise la paranoïa & ça empire à chacune de tes lettres. J'ai du mal à cerner tout ça, mais j'ai vraiment peur de te perdre. C'est un mélange de conscience d'un manque en moi, pas seulement intellectuel mais aussi dans mon comportement, & de sensation d'être exclu qui me donne réellement l'impression de m'imposer, des fois, pour qu'on soit plus proches. Plus je réalise que j'ai besoin de toi, plus je suis sur la défensive. Ce que je peux dire de plus juste, c'est tout simplement que tu es trop bien pour moi. Je suis au-delà de la jalousie & je ne verse pas non plus dans l'admiration amoureuse, j'éprouve plutôt un curieux sentiment de manque quand je pense à toi. Tout ça me dépasse, pourtant ce n'est plus comme quand je ne savais pas quoi faire de notre relation. Cette fois, même si c'est difficile psychologiquement, le besoin que nous avons l'un de l'autre me préoccupe vraiment – au point qu'en réalité je ne me suis jamais senti aussi fort depuis que je t'ai rencontré. Je veux dire aussi fort dans le désir & la capacité de me battre pour notre liaison plutôt que de cultiver la volonté rassurante & facile de nous en libérer. Tu vois que pour la première fois je suis susceptible d'être un poids pour toi dans la mesure où j'ai pris conscience de mon besoin névrotique & presque compulsif de toi. Je me sens comme une femme sur le point de perdre son homme, d'abord parce qu'à cause de moi tu deviens hétéro¹ & qu'à cause de ça ou

1. Neal a essayé plusieurs fois de convaincre Allen d'avoir des aventures avec des femmes.

d'autre chose, un jour tu auras moins besoin de moi, & quand ça arrivera, je sais que moi j'aurai encore plus besoin de toi. Comme je t'ai dit, c'est ma plus grande peur. À côté de ça, le besoin que j'éprouvais déjà à NY [New York] de me libérer de Denver & de tout ce qui va avec pour pouvoir enfin avancer avec toi est toujours là. D'autres trucs me tracassent mais ils sont sans importance par rapport à ce qui précède.

Allen, pardon mais je dois interrompre cette lettre. J'ai été vraiment très pris ces derniers jours & je ne me suis pas beaucoup reposé ; il est 5 heures du matin & je pars à 9 h 30. Je suis complètement claqué, ça explique les flottements de ma pensée je crois.

Je terminerai sur une phrase de ta magnifique lettre – « Quand nous nous verrons, je crois que je serai prêt à t'accueillir, dans d'autres dispositions que celles que je concevais avant et que j'essayais de t'imposer. » C'est vrai aussi pour moi Allen, qu'on se voie pour le meilleur ou pour le pire, quoi qu'il arrive je sais que j'en tirerai du bon, & toi aussi peut-être (même si j'ai peur que non parce que je n'ai plus rien à offrir & que c'est la cause de ma solitude).

Je te laisse dans un état d'épuisement total et, que tu trouves ça dingue ou non, même si ce n'est « pas ce que nous ressentons ou ce que je voudrais ressentir », pour te citer, je t'aime toujours (le mot est faible).

Bah je suis fatigué,

NEAL

P.S. Pour en revenir aux manteaux, ne les vends pas ; on attendra l'automne pour en tirer un meilleur prix, et c'est pas tout, quand on s'installera ensemble on dégotera un tourne-disque et on pourra planer pour de bon et on sera plus forts que 10 psychologues réunis. Pense au tourne-disque comme au symbole de toutes ces choses super et aussi comme à l'expression de notre discipline.

Je suis tellement fatigué que j'arrive même plus à taper, encore moins à penser.

S'il te plaît excuse-moi.

N.L.C.

à Jack Kerouac

27 mars 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado

CHER JACK,

J'ai repoussé le moment de t'écrire pendant quatre jours, finalement je t'ai écrit une lettre et je l'ai déchirée le lendemain parce qu'elle ne me semblait déjà plus d'actualité. Voilà donc une nouvelle tentative, en espérant que tu la reçois; ma réponse a presque 2 semaines de retard et ça me tracasse pas mal.

Cette négligence dans ma correspondance est due en partie au bouleversement émotionnel que je subis ces derniers temps et surtout à la sensation de ne pas réussir à être proche de toi via l'écriture en ce moment, à cause de cette agitation. M'être battu de toutes mes forces et ne pas être capable de torcher une lettre vite fait pour y exprimer ce que je ressens de façon authentique, comme toi tu en sembles capable, finit par me mettre dans l'état psychologique nécessaire pour t'écrire, mais je ne suis pas soulagé pour autant.

Je ne vais pas te raconter tout ce qui m'est arrivé, seulement l'essentiel sans épiloguer:

Primo ma propriétaire voulait me virer. Secundo j'ai eu peur d'aller en prison à cause de LuAnne. Tertio je me suis totalement foutu dans la merde à mon boulot. Qu'est-ce qui s'est passé ? Eh bien, après quelques jours complètement sur la défensive, dans un état de paranoïa avancé, je suis redevenu moi-même et je me suis attaqué direct aux problèmes. Problème numéro un, l'endroit où je vis; après m'être préparé à quitter la ville en emmenant ma super machine à écrire etc., je suis allé illico voir la propriétaire, au lieu de l'éviter comme je le faisais avant, parce qu'elle était en rogne contre moi – à cause des draps foutus et de ceux qui manquaient, des filles qui venaient etc., & grâce à mon talent d'escroc je l'ai convaincue de me laisser rester. Elle m'apprécie à nouveau. Donc victoire totale pour le problème numéro un. Problème numéro deux, j'ai frôlé la prison mais c'est trop compliqué à raconter, je dirai simplement que, là

aussi, j'en suis sorti victorieux et libre et je crois que cette fois c'est pour de bon. Problème numéro trois, quasi résolu : mon boulot ; pour prouver que je pouvais le garder & pour la forme, je l'ai repris & quitté le jour suivant vu que c'était un job infernal dans une station-service. Me voilà en concurrence avec une douzaine d'autres candidats pour un super poste dans un restaurant chic où, si je décroche le job, t'y crois ? je garerai les voitures des clients sur un parking. Je serai fixé samedi. Tu vois Jack, j'ai dû lutter contre toutes sortes de problèmes mais cette bataille pour m'installer ici à nouveau est derrière moi & je vais pouvoir passer à autre chose maintenant. Alors pendant une paire de mois, jusqu'à ce qu'on se revoie, laissons-nous aller à un véritable et puissant swing dans nos lettres. Si je me fie à ton premier courrier, tu es assez libre pour suivre le tempo ; tout ce que je te demande, dans cette tentative pour redevenir proches, c'est que tu sois aussi sincère qu'avant et, vu qu'on s'écrit au lieu de se parler, que tu ne minimises pas ce que tu as à me dire et surtout Jack, ne t'autorise pas à faire ce que j'ai été coupable de faire avec d'autres, c'est-à-dire que le processus d'écriture nous constraint à une certaine forme et même si on est sincère, on se met à dire les choses plutôt que de les ressentir, et la tentative honnête d'exprimer ce qu'on ressent est si laborieuse qu'on finit par torcher paresseusement une lettre remplie d'informations, ou une lettre toute faite ou faussement stimulante etc. Tout ça c'est bon pour les autres mais pas pour nous, alors pour ne pas prendre ce risque oblige-toi à penser d'abord et à écrire ensuite, plutôt que de réfléchir à quoi dire et quoi écrire pendant que tu écris. Je soupçonne d'ailleurs un léger manque de sincérité dans ta lettre, mais je sais que c'est parce que tu n'avais rien sur quoi écrire vraiment. Voilà, maintenant, pour répondre à ta lettre :

Tu me complimentes inutilement à propos de ma lettre de Kansas City, j'étais seulement bourré et défoncé.

Je ne sais pas quoi dire après le récit génial de ton expérience sur le parking. C'est de loin le meilleur passage de ta lettre, ça exprime la part de toi dont je me sens le plus proche, ce n'est pas du tout évident, c'est même très complexe et ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer mais c'est là où on est brillants. Quant au côté négatif, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Attends juin et on verra si oui ou non Hal, toi et moi on chope de vraies nanas.

Depuis que je suis revenu c'est à ça que je consacre une bonne partie de mon temps et je ne sais plus où donner de la tête.

Intéressant ce que tu dis à propos des manteaux; en ce qui me concerne tu peux oublier, garde-les pour toi. Pourtant je suis tellement fauché que j'ai mis mon pardessus et mon costume au clou et je demande l'aumône à tous ceux que je croise, simplement pour manger; d'ailleurs je n'ai pas encore mangé aujourd'hui, quand j'aurai fini cette lettre je descendrai carotter un peu de monnaie au kiosque à journaux du coin pour m'acheter du ragoût de bœuf pour clodo. Voilà le triste état de ma fortune actuelle mais je ne m'en fais pas plus que ça, en fait je suis parfaitement heureux.

Avec toutes ces conneries je n'ai toujours pas réussi à voir Haldon, ça commence à me courir donc j'irai le voir dimanche.

Nom de Dieu ! Jack, je voudrais tellement que tu sois là, quand je suis avec toi je me sens épanoui, entier, enfin en paix avec moi-même, au lieu de me bousiller la tête avec toutes ces putains de conneries qui ne veulent rien dire et qui me foutent sur les dents, et quand je me laisse aller je m'enfonce encore plus dans ce merdier gigantesque. Ce que je veux dire c'est que ma vie sociale est décevante. Y'a personne ici, tout ce que je fais c'est baiser. Bah !

Les deux prochains mois je compte m'atteler au récit chronologique de ma vie. Pas dans le but de le publier évidemment, mais pour m'aider à évaluer ce que j'ai vécu et ce que je peux faire de tout ça. Ce travail, j'espère, me libérera aussi du profond manque de liberté que je ressens à Denver et de tout ce tas de saloperies que j'ai accumulées ici. En fait, je me dis que je n'aurai plus à m'en faire très longtemps avec tout ça et que je pourrai passer à une saine connaissance de moi-même, et non seulement m'en servir mais aussi t'aider, au lieu de rester ce type condamné à l'échec, ce qu'on est tous les deux jusqu'à – jusqu'à quand au fait, qui sait ?

Ce qui m'intéresse surtout c'est de savoir comment avance ton roman, vraiment si tu ne viens pas bientôt à bout de ce putain de truc, je serai tellement en rogne que je me mettrai à gueuler, sérieux Jack, *s'il te plaît* vide ton sac, quand je pense à toi, la seule chose qui me vient c'est la crise que tu traverses, et j'ai de la peine au lieu de me réjouir de te savoir en train de lutter. Si seulement j'étais certain que c'est simplement de temps

dont tu as besoin je ne m'en ferai plus, mais ça fait tellement longtemps que ça dure que j'ai bien peur que tu doives boucler ce bouquin cette fois, pour ton bien, tu en sortiras plus fort, alors ne reste pas tétonisé à subir la pression du temps, au lieu de ça mon gars reste concentré et souviens-toi de l'époque où tu commençais direct au présent et où tu écrivais et c'est tout, bordel ! Écris, Jack, écris ! Oublie tout le reste. Tu m'entends ?

Comment va ta mère ? que fait Fitzgerald¹ ? et Liberniz² ? Ed White ? etc. File-moi les dernières nouvelles mais sans t'épuiser, ce qui m'intéresse c'est de savoir ce que tu fais et ce que tu penses ; tu sais que ta lettre n'était qu'une réponse à la mienne, elle ne disait rien de toi, or c'est ce dont j'ai besoin, pas d'une réponse à mes lettres, tu captes ?

Justin est à New York. Il est parti le 20 mars et rentrera normalement le 6 avril. Il prépare le casting du Metropolitan Opera qui se produira à Central City cet été.

Quand tu seras là cet été on ira au festival de Central, histoire de se marrer.

Bon Jack, te mets pas la pression, si tu ne viens pas d'ici juillet y'a pas de soucis. Tiens d'abord ce roman par les couilles et ensuite tu penseras au reste.

Jack, si tu as quelque raison que ce soit de ne pas le faire, pas de problème, mais tu connais mon caractère et je t'ai encensé auprès des quelques gars d'ici qui comptent pour moi, alors ça serait vraiment super si tu m'envoyais l'histoire de Lucien Carr³, même si je ne leur montre pas, au moins pour moi. Surtout ne crois pas que je t'impose quoi que ce soit, comme je t'ai dit, si pour une quelconque raison tu préfères ne rien envoyer, pas de problème, mais honnêtement je serais fou de joie si tu me l'envoyais, ou alors ce que tu as de prêt ou ce que tu voudras bien me faire lire. Tout ce que j'aimerai dans ce que tu as écrit, je te le renverrai & à mes yeux ça sera un vrai effort de ta part & une preuve de notre amitié. Merci. À nous & aux femmes.

NEAL

1. Jack Fitzgerald, écrivain américain, ami d'Allen et de Jack à l'Université de Columbia.

2. Neal veut probablement parler de Tom Livornese, pianiste férus de jazz et ami de Jack.

3. En 1944, Lucien Carr (voir notice biographique en fin d'ouvrage) a assassiné David Kammerer qui le poursuivait de ses assiduités. Jack, qui l'avait aidé à cacher les pièces à conviction, avait été emprisonné pour complicité de meurtre.

à Allen Ginsberg

30 mars 1947
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

J'ai reçu les pantalons & le Van Gogh est arrivé aujourd'hui. Je l'ai accroché au-dessus de mon lit & c'est exactement ce que je voulais, merci mille fois.

Je crois que tu as eu une bonne idée pour les manteaux & on va essayer.

J'avais déjà pensé suivre une analyse reichienne¹ & ce que tu m'en dis me convainc encore plus.

Je ne sais pas comment dire, mais t'as touché dans le mille. Plus de sacrement, fini de concentrer tous mes efforts au service de cette névrose absurde que tu as si bien soulignée. Je comprends parfaitement Allen & nom de dieu, t'as raison ! Mec, à partir de maintenant ça va aller comme sur des roulettes. Vraiment, la façon dont tu as formulé les choses est exactement ce dont j'avais besoin. Je suis fou de joie, je me sens soulagé, je retrouve presque ma sérénité ! Tout ça parce que je comprends ce que tu dis et que je suis d'accord avec toi.

Ce n'est pas que je ne me rendais pas compte que j'allais « te faire bondir » avec ma dernière lettre, ou que j'ignorais que tu pouvais réagir par un « sadisme sacramental » ou par un « masochisme sacramental », simplement je pensais devoir te prouver ma fidélité de cette façon, vu que j'avais peu de choses à offrir à ce moment-là et que je savais que tu avais besoin d'une sorte de sécurité, mais tout ça c'est du passé maintenant. J'avais oublié ta perspicacité, ta compréhension immédiate des choses, ta dernière lettre m'a ouvert les yeux et putain, c'est royal ! Je déconne pas, ça me touche vraiment, c'est exactement ce que je ressentais sans pouvoir le formuler, c'est pas seulement ça d'ailleurs, j'étais mal, pas du fait que tu me manquais mais

1. Wilhelm Reich, psychanalyste autrichien, auteur de *La fonction de l'Orgasme* que Burroughs a fait découvrir à ses amis. Reich a notamment travaillé sur le sadisme et le masochisme. Neal s'inspire de son approche pour écrire sa lettre.

surtout parce que je ne savais pas comment faire évoluer notre relation, du coup je suis tombé dans ce « sacramentalisme » appuyé avec toi... Tu piges ?

Je ne peux rien te dire d'autre, tu as si bien mis le doigt sur tout ça que tout ce que je pourrais écrire serait factice et inutile. Ce que je peux te dire simplement, c'est que j'aimerais que tu aies cette lettre que tu m'as écrite entre les mains, pour tirer de la force de tout ce qu'elle contient, tu vois, je l'ai avec moi et je devine qu'elle va devenir la bible qui contient le germe de ce qui sera pour moi non seulement la base de notre relation, mais presque un « système » dans la mesure où je sais que ça correspond à ce que je suis vraiment. Moi aussi j'ai supprimé le « sacramentalisme » de quasiment toute chose, mais étant constamment accusé de « brutalité » – d'« imposture » et compagnie, je me suis limite senti coupable & j'ai parfois forcé le trait.

Ce que tu dis dans « Play » est vraiment ce que j'ai fait ou cherché à faire toute ma vie; c'est toute notre, ou toute ma conception complexe de l'intimité avec quelqu'un. Et c'est là aussi que réside, j'en ai peur, la force de ce qui nous lie l'un à l'autre. Je dis *j'en ai peur* parce que je ne sais vraiment pas à quel point t'aimer peut me contenter, je veux dire physiquement; tu sais que je n'aime pas les bites & les mecs & avant toi je me suis sciemment forcé à être homosexuel; maintenant je ne sais pas si avec toi je ne me forçais pas inconsciemment, c'est-à-dire que si mensonge il y a eu, c'était purement physique; en fait le malaise dans notre liaison était dû à ça. Tu comptais tellement pour moi, je pense que je me forçais à avoir du désir pour toi, pour compenser tout ce que tu me donnais. C'est triste et ça me fait de la peine parce que je veux être la personne la plus proche de toi, mais je ne veux pas te mentir inconsciemment en éludant ma non-homosexualité pour te plaire. Allen, c'est simple, ce que je veux vraiment c'est vivre avec toi de septembre à juin, avoir un appart, une nana, aller à l'université (juste pour suivre les cours de littérature), tout voir et tout faire. Il y aurait nous deux, une fille (un peu comme toi, Joan & Bill) et on deviendrait vraiment sérieux (grâce à l'analyse, la conscience du « sacrement » et au fait de vivre ensemble). Ça ne veut évidemment pas dire que tu ne serais pas parfaitement libre, en fait je pense que tu gagnerais plus de liberté qu'en vivant seul, grâce

à l'unité psychologique qu'on atteindrait toi & moi. Si tu te las-sais de moi ou de cet arrangement, on pourrait toujours arrêter de se voir, ou déménager, ou trouver une autre solution. Alors *S'il te plaît* Allen, réfléchis bien à tout ça & même si tu doutes encore des avantages qu'on pourrait en tirer, essaie & accepte au moins temporairement, pour les mois qui viennent.

Je viens de relire une partie de ta lettre et elle est vraiment super, nom de Dieu de nom de Dieu quelle liberté elle me donne envers toi. Elle a balayé sur le champ tout un tas de conneries, je me répète, à partir de maintenant ça va être facile d'acquérir une meilleure connaissance de l'autre & de nous-mêmes.

Je te laisse sur cette idée que notre faculté à évoluer ensemble réside dans cet arrangement, plutôt que dans l'abandon à une sincérité qui, via le « sacrement », finirait (& c'est déjà un peu le cas) par s'altérer et par devenir surfaites, parce que les différences de nos caractères gommeraient ce qu'on a en commun.

NEAL L.

à Allen Ginsberg

1^{er} avril 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

Reçu ta lettre hier, très drôle. Une fois fini de glousser j'ai réfléchi à ce que je devais faire. D'après ce que tu dis, Justin s'est fait son opinion et pense que ce n'est pas moi qui ai écrit le poème. En tout cas, je vais me la jouer indigné à mort quand il reviendra.

J'ai supposé que Haldon lui avait dit que c'était ton œuvre et pas la mienne puisque je n'avais pas vu Hal depuis mon retour et qu'il ne savait pas qu'on voulait entuber J. Mais en fait non,

j'ai vu Hal aujourd'hui et il n'a pas vu J. depuis plus d'un mois. Donc maintenant on sait que J. a simplement deviné, sans qu'Ed White ait eu à répondre à ses questions pour savoir si oui ou non j'avais écrit quelque chose quand j'étais à NY.

Donc même si en son for intérieur J. est persuadé que c'est pas moi qui ai écrit ça, il n'en a aucune preuve tangible. Maintenant, si j'insiste vraiment à son retour en lui montrant tous les trucs que j'ai, en lui expliquant chaque ligne, en comparant avec ton truc de la *Columbia Review*, en délivrant là-dessus pendant des heures, en me montrant indigné, etc., je crois que je peux, sinon le convaincre, au moins le faire douter et ébranler sa conviction que ce n'est pas de moi.

Quand je verrai qu'il est au comble du doute, je lui dirai d'aller se faire foutre, je le jetterai, je lui demanderai de me rendre *mon poème* et je me casserai. Ça me libérera de l'obligation de lui rendre l'argent que je lui dois, vu qu'après tout il a « douté » de moi, qu'il ne s'est pas montré digne de notre amitié et tout ça. Le connaissant comme je le connais, je suis sûr que ça ne lui fera ni chaud ni froid, du moins en apparence, et moi j'y gagnerai, en apparence aussi, un peu de liberté, de respect, et si je m'en tire bien j'aurais « sauvé la face ».

C'est donc ce que je vais faire, si ça rate c'est pas grave de toute façon, que le poème soit de moi ou pas on est tellement loin l'un de l'autre que tout est forcément faux et artificiel entre nous. D'ailleurs c'est la distance qui fait ma force dans cette histoire, vu qu'on s'est à peine parlé en deux ans et qu'il n'a aucun moyen de savoir si j'ai pu progresser autant ou non. Le seul point négatif, c'est que quand on s'est vus j'étais déprimé et complètement éteint et il ne peut se baser que là-dessus, alors tu m'étonnes qu'il doute que j'aie pu écrire ce poème. Il faudra que je le baratine, j'expliquerai que si je n'étais pas très inspiré ce jour-là, c'est parce que je le connais par cœur, qu'il est insignifiant, futile, creux, limité, etc., que crevé comme j'étais, et vu sa présence absolument pas stimulante, je ne vois pas comment j'aurais pu faire des étincelles.

Ras le bol de tout ça, comme toi. Comme tu l'as écrit, je ne comprends rien à ton post-scriptum. Je suis sûr que c'est uniquement parce que j'essaie d'y voir plus que ce qu'il dit, donc ne nous prenons pas trop le chou, puisque je sais qu'objectivement

je ne peux saisir que ce que je vois ou ce que je sens ; si certaines idées même concrètes vont très loin dans ton P.S., je leur donne de l'importance seulement à la lumière de ta dernière lettre et des événements que tu racontes. Tu piges ?

Merci pour ton implication et ton intelligence dans cette histoire avec J. et le poème ; évidemment le canular me fait autant marrer que toi. Encore une fois, pour moi tout ça n'a aucune importance, pour toi non plus sans doute.

Je dois me magner, j'ai un rendez-vous important à 18h et je veux absolument finir cette lettre ; pour compenser son côté sérieux, je frapperai vraiment fort la prochaine fois, sois indulgent.

Encore une fois je te demande de réfléchir à ce dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre concernant le fait de vivre ensemble.

Je t'embrasse,

NEAL

P.S. Si tu as revu Justin avant son départ n'oublie pas de tout me raconter. Évidemment, si tu désapprouves mon plan ou si tu penses que je dois le modifier, préviens-moi illico vu que je le verrai dès son arrivée le 6. J'éviterai même de le voir jusqu'à ce que j'aie de tes nouvelles.

Comment va mon pote ?

NEAL

à Allen Ginsberg

10 avril 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

Ta grande angoisse concernant les relations sexuelles t'a, je crois, mené à présupposer des choses et je trouve qu'il y a comme une légère exagération de tous les aspects de cette affaire; tu réalises, j'espère, que ta façon de présenter le problème souffre de certaines lacunes. Ces lacunes ne sont pas uniquement dues à ta grande inquiétude mais au fait que tu crois que c'est comme ça qu'on va régler les choses. L'image me vient d'un tableau dans lequel tout serait légèrement exagéré; le trait serait un peu appuyé, la peinture un peu épaisse, tout serait déformé et pourtant cette déformation serait si infime qu'on devrait y regarder à deux fois pour la remarquer. Cette comparaison entre notre relation et un tableau ne signifie et n'explique pas grand-chose mais elle exprime mon sentiment qu'on est allés trop loin dans le souci qu'on a l'un de l'autre. Moralité, toi et moi on n'est plus très sûrs de savoir ce qu'on doit faire exactement.

Mais, et tu le sais, là n'est pas la question. Je n'essaie pas de me justifier ou de me disculper, car je sais que je n'ai pas vraiment réussi à exprimer mes sentiments et que cet échec à communiquer correctement ces choses « non verbales » explique ce malentendu. Ce qui me préoccupe, c'est comment te faire partager mes prises de conscience intellectuelles, pas seulement pour éviter ce genre de crise, mais pour en revenir à un stade où on se laisserait aller tous les deux au cœur d'un tempo sans faille. C'est ce qu'exprimait clairement ta lettre du « sacrement » et c'est pour ça que je t'ai répondu comme je l'ai fait; là où j'ai commis une erreur, c'est en utilisant des mots comme « imposture », etc. Tu devrais oublier ces pages, je sais qu'en fait je ne voulais pas dire ce que j'ai dit; je ne peux pas l'expliquer mais en tout cas j'ai été honnête avec toi à New York et, encore une fois, tu as eu parfaitement raison de m'accuser dans ta dernière lettre de ne pas être naturel.

Je crois que tout ça n'est pas si compliqué, c'est simplement parce que tu me connais mal, c'est-à-dire que tu supposes logiquement que quand j'ai parlé de nous vivant avec une femme, je voulais dire que *je* choisirais cette femme, alors que je voulais dire que *nous* trouverions la bonne.

Bon, cet exemple montre mon incapacité à m'exprimer et je crois qu'il donne aussi un bon aperçu de toute l'histoire.

Tu me suggères de ne pas essayer de modifier mes émotions en fonction des tiennes ou pour te plaire, tu me demandes aussi de ne pas dire ce que je suis incapable de ressentir ou de donner. J'ai peur que cette réflexion ne soit pas très poussée, car ça revient à dire que je ne peux pas te répondre honnêtement, que je ne peux pas « vraiment savoir » ce que je ressens ou comment je vais agir. Est-ce que tu te rends compte, toi qui as dit qu'il était inutile de parler de quoi que ce soit avant de nous retrouver.

Je suggère qu'au lieu de continuer à faire du surplace avec tout ce blabla, on se laisse aller à un tempo commun dans lequel, aussi illogique que ça puisse paraître, on assume nos responsabilités l'un envers l'autre (lien familial) tout en entretenant un certain désir (lien amoureux) etc., jusqu'à ce qu'on se voie.

En ce qui concerne Brierly :

Je ferai exactement ce que tu me conseilles.

Je me suis battu pour décrocher un boulot. Aux dernières nouvelles je vais sans doute conduire un taxi; c'est vraiment pas facile de dégoter un job et juste au moment où j'en trouve un, je risque d'aller en taule à cause d'une ancienne affaire¹. Si j'arrive à baratiner comme il faut je serai peinard, si ça marche pas – je suppose que je pourrai te faire passer une lettre depuis la Bastille.

N'aie pas peur de voir débarquer Hal et Justin, ils ne se voient que par hasard (et les chances sont tellement infimes qu'ils ne se sont pas rencontrés une seule fois) et même si ça arrivait, ils n'échangereraient que des politesses.

1. Un certain Dick Reed avait commis plusieurs délits en se faisant passer pour Neal. Voir lettre du 20 mai 1947.

Donne-moi les dernières infos pour le thé¹, si pas de contact avec Norman², alors Bill B[urroughs] et sa plantation.

As-tu vu Jack ou Lou³?

En réalité, Allen, je suis un type simple & sincère et quand je réfléchis à ce que je désire pour l'année prochaine, je sais que je serais perdu sans toi. Le besoin que j'ai de toi est normal et fraterno, comme avec Jack ou Hal ou mes propres frères ; en fait, je n'ai pas de grands besoins affectifs, un exemple – Hal est le seul qui compte pour moi à Denver et pourtant je ne cherche même pas à le voir. Je l'ai appelé une fois, vite fait, une semaine après mon arrivée et on s'est vus une seule fois, en coup de vent, après que j'aie reçu ta lettre sur Justin, et seulement pour savoir s'il lui avait parlé. Ce manque d'intérêt ou de désir de faire des projets, ou simplement de lui rendre visite, n'est pas lié au fait que j'ai peur de le déranger ou qu'il n'a pas particulièrement envie de me voir ou quoi que ce soit dans le genre, c'est même le contraire, il est comme Jack, il insiste pour que je passe etc., mais je n'ai pas assez besoin de lui affectivement pour le faire ; je te confie ça pour illustrer le fait que je ne ressens jamais de manque compulsif envers quiconque. Avec les femmes c'est pareil, honnêtement je suis vraiment détaché de tout ça ; d'un côté ça me préoccupe de penser que je suis incapable d'être touché autant que les autres semblent l'être, et de l'autre cette distance m'a permis d'être libre dans n'importe quelle voie qui se présentait à moi ; c'est la principale différence entre nos personnalités et une fois qu'on l'aura vraiment compris, et j'espère que ça arrivera, ça ne sera plus une source de conflit & ça nous rapprochera.

Tout ça est réglé, et sachant que la différence dont je viens de parler est notre plus grande divergence, j'en arrive à la conclusion qu'il n'y a aucune raison qu'on ne vive pas ensemble bientôt. Je t'entends brailler : « Et puis quoi encore ? Pourquoi c'est tout ce qui l'intéresse, bordel ? » Je sais, je sais, mais écoute-moi – j'ai déjà dit que je serais perdu sans toi de septembre à juin, je veux dire à *tous* points de vue sauf affectivement, c'est pour ça que je

1. C'est ainsi qu'ils appelaient toujours la marijuana dans leurs lettres

2. Ami de Vicki Russell à New York.

3. Lucien Carr.

suggérais qu'il y ait une femme avec nous (pas seulement pour ça, t'auras plus besoin d'elle que moi) – maintenant Allen, nom de dieu, fais pas tout un foin pour rien, tu sais bien putain que quand je parle de « besoin affectif » je veux dire psychologique ; je perds la boule comme toi, tu délires sur « objectivité » & « sacrement » – j'avais pigé, c'est juste parce que je me sentais incapable de vivre et de communier de cette façon avec toi (ou avec n'importe qui) que j'ai eu ce comportement pas naturel ; je le répète, je pensais que tu l'avais compris dans ta lettre du « sacrement », mon erreur est de l'avoir supposé et d'avoir manqué de rigueur dans ma réponse, ce qui a créé ce malentendu. À part ça, je ne suis coupable de rien. Donc tu vois, on devrait se comprendre et passer à autre chose ; si on ne peut pas, – bah, n'y pensons pas.

Je suis chaud ce soir, je vais te dire exactement ce que je veux, sans tenir compte de toi, sans respect ni considération envers tes sentiments.

Premièrement, je veux rester ici et conduire un taxi jusqu'en juillet ; deuxièmement, partir quelques semaines au Texas pour voir Bill et Joan ; troisièmement, (peut-être) découvrir la Nouvelle-Orléans avec Jack ; quatrièmement, être à NY début septembre, trouver un appart, aller à la fac (si je peux), rebosser dans un parking, et vivre avec une nana et toi. Cinquièmement, quitter NY en juin 48 et passer l'été en Europe.

Je me fous de ce que tu penses, c'est ce que je veux. Si t'es capable de le comprendre et que tu y vois assez clair pour me guider dans la grande ville pendant 9 mois et peut-être partir en Europe avec moi l'été prochain, c'est classe, génial et merveilleux, exactement ce que je veux ; si non – ben pourquoi ? Vraiment, putain, pourquoi ? Tu penses que je ne te mérite pas ? Tu penses que je ne m'adapterai pas ? Tu penses que je te traiterai mal, ou pire encore ? Tu penses que je ne suis pas assez intelligent ? Tu crois que je vais m'imposer, que j'aurai des exigences, que j'essaierai de te pomper toutes tes facultés intellectuelles ? Ou c'est juste qu'inconsciemment tu sais que je ne t'intéresse pas assez ou que ma détresse et le besoin que j'ai de toi te laissent indifférent, au point de croire que la difficulté de vivre avec moi et de m'aider ne serait pas totalement compensée par le fait d'être ensemble ? Je ne peux faire aucune

putain de promesse, je sais que je suis bisexuel mais je préfère les femmes ; la frontière est plus ténue que ce que tu crois entre mon attitude envers l'amour et la tienne, t'en fais pas comme ça, tout va rentrer dans l'ordre. Après, qui sait ? Essayons & on verra, hein ?

J'adore ton dernier poème, en fait j'aime presque tous tes poèmes, comme je lis plus de poésie je suis devenu un peu plus apte à juger et à apprécier ton travail.

Relax mec, réfléchis à tout ça et essaie de t'imaginer près de moi sans demandes incessantes dues à ton incertitude concernant mon amour pour toi ou au fait que tu penses que je ne te comprends pas, etc. ; oublie tout ça et vois si dans cet oubli tu ne trouves pas plus de tranquillité d'esprit et même plus de satisfaction physique que dans ton désir actuel (envers moi, Lucien ou quiconque). Je sais qu'on ne peut pas changer comme ça, alors viens comme tu es, balance-moi tes exigences à la figure (je les aime) et on accédera à une véritable intimité parce que, même si mes capacités affectives sont dénaturées par la solitude, que ce soit logique ou non je sais que je te veux plus que personne d'autre pour l'instant.

Je vais me coucher, je suis vraiment claqué, et un peu soulagé parce que je *sais* que tu vas comprendre et accepter ; vaudrait mieux ne pas te battre contre ça ou contre un autre putain de truc, alors la ferme, relax, sois patient et suis mes gentils plans.

Je t'embrasse, mon ptit gars, oups ! Excuse, je ne suis pas le Père Noël, si ? Bon, ben alors – Je t'embrasse.

NEAL

P.S. Je te tiendrai au courant de l'affaire Brierly et je ferai tout mon possible pour faire de toi un mythe à part entière.

P.P.S. Dis donc ça me revient, peut-être parce que je boucle cette lettre, t'étais sérieux quand tu m'as taxé de « salope dégueulasse, infidèle et faux-cul », quatre jours que j'ai reçu ta lettre et je comprends tout à coup que t'étais vraiment sérieux. Au lieu de me foutre de toi ou de t'engueuler, je te pardonne sur le champ, je cherche en vain une sensation de douleur en moi et je réalise quel fils de pute insensible je suis, voilà que le type le plus important au monde me traite comme ça, sérieusement,

qu'il est franchement blessé et malheureux à cause de moi et qu'est-ce que ça me fait? est-ce que je me sens coupable? est-ce que je demande pardon? tu parles! Je suis tellement superficiel que je ne peux que me soucier de ma propre indifférence et de mon absence totale de réaction. La voilà ma paranoïa. Haha!

T'écris bientôt,

N.

à Allen Ginsberg

15 avril 1947
1073 Downing St.
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

Pour le taxi c'est quasi tombé à l'eau; ça m'a évité la prison mais ça m'oblige à trouver un autre boulot – j'ai travaillé une seule journée depuis que je suis arrivé et je suis salement endetté. En tout cas, je dois bosser ici jusqu'au 1^{er} juillet, ensuite je suis embauché 6 semaines à Central City – 50km d'ici – comme groom à la Teller House. Mi-août, toi et moi on ira chez Bill, puis à NY aux alentours du 1^{er} septembre. Je crois que je ne pourrai pas caser la Nouvelle Orléans cet été.

Je vais te dire tout ce que je sais sur les boulots que Justin peut te trouver, et sur Central City: je n'ai évidemment aucune idée de ce qu'il avait en tête quand il t'a parlé d'un job, mais comme tu as fait allusion à Central City je suppose que tu vas bosser aussi dans cet hôtel comme groom, ouvreur à l'opéra, réceptionniste, homme à tout faire, serveur, concierge, ou n'importe quel poste où il pourra te caser. Même si ça te semble terrible, ça ne doit pas te déprimer; ce que tu feras est vraiment sans importance, en général les gens y vont uniquement pour picoler, baiser & ensuite ils foutent le camp. Tu vois que la question des

compétences est plutôt secondaire, le seul truc important c'est combien tu vas toucher. Le festival de Central commence tous les ans le 5 juillet; l'année dernière c'était le 6 & il a duré six semaines. En général tu as trois catégories de personnes: les célébrités surexcitées par la musique, les mécènes mondains de Denver & de New York, les organisateurs, les directeurs & les grands noms de l'opéra (Justin fait partie de ceux-là) – ça c'est la catégorie numéro un. La numéro deux comprend tous ceux qui viennent pour une raison ou pour une autre (400), intérêt réel, bouche-à-oreille, etc. – ils ont tous deux caractéristiques communes: ce sont des étrangers & ils dépensent tout leur fric. La troisième catégorie sera la nôtre: des étudiants qui viennent s'amuser et se faire plaisir – draguer des nanas, voler du fric, se la jouer, etc., & tous les gens qui vivent là-bas.

Je n'ai pas encore vu Justin mais je le retrouve demain à la fac & on décidera d'un soir dans la semaine où il viendra à la maison. J'attends cette entrevue avant de dire quoi que ce soit, et là je déballerai tout et ce sera un véritable torrent, pas seulement à propos de cette soirée mais concernant toute l'affaire; après quoi tout ça pourra enfin reposer en paix.

Ta renaissance printanière semble un peu trop liée à des événements extérieurs pour durer, mais sois assuré que je suis avec toi, même si je ne sais pas de quoi il en retourne. J'ai peur qu'en t'amusant avec toute cette histoire, tu te sois trop laissé influencer par Justin. Je ne dis pas qu'il a changé ta vie en te donnant des conseils concrets, puisqu'il ne peut rien t'apprendre, mais je me rends compte qu'à cause de ton sentiment de maîtriser la situation et de ton désir de continuer ce numéro égoïste, il t'a donné de faux espoirs en abusant de ta profonde solitude. Pour être clair: tu t'es monté le bourrichon pour rien; non seulement Justin n'a que de la gnognote psychologique à offrir, mais il est tellement en-dessous de ton niveau qu'il me fait penser à une fille de ferme attardée qui voudrait se taper Balzac dans son écurie. Bon, y'a pas de souci, mais je pensais que tu serais capable de tenir tête à Justin sans te laisser étourdir par le vin grisant de la victoire & sans tomber dans une telle puérilité. J'espère que je suis complètement à côté de la plaque et que tu attends avec impatience de partir dans l'Ouest, sans espoirs démesurés ou pensées faussement enthousiastes à propos de

ce qui ne sera rien d'autre qu'un été plein de nouvelles expériences, sans rien à gagner, sans profit matériel.

Ne réponds pas à cette lettre si tu n'as pas le temps, je t'écrirai à la fin de la semaine pour te dire ce qu'a fait Justin, pour te parler de ses réactions, etc.

Je t'embrasse,

NEAL L.

à Jack Kerouac

15 avril 1947
1073 Downing St.
[Denver]

CHER JACK,

Ce que tu dis sur la nécessité de « ne pas se soucier des soucis », « ne pas faire toute une histoire du travail », etc., est la seule chose que j'ai toujours sue, tu ne peux pas savoir combien ton insistence à penser que la volonté est tout, est et sera toujours une idée essentielle pour moi. Même si je ne suis pas très sûr de ce que je cherche aujourd'hui, nos chemins ne sont pas aussi éloignés que tu le prétends. Évidemment, je sais que ces préjugés sont uniquement dus à mon impuissance à formuler ce que je ressens et à mon échec à te le communiquer et, de ton côté, tu supposes un manque de ma part, c'est-à-dire une incapacité à te comprendre vraiment. À cause de ça, j'ai peur de ne plus franchement t'intéresser au fond, et que tout en sachant combien c'est stupide et inutile, tu te sentes suffisamment coupable pour te tracasser, et que tu en aies marre, et que du coup tu imagines des choses fausses nous concernant. Souviens-toi, la première impression que j'ai eue de toi avait précisément à voir avec cette indifférence & cette franchise, ce manque de rigueur etc. dont tu parles, donc ne laisse pas des idées préconçues sur moi ou mon caractère, ou sur ce que je « recherche »,

interférer avec ça. Le portrait que tu as brossé d'Ed White est exactement ce que je pense de toi & et quelles que soient les différences entre nos personnalités, elles peuvent être, elles devraient être surmontées, & pour moi elles le sont, par le simple fait d'en avoir conscience. Pour le dire autrement: sentant une semi-indifférence de ma part, ta réaction t'a empêché de voir que c'est dans cette semi-indifférence que résident notre liberté et le degré d'intimité qui est le nôtre. Ne me compare pas à Allen ni à Huncke¹, mais plutôt à quelqu'un comme Norman ou même White². Je ressemble à Norman dans le sens où je suis porté par mon enthousiasme naturel (comme toi) & à White parce que j'éprouve des choses uniquement dans la mesure où je suis concerné. Tout ça devient compliqué; ce que j'essaie de dire, c'est laisse les choses se faire naturellement & après tous ces super moments passés ensemble, ne sois pas sur la défensive, ne prends pas un air désolé qu'on vivrait tous les deux comme l'expression d'un devoir que tu t'imposerais, ne t'excuse pas de quelque chose qu'on t'a, en fait, infligé. Oublions toutes ces conneries et griffonnons-nous simplement ce qu'on ressent, pas ce qu'on pense.

Ce que tu dis à propos de l'histoire de Lucien me semble un peu exagéré mais bon, OK, ta décision est sans doute justifiée et je ne vais pas encore t'embêter avec mes sollicitations.³

Je quitte la ville la première semaine de mai, je serai à Las Vegas, Nevada, jusque courant juin. J'irai directement de Las Vegas au ranch de Bill et j'y resterai jusqu'au 1^{er} juillet, puis je retournerai à Denver pour le festival de Central City jusqu'au 17 août. Et après, New York.

J'ai beaucoup aimé ta lettre, ce qui veut dire que j'ai vraiment envie d'y répondre dans le détail, mais je suis claqué, la tête pleine de projets pour ma virée de la semaine prochaine & en gros incapable de m'intéresser à l'Amérique et à tout ce que ça signifie en ce moment. Je suis désolé, je ne pourrai pas en parler avant d'être dans le Nevada et de pouvoir m'asseoir pour t'écrire

1. Herbert Huncke (1915-1996), escroc toxicomane, ami de Burroughs et de Vicki Russell. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

2. Phil White, ami de Burroughs et de Huncke, délinquant toxicomane.

3. Dans sa lettre du 27 mars 1947, Neal demandait à Jack de lui envoyer le récit du meurtre de David Kammerer. Jack a refusé, sans doute parce que le sujet était encore trop sensible.

spontanément, sans besoin compulsif de le faire comme maintenant.

Si ça te dit, écris-moi une dernière fois à cette adresse, je suis là pour deux semaines encore, ensuite je t'enverrai mon adresse à Las Vegas dès que j'en aurai une.

J'apprécie par-dessus tout tes conseils et je les ai suivis. Je me suis débarrassé de Justin et je n'ai quasiment besoin de personne en ce moment, vraiment, je veux juste être seul.

Je m'arrête là, uniquement parce que je suis vraiment épuisé et que cette lettre a déjà cinq jours de retard.

Fais preuve d'indulgence et écris-moi vite, n'écris pas pour dire quelque chose, simplement écris-moi.

Ton ami,
NEAL L.

P.S. Génial ! Génial ! Continue ce roman, mec – tu y es !

NEAL

à Allen Ginsberg

8 mai 1947
1242 Clarkson St.
[Denver]

CHER ALLEN,

Pourras-tu me pardonner un jour ? Sincèrement, le pourras-tu ? Je me sens vraiment coupable de ne pas t'avoir écrit ; bien sûr, je pourrais me justifier indéfiniment en parlant de mon manque de temps, de mes soucis, etc., mais je ne le ferai pas puisque j'aurais dû t'écrire quand même. La vraie raison, je crois, est que je ne savais pas ce qui allait se passer pour moi. Quand j'ai reçu ta dernière lettre j'étais en train de faire mes valises pour aller flamber à Las Vegas. J'avais bâclé vite fait un courrier où je te racontais ça & pourquoi je partais, mais avant de le poster j'ai

eu un petit problème avec la police qui m'a obligé, du coup, à déménager à cette adresse. Ce changement dans mes plans rendait ma lettre inutile, alors j'en ai commencé une autre mais juste à ce moment j'ai décroché un boulot, et quel *boulot* ! Sérieusement, je travaille dix heures par jour et c'est tellement dur que même après dix jours seulement passés là-bas, je me traîne péniblement pour rentrer chez moi et je m'écroule sur mon lit. Je n'ai rien fait, pas vu Justin (même si je lui ai téléphoné il y a deux semaines pour convenir d'un rendez-vous), pas vu Hal, t'ai même pas écrit, vieux, ce travail épuisant m'a foutu par terre ; assez d'excuses, et en avant.

Ta dernière lettre était super, vraiment la meilleure que t'aies écrite ; rapport au swing qu'on cherchait à atteindre elle est parfaite. En la relisant je vois que tu as chopé le ton, maintenant tout ce qu'il faut c'est que je me cale dessus. Évidemment tu as oublié quasiment tout ce que tu m'as écrit mais ce n'est pas important. Tu y es !

Je te le répète, en ce qui concerne les meilleurs jobs que Justin pourrait dégoter, c'était juste des exemples, tel que je le connais il pourrait te nommer vice-président, donc t'emmerde pas trop avec ça et, surtout, aie bien en tête qu'il a mordu à l'hameçon, à la ligne, à tout ce qu'il a pu ; je suis absolument convaincu que tu es, et de loin, ce qui lui est arrivé de mieux et de plus beau depuis des années, donc fonce et va le voir cet été et comme il va te manger dans la main désormais, il subviendra à tes besoins par-dessus le marché. Si tu vois ce que je veux dire.

Je pense voir Justin avant la fin de la semaine et je t'écrirai ensuite sur « l'affaire en général », quoi que j'entende par là.

à Allen Ginsberg

15 mai 1947
1242 Clarkson St.
[Denver]

CHER ALLEN,

La lettre ci-jointe datée du 8 mai parle d'elle-même. La raison pour laquelle j'en commence une autre – et c'est la quatrième fois que je commence une lettre pour toi ce mois-ci – c'est que je n'ai aucune idée de la suite des événements et je n'avais pas le courage d'écrire avant d'avoir quelque chose de précis à dire. À l'heure qu'il est je suis toujours dans une foutue incertitude quant à ce que je vais faire

17 mai 1947

Super nouvelle ! Voilà notre programme – s'il te plaît sois indulgent. Je pars aujourd'hui à Trinidad, Colorado, pour travailler ; j'y reste jusqu'au 10 juin environ et je fonce direct chez Bill [Burroughs] et Joan où je te retrouverai, et vers le 30 juin en gros on reviendra à Denver pour bosser à Central City du 6 juillet au 13 août. C'est la meilleure et la seule possibilité pour nous. Après Central on sera fin prêts. Je vais me faire assez de fric pendant les trois semaines à Trinidad pour avoir quelques billets en poche et on mettra de côté l'argent gagné là-bas (vu qu'à mon avis le logement et les repas ne nous coûteront quasiment rien) pour aller à NY. S'il te plaît Allen, mets les voiles avec moi cet été.

Je sais que tu me pardonneras pour toutes les fois où je ne t'ai pas écrit le mois dernier quand tu auras compris que c'est uniquement parce que j'ai eu des ennuis avec la police, LuAnne, etc. Tu verras quand j'arriverai à New Waverly à la mi-juin. Il faudra que tu y sois pour me voir.

Tu peux m'écrire au 1242 Clarkson, ils me transmettront le courrier. Après ton arrivée chez Bill, écris vite et donne-moi des indications précises sur l'itinéraire pour aller là-bas.

Je t'embrasse, je t'embrasse, je t'embrasse – écris vite, on se voit en juin.

Suis un poète aussi.

Je t'embrasse à nouveau,

NEAL L.

à Jack Kerouac

20 mai 1947
1242 Clarkson
Denver, Colorado

CHER JACK,

Pourras-tu me pardonner un jour, sincèrement, le pourras-tu ? Il est très difficile d'expliquer toutes les raisons pour lesquelles je ne t'ai pas écrit aussi vite que d'habitude. Quand j'ai lu ta merveilleuse lettre il y a trois semaines j'y ai répondu tout de suite, mais le soir-même, avant que j'aie pu la poster, j'ai eu un léger accrochage avec la police qui n'a pas seulement foutu en l'air mon projet d'aller flamber à Las Vegas, mais qui a aussi entraîné un changement d'adresse brutal, comme tu l'as constaté. J'avais commencé une lettre pour te tenir au courant de tout ça puis j'ai trouvé un boulot – et quel *boulot* ! Je travaille dix heures par jour à creuser des fossés, à préparer du ciment, etc. ; tous les soirs quand je rentre, j'arrive à peine à me traîner jusqu'à l'étage, du coup je n'ai jamais fini cette lettre. Il y a du nouveau et elle est devenue aussi caduque que la première : je pars d'ici mercredi pour Trinidad, Colorado. J'y travaillerai jusqu'au 15 juin, puis direction New Waverly et un saut chez Bill et Joan.

Ce que tu dis de mes projets qui semblent encore une fois utopiques me paraît assez juste, mais cette fois je ne connais pas ces moments d'anxiété à douter de moi-même comme ça a été le cas pour toi et NY.

Suffit avec ces trucs ennuyeux – pour toi. Et cette fille merveilleuse, ta fabuleuse chanteuse ? Tu m'as tellement excité avec elle qu'il faut que je la rencontre, alors putain Jack, ne gâche pas tout en cassant avec elle avant que j'ai eu une chance de la voir.

Génial pour le livre, génial, génial ! Allez, mon pote. Je suis content.

Putain Jack, tu me manques vraiment en fait.

Tom [Livornese] et toi êtes devenus proches à ce que je vois. Bien, à propos, tu as déjà rencontré Joe Springer¹? Tout ce que tu as fait ces temps-ci semble bien et raisonnable, exactement l'inverse de ce que j'ai fait ces dernières semaines.

Bien dit, bien dit – concernant nos lettres de ces derniers temps, tu as raison et tu m'as libéré d'une grande part de toute l'anxiété accumulée. Merci.

Tu as bien sûr deviné à quoi tous mes problèmes sont liés, la réponse tient en un seul mot – les amis. Exemple : je connais un type qui s'appelle Dick Reed, quand j'étais à NY il était à Chicago et a priori maqué avec une nana, puisqu'aujourd'hui j'ai eu de la visite à une de mes anciennes adresses et que le flic en question cherchait un certain Neal Cassady qui avait mis une fille enceinte, volé de l'argent et une bagnole et quitté Chicago. Apparemment Dick a fait tout ça sous mon nom – pourquoi, j'en ai aucune idée – & puis il a filé, donc je dois me disculper mais j'ai la trouille vu que le chef de la police locale m'a déjà arrêté pour exactement la même chose et il ne voudra pas me croire à moins que j'aille à Chicago pour être blanchi par la fille elle-même.² Voilà un aperçu du genre de trucs auxquels j'ai été confronté depuis mon retour, & c'est même pas 1/10^e de ce que j'ai vécu.

Écris-moi au 1242 Clarkson quand je serai parti, ils me transmettront tes lettres.

Excuse ma façon de taper, rapide et pas très précise, j'ai qu'une envie, c'est de me mettre au pieu. Si, comme tu dis, tu aimes les écrits bordéliques, cette lettre est le summum de la perfection entre nous. Pas vrai ?

1. Pianiste de jazz américain.

2. Histoire abracadabrante mais bien réelle. Angoissé, Neal en avait parlé à Carolyn.

S'il te plaît, s'il te plaît, écris-moi et dis-moi tout ce qui va se faire cet été, cette période est foutue pour moi, en partie à cause de notre éloignement.

Quand je serai à Trinidad, j'aurai beaucoup de temps – j'espère me racheter en écrivant de nombreuses lettres bordéliques.

Ton ami
NEAL L.

Neal s'installe chez Carolyn en juin et reporte son voyage au Texas chez William Burroughs où Allen l'attend.

à Allen Ginsberg

[juin 1947]
c/o C. Robinson
Box 1008
Colburn Hotel
980 Grant Street
Denver, Colorado

CHER ALLEN,

Bill Tomson m'a dit qu'il venait de recevoir une lettre de toi qui disait que tu étais arrivé au Texas ; il ne me l'a pas montrée vu qu'il n'a gardé aucune des lettres que tu lui as écrites – étrange tout ça – qu'est-ce que tu as bien pu lui dire ? – je blague.

Je ne t'ai pas écrit pour deux raisons : un, je ne savais pas si je partais au Texas une semaine ou deux pour voir Bill et Joan, ou si je reportais à fin août pour les voir juste avant qu'on reparte à NY ; deux, je ne pensais pas que tu serais au Texas avant le

15 juin vu ton post-scriptum, et je ne voulais pas d'une lettre qui traîne chez Bill et qui ne serait sans doute plus d'actualité au moment où tu arriverais, à cause de tous les changements de mon côté. Pour te donner un aperçu, j'ai habité avec LuAnne une paire de semaines, puis environ huit jours avec des amies de la famille, des infirmières¹, etc. Pour le boulot c'était à peu près la même chose, tu vois que ça a bien été la merde.

Justin s'est défilé, comme d'habitude, en fait j'ai peur qu'il ne tienne pas sa promesse de te trouver un job. Je me base uniquement sur ma propre expérience pour dire ça. Donc je me trompe peut-être, vu que tu l'as suffisamment impressionné pour qu'il se décarcasse et te trouve une bonne place. Tu devines que ce n'est pas ce qui s'est passé pour moi. Aux dernières nouvelles je n'irai pas à Central City. Je ne peux pas dire que ça me chagrine vraiment vu que j'ai un nouveau centre d'intérêt. Je pense qu'Haldon avait raison quand il disait pour résumer Central City que c'était « de la guimauve ».

En tout cas, ne traîne pas trop au Texas. Même si je ne peux rien te promettre concernant le logement, le travail, et même les relations sociales – j'insiste pour que tu te magnes de venir à Denver, qu'on puisse mettre quelque chose sur pied. J'ai très envie de te voir, et aussi de ce que tu vas apporter, c'est-à-dire du thé – dois-je le répéter – du thé.

Quand tu arriveras, contacte-moi au 1830 Grant, appartement 306; téléphone au MA-4493, vu que je vis au jour le jour, ils sauront où je suis.

Haldon s'est éloigné de nous, principalement à cause de son obsession débile pour son boulot, donc ne t'attends pas à avoir beaucoup de contacts avec lui.

J'ai rencontré une fille super. Sa principale qualité, je crois, tient au même genre de perception ou de compréhension intuitive des choses que celle qui fait notre force (à toi et moi). Elle prépare sa maîtrise à la D.U.² Pour des raisons obscures, elle est venue à Denver l'année dernière, abandonnant les meilleures facs parce qu'elle pouvait gagner de l'argent à la D.U. Mais elle n'est pas aussi terre à terre qu'elle en a l'air. L'absence de

1. Les sœurs Helen et Ruth Gullion.

2. Université de Denver.

cynisme, de sophistication artificielle et de vanité de sa personnalité créative t'intéressera beaucoup. Elle est juste un peu trop conventionnelle à mon goût; mais bon, c'est le challenge, tout comme notre relation. Ses principales inhibitions sont psychologiquement très subtiles, indirectement pétries de conventions, de bonnes manières et de bon goût; alors que les miennes par rapport à toi sont plus intérieures, plus liées à la peur et plus fortes. Elle sait tout sur le Théâtre, elle a un bon coup de crayon et est très appréciée. Ne crois pas qu'elle m'intimide pour autant. Même si j'aurais des raisons de l'être. D'une certaine façon, le respect que j'éprouve pour elle ne semble pas entrer en ligne de compte. Je crois en fait qu'elle me touche à ce point uniquement parce qu'elle suscite une sensation de paix en moi quand on est ensemble. C'est pour elle, secrètement, que je repousse le voyage au Texas à plus tard dans l'été – attends de la rencontrer.

N'oublie pas que je suis complètement largué ici, donc quand tu arriveras, je serai quasi dépendant de toi, et pas l'inverse comme ça devrait être le cas. Mais faut pas que ça t'emmerde. On va s'éclater cet été, alors ramène-toi – dépêche – magne !

Je t'embrasse,

NEAL

Allen arrive à Denver à la mi-juin. Neal l'emmène tout de suite chez Carolyn. Avec son sens de la persuasion, il obtient que son ami soit hébergé chez eux. Neal décide de faire l'amour avec Carolyn pour la première fois cette nuit-là. Il n'est pas particulièrement tendre et Allen est allongé à 50 centimètres de leur lit. Carolyn étouffe mal ses cris de douleur. Le lendemain, Allen griffonne dans son journal : « *Colburn hotel. Nuit vraiment horrible.* » et lance à Carolyn, envieux de sa supposée nuit d'extase : « C'est chouette que vous vous entendiez aussi bien. »

Neal travaille, Allen lit et aide Carolyn à rédiger ses dissertations. Les jours s'écoulent agréablement. Un soir, Carolyn propose à Neal de poser pour elle pendant qu'Allen leur fait la lecture. « OK, mais nu ! » Il se déshabille en moins de deux, défile en imitant le Major Hoople¹, envoie des clins d'œil à ses spectateurs éberlués.

Neal loue une chambre en ville afin d'initier Carolyn à la benzédrine. Cette nuit-là, ils parlent beaucoup, rient comme des tordus et font l'amour – pas mieux que la première fois. Au réveil, déçue et frustrée, Carolyn doute et se morfond. Mais très vite, son champion des montagnes russes l'épate à nouveau : il la demande en mariage. Neal considère que c'est une affaire entendue, jusqu'à ce qu'elle lui rappelle qu'il est déjà marié. Il promet d'obtenir l'annulation du mariage avec LuAnne. Ils emménagent dans un nouveau logement.

1. Personnage de bande dessinée créé en 1921, fumant le cigare, racontant ses soi-disant exploits militaires dans d'interminables discours ponctués d'onomatopées. Neal l'imitait souvent.

à LuAnne Cassady

Juillet 1947
[Denver]

CHÈRE LUANNE :

J'ai reçu tes cartes postales amusantes en poste restante, j'y passe tous les jours depuis un mois. Je suis allé voir si j'avais reçu d'autres nouvelles de toi mais, comme tu le sais, il n'y en avait pas. Finalement, [Jim] Holmes m'a donné ta lettre. Pourquoi lui as-tu écrit à lui et pas en poste restante ? Je sais que je n'ai pas écrit chez les Glendale mais, à côté de l'adresse sur ta carte était indiqué « ne pas distribuer », j'ai cru que ça voulait dire qu'il ne fallait pas écrire là-bas – c'est bon, passons à autre chose. Ravi d'apprendre que Lois¹ et toi vous vous entendez si bien, espérons que tu te libères davantage afin de vivre selon ta propre personnalité sans trop dépendre des autres – même de Lois. J'ai travaillé depuis le jour de ton départ au Shoppers Parking Service, je viens pourtant de me faire virer et je quitterai donc bientôt Denver pour l'Est. J'ai beaucoup pensé à toi ces derniers temps mais, comme tu le dis dans ta lettre, « compris que c'était pas possible » – ça me rend triste.

J'ai envie de te voir évidemment, mais je me rends compte que c'est totalement inenvisageable – alors comprends ma position s'il te plaît et pense à moi le moins possible, et je serai libéré du sentiment de culpabilité et de honte que j'éprouve à cause de ce que je t'ai fait. Le plus raisonnable pour nous, vraiment, est de saisir à quel point nous avons agi de façon stupide et de purifier nos âmes par un travail sérieux sur nous-mêmes, avec des pensées non-névrotiques. Je te conseille donc de vivre aussi simplement que possible et de trouver de la satisfaction à savoir que tu es plus forte que moi. Quant à ce que tu dois faire, reste à Long Beach ; et bats-toi pour te libérer de toutes tes émotions – particulièrement de celles qui me concernent – et alors seulement tu deviendras la fille que ton potentiel laisse entrevoir. Je t'aime toujours, dans la certitude que nous sommes, en tout cas pour l'heure, presque foncièrement incompatibles, parce que je suis incapable d'entrer dans la routine d'une relation simple avec toi.

1. Lois Williams, amie de LuAnne depuis l'adolescence.

Neal jongle entre LuAnne et Carolyn. Il voit peu Allen qui passe son temps à écrire en souffrant dans son coin. Fin juillet, Jack arrive pour retrouver la bande et être présenté à Carolyn. Il a besoin de passer du temps avec Neal, de l'observer dans son élément. Mais son ami se dérobe. Pour se faire pardonner, Neal lui «arrange le coup» avec Helen, une des sœurs Gullion – compensation insuffisante : Jack boit et trouve refuge auprès de Tomson, Holmes et Hinkle, qui ont tourné le dos à Neal et Allen à cause de leurs discussions nébuleuses, dont Jack lui-même se sent exclu. Il erre dans les rues de Denver, hanté par les récits de Neal, croyant apercevoir son père, le vieux Cassady, dans chaque clochard rencontré. Quand il repart pour San Francisco, ils ont passé en tout et pour tout 5 minutes ensemble.

Neal devient taciturne. Il rentre tard pour des fiestas improvisées avec des inconnus, même quand Carolyn se lève tôt le lendemain. Il lui pose des lapins, se fâche, s'excuse, lui jure un amour éternel.

à Jack Kerouac

22 août 1947
[Denver]

CHER JACK;

Reçu ta super petite carte il y a plusieurs jours, pas répondu avant à cause de toutes les emmerdes qui ont continué de pleuvoir par ici.

Apparemment la probabilité pour que j'embarque est nulle, vu que je ne peux pas passer quatre mois dans un camp d'entraînement. Quant à notre départ à Allen et moi pour Frisco, ben qu'est-ce que tu fous, merde ? Tu ne dis même pas si tu embarques ou quoi ; alors comment je peux prévoir ?

Du coup Allen et moi on part pour le Texas demain, écris-nous là-bas pour qu'on sache ce qu'il en est. OK ?

Helen [Gullion] a quitté Denver il y a une semaine pour Frisco ;

Allen a reçu une carte d'elle qui demandait ton adresse, eh bien Jack, on dirait que tu as une vraie touche mon petit gars, parce qu'elle n'est pas du genre à s'emmerder à écrire à quelqu'un pour obtenir une adresse, même quand c'est vraiment important.

Carolyn et moi on a des discussions à la LuAnne, tout est dit.

Si tu ne nous écris pas pour nous informer de tes projets définitifs, on ne saura pas ce qu'il faut faire, et on quittera le Texas en septembre pour NY.

Raconte-moi tout sur tout; allez, une de ces longues lettres démentes écrites en buvant de la bière.

Sérieux, j'insiste, c'est *moi* le tendre frère, pas toi.

Ton Pote,
NEAL

CHER JEAN¹,

Helen, figure-toi, est en vacances (avec Ruth ?) à Frisco même et on peut la joindre au 914-A Florida St. Tu pourras te poser quelques semaines si tout va bien. J'espère que tu la contacteras. C'est un «gentil» coup du destin.

Je suis installé au bureau de Brierly, dans le City & County Building, et j'attends de lui faire mes adieux. Tout semble si beau et si triste. Il est 3 h 30 et je n'ai pas dormi, assis là à écrire *Las Stanzas in Denver*², qui est plein de désolation et hélas toujours trop abstrait dans l'ensemble, mais d'une certaine façon, il suffit à la cause.

ALLEN.

1. Né Jean-Louis Kerouac et issu d'une famille franco-canadienne, Jack Kerouac a longtemps été surnommé «Ti-Jean», jusqu'à ce qu'on lui donne le prénom plus américain de «Jack».

2. Poème du recueil *Denver Doldrums*. Le «sad paradise» de la deuxième strophe donnera «Sal Paradise», le pseudonyme de Jack dans son roman *Sur la Route*.

Neal annonce à Carolyn qu'il part avec Allen au Texas. Il en profite pour lui révéler la vraie nature des sentiments de son ami. Encaissant sans broncher, Carolyn passe la nuit chez une copine et décide de surprendre Neal avec un petit-déjeuner d'au revoir. La surprise est pour elle : elle trouve Neal au lit avec Allen et LuAnne. Elle s'enfuit.

Deux jours plus tard, Neal et Allen arrivent à New Waverly, chez les Burroughs. Ils y retrouvent leur vieil ami héroïnomane Herbert Huncke.

Jack travaille comme gardien de nuit sur un chantier à Marin City, Californie, avec son ami Henri Cru¹. Il écrit à Neal sa déception de ne pas l'avoir vu assez lors de son séjour à Denver et son irritation devant sa relation exclusive avec Allen.

Carolyn, installée chez sa sœur à San Francisco, reçoit une lettre de Neal qui lui demande de le pardonner. Elle pardonne.

1. Ils se sont rencontrés à New York en 1939.

à Jack Kerouac

31 août 47
Ranch de Bill
[New Waverly, Texas]

CHER JACK,

Viens juste de recevoir ta lettre, vraiment un grand plaisir d'avoir de tes nouvelles.

Je viens de faire un festin: épis de maïs, viande, patates douces, petits pois, pêches, lait, 2 Coca. Trop plein pour bouger ou penser. Je sue, je pue, je suis sale.

Je griffonne vite fait;

Allen & moi on a quitté Denver dimanche à 2 heures du matin & on est arrivés mardi à l'aube. Dormi toute la journée & la nuit suivante. Mercredi passé à conduire la jeep & à faire des courses, à parler avec Bill & Huncke, à récolter du thé dans le jardin etc. C'est un endroit de dingue mais je m'y attendais & je m'y fais avec d'autant plus de plaisir.

Bill n'a toujours pas reçu l'argent de son père & on ne peut rien acheter. Depuis trois jours les pauvres Joan & Huncke ont très peu de Benzédrine à s'envoyer (2 tubes par jour.) Le fric devrait arriver demain, j'emmènerai Huncke & Allen à Houston, à 150 bornes d'ici. Huncke se réapprovisionnera en Benny¹ & en divers stimulants. Allen y va pour voir s'il ne pourrait pas embarquer une paire de semaines sur un bateau² (disons pour NY.) Moi j'y vais pour conduire & découvrir le coin.

Je monte une clôture pour Bill, je répare son garage, je lui coule une dalle & je construis une digue en ciment pour son ruisseau.

Tes lettres sont vraiment stimulantes mais je trouve difficile d'y répondre. Tout ce que je peux faire c'est divaguer, au lieu de m'en tenir à un sujet ou...

1. C'est-à-dire en benzédrine.

2. Allen a compris que malgré toute la bonne volonté de Neal, leur liaison est un fiasco. Il veut embarquer pour s'éloigner de lui.

2 septembre, 7 h 10 du matin

Levé, déterminé à écrire; j'ai plusieurs projets en tête mais aucune certitude pour aucun d'entre eux. T'en parlerai probablement dans ma prochaine lettre.

Tu deviens quoi? Gardien de nuit sur un chantier? Comment ça s'est fait? C'est Henry qui t'a arrangé ça?

La page 2 de ta lettre est tout simplement juste, comme j'aime-rais pouvoir m'exprimer aussi bien, peut-être en serai-je bientôt capable. Tu es juste, tu es grand & merveilleux. S'il te plaît ne crois pas que je ne te comprends pas ou que je te comprends moins qu'avant; ou pire encore - ne crois pas ça. J'ai cru sentir, mais je ne peux pas y croire, que depuis un moment tu pensais que je n'étais pas sincère avec toi ou que je me réjouissais de ta tristesse. La seule raison qui expliquerait que tu me voies sous un angle aussi misérable est que je suis confus & incapable d'échanger avec qui que ce soit en ce moment, même avec Allen. Ces choses s'installent si on ne lutte pas contre elles. Jack, tu dois être patient avec moi.

9 septembre 47
8 h du matin

Déjà une semaine de passée, hein? Bon, j'ai toutes les chances d'être totalement excusé quand je t'aurai raconté.

Je commence par le 3 septembre. Huncke, Allen & moi on est allés à Houston. Huncke est parti se réapprovisionner, comme moi, pendant qu'Allen était à l'Union Hall pour trouver un bateau. On s'est tous retrouvés vers 16h. Huncke était défoncé & refusait de rentrer. On a perdu du temps à essayer de le convaincre mais comme il n'y avait rien à faire, on s'est donné rendez-vous le lendemain midi.

Allen a décroché un boulot au mess des officiers sur un cargo ralliant la France en 4 jours environ. Il a décidé de ne se présenter que le lendemain, donc lui & moi on est repartis à New Waverly.

Rentrés à l'aube du 1^{er} sept. pour tout de suite repartir à Houston. On a retrouvé Huncke & filé tous les 3 au cargo pour

choper le commandant de bord. Il était bourré, comme Allen & Huncke. Allen a accepté de monter à bord le lendemain & d'aider au mess.

Cette fois Huncke devait rentrer avec nous. Le matin suivant Allen a dit à Bill que c'était son dernier jour avant d'embarquer, pour que Bill lui file de quoi se payer une chambre d'hôtel le soir.

Huncke, Allen & moi on y passerait la nuit (le 5 sept), Allen nous quitterait à 6 h du matin & on rentreraient ici le 6 à midi. Bill était d'accord & on a levé le camp.

De l'après-midi du 5 au matin du 6, ça a été complètement dingue. On était tous défoncés (avec divers trucs), on a passé le début de soirée à fumer des joints, à écouter de la musique de folie etc. J'ai dit à Huncke & à Allen que je les rejoindrai plus tard & j'ai sauté dans la jeep.

J'ai dégoté une cinglée, je l'ai traînée jusqu'à la chambre d'hôtel & je l'ai baissée (Huncke & Allen étaient dans la pièce d'à côté). Allen était vert, Huncke un peu énervé que je prenne sa chambre (il avait levé un mec) & la nana complètement sonnée par tout ça. Je suis tombé raide & je ne me suis pas réveillé avant 9h le lendemain.

La fille était une beauté & Allen, furax, l'a foutue dehors. Dur. On a passé une journée de merde. Allen ne voulait plus embarquer, Huncke refusait toujours de quitter Houston & moi je les serinais pour qu'ils accélèrent le tempo sans quoi Allen perdrat son boulot; Huncke & moi on ne serait jamais rentrés à temps pour rapporter de la glace¹ à Bill & Joan, etc.

Bingo, ça n'a pas loupé. Non seulement Allen a perdu son job parce qu'il ne s'est pas pointé, mais le syndicat lui a cherché des noises. On est tous repartis déprimés au centre-ville. Huncke ne voulait toujours pas rentrer & Allen & moi on a promis de le retrouver le lendemain midi. On est à nouveau rentrés tout seuls. C'était que le début des emmerdes.

Je fais bref. Inutile de préciser que Bill était en rogne (la came était foutue), on avait perdu 5 jours & on était revenus à la case départ.

Le lendemain j'ai emmené Allen à Houston pour la dernière fois.

1. Des amphétamines.

On a retrouvé Huncke & on a attendu 4h dans le couloir du syndicat avec Allen qui voulait dégoter un autre bateau. Bon, il était toujours bredouille quand Huncke & moi on a dû partir. Après des au revoir très tendres, on a laissé Allen dans le couloir en train de lire Henry James & de méditer sur son destin. C'est la dernière fois qu'on l'a vu. Salut Allen & à plus.¹

Au fait, la fille que j'ai chopée cette nuit-là est chez les dingues, on l'a repérée qui baragouinait toute seule dans la rue le lendemain matin. Trop triste. Son beau corps était assorti d'un esprit dérangé. Ça me fait vraiment suer pour elle & j'espère que je pourrai la revoir & l'aider d'une façon ou d'une autre.

Écris-moi ici. On part pour NY dans un mois.

Est-ce que je suis excusé de ne pas avoir écrit plus tôt? Ça n'arrivera plus. Alors écris-moi mec & tu verras ma réponse voler vers toi.

Ton pote.
NEAL

P.S. J'ai un crayon pourri, une boîte en carton en guise de pupitre & une écriture horrible, excuse.

N.

« écrit à la main » est l'expression idoine.²

P.P.S. T'as des nouvelles de Hal? Quoi de neuf? Même si avec Hal il n'y a jamais grand-chose de neuf.

P.P.P.S. Réponds vite & engueule-moi pour toutes ces mauvaises habitudes qui m'empêchent de t'écrire une bonne lettre. File-moi quelques tuyaux mon pote.

NEAL

1. Allen a finalement embarqué pour deux mois à bord du John Blais en partance pour Dakar.

2. Dans sa lettre du 13 septembre 1947, Jack enjoignait Neal d'écrire à la main.

à Allen Ginsberg

10 sept. 47
[New Waverly, Texas]

CHER ALLEN,

Voilà les lettres arrivées pour toi.

T'écrirai plus tard à l'autre adresse; dois me magnier pour t'envoyer ça.

Content que tu aimes ce que tu fais (je veux dire les endroits où tu vas.)

Suis complètement à la bourre.

Je t'embrasse,

NEAL

à Jack Kerouac

20 sept 47
[New Waverly, Texas]

CHER JACK,

Reçu ta lettre, super d'avoir à nouveau de tes nouvelles. Suis allé à un match de football texan hier soir. Quel truc à la con. Les « Sam Houston Bearkats » contre les « Louisiana State Wildcats ». C'était un match entre facs à Huntsville, à plusieurs kilomètres au nord.

Le présentateur (Texan typique) soutenait ouvertement l'équipe locale (les Bearkats). Ses commentaires n'étaient pas seulement partiaux, ils étaient absolument dénués de toute connaissance en matière de football.

Les supporters dans les gradins c'était encore pire (si jamais c'est possible) & ça m'a très vite énervé.

Inutile de le préciser, les Bearkats ont battu les Wildcats 14 à 0.
Basta –

Vendredi matin (toujours), je suis allé en vitesse avec Huncke chercher de l'élixir parégorique¹ pour Bill à Houston, vu qu'il a un peu repris. Évidemment on ramène toujours de la Benzédrine pour Huncke & Joan.

On est arrivés vers 13h & Huncke a acheté du Nembutal² (on en prend toujours) & lui & moi on était défoncés.

J'ai filé dans les environs mater les nanas qui faisaient leur shopping & Huncke s'est baladé dans les quartiers chauds.

Finalement on s'est retrouvés – vu qu'il ne pouvait rien se passer de vraiment excitant l'après-midi – & on est rentrés à la maison avant la nuit.

Sincèrement je n'y arrive pas [à me souvenir de ce que je t'ai dit dans mes lettres...].

Je suis content que tu les apprécies en tout cas. Mon support s'est amélioré, j'utilise désormais un tonneau.

Ton idée pour les manteaux est super³, ton excitation pour NY aussi; mais je ne suis pas certain d'y être, à cause de mes hésitations & parce qu'il n'y a rien de sûr concernant mes projets de cet hiver. Plusieurs raisons à ça. J'énumère vite fait: 1, Peur de me faire coincer par les flics si je reste trop longtemps avec Bill. 2, Difficultés pour m'installer (vu que je n'ai pas la moindre motivation). 3, Carolyn insiste pour que je passe l'hiver avec elle à San Francisco – elle va se faire un salaire hollywoodien en janvier. 4, L'absence d'Allen – je comptais sur lui pour mettre tout ça en branle sur le plan académique⁴, etc. etc. – en dirai plus une autre fois, donnerai des détails.

Voilà mes projets précis pour le mois prochain. Rester ici jusqu'au 1^{er} oct., emmener Bill & Huncke à NY la première semaine d'oct., rester au moins deux semaines avec Bill. Ensuite ? – qui sait.

S'il te plaît Jack, ne crois pas que j'ai perdu *la moindre* envie, je veux simplement être sûr de moi cette fois. Tu comprends ? Je m'assure simplement dorénavant que ce que je fais est pour le mieux. Merci.

1. Médicament contenant de l'opium.

2. Barbiturique aux propriétés hypnotiques.

3. Jack a suggéré à Neal de se lancer avec lui dans le commerce des manteaux.

4. Neal s'était fabriqué un faux diplôme du lycée pour entrer à l'Université de Columbia et comptait sur Allen pour régler les questions administratives.

En parlant de ça – Allen. Non, il n'est pas brouillé avec Bill. Il est parti principalement pour l'argent. L'autre raison c'est moi. T'en prends pas à lui parce qu'il a viré la fille. Tout était de ma faute. Je vais t'expliquer sans entrer dans les détails...

Je le comprends, & il me comprend. Il était évident qu'on devait se séparer. On ne s'est pas dit qui devait quitter qui, aucun cirque de ce genre. Voilà – il a embarqué.

Et puis cette nuit-là, quand j'ai amené la fille dans la chambre d'hôtel à Houston, j'avais promis à Allen (vu que c'était son dernier soir) de baisser de minuit à 6h du matin – jusqu'à ce qu'il s'en aille. Évidemment, comme je n'ai pas viré la fille à minuit, il avait des raisons d'être furax.

Je dois préciser que tout ça m'est complètement passé au-dessus de la tête vu que j'ai vraiment sombré vers 22h. Putain ! J'étais complètement cassé !! Pour faire bref, Allen s'est débarrassé de la fille & s'est défoulé toute la nuit sur mon corps inerte & sans vie.

Bill n'en est pas encore à verser des larmes mais il est vraiment désolé que les circonstances rendent ton Plan B irréalisable.¹ Les circonstances : la Jeep est petite, au point qu'il est question que Huncke (c'est pas des blagues) rentre à NY en stop. Tu sais, Bill a besoin de moi pour conduire (Huncke ne peut pas) sinon j'aurais fait du stop. Il y aura des tas de meubles entassés à l'arrière, pas de place du tout. Vu que ça se fait à la va-vite, y'en a un qui devra s'asseoir à califourchon sur l'aile ou sur le coffre. Bill pourrait mettre Huncke dans le train mais on n'a vraiment pas un rond. Bill a tout claqué & on aura de la chance (sans déconner) si on arrive tous là-bas. Je suis carrément désolé. Je me suis creusé la cervelle en vain pour que tu puisses nous rejoindre. Bill est tellement inquiet de savoir si tu comprendras qu'il voulait ajouter un P.S. pour t'expliquer, mais je lui ai dit que je le ferais pour lui. Là-dessus il a dit – « Bon, je lui écrirai quand même. J'aurais dû le faire plus tôt. »

Voilà l'histoire – pas de place. Fait chier !

Je crois que j'ai plus lu Balzac que ce que tu penses² mais

1. Dans une lettre du 13 septembre 1947, Jack projetait de rentrer à New York via le Texas pour voyager en jeep avec ses amis.

2. Dans sa lettre, Jack conseillait à Neal de « commencer à lire Balzac ».

c'est surtout sa vie qui m'intéresse. *J'adore*, ouais mec !
Toute ta lettre était sublime mais j'aime encore plus la fin
(NY etc.).

Après-midi

Viens de recevoir une autre lettre de Carolyn. Elle m'a écrit 20 fois depuis que je suis ici (18 jours). Acharnée la minette, tu vois ! Y a qu'un truc qui cloche chez elle – trop classe moyenne – Ha ! Bennington¹. Tant pis.

J'ai reçu une lettre d'Allen – il est parti le 13 sept. pour Dakar, en Afrique – il espère être à NY vers le 1^{er} novembre.

Julie² ça va vraiment être quelque chose quand elle va grandir. Elle cumule déjà beaucoup, beaucoup d'atouts. Je vais garder un œil sur elle pour voir où elle en sera quand elle aura 8 ou 9 ans. Je suis sûr que ça vaudra le coup.

Willie³, le bébé, est juste un gosse de plus pour l'instant.

En parlant de raconter des histoires, Huncke jacte jour & nuit, il adore débiter des conneries. On part tout de suite dans des délires, surtout quand on est défoncés.

Bill & Huncke & moi on picole tous les soirs & on plane. « Hors de ce monde » – comme dit Huncke.

Bill & moi on passe des heures à pécher comme des vieux bris-cards & même s'il ne l'avouera jamais – même pas à lui-même – lui & moi on n'y connaît foutrement rien.

J'ai écrit à LuAnne pour demander à nouveau le divorce. C'est une fille bien, mais pas pour moi. Quelle tristesse.

Écris vite mon pote, j'adore ton style. Cette lettre est comme les autres – nulle. Je crois que je ne suis pas capable de faire mieux.

NEAL

1. Avant d'entrer à l'Université de Denver, Carolyn a été étudiante au Bennington College, une école d'art privée pour filles, dans le Vermont.

2. Julie Adams (née en 1944), fille que Joan Vollmer Adams a eu avec un étudiant de Columbia.

3. William Seward Burroughs Jr. (né en 1947), fils de William Burroughs et Joan Vollmer Adams.

à Jack Kerouac

[début octobre 1947]
c/o Eugene Brooks
43-31 45th St, n° 5-F
L.I. City, NY

CHER JACK,

Vraiment désolé de pas t'avoir écrit plus tôt. Bill, Huncke & moi avons quitté le Texas à 20h lundi (le dernier de sept.) & on est arrivés jeudi à 6h du matin. Roulé 3000 bornes.

Foncé chez Vicki¹ se laver, se raser, etc. & passé le reste du temps à lui faire faire le tour de la ville, à elle & aux autres.

Rien d'autre de neuf. Bill vend de l'herbe, Huncke ne fout rien (comme moi) & Joan devient odieuse.

Vicki & moi on baise & il y a une nouvelle nana – elle s'appelle Stephanie².

Avec ma manie d'être à fond tout le temps je suis complètement lessivé & au bout du compte je n'ai rien fait.

J'ai essayé de reprendre mon ancien boulot³, c'est mort. À part ça – rien.

Je t'attendrai si je trouve un peu de blé – sinon j'irai à San Francisco en stop. Voilà où j'en suis.

Comment ça va ? Je n'ai pas de nouvelles d'Allen. *S'il te plaît* considère-moi encore & toujours comme ton ami. Vraiment Jack, tu es le seul mec à part Allen dont j'ai quelque chose à foutre, tu piges ? Salut mon vieux, à très bientôt j'espère.

NEAL

1. Vicki Russell. Voir lettre du 14 mars 1947, [page XX](#).

2. Stephanie Stewart, pianiste de jazz lesbienne, amie de Vicki Russell.

3. Lors de son dernier séjour à New York, Neal garait des voitures sur un parking.

Neal attend Jack à New York jusqu'au 27 octobre, puis prend un bus direction San Francisco. Jack arrive deux jours trop tard, suivi d'Allen à qui Neal a laissé une lettre pour l'informer de son mariage prochain avec Carolyn.

Sur le chemin, il fait d'ailleurs un saut à Denver pour obtenir l'annulation du mariage avec LuAnne. Mais la mère de la jeune femme n'a pas l'argent pour lancer la procédure.

Neal débarque dans le crépuscule brumeux de San Francisco, sa valise défoncée et des cartons de disques sous le bras. Carolyn l'attend dans une robe flambant neuve. En guise de cadeau de retrouvailles, il l'initie à la marijuana.

Cinéma, théâtre, musées, promenades dans la baie : Neal et Carolyn sont heureux. À la maison Neal vit nu, une bière à la main, parle philosophie, littérature et histoire, et rejoue les films vus ensemble.

Allen lui envoie des lettres magnifiques et déchirantes. Ébloui, Neal se remet à écrire. Il cherche du travail dans l'espoir de gagner rapidement de quoi annuler son précédent mariage.

à Jack Kerouac

5 [novembre] 1947

[c/o] Robinson

561A 24th av.

San Francisco

CHER JACK,

Je t'ai attendu jusqu'à lundi soir et comme tu ne te pointais toujours pas et que je devais y aller, je suis parti.

Je veux que tu saches, purement et simplement, que je n'avais pas le choix – en fait je pense que tu as été moins déçu que moi vu que toi tu as eu la joie de revoir ta mère pour te consoler, alors que moi je n'avais personne.

Ma conviction que Carolyn me suffit se confirme – donc t'en fais pas pour ton pote Neal, il a trouvé ce qu'il cherchait et atteint une satisfaction supérieure à tout ce qu'il avait connu jusqu'ici.

Depuis mon arrivée j'ai commencé à noter des petites pensées, des événements, etc., à les rédiger au brouillon et comme j'ai l'intention de me rappeler de *tout* mon passé et de le raconter dans les grandes lignes (comme dans un journal), j'aurai de quoi m'occuper cet hiver.

Aucune vie active à l'heure qu'il est mais quel que soit le job que je trouverai ça sera comme d'habitude ; le boulot a toujours tendance à être pauvre en salaire et riche en ennui et en monotonie – ou, comme je disais toujours (hum) pendant ma période new-yorkaise (hum) – *chiant*.

S'il te plaît sois indulgent et trouve en toi suffisamment d'amour pour me pardonner ; dans un rugissement typiquement kerouackien torche un mot hargneux où tu exiges de savoir « ce que ça signifie de te barrer de la ville quand je m'amène avec de nouveaux disques, de nouvelles idées et de nouvelles adresses, d'ailleurs Neal – merde – tu me dois un tour en ville dans cette p--ain de jeep. » Alors, Jack, je serai heureux à nouveau & on pourra vraiment poursuivre.

Allez, accepte de donner un nouveau départ à notre amitié & ça te permettra d'en prendre un toi aussi. Maintenant c'est *toi*

qui vas m'écouter un peu. Tout a toujours reposé sur toi dans nos lettres & comme tu n'as plus très envie de me parler (parce que je t'ai déçu intellectuellement & qu'il n'y a plus une once de chaleur dans ton cœur, même si tu préfères penser que si) c'est moi qui vais te parler, oui, & ce malgré tes protestations – je me charge du fardeau pour un temps.

Quand j'ai quitté la ville, Bill & Huncke étaient plus ou moins en froid. Apparemment c'est parce que Bill s'est mis à fréquenter Garver¹ & tu ne le sais peut-être pas mais Huncke déteste « la Mère » Garver. Joan n'a pas arrêté de baratiner Bill, en fait elle n'avait pas laissé tomber Bennie². Quand je lui ai lu – à Vicki – un extrait de ta lettre, elle m'a demandé: « T'es sûr que ce rêve me concerne et pas Stephanie? » Je l'ai rassurée et elle est partie dans ses envolées enthousiastes à la Vicki, à propos de ton arrivée imminente. Voilà mes petits enfants la fin de notre flash semestriel d'une minute concernant les derniers potins de NY.

Nom de Dieu ! Je deviens ringard.

J'ai plein de vieux Hampton, Basie, etc. que Stephanie m'a refilés, à moitié pour m'humilier ou alors, à tort, pour rentrer dans mes bonnes grâces (ou un truc tordu dans le genre) pour avoir de la came ou du thé. La meilleure c'est qu'elle pensait faire d'une pierre deux coups en me donnant des disques dont elle ne voulait plus et en me croyant assez con pour être ébahi par la générosité dont elle faisait preuve en se séparant de tous ces « bons » disques qu'elle gardait depuis des années, etc., etc. – elle en a remis une couche et j'ai tout accepté pour qu'elle croit que je m'étais fait avoir. C'était une sacrée scène, surtout qu'elle aurait dû les filer à Bill mais elle venait juste de larguer Mr. B. et elle voulait m'amadouer pour que je « persuade » Bill qu'elle était une chic fille.

Quelles sont les dernières nouvelles de Haldon ? Je voulais lui écrire mais j'ai été pas mal débordé et j'ai horreur de commencer à écrire à Hal en sachant que je vais arrêter au bout de deux lettres. Et puis je suis sûr qu'il est beaucoup trop occupé pour perdre son temps avec moi vu que je ne l'encourage pas trop. Dis-moi deux mots sur lui. Merci.

1. William Maynard Garver, héroïnomane, le fameux voleur de manteaux.

2. La benzédrine.

Allen, comme tu sais, était en Afrique. Le jour où j'ai quitté NY j'ai appris par Eugene¹ qu'il avait envoyé un câblogramme à son père depuis le bateau, qui disait qu'il arriverait à la mi-novembre. Espérons que tout s'arrange pour lui cette saison; il a bien galéré.

Avoir une vie plus prolifique me semble moins difficile aujourd'hui. Je me suis détaché de mon besoin obsessionnel d'écrire (et toi?), je me sens assez serein pour m'y mettre à fond; ça convient mieux à mon tempérament que mon comportement d'avant, frénétique, irrationnel – qui, quand je ne le laissais pas s'exprimer, finissait par me pourrir dans le bide; moralité je ne produisais rien. Je ne veux absolument pas t'imposer une resucée de tout ça mais sérieux Jack, est-ce que tu vas bien? Tu ne t'es jamais senti insatisfait de ta – disons Philosophie – envers ton Art? Je sais, pour avoir perdu pieds pendant 5 ans – peu importe si c'était justifié ou non – combien on s'encombre d'un tas de trucs inutiles au point que fonctionner correctement ou atteindre ce qu'on recherche devient incroyablement difficile – la limitation – inévitable – de notre vision des choses semble toujours inversément proportionnel à la force de caractère qu'on met dans le travail. Là, ton grand sens de l'humour te colle un rictus sur le visage, cigare au bec et voix grave, et t'as tout un tas de masques de ce genre en réserve – pour éviter les discussions démentielles dont tu as abusé pendant ta jeunesse, qui t'ont fait une si forte impression – tu te sens désormais coincé et deux pensées t'accompagnent en permanence:

Celle qui a le dessus aujourd'hui et à laquelle tu te cramponnes est celle dont tu m'as parlé l'année dernière: «Tout —

J'arrête cette merde débile, lourdingue, chiante et prétentieuse – pardon, Jack.

8 novembre

Viens de recevoir une super lettre d'Allen; il m'a bien engueulé & je sais qu'il a raison. Aucun doute, tu serais d'accord avec lui. En fait – je suis d'accord avec vous – mais pas au point de

1. Frère aîné d'Allen, avocat à New York.

retourner à New York avant l'année prochaine. Donc c'est réglé.
Envie-moi un mot & raconte ce qu'Allen & toi vous avez fait –
dans un passage de sa lettre il écrit sans explication: « Jack &
moi on a vadrouillé » – pas dur d'imaginer ce qui s'est passé (ça
dépend à quel point vous étiez bourrés) – vous avez arpentiné les
avenues, vous vous êtes posés dans des bars, etc. –

Ton Pote (j'espère)
LE RINGARD JOHN CASSADY

à Allen Ginsberg

18 nov. 1947
[c/o] Robinson
561A 24th av.
[San Francisco]

MON CHER, CHER ALLEN;

Mon tendre et adorable ami, s'il te plaît, s'il te plaît pardonne
et oublie cette horrible, horrible merde d'illettré, nulle, creuse,
c'est-à-dire ma dernière lettre.

Dans ton dernier courrier tu te montres merveilleusement égal
à toi-même, tes critiques sont savoureuses, simplement
géniales, merci beaucoup.

Ce qui précède est sans doute le résultat de l'influence de
Kingsland¹ – je me demande si tu sais à quel point je l'aime –
Putain ! Qu'est-ce qui m'arrive ?

J'arrête cette « stérilité inspirée » et j'en reviens à *toi* (et seulement
à *toi*) – *toi* (dit-il sur un ton prétentieux) mon âme-sœur
a-historique, tu es juste, tu es si pertinent dans ta façon d'analyser
et de comprendre l'exode ; tu es un véritable génie mais je
dois prendre ma place aussi et je crois vrrrrrrraiment que je le

1. John Kingsland, étudiant à l'Université de Columbia, ami de Ginsberg et de Kerouac.

fais de la façon dont je dois le faire ! Merde, tu es arrogant et fier, presque jusqu'à l'absurde, quand tu critiques avec virulence mon écriture lourdingue et imbuvable et tu t'empêtres dans des longueurs inutiles, sauf concernant le point principal de notre échange, à savoir mon évolution vers la maturité, la force, la grâce ; puisque tu cernes vraiment tout Allen, comme le montre ta compréhension merveilleuse mais partielle des raisons de mon départ, sers-toi de cette compréhension pour me faire confiance, à moi et à mon sens de la destinée ; qui sont complètement distincts de ma force ou de ma personnalité artistique, c'est une question de niveaux, comme tu sais, et je ne peux pas te laisser me rabaisser en utilisant de telles armes. Ne considère pas les choses de façon dueille, mon ami.

*Canton Cheese by Cassady*¹

L'interlude ci-dessus a été imposé par l'impossibilité de mettre un ' entre le n et le t dans *Cant*, donc je l'ai transformé en *Canton*, évidemment ; pourquoi ne pas parodier Allen et son « interlude » – donc je l'ai fait, donc je ne l'aime pas, donc je déclare son écriture mauvaise à cause de son usage rebattu de Lord Chesterfield² au lieu de, disons, *Pete Smith*³, donc mon interlude n'est pas si bon, donc il est mauvais parce que l'artiste n'est pas bon, et son art non plus – tu vois mon vieux, comme j'écris sur plusieurs niveaux confus à la fois, c'est comme ça que je pense, comme ça que je vis, et donc laisse-moi jouer mon rôle en même temps que j'essaie d'y voir clair afin d'atteindre à une destinée authentique.

Cela Peut Être Fait – je le fais. Qu'est-ce que je raconte ? J'ai commencé cette lettre en toute bonne foi et je me suis laissé distraire par un truc vraiment drôle. Passons, passons.

Ayant élucidé tout ça dans « Vie avec mon Père », un peu à la « *Cornel Blimp* »⁴, parlons maintenant de choses plus sérieuses ; par exemple des impôts, en voilà un problème, ou de la pression à 10000 pieds sous l'océan, c'est dingue, dit notre professeur-né de philosophie N. Cass. – ça te va, je me fous suffisamment de moi-même ? Je fais assez pénitence pour toi ? Réponds, gentil Allen.

1. Neal voulait écrire « Can't cheese by Cassady », qui signifie : « Peux pas m'arrêter, par Cassady ».

2. Homme politique et écrivain britannique du XVIII^e siècle.

3. Pete Smith, acteur et réalisateur de courts-métrages comiques à succès.

4. « *Le Colonel Blimp* » est un film de Michael Powell, sorti en 1943.

Je corrige pour dire que j'ai commencé cette lettre non de bonne foi mais de bon thé, ouaip, j'ai rencontré un nègre et j'en ai acheté ; dès que j'ai commencé à planer je me suis assis pour t'écrire ça, ça m'a pris trois heures, j'ai eu trois mille pensées différentes, ai écrit moins de trois cents mots et mes pensées ont foutu le camp, j'ai rien dit mais n'ai aucun regret, ou pas que je sache, (je répète) Carolyn est juste une étape et c'est comme ça – et puis merde. Je suis Hitler. Je veux dire ; JE PLANE

à Jack Kerouac

21 novembre 1947
c/o Robinson
561A 24th av.
[San Francisco]

MON CHER JACK,

T'es un mec génial, exceptionnel; merci Jack.

Je suis assis et j'écoute Kenton et Musso, Manne, etc. The Haw, Illinois Jacquet et le très rococo Dexter Gordon. La musique et la littérature, ensuite les autres arts, ensuite la Philosophie et l'histoire ; enfin la science. Avant tout, L'AMOUR et tout ce qui va avec : la perception sensorielle, la connaissance innée et instinctive et la dimension émotionnelle qui accompagne cette connaissance. Ton approche des âmes, que seuls « les yeux, les mains et les sens » peuvent permettre, est magnifique et montre la parenté évidente de nos personnalités. Je dois dire cependant que si ton exemple choisi à chaud d'Ed White, de Bob Burford¹ et C^{ie} est parfait comme d'habitude, il ne peut pas contenir en soi la certitude de la vérité absolue. Je suis d'accord sur le fait que les âmes de ces types sont des âmes justes – après tout, toi et moi on est faits du même sang ; mais au-delà ? Au-delà de ça ?

1. Ami d'Ed White que Neal et Jack ont rencontré à Denver.

Au-delà de ça, la conscience de soi est une réalité objective que tu as, je crois, oubliée et que je ne peux pas encore formuler. Donc passons.

Tiens, avant-hier j'ai vu l'immense, le seul et l'unique Thomas Mann. Il a fait une conférence géniale sur « Nietzsche à la lumière de notre expérience », ce n'était pas une simple resucée de réflexions glanées ici et là, ni une analyse à la con de notre Friedrich, ça allait loin dans « l'air raréfié » de la compréhension du Vrai; pas de conneries abstraites et pas de gnognotte, pas de détails inutiles sur ses motivations etc., mais une façon honnête de traiter la question –

Faut que je te dise: ça y est je bosse, et dans quelle boîte! Putain, t'en croirais pas tes yeux; imagine le pire de chez IBM, multiplie par deux et t'auras une vision encore faiblarde de la société où je travaille, Mc Kale's Inc., un groupe de stations essence qui en possède 12 et qui a, avec une obstination insupportable, réussi à monter un business du feu de dieu basé sur la « collaboration souriante » et le « service enjoué » ; leurs 12 stations tournent plus que n'importe laquelle des 12 autres de la ville. Tout ça grâce à la vente forcée, tous ceux qui bossent pour la société y sont formés et lisent d'énormes revues consacrées à « la bonne méthode ». Je ne peux pas t'en dire plus – impossible à décrire ; bien plus drôle à raconter, tu devrais voir ça.

24 nov.

Je ne vais jamais t'envoyer ça.

25 nov.

Oh si je vais le faire.

26 nov.

Je poste ça aujourd'hui – pas trop tôt.

Mes lettres deviennent de plus en plus nulles. Et je ne parle pas que de celle-là.

Je suis à fond dans Spengler¹ – Relis Joyce aussi – vu que moi aussi je suis (hum) Irlandais. (L'autre moitié est allemande, bien sûr.) À la tienne.

NEAL

C'est important. Parle-moi de ton art, de ton écriture – ne dilapide pas ton énergie ; dis-moi seulement où t'en es, *s'il te plaît*. Merci.

Le 1^{er} décembre, LuAnne se présente chez Neal et Carolyn avec son amie Lois. Leur liaison reprend, Carolyn n'y voit que du feu.

Jack lui recopie un fragment de son roman, mais trop occupé par sa double vie, Neal ne lui en fait aucun retour.²

1. Oswald Spengler, philosophe allemand, auteur du *Déclin de l'Occident* (1922) qui influença fortement Neal et Jack.

2. Dans une lettre à Allen datée du 2 janvier 1948, Jack écrit : « Tu sais que j'ai péniblement recopié une partie de mon roman pour Neal et qu'il m'a écrit un mois plus tard sans même y faire allusion ? » (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, Gallimard, 2000, p. 138.)

à Jack Kerouac

25 décembre 1947
561A 24th av.
San Francisco

CHER JACK,

Salut, comment va ?

Depuis notre première rencontre, tu as toujours été comme un frère de sang pour moi. Notre point commun essentiel étant sans doute notre préoccupation pour nos ego; ensuite, si on peut dire, notre logique plutôt confuse et bancale. On peut relier ça à un intérêt extrême et précoce, toi pour la Littérature, moi pour la Philosophie. Malgré nos différences, parce qu'on ne vient pas du même milieu et qu'on a eu des parcours différents, on s'est toujours profondément compris toi et moi, je ne partage ça avec personne d'autre et c'est pour ça que je te considère comme un – frère de sang.

LuAnne est arrivée le 1^{er} décembre ; elle a complètement changé, elle est plus sophistiquée, plus dans le coup et beaucoup plus sûre d'elle. Après quelques accrochages préliminaires on en est revenus à une relation normale et j'ai réussi, avec un mal de chien, à lui arracher la promesse d'annuler le mariage. Être légalement libre n'est plus qu'une question d'argent; j'en enverrai à sa mère à Denver dès le 5 pour lancer la procédure de divorce.

Mes difficultés émotionnelles mises à part, il y a un autre problème, plus intéressant je pense – c'est de garder Lu et Carolyn éloignées l'une de l'autre. Ce petit jeu dure depuis un mois et est excitant à plusieurs titres. Je suis avec les deux à des heures différentes de la journée et chaque jour je marche sur des œufs pour ne pas que Carolyn le découvre – mais bon, basta.

Je te verrai à l'automne, après être allé voir ma sœur à Denver au printemps. J'y passerai l'été (ou dans les environs). Je serai à NY en septembre.

Puis-je timidement déclarer que je commence à écrire ? Un journal et mes souvenirs d'enfance.

Si j'ai bien compris ce que m'a dit Allen, Bill et Joan ont quitté la ville et lui et toi avez passé une paire de soirées sérieuses

ensemble – et il a suggéré l'air de rien que c'était peut-être le sérieux de ces discussions qui t'empêchait de le voir plus souvent – vrai ?

Comment écris-tu ? Bien ou pas ; dis-moi. Merci.

29 déc.

CHER JACK,

J'ai des visions géniales, je comprends les gens ; je suis libre – je connais tout.

Je suis tout le monde.

Plusieurs collègues m'émeuvent, sont presque tous négatifs, mais moi je suis positif, tu piges ?

Je bite – oups ! Je bois à Wilde, pouah !

C'est bon, à la santé de – ah. Laisse tomber.

Que dieu ait pitié de moi ; les disques que j'ai ne me suffisent pas, bordel, je crois cher Jack qu'on a sous-estimé l'argent, je prédis une année lucrative pour moi, vu que je vais faire de l'argent un de mes objectifs. T'entends ?

À bientôt,

N.

à Allen Ginsberg

30 décembre 1947
561A 24th av.
[San Francisco]

CHER ALLEN,

La nouvelle année approche et avec elle une nouvelle période de ma vie va commencer. Je vais vivre seul jusqu'au printemps où je retournerai à Denver. Je retrouverai ma sœur et mon père et on passera l'été ensemble ; ensuite je me barrerai à NY.

LuAnne est arrivée le 1^{er} décembre et c'est une vraie plaie. Elle est avec un vieux beau et une copine ; ils vivent tous les trois dans un hôtel du centre. Vu qu'elle ne bosse pas (les deux autres si) et qu'elle ne fout rien – elle lit même pas – elle a du temps pour venir à la station-service avec sa voiture à lui, elle m'appelle avant que je parte au boulot les matins où Carolyn n'est pas là ; en bref, mes efforts pour obtenir l'annulation n'ont pas vraiment été récompensés, même si depuis que je lui ai dit clairement (lors de plusieurs scènes émouvantes) que tout était fini, elle a de nouveau promis que sa mère obtiendrait notre séparation officielle. Si ça tombe encore à l'eau, quand j'irai à Denver je dépenserai le fric nécessaire pour obtenir ce putain de papier.

Helen [Gullion] s'est mariée et est partie en lune de miel au Mexique ; Ruth [Gullion] est toute seule et elle a besoin de compagnie, donc quand t'écris au 1830 Grant St., apt. 306, sois gentil.

Je trime chaque jour sur mon journal et même si je fais mon maximum j'ai des problèmes avec mes souvenirs d'enfance. Ce premier travail d'écriture est d'autant plus difficile que je m'y astreins tous les jours (pensées quotidiennes) ainsi qu'au roman (sur ma vie) que je viens juste de commencer¹.

Je vis seul à nouveau parce qu'aux yeux de sa famille Carolyn est quasi mariée avec moi et si je ne romps pas vite fait ça sera une vraie catastrophe. Il y a aussi que je peux vivre beaucoup plus chicement comme ça et, inutile de le préciser, l'argent est devenu super important vu que je dois en mettre de côté pour Shirley² en mai.

J'espère te voir à l'automne sinon je vais souffrir. Bonne nuit.
Repris Dickens.

Je t'aime,

NEAL L.

1. Ce roman autobiographique sur lequel Neal travaillera plusieurs années paraîtra de façon posthume en 1971, sous le titre *The First Third*. Première traduction française par F.J. Temple en 1977, sous le titre *Fils de clochard* (éd. PJ Oswald), puis retraduit par Gérard Guégan sous le titre *Première jeunesse* (Flammarion, 1998, et repris en poche chez 10/18 en 2000).

2. La petite sœur de Neal. Voir lettre du 5 février 1945 ([page XX](#)).

à Jack Kerouac

7 janv. 1948
[San Francisco]

CHER JACK,

Il est absolument impossible de saisir et d'exprimer les choses dans leur intégralité, contrairement à ce que la plupart des gens, en particulier les critiques, voudraient nous faire croire. Beaucoup d'événements sont inexprimables, ils ont lieu dans une région de l'âme où aucun mot ne peut pénétrer; la compréhension passe par l'âme.

Cette entrée en matière pour dire que mon écriture n'a pas de style propre, c'est plutôt une exploration encore informulée de l'intime. Quelque chose veut sortir; quelque chose de moi qui doit être dit. Peut-être que les mots ne sont pas ma voie.

Je me suis tourné vers les autres pour répondre aux interrogations de mon âme alors que je sais que c'est quelque chose qui s'acquiert lentement (et encore), uniquement en creusant en soi-même. Je ne suis pas sûr que les racines de l'impulsion d'écrire soient assez profondes en moi, assez importantes pour créer quelque chose sur le papier.

Si malgré tout je considère l'écriture comme indispensable (comme c'est apparemment ton cas), alors je sais que je dois construire ma vie autour de cette nécessité; même mes heures les plus quelconques, les plus triviales, doivent devenir l'expression de cette impulsion et en témoigner.

J'ai toujours défendu le fait que quand on écrit on doit oublier toutes les règles et autres prétentions dans le genre, les grands mots, les affirmations condescendantes et autres phrases du même tonneau avec lesquelles on se gargarise comme avec un bon vin avant de les noter, qu'elles soient justes ou non, simplement parce qu'elles sonnent bien. Il faut, je crois, écrire quasiment comme si on était le premier au monde à dire humblement et sincèrement ce qu'on a vu et vécu, aimé et perdu; nos pensées du moment et nos chagrins et nos désirs; et tout ça en évitant soigneusement les lieux communs, l'utilisation vulgaire de mots rebattus et trucs du même acabit. Il faut être à la fois Wolfe et Flaubert – et Dickens.

L'art ne vaut que s'il procède d'une nécessité. Cette origine garantit sa valeur; il n'y en a pas d'autre. Si j'en éprouve la nécessité mais n'en ai pas le talent, dois-je écrire pour compenser?

Hélas, cher Jack, ce qui précède te montre une nouvelle fois les conneries, les démons stupides contre lesquels je me bats; est-ce que je me bats vraiment? J'ai tendance à penser que non et c'est sans doute ma faiblesse.

En tout cas j'ai l'intention de continuer à pondre toutes ces saloperies gravées en moi. En même temps, je veux absolument apprendre à jouer d'un instrument, du sax sans doute. Ces derniers temps je me suis aussi tenu au courant de ce qui se fait au théâtre; j'adore faire des imitations: Chaplin, Barrymore, etc. Ça me prend, je me lève d'un bond et je joue, je mets en scène, je dirige, je crée les costumes et je tourne tout un film de série B; tout ça dans un bordel de dialogues et de gestes, en courant comme un dingue d'un bout à l'autre de la pièce au fil de l'intrigue. J'enchaîne les scènes les unes après les autres et je finis par jouer tout le monde, de la scripte à la star capricieuse, de celui qui dirige la musique de la bande-son et qui fait les arrangements, aux machinistes qui s'activent d'un plateau à l'autre. Ensuite je m'écroute vidé et je me marre.

Je suis bouffé par l'urticaire. Ça a commencé il y a quelques semaines; ma gorge enflé, j'ai du mal à respirer et des plaques toutes gonflées apparaissent sur mes cuisses et mes fesses. Au début c'est juste des éruptions comme des boutons et au bout de 30 mn ça fait des plaques blanches énormes, larges comme un œuf sur le plat; ensuite la rougeur disparaît et ça dégonfle mais la taille augmente et en quelques heures ça s'étend à tout le corps. Je suis convaincu que cette allergie est directement liée à la tension insupportable que me causent LuAnne et Carolyn. Le docteur est du même avis. Un changement s'impose, hein?

Je suis en train de m'échauffer alors je bâcle, fais pas attention aux mots pas finis, aux fautes, etc.

(Jack, Neal se repaît du film de série B mentionné plus haut. Cette fois il est vautré sur le canapé, nu comme d'habitude, louchant dans le vide, ahanant d'une voix rauque, « Je me replie!

je me replie ! » vers le Tibet, tout ça en agitant alternativement les bras et les jambes à chaque « replie ». Il est fâché après moi maintenant.)

Cher Jack, ce démon de Carolyn m'a piqué ma machine à écrire 30 secondes, pendant que je rejouais intégralement *Le Fil du Rasoir*¹.

8 janv.

CHER JACK,

Viens de recevoir ta magnifique lettre ; comme j'aimerais t'en envoyer une aussi belle ! Puisque tu veux que je réponde exclusivement à cette composition de ton merveilleux cru, je m'y colle.

Tu as habilement découpé le récit du drame en trois parties, je continue sur cette lancée. D'abord, le rêve : il est évident que la cave froide, humide et sombre est liée au souvenir subconscient de la chambre en sous-sol qu'Allen occupait à Denver. À ma connaissance tu n'es jamais allé dans une autre chambre en sous-sol donc, logiquement, je suppose que le dispositif de ton rêve a simplement utilisé cette image mnésique de la chambre d'Allen. Le cousin âgé et l'officier du début sont peut-être des personnages littéraires qui nous représentent, Allen et moi, même si on passe à la trappe dans la suite du rêve. Ton identification à l'idiot semble plausible. L'idiot est une figure géniale. C'est Dostoïevski qui nous l'a fait connaître, j'en déduis donc que tu as oublié Dusty² dans ton rêve et que tu es en quelque sorte dans le processus de le découvrir (l'idiot) par toi-même. Ce processus est extrêmement intéressant et je ne l'ai vu nulle part expliqué correctement. Il est important ici dans la mesure où il s'agit de « le découvrir par toi-même », par ton esprit, guidé par tes connaissances, mais oubliant ces connaissances grâce à la singularité et à l'intensité de ta préoccupation spirituelle et de ton désir inconscient. Le symbole de l'idiot semble relié à ta

1. *The Razor's Edge*, adaptation du roman éponyme de Somerset Maugham, réalisé par Edmund Goulding en 1946.

2. Dostoïevski.

conception de l'énigme faustienne. Ton exaltation, ta pure joie idiote et ta façon de faire tout ce que tu aimes expriment la liberté que Faust a obtenue ; le crime qu'on t'a a priori obligé à commettre (puisque tu ne manifestes aucune culpabilité) pourrait bien représenter le destin comme l'incarne Méphistophélès. L'absence de tension avant l'exécution, jusqu'au dernier moment, pourrait illustrer une naïveté réfléchie et montrer à quel point tu refuses la fausseté superficielle des normes morales admises, et ta propre incrédulité face à la position dans laquelle te mettent des gens comme Allen et Bill (leurs âmes sont d'une nature différente). Enfin, ta peur élémentaire et animale de la mort, dépourvue de culpabilité, est le signe d'un réel mysticisme. Je suis sûr que Dante faisait les mêmes rêves, et Dusty aussi. Mais dans ses rêves à *lui* il y avait de la culpabilité. C'est l'âme slave : mysticisme et culpabilité. Mais bon, basta – je ne voulais pas écrire des trucs si abstraits et si embrouillés. J'en ai dit trop peu et je n'ai pas été très précis. Imagine que l'ordre des événements ait été inversé. Imagine l'action, puis la discussion, puis le rêve. Qu'est-ce qu'on penserait alors ? On pourrait dire « si ce type s'endort avec ces pensées après avoir baisé la nana d'un pote et après une discussion où on l'a jeté, et qu'il fait un rêve lumineux, heureux, au lieu d'un rêve coupable, ça veut dire qu'il agit en accord avec son âme, dégagé de l'emprise des reproches et de la culpabilité. » Mais comme le rêve a eu lieu en premier, on y attache de l'importance, même si on ne sait pas s'il s'est réalisé ou non ; on peut juste dire que la réalité renvoie au rêve.

Bon allez, basta avec ce rêve, passons à la discussion : d'abord je vais te dire ce que je pense de Lucien [Carr], puis ce que je crois que tu penses de lui, et comment j'analyse la discussion. Pour moi Lucien est un gamin qui rencontre depuis quelques années une série de problèmes dont il a été le principal déclencheur. Il l'a bien cherché, sûr de ses convictions, il s'est octroyé la haute responsabilité de décider de la vie et de la mort. Ses qualités sont gâchées par un manque de force évident. Ce manque est très concret. Il ne fait plus preuve de ce que tu aimais chez lui mais d'une parfaite lâcheté avec sa peur de la prison. Inutile de l'excuser ou de démontrer les qualités qu'il avait avant étant donné que, personnellement, je le juge uniquement par rapport

à sa façon prétentieuse de se considérer lui-même. Même en supposant qu'il ait été poussé à le faire (Dave [Kammerer] était tenace) et en raison de son manque d'expérience (il n'est jamais allé en taule) il n'était absolument pas préparé à assumer la réalité. Encore une fois, même si on peut comprendre qu'il se taise à cause du qu'en-dira-t-on, on ne peut pas accepter qu'il soit assez bouché pour ne pas te croire. Au-delà de ça, il n'est décidément pas très modeste. Il est modeste par peur, ou devant le pouvoir ; il est cinglé, c'est un poseur ! C'est un type qui vit dans l'illusion du passé ; il se voit toujours comme un enfant de l'arc-en-ciel. Il n'a pas compris que tu ne pouvais pas revenir en arrière, ni intimement ni dans tes relations. Même s'il a perçu la faille et qu'il a rejeté allègrement son passé et ses anciennes relations, il continue naïvement à croire que faire le toutou devant des bourgeois puissants vaut mieux que la vie de Bohème.

Voilà ce que tu penses de lui selon moi : tu l'aimes en souvenir du jeune homme qu'il était ; l'enfant prodige. Tu te souviens de tes premières impressions de son génie ; tu penses à la tragédie de l'assassinat de Dave (t'as écrit là-dessus) etc., etc. Maintenant, tu dois voir Lucien ; tu dois forcer ce faux gentil à te parler. Tu excuses tout, t'es déçu mais tu relativises en te disant que t'en demandes trop ou des trucs dans le genre. Tu te rends compte de ses erreurs mais tu gardes une image idéalisée de lui parce que t'en as besoin comme d'un stimulant.

La discussion : tes doutes et ta propension à ne rien croire de ce que tu dis découlent du fait que tu es un véritable génie. Lucien le sait mais il n'arrive pas à l'accepter ; idem pour Prince Hal (Hal encore moins finalement). Comme dit Lucien, t'es tombé bien bas et tu n'es vraiment plus fréquentable, comme moi (content que tu aies perçu ce point commun fondamental entre nous, comme le montre ta lettre.) Ça ne me fait pas particulièrement plaisir de savoir que les gens ont peur de moi. Je sais comme toi que c'est le cas de certains mais, peut-être parce que je ne suis pas assez intime avec eux, ça ne me chagrine pas plus que ça. Mais tu me dis que tu te sens déprimé aussi – bizarrement Jack, quand j'ai lu ça et que j'ai compris la façon dont tu vivais cette dépression (grâce à ta description géniale), j'ai vu plus clairement que jamais à quel point on est différents. Cette différence est mon angoisse principale, donc je reporte à une

autre lettre mes considérations à ce sujet. D'ici là, je ne vois rien à dire qui puisse égaler ton idiot.

Pourquoi cacher ce qui est ? Tu dis que ça te ferait mal de le dire clairement. Haha, mon petit gars, te v'là bien évasif ! Souviens-toi, on est des idiots ! T'as dragué quelqu'un. Qui ? Ginger¹. Et qui est l'ami en question ? Ce cher Hal.

Entre parenthèses, tu dis que s'il savait, son âme se ratatinerait sur elle-même. Putain, il est désespéré à ce point maintenant ? – oups, faudrait enlever le « maintenant » vu que c'est sa fierté et pas son amour pour Ginger qui flétrirait son âme ; et comme je l'ai toujours connu orgueilleux comme ça, le « maintenant » est de trop.

Je suis tellement enthousiaste à la lecture de ton orgie wolféenne² que j'écris de façon super guindée, c'est complètement creux, intellectualisant. Ce wolfeanisme dépasse ce pauvre et malheureux Wolfe, cet inadapté total, au point que sans analyse approfondie on ne pourrait même pas l'y relier symboliquement (à part de façon superficielle, pourtant je – putain – je recommence ! vraiment, tout ce que je veux c'est que tu saches que je te comprends parfaitement, et en essayant de te le démontrer je continue comme un con à t'expliquer encore et encore et c'est de plus en plus embrouillé.)

Jack, cette lettre est d'une banalité à pleurer, pleine de commentaires et d'analyses à deux balles et de trucs qui ont l'air artificiels. Pourtant c'est pas le cas ; je veux bien dire ce que je dis et je le dis mal, *pas* parce que je sors tout ça d'un livre ou parce que c'est comme ça que je pense mais parce que je n'ai jamais écrit et que je ne sais pas comment le dire autrement. Tout ça, si tu m'as suivi, entraîne le processus dont je t'ai parlé au milieu de la page 2. C'est comme si tu ne savais plus rien, tu t'arrêtes pour réfléchir longuement à comment dire ce que tu sais de façon innée, instinctive – ensuite, quand tu mets des mots sur ta pensée, ils ne sont pas adaptés. (Tout ça donne l'impression que j'ai des problèmes avec le vocabulaire ou que je suis incapable d'utiliser autre chose que des phrases toutes faites, ce n'est absolument pas le cas – je veux dire quelque

1. Ginger Baily, petite amie de Hal Chase.

2. Jack et Hal se considéraient comme des « wolféens », c'est-à-dire comme des paysans américains hétérosexuels, par opposition aux « non-wolféens » Burroughs et Allen, homosexuels et citadins.

chose de totalement différent mais je n'y arrive pas.) Attendre des mots qu'ils donnent un aperçu de la vie, c'est comme attendre d'une grenouille qu'elle s'y connaisse en astronomie. Regarde comment je me suis interrompu et comment j'ai gâché du temps et du papier pour écrire une merde pareille – fait chier !

Tout ça ne fait même pas dix pages, ça n'est pas écrit dans un style démentiel et je n'ai rien dit que tu ne saches déjà, rien dit de ce que je voulais dire, mais – putain – j'ai fait de mon mieux, j'ai dit ce que j'avais à dire et je sais que tu le sais. Ça me suffit et je ne peux pas faire mieux.

Je me suis bousillé la main mais ça va. J'ai pris mes médicaments donc mon urticaire ça va. J'ai réussi à calmer LuAnne et Carolyn (pas de la meilleure façon) donc ça va. Moi, ça va je crois. Il y a vingt ans General Motors, section Chevrolet, a fabriqué une voiture avec un moteur 4 cylindres. J'en possède une désormais. La peinture est d'origine, le moteur d'origine, le tissu intérieur d'origine, le volant d'origine, en fait la seule chose qui n'était pas sur la voiture quand elle est sortie du hangar à Plint, Michigan, c'est la plaque d'immatriculation. Combien ? Gloups – 225 dollars. Combien je l'ai payée ? 100 dollars. À bien y réfléchir, ça va pas si bien que ça ; je suis fauché et endetté pour des années. Dieu bénisse les Capitalistes.

Bon écoute, pas d'hésitation, pas de doute, pas de conneries – je suis ton frère, tu piges ?

Bonne nuit,

NEAL

(Mal à la main ; peux plus écrire)

3 h à taper d'une seule main et voilà le résultat

Une fois de plus, Jack est impressionné par la lettre de Neal. C'est un détonateur : ses considérations sur l'écriture lui révèlent la voie à suivre.

Carolyn est enceinte. Neal prend bien la nouvelle, avant de parler avortement puis de finalement accepter la situation. Son état physique et psychologique se dégrade. La tension générée par sa double vie le lamine et il est rongé par l'urticaire. Sa vocation contrariée l'obsède mais il se démène pour être le meilleur à son travail. Carolyn, qui le voit s'enfoncer, lui conseille de démissionner. L'acquisition de sa Packard l'a mis sur la paille mais il obtempère. Le jour où il quitte son poste, il roule comme un fou en grillant délibérément stop sur stop. L'accident ne vient pas.

Le 8 février, il fête ses vingt-deux ans. Carolyn a concocté un bon dîner mais Neal n'est pas au rendez-vous. Quatorze heures qu'il est enfermé dans sa voiture, un revolver sur la tempe. En sueur, il n'arrive pas à appuyer sur la gâchette. Quand Carolyn l'aperçoit tapi sur la banquette arrière, il lui hurle de dégager. Cinq minutes plus tard, il est devant elle et la supplie de le tuer. Carolyn appelle Al Hinkle. Prostré, Neal ne répond plus. Il finit par s'apaiser, demande pardon et regarde par la fenêtre pendant des heures.¹ Les jours suivants, il ne parle pas, il lit et il écrit. Il essaie d'oublier que LuAnne est son alter ego, qu'elle le rend fou et qu'il a pointé un revolver sur elle en lui ordonnant de le suivre à Denver, sans quoi ils mourraient tous les deux. Qu'une fois de plus, coups et baisers se sont succédé. Qu'elle a plié bagages pour s'enfuir avec son nouvel amant. Qu'il se dégoûte.

Un mois plus tard, sous un blizzard terrible, LuAnne et Neal filent à Denver pour comparaître devant une juge éberluée par leur complicité. Ils obtiennent enfin l'annulation du mariage.

Neal accepte un poste de serre-freins à la compagnie ferroviaire de la Southern Pacific où Al est employé. C'est un travail physique et jamais routinier : ça lui va bien. À la saison creuse, il pourra écrire ou prendre la route.

Alliances en toc, trois gardénias en guise de bouquet, fous rires devant l'hôtel de ville : le 1^{er} avril 1948, Carolyn, rayonnante, devient madame Casady. Ils célèbrent ça dans un *diner* bondé, en buvant de la bière.

1. Neal avait déjà tenté de se suicider à plusieurs reprises, empruntant des fusils, roulant en sens interdit ou fonçant dans des voitures.

Le travail aux chemins de fer se fait attendre. Neal décide de s'engager en mer, même si le bébé doit naître en son absence. Au dernier moment, il est appelé par la Southern Pacific à Watsonville, avec Al. Carolyn, enceinte de six mois, survit dans la misère. Elle vend leurs meubles, leur collection de disques pour quelques dollars. Quand Neal rentre, ils déménagent pour un appartement sur Alpine Terrace, à six blocs du premier supermarché.

À New York, Jack et Allen sont sans nouvelles depuis des mois. Ils craignent que Neal soit en prison ou qu'il se soit suicidé. En réalité, il est encore trop vulnérable pour transcrire ce qu'il vit. Malgré sa déception après l'envoi d'un extrait de son roman, Jack lui répète qu'il écrit pour l'impressionner¹, s'étonnant que Neal doute de ses propres capacités d'écrivain. Galvanisé par la parution prochaine de son livre², Jack lui fait part de son désir d'acquérir un ranch.

De son côté, Allen lui adresse une lettre pleine de bonté amère dans laquelle il le félicite pour son mariage, son évolution personnelle et pour la «vaste vision réaliste» qu'il est capable d'exprimer.

Neal a l'impression écrasante d'avoir tout perdu : Allen, sa liberté, ses rêves d'écriture. Il est angoissé, exténué par le travail. Et il va être père.

1. «J'ai continué à mitrailler simplement pour t'impressionner et te faire plaisir surtout.» «C'est toi, plus que n'importe qui d'autre, qui m'a propulsé, criant et même hurlant, dans la direction de mon inévitable devoir.» (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p 144.)

2. *The Town and the City*.

à Allen Ginsberg

[mai 1948]
160 Alpine Terrace
San Francisco, Calif.

TRÈS CHER ALLEN,

Toi et moi sommes plus éloignés que jamais. Je ne me souviens de toi qu'en faisant un effort; les six derniers mois ont laissé une empreinte indélébile en moi et ont donné une tout autre couleur aux choses – en fait, pour être présomptueux, je doute sincèrement que tu puisses imaginer ma tristesse – alors laissez sons tomber.

Comme je n'ai pas voulu qu'on se voit ces derniers temps, tu es nécessairement très, très, très loin du compte dans quasi toute ta lettre. Jetons-y un œil: « Maintenant, je suppose que je dois te féliciter pour ton mariage. Donc OK Papa, tout ce que tu fais est super. L'idée de toi avec un enfant et une vie sentimentale établie – merde, je n'aime pas la prose parce qu'il faut dire les choses de façon simple et directe. Mon état d'esprit ? Rien d'autre qu'un enthousiasme parfaitement amusé par ton récent arrangement. »

Tu devrais me féliciter, comme tu me féliciterais pour, disons, l'achat d'une voiture ou de n'importe quel objet impersonnel. Rien de ce que je fais n'est grand. Je n'ai jamais rien fait de grand. Il n'y a aucune grandeur en moi – j'ai même pas idée de ce qu'est la grandeur. Je suis un simple d'esprit, un gamin, une sorte de débile insipide, d'adolescent difficile. Mon esprit ne fonctionne pas correctement. L'enfant et Carolyn sont très éloignés de ma conscience et, en quelque sorte, sur un autre plan, c'est-à-dire que je n'y pense pas, je ne m'y attarde pas, je ne me sens pas concerné ou d'une façon secondaire. Si tu éprouves vraiment un enthousiasme amusé pour cet arrangement, tu t'enthousiasmes pour la mauvaise chose, au mieux pour une chose secondaire.

Ce que j'essaie de te dire : si tu veux partager ma vie intellectuelle, savoir ce qui m'occupe l'esprit ou ce par quoi je me sens concerné et échanger là-dessus, tu perds ton temps et ton

amour. Depuis décembre je ne m'intéresse à rien; depuis mon retour je suis là pour une seule chose: les nanas et avant tout les putes. Alors est-ce qu'on peut parler putes ensemble? Est-ce que tu sens ton ventre se contracter quand tu croises une femme? Est-ce que tu peux voir chaque particule infinitésimale de son âme en un seul coup d'œil? Un coup d'œil grossier et salace? – et puis merde.

« J'ai l'image de la vaste vision réaliste dont tu parlais et l'idée de tes possibilités me remplit de joie – tu approches de la réalisation, de l'expression de soi. »

Foutaises, mon cher Allen, foutaises. Quelles possibilités? Je suis un malade, pourquoi, pourquoi tu parles de réalisation, d'expression? Un mois que j'écris sérieusement – qu'est-ce qui en est sorti? Une horrible, conne, conne merde méprisable – c'est de pire en pire chaque jour. Me dis pas que ça prend des années. Si je ne peux pas écrire une bonne phrase après un mois d'efforts constants – alors de toute évidence je ne peux rien réaliser ni rien exprimer.

Trois pages de réflexions très convaincantes sur « l'art est réel », pour quoi faire? J'ai jamais contesté ça, à part les évidences sur l'art stérile. Tu vois, je suis tellement dégénéré que je ne peux même pas discuter des meilleures parties de ton exposé sur l'art. Kerouac, Cézanne, Shakespeare – ça me dépasse.

Pour ce que j'en comprends, ton cafard est bien subtil. Tout ce que je vois c'est le marasme perpétuel dans lequel je vis.

N'importe quel psychologue amateur qui lirait ça dirait de façon catégorique: « Ce jeune homme, Allen, vous écrit une lettre manifestement défensive, probablement à cause d'un fort sentiment de culpabilité envers vous; ses affirmations réactionnaires peuvent être attribuées à cette culpabilité. » Note dans cette attitude défensive, si tu en es capable, la nécessité d'une nouvelle psychologie.

Je sais qu'il y a une issue possible pour moi – la musique. La musique m'apporte beaucoup – j'aime la musique, je vis la musique, j'oublie vraiment toutes les conneries de l'existence seulement quand je me plonge dans la musique; je dois tout tout tout apprendre – de la musique.

Sans déconner Allen, je comprends les choses bien mieux

que toi – hein ? et c'est pas une compréhension idiote, de victime ou autre niaiserie dans le genre – je hais les mots, ils sont excessifs.

Arrêtons de nous écrire – je suis pas le N.C. que t'as connu ; je ne suis plus N.C. Je ressemble beaucoup plus à Baudelaire.

N.L. CASSADY

Déprimé, Allen se réfugie dans la poésie de Blake. C'est alors qu'a lieu la révélation de sa vie. Dans une hallucination, il entend le poète psalmodier les vers qu'il est en train de lire. Il n'a pas fumé. Il regarde le ciel. Dieu existe.

À 4 000 kilomètres de là, Neal va mieux et attend la venue de son bébé avec joie.

à Jack Kerouac

16 juin 48, matin
Pixley, Calif.

CHER, CHER JACK, MON GRAND, GRAND AMI :

Je commence sans préambule en déclarant simplement – je suis quasi devenu fou ces six derniers mois – alors je t'en prie essaie de comprendre (même si tu ignores la cause de tout ça) & sois cool & indulgent & pardonne-moi.

Tes lettres sont restées sans réponse dans ma valise, à chaque fois que je commençais à t'écrire j'arrêtai parce que ça tournait au sentimentalisme ridicule avec appel à ta compassion, à ton aide, à ta compréhension & à ton pardon, ou parce qu'en décrivant mes tourments je perdais la boule ou je devenais infect, complètement cinglé.

J'ai essayé plusieurs fois de te raconter ma souffrance & ma vision tordue de la chair & mes dernières & terrifiantes connexions – & j'ai échoué à chaque fois, donc je laisse tomber – à la place voilà une suite de notes sans importance – qui sont, étrangement, très loin de moi – presque comme si je parlais de quelqu'un d'autre – j'y vais :

12 janv. – Acheté un coupé Packard club 1941 bleu, lumière, chauffage, overdrive, housses sur les sièges, 6 cylindres, monte à 130 à l'heure, payé 1 195 dollars, 100 d'acompte, 75 par mois. Tracé 22 000 bornes en 85 jours – l'ai rendu.

20 janv. – Quitté mon boulot chez McKales – j'étais complètement défoncé – tellement saturé de chagrin que j'aurais pris l'intersection d'un boulevard bondé à fond en grillant le stop – avec l'espoir qu'on me rentre dedans.

8 fév. – Mon anniversaire – essayé à nouveau de me tuer – volé un calibre 38 – l'ai collé plusieurs fois sur ma tempe – essayé pendant 14h – suées, nausées, peur – pouvais pas appuyer sur la gâchette – me suis foutu dans un fossé & me suis allongé à l'arrière de la bagnole – essayé de pleurer – pas pu – sordide.

1^{er} mars – Roulé jusqu'à Denver – 4 657 bornes en 33h sans dormir¹ – bloqué sur le *Continental Divide*² pendant 7h par moins 13 degrés – pas d'antigel dans le putain de radiateur – pas de chaînes – essayé de mourir gelé – eu trop froid & ai arrêté un bus & me suis fait pousser.³

5 mars – Retourné à Frisco, en 36h via le Wyo[ming] & l'Utah – ramassé une fille – chopé des morpions – l'ai conduite de Greeley à San Francisco – l'ai laissée à son hôtel – l'ai revue 2 semaines plus tard & l'ai emmenée (s'appelle Joy) à Sacramento dans

1. Neal aurait donc tenu une moyenne de 140 km/h pendant 33 heures. En tenant compte de l'état des routes en 1948 et des conditions météorologiques, il n'est pas exclu qu'il exagère légèrement...

2. Le *Continental Divide* est la crête montagneuse qui marque la ligne de partage des eaux entre l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique.

3. En vrai romancier, Neal combine l'épisode de son premier départ pour New York avec celui-ci, comme en témoigne Al Hinkle qui fit le voyage avec lui.

un bordel & elle y est encore – à faire la pute & à sucer des bites – la salope.

20 mars – Vécu un truc dingue, dingue, dingue – rencontré un jeune Noir, 25 ans – il se fait entretenir par une sugar mama de 30 ans – elle dit qu'elle est folle de sa queue magnifique – peut pas s'en passer – ils le font 3 fois de suite – & toutes les heures – tous les jours. Resté là-bas à planer plongé dans de la super musique.

22 mars – Rencontré une fille vierge – ou du moins inexpérimentée – l'ai emmenée chez le Noir – vraiment une chic fille – je crois – 3h plus tard un peu bourrée, elle nous fait le grand show – elle danse pour nous – elle enlève sa culotte – vire sa robe & ses bas de soie – elle fait le poirier & le grand écart – elle gémit tout le temps – en baragouinant « j'aime la queue, ta queue – bouffe-moi, mets-la dans ma bouche, sens-moi, oh. » Elle arrête pas de bouger, elle s'agenouille au bord du lit & enlève le slip du Noir – découvrant une longue beauté ébène – elle le branle & le suce – en gémissant – puis elle écarte les cuisses de la nana du Noir – lèche sa chatte noire & touffue – elle se redresse, dégage direction le lit, s'allonge, écarte les jambes comme pas possible, demande qu'on l'attache & qu'on la viole, qu'on la griffe, qu'on la défonce, qu'on la bouffe, qu'on la morde – elle attrape ma queue & elle me suce – elle essaie de parler – elle peut pas – elle a les yeux vitreux – paumée, elle écarte sa chatte – elle chope le Noir par les oreilles – le force à se pencher – la nana du Noir me chope – (partouze à 4) – ça dure des heures – le Noir la baise comme une chienne, agenouillée sur le lit pendant qu'elle me suce – & que je lèche la nana du Noir – etc. – etc. – elle s'appelle Susie – une nympho cinglée.

30 mars – Retourné à Denver – chagrin. Ai mis 37h. Divorcé de LuAnne.

31 mars – Retour – un tas d'emmerdes avec la voiture – roulé non-stop pendant 46h – *sans dormir*. Eu un accident un peu avant Frisco, me suis endormi au volant – rien de grave heureusement.

1^{er} avril – Épousé Carolyn – elle devient ma deuxième femme.

2 avril – Commencé aux chemins de fer – 5 jours, 5 nuits – trajets jusqu'à Santa Barbara & retour.

10 avril – Rendu la voiture – payé en tout 200\$.

17 avril – Fin des trajets de formation aux chemins de fer – pas payés.

27 avril – Allé à Watsonville – espérais commencer à bosser – non.

6 mai – Marre de Watsonville, pas de boulot – pas assez d'activité aux chemins de fer – décide de partir en mer – connais le chef de la division marine de Standard Oil C°. – le vois – il réussit à me caser sur un bateau.

8 mai – Suis désormais matelot à part entière – papiers & tout.

10 mai – Allais embarquer pour l'Arabie sur le « Cheveron », un cargo – trouve une opportunité de dernière minute aux chemins de fer – décide de travailler sur les rails jusqu'à la fin de mon contrat en janvier 49 – ensuite je prends la mer jusqu'en avril 49 – puis je retourne aux chemins de fer.

17 mai – Vais enfin travailler – appelé pour aller à Bakersfield – y suis allé.

19 mai – Suis à Bakersfield – premier boulot en 4 mois (à part 2 semaines comme vendeur de livres avec un mec délivrant nommé Sinex – te raconterai plus tard.)

20 mai au 6 juin – La routine quotidienne : 15h à Bakersfield – 8h sur les rails – 10h à Fresno – 14h sur les rails – 15h à Baker. Rebelote & ainsi de suite.

7 juin – Appelé pour aller à Pixley, Calif[ornie], pour bosser sur un convoi de pommes de terre – bon boulot – y suis allé.

8 au 16 juin – La routine quotidienne : debout à 8 h 30 – bosse de 9 à 19 – dors dans un wagon de service, mange au café d'en face – lis, écris, pense & fume.

Voilà Jack, un résumé rapide & incomplet des 6 derniers mois – qui évite toute référence à la cause de ma névrose. Je te le dis en deux mots – c'est une nana – pas Carolyn ni Susie – tu vois le truc. Que tu saches ou non à quel point je suis paumé, tu es mon frère de sang & chaque fois que j'y pense je me sens mieux. Bref.

Ma chère, ma douce, ma super petite femme – ma parfaite Carolyn (elle a changé, elle est super) est maintenant à 7 mois & me donnera mon cinquième enfant fin août. Cet enfant, à la différence des 3 autres garçons & ? – (sais pas)¹ – j'y tiendrai, je l'élèverai & j'en serai fier – inutile de te dire cher Jack – si mon bébé est un garçon – je l'appellerai comme toi – & comme Allen. Si c'est une fille – je ne pourrai pas, vu qu'un prénom comme Jacqueline ou un truc dans le genre n'est vraiment pas envisageable.

Je n'essaie même pas de répondre à tes lettres. J'exige un exemplaire – avec autographe – de ton génial, de ton parfait, de ton tendre livre² – sache Jack que j'imagine comme t'as dû en baver pour le terminer – j'essaie aussi d'écrire, tu sais. Mais j'ai des nouvelles visions que je cache – c'est pas tant l'écriture que – oh, bon – te dirai plus tard si j'y arrive.

J'ai trop envie de t'en parler, t'imagines, mais tu ne pourrais pas comprendre sans un minimum de structure & ces terreurs dingues & délirantes sont impossibles à travailler pour l'instant – je ne pourrais écrire qu'avec mon vocabulaire limité & tu comprendrais mal & tu trouverais ça plat, artificiel ou con – je suis comme Joyce – un univers verbal inédit – Non pas que je pense avoir besoin de mots nouveaux pour transcrire mon expérience intime – j'en ai besoin pour enseigner une nouvelle Psychologie, une nouvelle Philosophie, une nouvelle Morale. Voilà ce qu'il faut – une nouvelle morale, une nouvelle philosophie & une nouvelle psychologie – sacré programme – comment pourrais-je en parler dans une lettre ?

1. Plusieurs filles sont tombées enceintes de Neal quand il était adolescent. LuAnne racontera avoir vu une lettre d'une certaine Betty contenant une mèche de cheveux de bébé.

2. *The Town and the City* ne paraîtra que début 1950.

Je suis prétentieux, ridicule & maladroit, je n'ai pas besoin d'exiger quoi que ce soit, ou pas le droit, ce que j'éprouve pour toi n'a rien à voir avec de la vénération (comme c'était le cas avec Hal & en partie avec Allen), c'est plutôt la sensation que tu es un « frère de sang » – c'est tout.

Cette folie ne ressemblait à rien de ce que j'ai connu, c'était complètement différent – j'ai l'impression de n'avoir rien vécu avant ça – je suis comme un gamin – je pense à des niveaux inédits, déformés, déments. Je brûle en enfer – j'éprouve la perte de presque tout ce en quoi je croyais jusqu'ici. Quand je vois une fille je tremble – je bave – je suis perdu.

Ne me réponds pas avant le 27 juin mais *écris-moi* avant le 13 juillet – vu qu'on doit quitter le 561A avant le 13. Je serai à Frisco le 27 juin.

Ton idée de ranch est magnifique, si tu es sérieux & que tu cherches un gars qui va se faire tous les ans 350 à 400 dollars par mois sur les chemins de fer de mai à janvier – avec sa femme & son enfant & son expérience du travail dans un ranch & son affection pour toi & ta mère – eh ben je suis là.

Sérieux, Jack – réfléchis-y – c'est vraiment facile à réaliser. Je connais ta mère (tu dois la faire venir) & Carolyn s'entendrait à merveille avec elle – & construire un ranch, un super grand ranch ensemble, serait mieux que de louer des piaules à 50\$ par mois jusqu'à la fin de nos jours – on devrait s'y mettre tout de suite – on reporte tout tout le temps – fais-le maintenant – ramène tes potes – on aura 7 ou 8 chambres – ta mère (Dieu la protège) & Carolyn (Dieu la protège) sont exactement pareilles – Carolyn est une bonne travailleuse, une décoratrice d'intérieur – je suis sûr que c'est facile – je trouverai le fric. Une maison – d'où partir & où revenir – où vieillir – où créer un endroit super – si tu ne le fais pas maintenant tu ne le feras jamais – réfléchis-y s'il te plaît.

Fais passer le mot aux potes, « Descendez chez nous une semaine » & ensuite, nom de dieu, tu les embauches au ranch. [Jim] Holmes en a besoin.

NEAL

Jack répond avec émotion qu'il se souvient combien Neal l'a encouragé à écrire, combien sa créativité et son énergie l'ont inspiré. Il le félicite affectueusement pour son mariage. Le manuscrit de *The Town and the City* a atterri sur le bureau de Maxwell Perkins, qui a travaillé avec son héros Thomas Wolfe. C'est avec ses futurs droits d'auteur qu'il compte acheter sa «maison shakespearienne» pour Neal et leurs amis. Il conclut : «Ta lettre était tellement bonne que j'ai pensé qu'un jour, toi et moi on serait les deux plus grands écrivains d'Amérique. »

à Jack Kerouac

5 juillet [1948]

Nouvelle adresse distinguée :

160 Alpine Terrace
San Francisco

CHER JACK ;

OK mon pote, c'est entendu. On aura bientôt un endroit pour se voir en chair et en os à la prière du petit-déj, et c'est *moi* qui lance l'affaire. Putain. Allen aurait dû faire gaffe, tu vois. Il a un rival en ma personne.

Tout ça ce sont des faits, je dis ça sans m'exciter, sans enthousiasme forcé ; faut juste s'organiser concrètement et correctement. Prends-en vraiment conscience et crois ce que je te dis de la même façon que tu acceptes le fait d'avoir deux bras ou deux jambes. En fait je veux que tu considères tout ça non pas comme des projets ou de vagues perspectives d'avenir mais comme l'aboutissement quasi inéluctable (même s'il y aura sûrement pas mal de changements, ou quelques-uns, ou aucun) de nos envies réciproques.

Grosso modo je pense qu'il va falloir deux ans avant de pouvoir emménager – dans la maison shakespearienne. Carolyn et moi, et bientôt l'enfant, on vit dans un trois-pièces (ça serait dingue à NY) à 50\$ par mois. On en dépense 50 autres pour la bouffe.

J'en dépense 50 pour les trajets. Faut ajouter 25 de frais divers. Je me fais minimum 300 par mois; maximum 350. Calcule combien il me restera. Évidemment ce mois-ci et le mois prochain ne comptent pas vu que je vais devoir acheter des trucs pour le bébé et l'hôpital et j'ai quelques dettes comme une facture de 25 pour des fringues, un mois de loyer que je dois encore pour le 561A, 24 sur ma Packard et je vais donner tout ce que je peux à Walton¹ sur les chèques des deux derniers mois pour tout ce qu'il a fait pour nous et pour le lit, le canapé et ce qu'il a donné pour la maison. Le bébé ne devrait pas nous coûter trop cher les 6 premiers mois, mais même en prenant ça en considération on peut se dire qu'à partir de septembre je mettrai 100\$ de côté par mois. (En tout cas je ferai le max pour).

Donc on peut se dire qu'on aura 500 dollars sûrs au premier de l'an. Tu peux *compter* là-dessus. Mon boulot aux chemins de fer s'arrête en janvier parce qu'il n'y a plus assez d'activité. Ça reprend en mai. De janvier à mai je peux partir en mer pour plus de 200 par mois ou rester au chômage à 25 la semaine (et peut-être bosser sous un faux nom, faut voir). Évidemment, on y verra plus clair en janvier. J'ai eu l'opportunité de louer une maison de 5 pièces avec un grand terrain à l'arrière pour faire un jardin: toutes les commodités pour ta mère et toi et Carolyn et moi et le bébé. Mais elle est trop chère. C'est à Richmond. Ça m'obligerait à bosser dans une division moins intéressante, loin de la maison, etc., etc., donc c'est mort. Du coup, Carolyn et moi on contribue à la cause en vivant le plus chicement possible pour réunir les fonds nécessaires à notre projet. Inutile de préciser que je suis sûr que tu feras pareil.

Pour rêver un peu. J'imagine Holmes, un certain Bill Tomson et peut-être un certain Allen G. faisant la tambouille et astiquant pour nous filer un coup de main. Ils viendraient quand ils voudraient. Rien de strict évidemment, aucun règlement ni aucune obligation ou exigence, aucune de ces contraintes bourgeoises. Le noyau de notre famille (financièrement et dans l'absolu), ce sera toi, ta mère, Paul², sa femme et son gosse, moi, Carolyn et

1. Mike Walton, leur logeur et bienfaiteur, avait dû récupérer ses meubles afin d'emménager avec sa nouvelle femme. Il leur avait laissé le canapé et une commode, et avait avancé deux mois de loyer pour éviter à Carolyn de déménager pendant sa grossesse si Neal partait en mer.

2. Paul Blake, mari de Caroline (Nin), la sœur de Jack.

notre rejeton (et ta femme?). Ça fait 8 personnes, mettons 9, vivant ensemble et faisant de leur mieux. Comme cousins on aura (pour une semaine ou un an, comme ils voudront) ton super GB – George, tu te souviens? Allen, Holmes, Tomson – et ce cher et magnifique frère Herbert Huncke. Ça fait beaucoup mais faut voir. Je ne compte pas Burroughs (probablement impossible de toute façon) mais je les aime vraiment lui et Joan tu sais – pure supposition, ils nous rendront peut-être visite quand même. Donc ça fait 9 personnes de plus en comptant Julie et Bill junior. La maison devra pouvoir accueillir 18 personnes. Combien de pièces ça fait? Dans tous les cas, entre 10 et 13. Une cuisine, un salon (qui devra être grand sinon il en faudra 2), une salle à manger, 7 ou 8 chambres, une chambre d'enfant ou plusieurs, enfin tu vois Jack. Un grand jardin – bon, j'arrête. Je suis sûr que t'as ton idée, de meilleures idées même et c'est toi qui décideras pour les invités, les habitants, l'emplacement, etc., etc.

Carolyn pense qu'il y aura forcément des incompatibilités, des problèmes d'organisation (qui fera la poussière, qui sera désigné pour mettre la table du petit-déjeuner), elle est convaincue que le problème viendra des différents caractères des filles, surtout du sien. Tu vois Jack, elle a peur de ne pas être à la hauteur ou de ne pas s'intégrer, des trucs de bonne femme, quoi. Carolyn, comme la plupart d'entre nous, veut la garantie d'arriver à un résultat avant de s'engager dans un projet, dans celui-là en particulier. Je n'y connais rien en garanties de ce genre et en fait je n'y pense pas. Et si ça ne marche pas. Et si le projet tombe à l'eau à cause de ce qu'elle craint – est-ce qu'il faut obligatoirement construire sa maison chacun de son côté et prendre la route pour voir son pote et partager un peu sa vie? Je pense à une semi-résidence mais elle a peur que les filles ne s'apprécient pas assez pour maintenir de bons rapports très longtemps.

C'est une fin de lettre un peu morose mais je ne suis pas triste: en fait je crois que tu devrais m'envoyer ton avis sur ce problème d'incompatibilité qui semble être un obstacle pour Carolyn. Pour moi il n'y a pas d'obstacle; pas de peur à avoir: je sais que ce genre de projet ou de changement de vie serait la meilleure alternative à nos aspirations, Jack. Bouge-toi et écris une longue lettre à Carolyn pour la rassurer sur le fait que tout le monde est

comme toi, incroyablement facile à vivre. (Je blague. Gaspille pas ton grand génie avec Carolyn et moi – t'as assez à faire pour toi-même.)

Bizarrement, pour changer de sujet, j'ai vraiment pris mon pied, un pied monumental, assis là à écrire cette lettre, aussi pauvre, terne, plate et chiante soit-elle. C'est vraiment agréable de chercher des mots et des phrases bancales et pompeuses comme celles-ci et de les assembler.

Je répondrai au reste dans ma prochaine lettre. Je crois que j'en ai déjà dit pas mal concernant le ranch et mon enthousiasme et toute l'aide que je peux apporter dans les six prochains mois.

NEAL

P.S. J'ai acheté un vélo. Je viens de raser une magnifique barbe de deux mois à la Jésus Christ et j'ai maintenant une coupe en brosse d'un demi-centimètre et je suis super bronzé. Je me déplace à vélo pour économiser le prix du trajet.

à Jack Kerouac

23 juillet 1948
[San Francisco]

CHER JACK;

J'ai trouvé une nouvelle énigme. Je pourrais provoquer la chute du sphinx. Je suis un Shakespeare imberbe. Pour la première fois en plus de trois ans, mon âme a vacillé dans sa course funeste et obstinée vers l'autodestruction. Ce n'est pas passager. Je ne suis pas en train de me gargariser avec du vent ou avec la suavité de ma sueur ni de contrôler mon esprit pour maîtriser une peur soudaine; pas de lutte, pas de paix non plus, – car Dieu a une nouvelle fois touché ma semence, ça fleurit, je suis en pleine floraison.

Banalités chez Joyce, c'est pas un commentaire de puceau, j'ai l'âme critique. Comme Schopenhauer, « tous mes attributs y sont engloutis », malédiction du perfectionniste honnête.

Sérénité chez Wolfe, ce Gulliver excessif et moisi. Ce type malheureux a perdu des années à en chier en débutant connement et vainement dans un genre qu'il maîtrisait mal alors qu'il était en train d'élaborer sa propre philosophie – comme des tas de bons auteurs il a commencé par le théâtre et il a échoué parce qu'il ne voyait pas l'utilité de connaître le théâtre. S'impliquait subjectivement, agissait objectivement. Résultat, échec, abattement, épouvante, jusqu'à ramper sur un sol de bambou plein d'échardes, pour finalement redresser la tête et se relever, se relever encore. Essayer le roman, il l'a fait, succès – vraiment ? Il en disait quoi, alors qu'il connaissait la gloire et qu'il la réprouvait – peut-être que mon énigme lui aurait collé une bonne chiasse, son génie aurait grandi jusqu'à atteindre la sagesse. Il en a perçu une part, la part, sa part, et se l'est racontée à lui-même – triste fou, arrêté en plein vol; son propre démon a fait irruption, il était prêt à capituler, ah, c'est le destin de tellement d'hommes – même de Kerouac ?

Neal, gentil connard, si tu penses vraiment que ce dernier paragraphe révèle ne serait-ce qu'une partie infime de cette nouvelle énigme, ou même la connaissance partielle d'une énigme ancienne, eh ben c'est de l'amateurisme, alors trouve une autre paire d'énigmes ou raye ce paragraphe à la con et essaie à nouveau. Merci. Vais le faire.

La respiration s'accélère, les yeux sont mi-clos d'excitation, la tête penche – les orteils s'écartent et les talons se soulèvent doucement, les doigts tremblants, caressants et décidés, attrapent l'objet le plus proche, le ventre se contracte, des fesses à la base de la colonne vertébrale des bouquets de nerfs se rejoignent qui, lentement, puis plus vite, se tendent, se déploient, se soudent, se scellent plus fermement et enfin une boule explosive de sensations monte jusqu'à ce qu'ils se répandent comme une rougeur et qu'ils fendent les omoplates contractées pour se propager aux épaules, avant de glisser en s'estompant dans la poitrine et de disparaître dans la paroi emmêlée des intestins. Stimulé, l'esprit fonctionne avec jubilation, quand les premières pensées arrivent la tête est rejetée en arrière, la bouche tendue,

les joues un demi-cercle de muscles contractés, les lèvres, sèches, savourent cette allégresse. Les yeux fous brillent d'amour quand, grands ouverts, ils ont la confirmation que l'être aimé, à côté dans le lit, éprouve de la joie. Bref coup d'œil, accueil chaleureux, le ventre se détend peu à peu tandis que les mains et les doigts hypersensibles commencent à répondre, doucement, plus vite, puis perdent le contrôle, frénétiquement, en rythme, les paumes masturbent la petite surface d'un demi-pouce vibrante. Une attention nerveuse, anxieuse, tendre palpite, une intelligence hésitante, subliminale devient méditation, alors l'audace de l'ego qui médite luit à travers une image mentale nourrie, une saine conscience est retrouvée, confiante, lucide, le cou enflé tandis que les cervicales, tuméfiées, s'apaisent. On reprend le dessus, pas besoin de s'en assurer – s'il y a des failles, les serres acérées qui colonisent l'esprit comme bon leur semble avec leur obsession de la vérité, de la culture, de la grandeur, de l'art, se relâchent pendant l'instant suspendu où la lame chirurgicale sectionne les tendons des serres du volatile, l'esprit connaît une minute de soulagement frémissant quand la serre d'acier de la peur, flétrie, argileuse, agrippée à la base du crâne meurt sporadiquement, libérée par la coupure, que la vieille patte lâche prise d'elle-même, alors la pustule éclate, son extrémité palpite, elle expulse son fluide gris et il n'en reste qu'une cicatrice – pour l'heure.

Le paragraphe ci-dessus est une tentative inachevée de description d'une de mes nombreuses réactions quand j'écoute un disque.¹ La description commence avec le souffle court quand je lance le disque, je pose le saphir sur le sillon et je ferme les yeux; dès les premières mesures les nerfs de mon cul commencent à vibrer. Après 8 mesures mon esprit se met en branle et mes yeux s'ouvrent, je me tourne vers mon pote. Pendant le pont tout mon corps est en mouvement, mes mains tambourinent, mon cerveau carbure, etc. Le deuxième refrain déclenche l'imagination – dans ce cas précis, l'éradication du désir de mourir. Ça te donne une idée, hein ?

Je ne veux pas te faire perdre ton temps avec cette merde; j'ai plus intéressant à te dire. Je me suis précipité sur tous les

1. Neal a en fait recopié le passage d'un livre vraisemblablement consacré au plaisir sexuel.

tuyaux concernant les ranchs, les pâtures dans les forêts nationales, les droits d'accès à l'eau, les permis pour les sols, bla, bla, sous forme de brochures en provenance de Sacramento, de courriers d'agences, etc. ; t'auras tout ça bientôt quand j'aurai reçu les réponses. OK?¹

Il semblerait que tu aies atteint le pic de maturité que j'ai longtemps espéré pour toi, Dieu fasse que ça dure. Longue vie à Kerouac !

J'ai pas mal pensé à Oncle Haldon ces derniers temps ; aurais-tu la gentillesse de me raconter –

J'ai complètement liquidé mon démon de San Franco ; maintenant je me tourne sciemment vers Allen, carrément, de toutes mes forces. Je vais pas t'emmerder avec ça, c'est juste pour que tu saches.

Tu sais que je ne veux pas « te faire perdre ton temps » ni « t'emmerder ». Je veux juste dire que ce sont mes problèmes (mes joies) et qu'ils n'ont pas à être disséqués dans des lettres, mais – tout ça est tellement évident, j'arrête.

Ho, mec, c'est dingue, écoute ça : sur les ondes, les ondes stériles de Frisco il y a – Chubby Jackson² ! Il n'y a pas de radio ici, donc surprise, alors que je bouclais le dernier paragraphe – v'là Chubby, mais attends, attends c'est fini, et après ? ils vont jouer quoi après – putain j'en étais sûr, « I want to be in a loveland », un nouveau morceau mesdames et messieurs, pouah.

Je vais écrire une symphonie, une pièce, un roman, un film. Je jouerai dans l'orchestre et je le dirigerai, je jouerai dans la pièce et je la mettrai en scène, j'écrirai la critique de mon roman, je serai le réalisateur, le cameraman et le héros du film. Voilà. Moi et Leonardo. La voilà la nouveauté : j'achète une caméra amateur, j'écris, je produis, je fais les dialogues, etc., etc., je répète la pièce dans ma cuisine. Je confie à Carolyn le soin de s'occuper des costumes, du décor, quelle tragédie je vais monter ! et tout seul ! Je compose la symphonie en utilisant 5 tourne-disques qui jouent en même temps en mélangeant les différents morceaux dans un véritable orgasme sonique. Le roman – Stop !!! Ceci n'est pas un stop frénétique ou hystérique

1. Dans sa lettre du 10 juillet 1948, Jack demandait avec insistance à Neal de se documenter pour leur projet de ranch.

2. Jazzman, compositeur et contrebassiste.

mais simplement, stop ; quelle connerie d'écrire cette parodie de moi-même parce que l'idée que c'était possible m'a traversé l'esprit.

Je bosse sérieusement sur un truc court qui parle d'un mec qui cherche – oh, bon, j'en parlerai si je le finis.

Je commence les cours de sax en septembre ; tout mon fric va y passer. Ensuite, la psychanalyse en octobre. J'ai décroché un rendez-vous et impossible de commencer avant. Les cours de sax coûtent 2 dollars de l'heure, j'ai intérêt à apprendre vite.

J'ai écrit une petite chose et si t'as le temps ça me ferait plaisir de te l'envoyer pour avoir ton avis.

Le thé que je fume en ce moment (j'ai trouvé un super latino que bizarrement je déteste), je l'ai acheté le mois dernier et c'est le meilleur truc que j'aie essayé. Tu ne sais pas (si ?) comment résoudre ton problème d'herbe (c'en était un la première fois qu'on s'est rencontrés) ; si t'as oublié tes problèmes, ou si tu les as résolus, laisse tomber – si ce n'est pas le cas, joins 10 cents et ton coupon pour recevoir la dernière brochure du Dr. Cassady, « Plaidoyer en faveur de la marijuana ».

Carolyn est en train de réaliser un portrait de moi incroyable, 1m20 sur 1m50¹ ; suis sûr que ça va lui prendre 6 mois. Je t'en parlerai d'un point de vue artistique si tu veux.

Jack, je sais que tu ne me connais pas, et en comprenant ça (simplement, sans tristesse) je me sens dépassé et un peu forcé de t'écrire et du coup vraiment en retard par rapport à toi. Peut-être que si je t'avais entendu parler en d'autres termes que ceux dont je me « souviens », je pourrais entrapercevoir un chemin vers une dimension nouvelle (pas que j'en aie besoin ou que je trouve ça nécessaire d'un point de vue littéraire) dans laquelle je pourrais m'exprimer plus spontanément. Tout ça ne veut rien dire, il ne s'agit pas d'une demande amoureuse ou du reliquat d'une quelconque vénération, ou d'une admiration naïve, c'est pas un interrogatoire sérieux à la Burroughs ; simplement je te demande franco, est-ce que tu pourrais réfléchir à comment je peux faire pour te parler plus librement et améliorer mon style *simple et direct* ? Toute suggestion concernant cette question

1. Dans son livre de souvenirs intitulé *Sur ma route* (Denoël, 2000), Carolyn précise à ce sujet que Neal « adorait exagérer... »

littéraire sera la bienvenue. Merci, M. Rilke. Je suis à la maison seulement 8h sur 24, comme tu vois c'est la course avec les chemins de fer.

Je veux être un cow-boy, un *hombre* sauvage. Je vais me laisser pousser la barbe comme « Gabby » Hayes¹.

NEAL

à Allen Ginsberg

3 août 1948
[San Francisco]

CHER ALLEN,

Une étrange et mystérieuse paix, d'une perfection absolue, se répand dans mon âme éveillée. Je savoure la quintessence de la vie et prie mon esprit de garder son innocence. Enfui avec son air joyeux, la jeunesse ; désormais je ne fais plus le beau, je ne fais plus de rêves exaltés. C'est comme si rien ne pouvait perturber mon rayonnement extatique – un soleil ; un flambeau est enfin venu unifier un innocent. Oui, cette glaise palpitante a fait son temps, pourtant, long est le chemin avant la tristesse du crépuscule de la vie. Ce n'est pas de la naïveté, pas du tralala ; je tiens la sage grâce de l'existence au creux de ma main.

Je suis un imbécile heureux. Fils prodigue écœuré qui, par son refus dégoûté, a fait du mal à son père – voilà comme je t'écris. Pas de pardon bêtement imploré, de « je le ferai plus, je t'aime ; vraiment je suis désolée » de rousse infidèle entortillant les cheveux de son papa autour de ses doigts – de maîtresse sournoise apaisant son homme – jusqu'à la prochaine fois. Ceci dit, ma culpabilité n'est pas aussi marquée qu'autrefois ; peut-être Allen parce que tu es la semi-incarnation de la vérité pour moi. J'ai, il y a longtemps, fui l'admiration que je te portais – purement et

1. George « Gabby » Hayes, acteur américain qui tourna dans de nombreux westerns.

simplement – pourtant, tu réveilles au plus haut point l'adulation que j'avais refoulée. Tu dépasses largement tous les hommes que j'ai rencontrés – ce qui, en soi, est de l'amour – requiert de l'amour. Encore une fois, considère-toi comme le Prince Mychkine¹ – l'idiot – tu tiens plus du mystique, du religieux dostoïevskien, du Christ aimant que quiconque. Ou même, comme le jeune Faust, tu soulèves davantage ces problèmes obscurs supposés masculins que ne le fait, disons Haldon, ou même Jack (que j'aime.) Bon, arrêtons d'intellectualiser, tu n'es pas un symbole abstrait pour moi, ni un amour contre lequel je dois lutter, que je dois craindre – ou fuir. Et même (j'en viens au fait), j'ai une nouvelle vision à ajouter à notre collection – tu es mon père. Je ne demande pas qu'on reparte à zéro, je ne demande pas à redevenir ce que j'étais pour toi. Je ne cherche pas à exposer ma souffrance en compensation de la tienne. Ce que je demande, en tant qu'homme adulte de ce côté du continent s'adressant à un autre homme adulte de l'autre côté du continent: sois mon père, comme Jack est mon frère, comme Carolyn est ma femme. Le peux-tu, le seras-tu, si non -

Le paragraphe qui précède est une introduction sincère mais l'image du père – d'un père bon et *partial* – a viré en banalité puérile et pompeuse dans les dernières lignes, ce qui en dénature le sens, donne une impression de fadeur et s'essouffle complètement pour aboutir à une demande floue et désincarnée. Ne tiens pas compte de cette niaiserie – reprenons à la ligne au-dessus de «je suis un imbécile heureux».

Évidemment on connaît tous depuis longtemps «L'Idiot» de Dost[oïevski]. Personnellement je l'ai lu pour la première fois en 1943 dans une maison de correction de la côte pacifique², à l'époque je n'avais jamais entendu parler de Dost. et cette lecture de «L'Idiot» a été ma première rencontre avec lui.

Dans cet établissement qui s'appelle Preston, le stock de bouquins et de tout ce qui était susceptible d'être lu n'était pas limité en termes de quantité mais lamentablement en termes de qualité. Je ne sais plus vraiment pourquoi j'ai choisi ce livre-là ; je me rappelle d'une sensation d'urgence parce que

1. Personnage de l'Idiot de Dostoïevski.

2. En mai 1943, Neal avait été condamné à 6 mois de prison pour vol de voiture. Il s'était évadé au bout de deux semaines.

les agents accordaient seulement 10 minutes aux détenus, une fois par semaine après le déjeuner, pour choisir un bouquin. Je me rappelle que le titre m'avait rebuté et je crois que je l'ai pris au dernier moment parce que je me demandais quelles conneries l'auteur pouvait bien écrire en décrivant un idiot. Je stressais parce que si c'était mauvais il faudrait que je me farcisso un pauvre livre pendant une semaine – ça m'était déjà arrivé. En tout cas, (pour sortir de ce verbiage)

4 août

ALLEN, OH ALLEN !

J'ai laissé tomber cette lettre pour sauter dans un train de marchandises qui a roulé 17 heures non-stop, suis rentré ce matin complètement vidé, Carolyn n'était pas là (elle était chez le docteur) et juste quand j'allais m'écrouler sur le lit j'ai vu ta lettre posée sur la machine à écrire.

J'avais les yeux rouges de fatigue et de manque de sommeil, mal aux jambes d'avoir ramené mon vélo du dépôt jusqu'en haut de la colline, le souffle court, et j'étais en nage. J'ai ouvert ta lettre les mains noircies par les poignées du guidon. Difficile de décrire la réaction d'un esprit vanné; une réaction d'émotion lasse; la réaction d'une âme accablée par la noirceur de tes mots.

Attends, je vais essayer de dire les choses plus simplement; j'ai macéré dans des abysses très sombres, la dimension obscure des choses m'a envahi, des nuances de noir jamais entrevues auparavant. La résolution qui en a découlé a entraîné beaucoup de changements; plus de réflexion, plus de compréhension, plus de force, plus d'amour, plus de sagesse – en un mot: plus de maturité. Passer en sept mois d'une hystérie ennuyeuse à une conscience vibrante est une expérience susceptible de causer pas mal de bouleversements. Il y a deux semaines, si jamais on peut déterminer une date pour ce genre de chose, je suis sorti purifié du chaudron. Je suis plus fort; meilleur à tout point de vue. J'énumère: concernant mes activités et mes centres d'intérêt, je travaille avec entrain, je me comporte bien, je ne râle pas, etc. Je fais les choses; je m'occupe des questions quotidiennes mieux que jamais, sans en faire une fixation à la

Brierly mais un simple accomplissement. J'utilise pleinement mon temps, disposant seulement de 8-12 heures à la maison toutes les 24-36 heures, je suis plus créatif qu'avant. Je vois tous les spectacles dignes d'intérêt (il y a six mois j'estimais que même le théâtre ne valait pas le déplacement), les musées, les concerts, etc. et puis (c'est le plus important), je peux à nouveau aller dans des clubs branchés, découvrir des trucs branchés, entrer en contact avec des esprits branchés – sans chialer. Concernant mes progrès personnels: je vais prendre des cours de musique; je vais me mettre, si besoin est, à la psychanalyse (j'ai été recommandé et ai obtenu un tarif réduit à l'Hôpital Mt Sinaï, réputé bon) et, peut-être plus intéressant pour toi – j'écris chaque jour; c'est plutôt médiocre; les mots que j'aligne sont pitoyablement faibles par rapport à ce que j'essaie de dire, parfois un seul paragraphe, parfois plusieurs sujets par jour, je suis peut-être cinglé d'essayer (vu que je suis encore empêtré dans des questions de style) mais j'essaie.

J'arrête là. Je viens de relire le dernier paragraphe – on dirait vraiment du Vicki ou du Norman, ou un Huncke déterminé, ou un camé qui jure qu'il est guéri. La marijuana et la psychologie ne font pas bon ménage en général: la névrose est accentuée avant d'être combattue, les solutions trouvées sont intellectuelles, vaines et fluctuent dans le laps de temps où chacun, selon sa personnalité, réussit à tenir. Certains n'arrêtent jamais ou atteignent un certain apaisement et laissent courir. A contrario, la marijuana et la psychologie sont utiles pour qui veut s'éveiller, c'est-à-dire mordre dans le fruit amer de la connaissance de la vie & de soi. Il en découle que la plus grande fragilité du fumeur est son incapacité à tempérer la lucidité de son âme. Il faut pour ça l'âme d'un Ginsberg et l'esprit d'un Kerouac. Ce paragraphe est décousu et trop intellectuel, comme si je pensais dans ces termes; c'est pas le cas, c'est juste que je n'arrive pas à exprimer quoi que ce soit sans tomber dans ce style qui est je crois un transfert des intellectualisations de ma jeunesse (tu sais, je me remets seulement à écrire et je reprends là où je me suis arrêté il y a 4 ans)¹.

1. Neal travaille sur son autobiographie, *The First Third*. Dans un enregistrement retranscrit par Jack dans son livre *Visions de Cody*, il évoque une version antérieure en expliquant que durant quatre ans il n'a pas réussi à dépasser la première phrase du manuscrit.

Je me sens plus concerné par les questions concrètes (apprendre la technique musicale, les techniques d'écriture; l'histoire des vêtements; la connaissance des fleurs, des arbres, de la Terre; apprendre à danser (danser, truc bizarre que je t'ai jamais dit, génère une vraie inhibition chez moi), me cultiver dans le domaine de l'art, du design, etc., m'intéresser à nouveau aux problèmes politiques et économiques, etc., etc.) – que par les questions abstraites dont on avait l'habitude de discuter. Laisse-moi tenter d'élucider ça; écoute, si tu veux bien, ma tentative de clarification:

Pendant mon enfance – 7-14 ans – j'ai accumulé un stock énorme de données. Que ça me concerne ou non, si un événement se produisait, j'étais au courant. Important, pas important; que ce soit la production de café du Brésil de l'année passée ou le poids du cerveau de Trotsky, ça m'intéressait. (D'un point de vue psychologique, j'utilisais ces connaissances pour impressionner les autres – je me souviens avoir sauté une classe en CE2 parce que j'avais passé tout le premier semestre à courir à l'avant de la classe pour demander à la maîtresse si elle parlait bien de tel ou tel événement, retournant triomphalement à ma place quand elle répondait par l'affirmative, et ça l'avait suffisamment impressionnée pour qu'elle demande à ce que je sois rapidement admis dans la classe supérieure). À 15 ans j'ai découvert la Philosophie et ça a été une révolution. À cette époque j'impressionnais les autres facilement et autant que je pouvais: j'ai gardé cette capacité à me faire passer pour brillant auprès des gens plus âgés que moi (témoin un Sergent Thompson qui a rejoint la médecine prophylactique...)¹.

J'ai rayé les banalités de la dernière moitié de la page 2 mais je l'ai volontairement laissée pour te montrer à quel point mon esprit s'égare dans le superficiel quand il essaie de se concentrer sur quelque chose d'important.

J'ai des périodes de semi-conscience, comme si j'étais endormi ou que je venais de me réveiller, ce ne sont pas des rêves ni des cauchemars de culpabilité, mais des moments où j'ai une super perception des choses. Souvent, quand je suis assis dans la boîte

1. Dans un des enregistrements publiés dans *Visions de Cody*, Neal parle de ses discussions philosophiques avec un certain Destry qui travaillait dans la médecine prophylactique sur une base militaire de Los Angeles.

à sable de ces énormes locomotives, je m'endors dans un état de stupeur, bercé par le rythme des roues, et le phénomène survient. C'est pas nouveau – j'ai fait des rêves de ce genre pour la première fois il y a des années – mais aujourd'hui ils sont différents. Par exemple: après mon année passée en prison, je me suis réveillé une fois tout tremblant, je revivais mon angoisse avec une intensité décuplée, j'y ai pensé ensuite pendant des jours. Peu à peu, la gratitude que j'éprouvais en me réveillant libre et non pas dans une cellule a généré des rêves moins intenses émotionnellement et j'ai commencé à faire des rêves plus intellectuels – comme celui-là: je suis devant une foule, je prononce un discours, le récit de ma vie en prison les bouleverse et une fois qu'ils éprouvent la dimension tragique de tout ça, j'expose ma théorie à propos des réformes pénales, militant pour qu'il y ait des psychiatres dans chaque prison, équipés pour un examen immédiat et approfondi de tous les détenus, proposant des mois d'analyse – si besoin est – pour les orienter correctement; à la potence, au bordel, à l'asile, etc., etc. J'en faisais d'autres du genre: je séduisais des femmes, je déconcertais des sénateurs par ma grande sagesse, etc., etc. Je faisais aussi des rêves terribles, pleins de culpabilité et de sentiment d'infériorité – il en ressortait une véritable haine de moi-même, j'étais déprimé pendant des jours, je me raisonnais avec humilité, ou je m'emportais, etc. Mais les rêves d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier, en fait ce ne sont pas vraiment des rêves; la meilleure façon de les qualifier c'est de parler d'une sorte de coma, ou de stupeur hébétée; en tout cas ils se passent en gros comme ça: – non, je ne vais pas les raconter; il suffit de dire qu'avec le seul matériau de ces visions j'écris une pièce. C'est une tragédie, c'est proche de Shakespeare, proche de la danse symbolique moderne (Martha Graham?), proche de l'opéra. Je l'écris comme James Joyce l'aurait fait peut-être. Je décris les costumes, la scène, le dialogue, les pensées, les émotions. J'ai tout le troisième acte; j'ai juste du mal à le manier, c'est-à-dire que j'ai l'intrigue, les scènes, les personnages (jusqu'aux expressions de leurs visages), parfait, mais j'ai des difficultés terribles avec le dialogue. Soit je suis beaucoup trop long soit je resserre trop – et tout est déséquilibré et lourdingue. Merde, pourquoi le style est un truc si difficile ?

Cette putain de lettre, j'en suis sûr, est la plus étrange, la

plus nulle que j'ai écrite depuis un bail; peut-être parce que je n'ai pas écrit de longue lettre depuis longtemps, je ne sais pas.

Je dois boucler, Allen. Sachant que j'aurais encore plus de mal à commencer une autre lettre, que je la jetterais pour recommencer. Mais je suis sûr que tu sais comment je me sens: honteux, humble mais surtout reconnaissant et je te remercie de ton extrême gentillesse et de me tendre une nouvelle fois la main; il n'y a plus une once d'amour masochiste en moi; je ne cracherai plus dans la soupe. C'est pas aussi simple, je sais, mais si tu (ou moi peut-être) assouvis ton désir de vengeance amoureuse sur moi, fais-le avec tendresse. J'ai vraiment besoin d'aide en ce moment mais ce serait me foutre de ton amour que de te demander bêtement des conseils en technique d'écriture quand je ne t'ai pas aidé, quand je n'ai fait preuve d'aucune empathie, quand je t'ai exhibé comme un bébé – tu vois? Tu te dis peut-être « J'ai besoin de lui, je veux son amour, son âme, qu'est-ce qu'il attend de moi ou de quoi a-t-il besoin? Est-ce mon intelligence qu'il désire? Est-ce qu'il dit qu'il m'aime et qu'il a besoin de moi? NON! Ha, dit-il, oh si gentiment, je suis tellement désolé Allen, depuis 10 mois (presque 2 ans) je te fais du mal, je t'écris pour te demander pardon et je t'en prie – reprenons là où on s'est arrêté – oh oui au fait Cher Petit, maintenant que tu m'as pardonné et tout, et que tout est OK, hum hum, aurais-tu la gentillesse de m'aider à parfaire l'exhibition de ma belle, douce et tendre petite âme – pour qu'on me demande des autographes, qu'on tripote l'ourlet de ma chemise, qu'on contemple mon mignon profil en soufflant à voix basse « Neal L. est génial»? Eh ben qu'il aille se faire foutre, fait chier Neal L., rien de pire que cet enculé de bon à rien. Je souffre le martyre, je me donne à lui encore et encore, est-ce qu'il me témoigne quoi que ce soit? Un seul iota d'amour? NON! Ce con, ce putain de con qu'il est me dit: « Merci Allen, je savais que je pouvais compter sur toi» et il continue à me vampiriser allègrement au-delà de ce que je peux donner, pour satisfaire son égoïsme. » Je t'aime Allen, mais il me faudra sans doute des années pour réussir à te montrer de quelle façon; peux-tu me pardonner ça? S'il te plaît, aide-moi à devenir digne d'être avec toi toute notre vie. Dieu te garde mon Frère. Écris-moi vite,

N.

à Bill Tomson

10 août 1948
[San Francisco]

CHER PETIT WILLY,

Voilà enfin, mon ami, ma dernière et très tardive ode à mon fabuleux petit frère. Je suis vraiment désolé, pris par cette sombre, géniale & tonitruante existence, je n'ai pas eu de temps *du tout* à te consacrer dernièrement. Mais, comme toi j'en suis sûr, j'ai grandi en sagesse. Me voilà sage ; laisse-moi te parler encore une fois, mon cher Bill. J'ai bien peur que l'évolution naturelle des choses n'ait eu tendance à nous écarter de notre trajectoire commune. Pourtant, cette sensation de perte est bonne dans le sens où je pense à toi avec encore plus de tendresse joyeuse ; avec une conscience vive de ta présence – je n'aurai qu'un mot : Frère Bill.

Maintenant écoute-moi, ne fais pas les mêmes conneries que la plupart des gars intelligents de Denver. Pas de « seconde jeunesse » lénifiante, passée à faire de vains efforts pour voyager en grand, vivre en grand, agir en grand. Ce que je veux dire : l'émotion pure de ta jeunesse est passée, la vie a un goût de désillusion, tes réactions sont vaines, les grands désirs de ton âme et tes opinions prétentieuses refusent de ne faire qu'un avec le réel. Tu accuses tout le monde sauf toi-même : ta mère (d'autres personnes stupides), Denver (d'autres endroits stupides – qui ne sont pas assez grands), les femmes (pas d'esprit ; stupides, sans âme ; encore plus stupides) ; tout devient stupide – sauf toi. Cette phase de clairvoyance que tu traverses ne garantit pas un discernement total, alors utilise cette lucidité pour *devenir*, et pas pour te complaire dans une perspicacité orgueilleuse et te contenter d'*être*. Tu dois comprendre que tu n'es rien pour devenir quelque chose. Hum Hum, tu veux un bon exemple à suivre, suis ton grand frère Neal L. en enfer – j'ai eu recours aux femmes, au thé & à la psychologie – de quoi te serviras-tu ?

Sans déconner Bill, je mène une vie super, absolument merveilleuse. Es-tu bien accompagné ? Es-tu sûr de ta nouvelle nana ? Éprouves-tu, au fond de tes tripes intelligentes, la joie & l'allégresse d'un roc de Gibraltar ? (Ne laisse pas l'immense & stupide

trivialité ambiante devenir une cause de frustration pour toi & t'emmerder; dors avec Dante, éprouve avec Shakespeare, travaille avec Eliot & Auden, joue avec Goethe & Proust, commets des péchés avec Dostoïevski & Kafka, souffre avec Baudelaire & Rimbaud. Idem avec l'Art; étudie & regarde tout ce qui s'est fait à Paris ces 50 dernières années, Van Gogh, Cézanne, Gauguin, Lautrec, Matisse, Picasso, etc.) Idem avec la musique; avec ta connaissance de la musique de l'Ouest (pas les ploucs évidemment mais le swing – les big bands, les musiciens quasi inconnus de [Harry] James à Ziggy Elman, de Benny Carter à Johnny Hodges, de J[ack] Teagarden à Kai Winding, de Gene Krupa à Shelly Manne, de Fats Waller à Erroll Garner, de Woody Herman à Benny Goodman etc.) Tu as un penchant naturel pour la half-beat ou l'off-beat (témoins les accords à l'ancienne sur *Two O'Clock Jump*), maintenant *oublie* ces trucs de l'Ouest et transforme ton rythme de prédilection en sensibilité intellectuelle pour l'Eastern Jazz incarné par Dizzy [Gillespie], Howard McGhee, Buck Clayton, Chico Alvarez, Earl Payton, etc. pour la trompette; Lester Young, Coleman Hawkins, Dexter Gordon, Illinois Jacquet, Vido Musso, Wardell Gray pour le saxophone ténor; Charlie Parker, Willie Smith, King Perry, Boots Mussulli, etc. pour le sax alto; Bill Harris est le meilleur (ce Harris est le seul bon joueur de trombone bop, à part lui une demi-douzaine de gars seulement est capable d'en jouer); Pour la clarinette c'est difficile parce que tous les types doués se désintéressent de cet instrument pour un autre plus vibrant, qui a une meilleure sonorité – le sax, ceci dit, il y a un gamin du nom de [Matty] Matlock qui joue pas mal de la clarinette bop; Pour les percussions c'est toujours le génial Shelly Manne qui domine, bien qu'il ait changé de style & qu'il ait quitté Stan Kenton; personne à l'horizon pour le dépasser, sinon quelques percussionnistes cinglés, sauvages & camés de Calypso; Le roi de la guitare est Barney Kessel, suivi par Al Harris ou même Dave Barbour; Lionel Hampton pour le vibraphone; Eddie Stravinski pour la basse; Stan Wrightsman pour le piano (c'est un très grand musicien français sous-estimé, parti là-bas il y a quelques années parce qu'il ne se faisait rien de bien en Amérique), et pour les arrangements: Cameron. Ce bref et rapide résumé a malencontreusement laissé de côté des talents comme: Charlie Shavers à la trompette,

Harry Carney au sax, Irvin Verret au trombone, Pee Wee Russell à la clarinette, [Sid] Catlett, T. Otis, Nick Fatool, etc., aux percussions.

Une fois familiarisé avec la musique moderne et la place qu'elle occupe, ses problématiques, ses potentialités etc., tu dois découvrir les classiques: Mozart, Beethoven en premier; Stravinsky, Mahler en deuxième; ensuite passe d'un compositeur à l'autre, d'un siècle à l'autre, des maîtres du passé aux maîtres contemporains (comme Ellington, Kenton, Gillespie) etc. Alors tu auras développé tes goûts personnels et tes envies, et peut-être accompli toi-même quelque chose pour faire avancer la musique actuelle.

Tout comme je te conseille de découvrir la Littérature, l'Art, la Musique, tu dois aussi te plonger à fond dans le théâtre. L'art dramatique, cher Bill, est notre passion commune avec, juste après peut-être, la littérature. Ces derniers temps le théâtre m'apparaît de plus en plus comme un matériau sur lequel je peux travailler. Évidemment, on est différents dans la mesure où tu penses en termes de jeu d'acteur et de représentation; tu te fantasmes en personnage de Barrymore avec des intonations à la Falstaff et une personnalité à la Don Juan; alors que je pense plus en termes de pièce et de mise en scène; je me fantasme dans des luttes shakespeariennes avec une intrigue, des préoccupations à la Anderson avec des procédés Hitchcockiens pour saisir des moments Wellsiens, des dialogues à la Joyce, etc. J'ai imaginé un troisième acte à la Maugham pour une pièce géniale qu'on pourrait répéter dans ma cuisine; avec Carolyn aux costumes, au décor, etc., moi à la mise en scène et à la production et au casting et à l'écriture de la pièce, toi tu serais l'acteur principal et tu interpréterais une âme faustienne perdue entre les griffes d'une pute noire. C'est un truc très beau qui contient tout. Une intrigue à la Faust, de la souffrance comme dans *La Servitude humaine*¹, des scènes à la Wolfe avec des riches de la haute, du Richard Wright (avec des accents de *Porgy & Bess*) dans la veine noire, des numéros de danse figurative à la Martha Graham, etc., etc.

S'il te plaît Bill, pas d'accusations de verbiage, je me suis juste éclaté avec une mélodie d'idées joyeuses et légères, pour que

1. Roman de Somerset Maugham paru en 1915 et adapté au cinéma en 1934 par John Cromwell.

tu saches que je me sens à nouveau suffisamment proche de toi pour me permettre ce fatras de métaphores, de vagues connexions, etc. Avec mon penchant pour les excès et comme je suis bourré (je ne suis pas) de très bonne compagnie pour toi. Tu me réchauffes le cœur, vraiment.

Passons aux choses pratiques ; d'abord, il n'y a pas d'appart à Frisco pour l'instant, du moins rien en-dessous de 70 par mois. Au mieux, il y a quelques chambres de bonne bon marché à 10-15 dollars la semaine. Évidemment, comme l'hiver approche les choses vont un peu se calmer et si on s'en donne la peine, on pourrait trouver un bel appart pour environ 50 par mois. Ceci dit, le problème du logement est secondaire et on finit toujours par le résoudre. Donc, considérons le problème principal : le travail. Tous les boulots par ici sont contrôlés par les syndicats, et beaucoup d'entre eux ont des périodes d'essai non rémunérées (Standard Oil, par exemple). Ce qui est terrible, c'est que même la plonge est contrôlée et sans débouchés. En fait, Frisco présente cet étrange paradoxe de n'avoir besoin d'aucune main-d'œuvre, ici les opportunités ne sont pas liées aux secteurs essentiels comme l'industrie, le commerce, etc., non, il y a du boulot dans le luxe ou le superflu – on cherche des vendeurs ! Livres, revues, lingerie, gadgets, brosses, assurances (pour les ouvriers), médicaments, etc. Il y a aussi des débouchés dans l'administratif, dans les banques, les bureaux, les grands magasins SI tu as assez d'expérience pour postuler. En ce qui te concerne, il n'y a pas de librairies, de jobs de chauffeur de camion, de boulot dans les parkings – vraiment Bill, si je fais la liste de tes compétences et de tes qualifications professionnelles, je ne vois rien pour toi. Est-ce que tu réalises que tu n'as vraiment pas beaucoup travaillé, et à quel point cette ville se base sur tes références, tes boulots précédents, etc. ?

Oh, pas besoin de me rappeler ta volonté d'essayer quand même – pour être tout à fait honnête, je crois vraiment que tu as *besoin* de venir ici & de faire ton maximum pour tracer ta propre route. Je veux dire tracer ta route à *tous* les niveaux – travail, jeu, sexe, exutoires créatifs &, de façon générale, te rendre indispensable pour autant de personnes & à autant d'endroits que tu le peux. Ça ne veut pas dire traîner dans tous les endroits branchés, avec tous les gens branchés. Plutôt, je te demande de... [inachevé]

à Allen Ginsberg

20 août 1948
[San Francisco]

CHER ALLEN ;

Tous mes rejetons sont des garçons, mais dans la famille de Carolyn ils ont tous eu des filles en premier; au début je pensais que je serais content seulement si j'avais un garçon, mais après y avoir réfléchi, ça me fera plaisir aussi si c'est une fille. Si c'est un garçon je l'appellerai: Allen Jack Cassady. Au fil du temps, la sonorité un peu bizarre de Allen Jack évoluera & le deuxième prénom, Jack, sera oublié comme la plupart des deuxièmes prénoms & deviendra simplement « J. » – c'est pas mal – Allen J. Cassady. Tout ça n'est pas très important – en tout cas pour moi – toute sa vie je l'appellerai (comme mon frère faisait avec moi dans les bons moments): « Jocko ». « Viens là Jocko, on va se faire peur tous les deux avec des histoires merveilleuses et effrayantes, etc., etc. » ou: « Grimpe à l'arbre pour récupérer le ballon de foot, Jocko, etc. » Jacques sera aussi son surnom, un prénom très doux, un prénom absolument pur, qui a une grande signification; je l'appellerai Jacques quand je voudrai qu'il vienne près de moi pour lui dire des choses douces, sur le sens de la vie, sur l'âme, etc.

Voilà, maintenant tu sais – Allen Jack Cassady – qui deviendra Allen J. Cassady – mais pour moi, ce sera toujours Jacques, Jocko, (« Jackie mon p'tit gars » avec l'accent irlandais) & quand je serai en rogne – « John. »

Si c'est une fille j'ai décidé de l'appeler: Cathleen JoAnne Cassady. Pas facile de me décider – mais je t'explique. Je ne peux pas l'appeler Jackquline – & il n'y a pas d'équivalent féminin à Allen. En considérant les (éventuels) souhaits de l'enfant, j'ai pensé que même si Cathleen Cassady ça fait irlandais (elle aurait du mal à avoir l'air irlandaise de toute façon avec son père qui ne l'est qu'à moitié & sa mère à 1/10^e), ça flattera sa coquetterie dans sa phase romantique & que, plus petite, dans sa phase garçon manqué (et plus tard à la fac), on l'appellera simplement « Jo ».

Au travail & à la maison on l'appellera: Cathy. Elle signera: Cathleen J. Cassady.

Quant à moi (en partie parce que j'ai toujours rêvé de m'appeler Joe) – je l'appellerai toujours: « Jo ». Tout comme (& pour les mêmes raisons) j'appellerai le garçon Jack, j'appellerai la fille Joe.

Donc, encore une fois, la fille aura plusieurs possibilités: Cathleen JoAnne Cassady, Cathy Jo Cassady, Cathy Cassady, Cathy Anne (des fois), Jo Anne (comme pseudo peut-être), Cathleen J. Cassady, C.J. Cassady, C. JoAnne Cassady, C.J.A.C. (dans sa phase « initiales »), & tout simplement Jo.

C.C. sont les initiales de sa mère & C.C. seront aussi ses initiales. Le garçon et la fille auront tous les deux un J. comme deuxième initiale, & ils auront des prénoms commençant par J. J'arrête avec ça.

Trop malin pour être humble, je gisais sans force, me com-
plaisant dans les égarements sporadiques de tristesses
éœurantes. Ce moment de tourment et de torture était inten-
sifié par le fait que mon corps me lâchait, tremblant et défaillant.
Les visions tordues de mon esprit étaient difficiles à saisir dans
la morne lumière de mon âme insipide.

J'hésitais, indécis devant toutes ces interrogations. J'ai con-
sideré les diverses possibilités. M'illusionnant encore une fois.

Je ne comprenais rien à l'amour – mon beau visage m'en refu-
sait le droit le plus élémentaire. Quelle banalité.

Ci-dessus, une des pensées surgies dans cet état de coma – à
l'arrière de la locomotive dévalant une colline à San José, Cali-
fornie. Cette pensée m'est venue dans un flash pendant que je
somnolais & je l'ai jetée sur le papier – telle quelle – style
médiocre & tout & tout.

Tu as raison – tu n'es pas mon père.¹ Je n'en ai pas. Ces derniers temps je ressentais le besoin d'en avoir un & et je t'ai choisi de façon arbitraire. En fait, récemment, j'ai eu un instant de lucidité (une vision?) & j'ai vu ce qu'aurait été ma vie si j'avais eu quelqu'un d'aussi chouette que Brierly (ou si je ne l'avais pas laissé tomber) – mais les pères, j'ai bien peur d'avoir fait une croix dessus & je n'en trouverai pas – donc oubliions ça, OK?

1. Dans une lettre d'août 1948, Allen avait écrit à Neal: « Je ne peux pas être ton père : tu te mets peut-être dans une position fausse vis-à-vis de Jack et de Carolyn. »

Comment va & où est ce cher, ce gentil, ce merveilleux pote Herbert Huncke ? Donne-moi des nouvelles de ce bon ami – (suis 5 fois plus proche de lui que ce qu'il croit).

Le fait que tu m'acceptes – « pour ce que je suis & non pour ce que je ne suis pas » – est l'essence même de ton amour – magnifique, mais lourd d'un savoir pesant. Je ressens toujours ce vieux chagrin intense que me cause la profonde noirceur de la CONNAISSANCE. La tranquille douceur de la vie, une fleur, n'est-ce pas ? est en moi je le sais.

Est-ce que la péninsule de boue que je traverse péniblement chaque jour m'a eu ? Et le morne désert de dunes peut-il m'absorber – comme je le crains...

22 août (2 jours plus tard)

CHER ALLEN ;

Je ne vais jamais t'envoyer ça – j'arrive à rien dire ; est-ce parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire ? – bon.

Ah ben, je vis de sacrés moments avec toi – presque symboliques peut-être ; ou ton âme perdue ? Bah –

(C'est ma Première Lettre, ci-joint celle du 7 septembre.)¹

Je t'aime, Allen, mon pote.

Mes couilles protestent pour aujourd'hui (j'en ai peur)

Oh, bon, j'insiste, j'ai rêvé de toi, mon petit, de toi – moi aussi. (passons)

1. Neal ayant tardé à envoyer sa lettre du 20-22 août, il la joint à sa lettre du 7 septembre.

à Allen Ginsberg

7 sept 48
[San Francisco]

CHER ALLEN ;

J'ai emmené Carolyn à l'hôpital de SF [San Francisco] hier soir, elle a accouché à minuit 49, d'une fille. Elles vont bien toutes les deux. – 3,200 kg.

La vie est belle, j'en prends à nouveau conscience, si sûre, si pure.

Comme Rimbaud j'ai fini par trouver la sagesse de renoncer au « sacrement » littéraire.

J'ai pu constater que tu étais conscient de mes défauts. Merci.

La soif n'a pas diminué, mais sous mon palais ma langue est de feu.¹ Je ne peux pas parler, ma pensée est sacrée à présent – la connaissance intime est allée trop loin. La littérature ne peut pas répondre pour moi, je dois me tourner vers ma musique.

À propos – j'ai trouvé mon Brierly noir – s'appelle Leroy « Baby Roy » Johnson – dans la maroquinerie, auteur de poèmes courts & pianiste. Ce gars était un vrai hipster² camé qui a joué du piano de 17 à 27 – et puis, lessivé, il a chopé la tuberculose – a passé 2 ans dans un sanatorium. S'en est sorti – conversion; ouais, en vrai Baptiste noir du Sud il s'est plongé dans la religion.

Maintenant, ayant renoncé à la vie de hipster, il écrit des negro-spirituals – compose & joue pour son église. – Se réfugie là-dedans parce qu'il manque de génie – il est insatisfait malgré tout, mais il ne peut pas assumer la culpabilité de savoir que la religion ne suffit pas à le sauver – il se reproche de n'être pas assez croyant – il n'a pas la foi, mais ses préoccupations intellectuelles concernant son âme lui suffisent. – À part ça il est super. Il m'apprend à jouer du piano & me dit comment faire pour améliorer ma « technique », mon « déchiffrage » etc., etc. – un mec bien.

1. Référence aux Actes des Apôtres, 2 : 1-4 : « Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparaissent, séparées les unes des autres, et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. »

2. Dans les années 40, ce terme désigne les amateurs de jazz qui adoptent le mode de vie « cool » de leurs idoles, utilisent le même argot, consomment les mêmes drogues, prônent la liberté sexuelle et refusent les diktats imposés par la société.

Carolyn part à Hollywood la deuxième semaine d'octobre pour faire un essai à la Western Costume Co. Elle est tout excitée par cette opportunité, elle a tellement essayé de se faire une place à Hollywood – Elle commence à 1,11\$ de l'heure – ensuite 1,34\$ de l'heure & si elle fait ses preuves comme costumière – 500 à 1 000\$ la semaine. Donc, mon cher ami – *si* les choses veulent bien tourner pour moi – c'est à dire – 1) la loi sur la composition des équipages est votée aux élections de novembre¹ 2) Carolyn gagne de l'argent à Hollywood ; alors tu seras mon invité – pour toujours. Imagine les possibilités – un – boulot garanti à vie – bien payé – aux chemins de fer en ce qui me concerne – deux – Carolyn gagne beaucoup d'argent – *si* ça arrive – tu vivras entièrement à mes crochets. Tu peux venir dans l'Ouest ou, si tu préfères, rester dans l'Est – (ce que je ferais si je pouvais ; l'Ouest, particulièrement la Californie, est une société complètement corrompue) quel que soit l'endroit que tu préfères c'est OK, avec moi dans l'Ouest, ou avec toi-même dans l'Est. L'argent qui te permettra de vivre & de ne pas travailler sera à toi (si ça marche.)

J'ai travaillé dans l'équipe des serre-freins embauchés en extra², susceptibles d'être appelés pour n'importe quel train de Sacramento à Wat[sonville] Junction. – fret local, transport de passagers, transport de marchandises, etc. ; mais là on m'a affecté à un trajet régulier : n° 201 – transport de marchandises entre San Francisco & la gare de Watsonville 100 km au sud, tout en bas de la péninsule. Donc pendant 2 mois ½ je ferai l'aller-retour & en ce qui concerne le boulot tout est super, sauf que – aux élections de novembre les gens seront favorables ou non à l'amendement n° 3, qui concerne les dispositions relatives au personnel minimum à bord des trains de marchandises. Ça fait des années que les chemins de fer essaient de faire abroger cette loi – qui impose un serre-frein pour 25 wagons de marchandises – évidemment, si le « oui » est voté & que la loi est abrogée – je perdrai mon boulot – donc prie pour que le « non » l'emporte.

Hier, dimanche, j'étais défoncé & j'ai visité le DeYoung Museum

1. Cette loi imposait un serre-frein pour 25 wagons de marchandises.

2. Les serre-freins en extra étaient appelés à n'importe quel moment. S'ils manquaient un appel, ils perdraient tous les échelons acquis grâce à leur ancienneté.

à Golden Gate Park. Super collection – j'ai pensé à toi & moi au Métro[politan] Museum de NY, un dimanche, il y a longtemps.

Bloom était juif, Dedalus était irlandais, tu n'es pas Leopold, pas plus que moi Stephen¹; pourtant Joyce en a dit long sur nous.

Allen, Cher Allen, *l'unique* raison qui nous empêche de nous voir (seul à seul) & de nous parler à nouveau, c'est que l'année dernière toi et moi nous avons tous les deux évolué vers des niveaux de compréhension différents & que nos vocabulaires respectifs ont changé – donc, vu que nous pensons à des niveaux différents à présent, nos lettres inachevées n'ont pas été assez fortes pour se frayer un chemin avec tous ces termes nouveaux (puisque nos esprits avaient évolué) donc – insatisfaction – pour tous les deux; – tu es mon éclaireur d'âme (pas la lumière de mon âme) mais, plutôt – tu es mon éclaireur d'âme. Tu illumines mon âme – (Merde, je suis un vrai petit « voyou » – considère-moi Allen, comme un « voyou » (comme un vrai pédé, comme chez Wilde ou Gide – en termes littéraires) – je suis surtout un « voyou » fainéant – pour laisser croupir mon amour pour toi en me dissimulant sous des apparences intellectuelles, pour permettre à mon insaisissable pucelage de t'échapper – suffit avec le « voyou » (peux peut-être pas l'assumer?))

Je répète – c'est la musique – je sais (est-ce que je le sais vraiment?) – en tout cas, la musique je vais m'y essayer un moment – j'ai besoin de toi mon ami pour me guider dans mes goûts – et pour l'amour.

Je n'ai que mon âme à te donner – ba, baiser, etc. – J'aime les femmes minces & les hommes avec un menton viril (l'idéal des pédés) – jusqu'ici en tout cas.

J'aime tout – le sexe – oui tout; tout, le sexe, sous toutes ses formes j'en ai besoin, j'en veux, il m'en faut – maintenant. Je veux baiser – Désespéré je chiale « Allen, Allen, tu veux bien que je te gicle dessus? » Ect. Non, je veux dire Etc.

N.

1. Leopold Bloom et Stephen Dedalus sont des personnages d'Ulysse de Joyce.

à Jack Kerouac

10 sept 48
[San Francisco]

MON JACK;

Une fois de plus à la bourre – merde, désolé de ne pas réussir à répondre plus vite. Essaie de me pardonner¹ – pour te prouver que je suis sérieux – il y a les centaines de brochures concernant le « Ranch » que j'ai rassemblées pour toi – un vrai boulot, & trop abstrait & encore trop précoce pour l'instant.

Toi, Jack, tu es un vrai « Américain pur jus ». Tu incarnes (exactement ce que tu m'as dit vouloir un jour) l'essence de l'esprit américain – (comme Balzac ou Voltaire l'essence de l'esprit français) – pour moi.

On peut s'écrire & être pleins de contradictions – dire des vérités & des mensonges, avec des hauts & des bas, mon gars – & continuer à espérer que l'autre comprenne – ça me dépasse, à quel point on est insouciants – mais peut-être qu'on est comme ça parce que – c'est *notre* conception de l'amitié – voilà tout, & alors ? – ou, vois plus loin que ça Jack & – non, mais tu ne vois pas plus loin que ça – & non, *ne dis pas* que tu me comprends et que cette part de colère (que j'exprime) – est excusable, « parce que c'est un ami » – je t'insulte, Jack – est-ce parce que tu m'intimides (sans le vouloir) ? – Non, nan ; je suis Shakespeare – pas toi – tu n'es pas plus qu'un germe à moitié fécondé de Francis Bacon – toi auteur de prose – tu n'as pas d'âme – t'es un vendu – etc., etc. (je pourrais t'en dire d'autres)

Allez, Jack, viens te battre, (comme feraient des frères), « en garde »² – en place & défends-toi.

C'est de ça dont j'ai besoin de ta part maintenant – (au fait, tu as fait un super, un bon, un fraternel boulot pendant la dernière « période suicidaire » – selon toi) – j'ai bien peur que tu

1. Jack demande sans cesse à Neal de lui écrire et de lui expliquer les raisons de son silence : « Pourquoi est-ce que tu ne m'écris pas quand tu sais qu'il y a tant de choses qui doivent être dites ? » (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 156); « Je suis vraiment emmerdé que tu cesses de m'écrire de temps en temps. [...] Consacre un peu de temps à un pote dont l'affection est constante et réelle... » (p. 157), ou encore : « Merci de m'écrire, ÉCRIS ENCORE. » (p. 160).

2. En français dans le texte.

sois seulement capable de penser en termes de « périodes » – donc tu peux pas t'élever – pour s'élever il faut avoir une âme.

J'ai perdu mon sang-froid – quoi qu'il en soit tu es un garçon gentil et pur – même si tu n'es pas – ce que tu dénies – un Wolfe. – la dernière fois que je t'ai vu Jack – j'ai soupçonné que tu étais un « Wolfe » stérile – proche de moi dans cette stérilité – Mais depuis, tu as prouvé ta virilité & (sans qu'on se voit) tu m'as permis de t'envisager comme un « jeune Faust » – (qui incarne lui-même la stérilité) (etc., etc., etc.)

22 septembre 48

J'ai une magnifique petite fille – Cathleen JoAnne Cassady. Quelle joie elle me donne !! – Jamais connu ça !

Carolyn part à Hollywood dans deux semaines pour commencer sa carrière à la Western Costume C°. comme costumière à l'essai. Elle commence à 1,11\$ de l'heure – ensuite 1,34 – et ensuite jusqu'à 1 000\$ la semaine – si elle arrive à intégrer un grand studio de la Western Costume – dans 5 ans environ – si elle a de la chance. Après six semaines là-bas, s'ils lui disent que c'est bon (c'est une période d'essai – faut que le patron l'apprécie, etc.) alors (si les élections de novembre ne jouent pas en ma défaveur, & que j'ai gardé mon boulot aux chemins de fer) j'irai la rejoindre à L.A.

Donc tout mon avenir va se décider dans les deux mois. D'abord, le 2 nov., il faut que les votants disent « non » à l'amendement n° 3, sinon je perds mon boulot aux chemins de fer. Ensuite, Carolyn doit assurer à la Western Costume C°. – voilà. Si ces deux choses se réalisent, pour moi tout sera solutionné. L'argent, la maison, le bonheur & la possibilité d'avoir notre ranch plus rapidement – disons dans 2 ans – sera garantie. Alors prie pour moi, Jack. Le 15 nov. au plus tard on saura si on a fait ce grand pas en avant – ou perdu temporairement la bataille. Que Dieu soit clément, putain, hein ?

J'étais complètement défoncé quand j'ai écrit les pages 1 & 2 – t'auras deviné j'imagine. MEC, & MEC, cette herbe est vraiment super. Il n'en reste plus qu'un peu.

Tu te souviens que je t'avais parlé d'un ami de Denver – un

certain Bill Tomson – ou Bill Barnett si on prend le nom de son beau-père – eh ben il s'est marié avec une fille qui s'appelle Helen, de Buffalo, dans le Wyoming – 2300 habitants, & il est ici à Frisco avec elle. Je leur ai trouvé un logement dans la banlieue de Mission St. & dégoté un boulot à Bill comme employé à la Southern Pacific pour 200\$ par mois. Mais il a pas mal changé, dommage, c'est triste, j'ai vraiment de la peine pour lui des fois, il a perdu tout son...

25 sept.

Putain ! Je viens juste d'apprendre que Carolyn a été recalée à Hollywood – donc il n'est plus question d'Hollywood une fois de plus. *Putain de merde*. On nous a aussi demandé de dégager d'ici. Tant mieux, si je peux trouver un autre endroit où vivre.

Mon seul espoir est l'abrogation de l'amendement n° 3 au scrutin de novembre.

J'aimerais que tu viennes & et que tu m'écoutes te parler – je déteste écrire des lettres en ce moment. *S'il te plaît*, si tu peux, viens à Frisco. Je t'enverrai de l'argent le mois prochain si j'ai toujours mon boulot aux chemins de fer. J'adore la vie en ce moment.

Ton pote, NEAL

à Jack Kerouac

7 oct.48
[San Francisco]

CHER JACK,

Une autre super bonne lettre de Jack Kerouac – comme je les savoure, & savoure la sonorité de ce beau nom – JacKerouac.

Évidemment, je m'attends à ce que le boulot aux chemins de fer tombe à l'eau en novembre. Si jamais c'est pas le cas, tu dois venir bosser à la Southern Pacific – 300 à 400\$ par mois – ou plus (ça dépend des pauses chaque jour) &, même si on ne bosse pas (& c'est pas du travail – le boulot le plus facile du monde) aux chemins de fer – on conduira des bus ou des tramways pour les transports municipaux – pour 1,40\$ de l'heure, & ce tout le temps & avec toutes les heures supplémentaires majorées qu'on voudra – un autre job à 3 ou 400 par mois. Ça doit être super de conduire ces tramways – super nanas qui descendent à Powell ou Mason ou à Grant – certaines à Market – & tard le soir, dans la super super nuit de Frisco, presque au terminus vers la plage, une fille « qui rentre à la maison » monte & prend un air résolument indigné & regarde devant elle d'un air furieux, la bouche pincée, puis, plusieurs blocs plus loin, le regard dans le vague elle oublie l'« ici & maintenant » & elle est seule avec son âme & ses regrets alors qu'elle descend dans la Troisième Rue & rentre seule chez elle pour ruminer, etc., etc. Allez Jack, devenons de gros et gras conducteurs de tram, & dans le chaos & le bordel des embouteillages du matin & du soir – on verra tout & on savourera tout, en se magnant pour tenir nos horaires de dingues. On se foutra des conducteurs débiles & on sourira aux jolies filles & on prouvera que c'est pas vrai que tous les débutants des tramways de SF perdent 5 à 20 kilos & se tapent des ulcères, qu'ils sont sur les nerfs & se chopent des cheveux blancs dès les premiers mois – à essayer d'être à l'heure & d'éviter les accidents & à supporter les gens – la foule compacte des humains puants (c'est un fait, Jack, les trams de Frisco sont aussi bondés que le métro de NY) (Mais seulement de 6 à 8 & de 17 à 19). – On ne se tapera pas d'ulcères

& on ne perdra pas de poids (je fais toujours le même poids – en 5 ans j'ai pas bougé de 2kg) Viens – on sera dans les chemins de fer à la SP [Southern Pacific] ou à SF [San Francisco] – sur les rails, quoi.

La remarque très à propos de Lucien & ta gentillesse¹ sont les seules joies qui m'ont fait chialer comme un veau depuis la naissance de Cathleen (& même avant). Cathleen JoAnne Cassady est née au Stanford Clinic SF Hospital le 7 septembre à 00:49 & elle pesait 3kg 100. Elle est rentrée à la maison en parfaite santé 7 jours plus tard – elle a attrapé une légère roséole – finie – a eu quelques problèmes pour s'alimenter – (je viens d'interrompre cette lettre pour lui donner à manger) – & elle me coûte cher. Elle a un mois aujourd'hui, elle est sortie 3 fois (deux fois à l'épicerie – une fois chez le docteur) & elle pousse bien. Elle mesure maintenant 53 cm & pèse 3,8 kg. Je l'aime comme un dingue.

Le fait que tu sois allègrement cinglé n'était pas lié à la « représentation rigide » de l'état des « véritables fermes »² – c'est là que ça a commencé ; une crise intellectuelle personnelle – je t'ai vu à la tâche et j'ai déjà constaté ta prédisposition pour l'agriculture. Je la ressens encore parfois. Mais ta réaction à la connerie des intellectuels stériles etc. etc. n'était pas ancrée – c'est-à-dire que ça faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas de « point central » fort – une nana, un boulot ; une conviction non idéaliste comme la tienne ne peut naturellement pas « se complaire » dans les ténèbres de la « folie » – tu fluctues, & fluctues magnifiquement – fluctuer est ta vertu.

J'ai respecté ta dignité, ton cœur, quoi d'autre ? – je ne peux pas dire, je prenais simplement mon pied, intérieurement – j'étais perdu parfois à cause de nos représentations personnelles de l'âme, des aspirations tristes, de la joie, etc., etc. – on n'a pas réussi à fusionner parce qu'on était assez mûrs tous les deux

1. Dans sa lettre du 3 octobre 1948, Jack raconte à Neal que Lucien Carr lui a dit : « Tu sais, mon gars, ça devient de plus en plus joyeux tout le temps. » Jack vante ensuite très tendrement les qualités de Neal. (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 158).

2. Dans sa lettre du 3 octobre 1948, Jack écrit : « Quand tu as fait ma connaissance, j'étais tellement coincé dans une représentation "rigide" de l'existence que je refusais absolument de participer ou de croire à quoi que ce soit qui n'eût pas correspondu à cette représentation ; cette représentation était que toute vie qui n'était pas enracinée à la terre (les véritables fermes, figure-toi) était corrompue. Naturellement, bien sûr, sans le moindre doute, j'avais l'esprit dérangé à l'époque. [...] Ce que tu as fait alors : tu as respecté mon cœur, ma dignité. » (*Ibid*, p. 158).

pour avoir nos propres – & distinctes – représentations de la connaissance ; c'est-à-dire – pour chacun d'entre nous notre « connaissance intime » (les choses qu'on tient pour des vérités innées – informulées pour la plupart – le « sens » vraiment profond des choses qu'on ne peut communiquer que rarement à quelqu'un d'autre) est allée trop loin pour qu'on puisse la partager (du moins à cette époque – vu que tu ne t'en sentais pas – au fond de toi – capable) & pour qu'on puisse fusionner comme deux doubles confondus. Aussi, on a découvert notre « âme » l'un sans l'autre – avec d'autres personnes – à différents endroits du pays, etc., etc., en d'autres termes, on n'avait jamais rien fait ensemble après tout – réfléchis à ça, jamais on n'a agi comme une seule et même personne. Ceci dit, évidemment, on n'a pas besoin d'agir, ou de se considérer comme une seule personne ; nan, jamais je ne pense en termes d'« unité » ou d'« intimité ». On ne fait pas qu'« un » – on est juste des amis qui ont quelques goûts en commun, etc.

15 oct. 48

Quand je pense à Chase, je sais que je le *connais* & que j'ai perdu pas mal de mon désir pour lui, mais uniquement parce que je connais le (pourquoi) etc. de notre relation &, bizarrement, je ne suis pas déçu – sauf, peut-être – mais stop, c'est bon ; indifférence, le mot est pas mal pour dire combien je me soucie de Hal – & Temko¹ je ne veux plus en entendre parler – c'est un gros con.

Tu ne peux pas m'apprendre la tristesse² – je n'en ai plus l'aptitude (je sais depuis des années que je n'éprouverai jamais plus aucune tristesse ; je crois que la tristesse est définitivement perdue pour moi – ah, c'est triste.)

D'innombrables façons de lutter – tu en connais plus que moi.

1. Allan Temko, ami de Jack à l'Université de Columbia, n'aimait pas Neal et le qualifiait de « parasite ». Dans sa lettre du 3 octobre 1948, Jack écrit : « Tous les Chase & Temko ne [t]aient pas seulement parce qu'ils ne ressentent pas le besoin de [te] considérer comme leur égal sur un plan social & culturel [...], ce qui est une vanité de leur part que je n'arrive toujours pas à comprendre. » (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p 158.)

2. « Je dois aussi apprendre de toi tes façons de combattre infatigablement, et de moi tu dois apprendre la tristesse. » (*Ibid*, p. 158.)

J'étais vraiment increvable – le sexe me dominait – maintenant, j'adore la musique & je suis impuissant – aucune chatte ne me suffit. Peut-être que ma fille Cathy Jo continuera à me combler & à me rendre fort, du coup.

Tout ce qui précède est des conneries ; je laisse aller mes pensées, ou j'écris sans réfléchir, j'enchaîne juste des trucs abstraits incompréhensibles, un vrai charabia – je vis & pense tellement différemment aujourd'hui que je ne peux plus rien dire du tout.

15 oct – 13 h 43

Jack, je viens d'avoir une « vision » ! – une vraie – oui, & de toi – je n'en avais jamais eu de toi avant – oh, des fugaces de temps en temps, mais celle-là était totale. Une fois j'en ai eu une pure, d'Allen – maintenant c'est toi ! – & bien *réelle* !

Jack, tu es super – vrai, merveilleux, entier – tu as raison ! – Merde, c'est trop beau de savoir qu'il n'y a pas à douter de toi – d'aucune façon.

1 nov. 48, 17h

Viens juste de recevoir ta dernière lettre ; tes demandes pour que je t'écrive sont tout à fait justifiées – mais, je te jure Jack, j'ai été vraiment occupé. 16h sur la route puis 8h de sommeil – 16h à nouveau, puis 8h de relâche – etc., etc. – & ça fait deux mois que je n'ai pas Dormi – (ah, Dormir, la majuscule s'impose). Évidemment, j'aurais dû écrire & ce n'est pas une excuse, mais je ne me sens pas trop mal vu que j'ai tout laissé tomber, & tout le monde – particulièrement toi & Allen – pour essayer de gagner ma vie – 500\$ en sept., 625 en octobre, mais il ne m'en reste que 700. Oh, bon –

Demain c'est le grand jour – « oui » ou « non » au n° 3. Si c'est « non » – on me garde – si c'est « oui » – je perds mon boulot. Je n'enverrai pas cette lettre avant le 3 nov. volontairement, je saurai alors si les élections se sont bien passées ou non. Si c'est bon, je vais fêter ça comme il se doit – (en 3 mois ½ je n'ai pas vu un seul spectacle – rien du tout, à part de la musique dans

une paire de bouges d'ici – d'ailleurs j'ai repéré un super joueur de sax – John, complètement défoncé, qui joue Flip Phillips & Illinois [Jacket] & même Coleman Hawkins – Il est super – presque comme Flip (que j'ai fini par aimer). Je commence enfin mes leçons de sax, 1 dollar l'heure – seulement j'attaque d'abord avec la clarinette, évidemment – une fois que je maîtriserai la technique de la clarinette je pourrai en mettre plein la vue aux saxophonistes de base.)

Écouté récemment Steve Spender¹ parler du Poète dans la Société – pas mal. Tu t'es engueulé avec Jose Garcia Villa², hein ? – C'est qui le décadent aujourd'hui ? J'adore t'imaginer, probablement dans un bar, rabattant le caquet à ce Villa – lui assis en train de se dire : « où il en est ce Kerouac ! de temps en temps il sort un truc bien mais en général il ne fait que m'écouter en grognant quand il est d'accord ; d'autres fois il me pose des questions idiotes – oh bah, je le trouve assez marrant & il sait écouter, mais bon, j'en ai marre, etc. etc. »

Je me base sur le Garcia Villa d'avant – mais je sais que, s'il n'est arrivé nulle part aujourd'hui, il doit avoir perdu cet esprit alambiqué de merde & retrouvé l'amour des choses qu'il avait remplacé par la tolérance envers les choses. Parle-moi de Villa, si tu veux.

Je dois t'écrire une longue lettre à propos de mes « déficiences » – que tu as si bien relevées derrière la superficialité de mes courriers – cette lettre n'est pas meilleure, c'est-à-dire ni plus claire ni plus profonde que les 5 dernières. J'aurai bientôt une bonne explication de la superficialité dont j'ai fait preuve avec toi ces derniers temps. Ne t'inquiète pas de ces « déficiences », des fois ça me repose.

Ton Whitman³ & tes idées sur l'amour sont magnifiques – mais tu sais, c'est drôle – pour la première fois ça ne m'a pas captivé & cette belle prose ne m'a pas fait bander – sublime écriture, putain j'adore, mais quand je lisais je sentais – en quelque sorte, – que j'étais content que des trucs comme ta lettre soient écrits – je n'ai pas besoin de les écrire – de batailler pour les coucher sur le papier – je pensais complètement en

1. Stephen Spender, poète et critique britannique.

2. Poète, nouvelliste et critique philippin, que Jack rencontra à New York à la fin des années 40.

3. Walt Whitman (1819-1892), poète que Jack considérait comme supérieur à Melville.

termes de musique en ressentant le rythme & le pouvoir des mots. Quand tu décris l'amour, je me sens impuissant – je ne suis plus un étalon – ma queue s'est fait la malle – j'arrive plus à bander dur – j'ai la bite irritée à cause des pipes & de la masturbation – je suis nympho, je parle de mon sexe – je dis des trucs dingues pendant l'orgasme, je gémis & je beugle « prends ma grosse queue » etc. – basta.

Regarde sur l'enveloppe si c'est « oui » ou « non » pour l'amendement 3.

P.S. Si c'est « non » sur l'enveloppe – c'est bon pour nous – & tu te ramènes tout de suite – viens à SF Jack.

« Neal vient à New York. Neal vient à New York pour le réveillon du nouvel an. Neal vient à New York pour le réveillon du nouvel an dans une Hudson 1949. »¹

Si Allen a vu Dieu sous les traits de William Blake, c'est sous la forme d'une Hudson 1949 flambant neuve qu'il apparaît à Neal, dans un showroom sur Larkin Street. En une seconde, l'argent durement économisé pour le ranch est dilapidé. Neal veut aller chercher Jack pour le ramener à Frisco.

L'amendement numéro 3 a été voté, il a perdu son travail et il a du temps devant lui. Mais pas d'argent. Qu'à cela ne tienne, Al Hinkle va épouser Helen, qu'il vient de rencontrer, pour qu'elle finance le voyage. Neal se charge de rassembler les papiers nécessaires au mariage. La veille du départ, il met Carolyn devant le fait accompli. Dispute, pleurs, hurlements du bébé. Elle lui ordonne de ne plus jamais revenir. Le lendemain, il l'appelle d'une cabine : « Je t'aime. » Elle lui raccroche au nez. Il a missionné un collègue qui les ravitaillera, elle et le bébé, pendant son absence. C'est ce collègue qui agite sous le nez de Carolyn, comme preuve de la confiance qu'elle peut accorder à son mari, une carte postale envoyée par Neal. De Denver. Carolyn comprend d'un coup qu'il n'a jamais cessé de voir LuAnne, et les raisons de sa dépression.

« Je veux faire une pause ! Je veux manger, je veux dormir ! » Sanglée dans sa robe blanche, ballottée à chaque virage, Helen Hinkle a les nerfs en pelote et les tympans vrillés par les braillements de Neal, qui bat la mesure en accélérant toujours plus. Il fait un froid de chien, mais il a préféré faire installer un poste radio plutôt que de réparer le chauffage de la voiture.

Helen veut descendre. Neal et Al la mettent dans un train pour la Nouvelle Orléans : les Burroughs l'accueilleront jusqu'à leur retour une semaine plus tard. Ils repartent sur les chapeaux de roue, direction Denver : Neal a envie de LuAnne, il faut qu'il la voie. Au diable le marin avec qui elle s'est fiancée, ils passent une de ces nuits dont ils ont le secret. Le lendemain, ils foncent tous les trois sur les routes enneigées pour aller chercher Jack, qui passe les fêtes chez sa sœur à Rocky Mount. Ils vendent le revolver de Al contre 5 \$ d'essence, prennent des auto-stoppeurs en échange de quelques billets. Sept jours plus tard, ils arrivent enfin, exténués et crasseux, les yeux rougis par le thé et heureux de revoir Jack. Ils font un premier voyage pour

1. Lettre de Jack Kerouac à Allen Ginsberg du 15 décembre 1948.

emmener les affaires de Mémère¹ à Ozone Park², retournent la chercher à Rocky Mount et repartent à New York. Trois mille kilomètres avalés en trente-six heures sans dormir : l'absence de chauffage les tient éveillés. Tout comme l'idée de l'énorme fiesta qui les attend chez Allen où se trouvent, entre autres, Lucien Carr et John Clellon Holmes³. Benzédrine, alcool, sexe, musique et discussions sans fin : Neal est euphorique, survolté – incontrôlable.

Tous vivent entassés dans le minuscule appartement d'Allen. La fièvre monte et les poches se vident. LuAnne vend sa bague de fiançailles, Al sa veste en cuir et Jack dépense ce qui lui reste. Neal taxe qui il peut. La Hudson, dont il n'a payé qu'une traite, est presque morte.

Il appelle régulièrement Carolyn, contrainte de déménager et de parcourir des kilomètres avec son bébé pour obtenir l'aide des services sociaux. Elle a beau lui redire que c'est fini entre eux, il répète qu'il est impatient de la retrouver.

« Neal, je suis au courant pour LuAnne.
– LuAnne qui ? »

1. Surnom de Gabrielle Kerouac, la mère de Jack.

2. Quartier de New York.

3. John Clellon Holmes, écrivain que Jack rencontra en 1948. Holmes raconte cette soirée dans son roman *Go*, paru en 1952. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

à Helen Hinkle

10 janvier 1949
[New York]

CHÈRE ÉPOUSE¹;

Tout est enfin résolu. Je sais que nous devrons rester à NY au moins un mois.

Maintenant que c'est sûr, je te joins 15\$ pour que tu viennes à NY sans tarder. Je ne t'envoie que 15\$ parce que c'est tout ce que j'ai. Ton principal souci dans l'immédiat est de trouver les 15\$ supplémentaires pour pouvoir t'acheter un ticket de bus.

Donc, sans tarder: saute dans un bus, descends sur la 50^e (dernière station; le bus arrête aux environs de la 34^e) & appelle à ce numéro: Pl. 8-0425. Après ça, tous tes soucis seront finis. Viens à NY et appelle ce numéro. Ensuite je m'occupe de tout. Compris?

Viens immédiatement à New York & appelle le Pl. 8-0425.

Je t'embrasse,

Al

à William Burroughs

10 janvier 1949
[New York]

CHER BILL;

Allen m'a chargé de t'écrire. (Il est à Paterson aujourd'hui & je veux que cette lettre parte.) Il pense qu'on devrait tous rester ici jusqu'à ce qu'on ait amassé assez d'argent (sans quoi on va t'embêter avec nos bouches affamées quand on viendra te voir).

1. Lettre écrite par Neal pour Al Hinkle.

Donc ne nous attends pas avant le 15 fév. environ. (Jack K. aura fini ses cours, etc.)

Important; de la part d'Allen: « Cher Bill, je veux plus de thé oolong¹. Fais-le passer par Helen (la femme de Al) quand elle viendra, ça économisera les frais d'envoi. Je te le paierai plus tard. Merci. » Surtout envoie un peu de thé. Merci.

à Carolyn Cassady

11 janv. 1949 1h du matin.
[New York]

CHÈRE ÉPOUSE;

Enfin! Tu vas recevoir de l'argent! J'attends 20\$ au courrier de vendredi, & 20 autres samedi, dimanche ou lundi. Ces 40 dollars seront complétés par une autre petite somme un peu plus tard dans la semaine. J'espère vraiment que ça t'aidera un peu.

Courage, petit à petit, jour après jour, un peu d'argent au compte-gouttes. J'espère faire grimper la cagnotte et faire pleuvoir des billets de 10 & de 20\$ – & même arriver à une somme princière comme 35\$ (ou plus) par semaine. Bientôt, chère Carolyn, BIENTÔT.

Je n'ai toujours pas de boulot. Je prévois de te donner tout mon argent (je garderai juste 10 dollars par semaine) & je suis sûr aussi de pouvoir honorer mes traites pour la voiture.

J'ai le cafard. Quand je relis tes lettres je suis complètement déprimé; je ne peux même pas te décrire dans quel état ça me met. Je vais t'expliquer mon plan. J'ai beaucoup réfléchi – essaie de me comprendre: je perdrais un temps précieux en revenant à SF. Je dois rester à NY jusqu'à ce que tu aies assez d'argent pour être à l'abri. Comme ça je garderai mes forces & je travaillerai non-stop jusqu'à ce que tu m'écrives que tu es installée comme

1. De la marijuana.

tu voulais. J'estime les sommes à venir à: 20\$ vendredi, 20\$ lundi (ou avant), 35 \$ vers le 20 janvier & ensuite, de façon régulière, dans les 45 ou 60\$ par semaine, jusqu'à ce que tu n'aies plus de dettes & que tu vives là où tu veux. Je prie pour que tu tiennes jusqu'à ce que je puisse t'aider régulièrement.

J'ai essayé de vendre la voiture, je pouvais en tirer au plus 2000\$ (à peine) & sur les 2000 - 1986,81 auraient servi à payer les traites & il me serait resté 13,19\$ en poche. Je suis coincé avec cette bagnole (à moins de trouver un type qui m'en donne 2200 ou 2300\$). (À NY tu peux acheter une berline Hudson neuve pour 2389 dollars.) Donc je vais prendre soin de la voiture & de toi. Je fais du mal à tous les gens que j'aime - pourquoi ?

NEAL

Les Burroughs contactent Hinkle : il doit venir chercher sa femme Helen au plus vite. La bande se met en route. Saturés de vitesse et manquant de sommeil, ils sont chauds comme la braise. Mais à leur arrivée, l'ambiance est plombée. Bill est excédé par le comportement de Neal, qui s'incruste trop à son goût et tente de tirer profit de n'importe quelle situation. Al reste avec Helen, tandis que Jack, Neal et LuAnne repartent pour San Francisco. Ils volent de la nourriture, de l'essence, échappent de peu à la police. Un jour qu'ils visitent des ruines dans le plus simple appareil, ils entendent le bruit d'une voiture qui approche. Alors que Jack et LuAnne se planquent dans la Hudson, Neal prend la pose pour jouer les statues devant les promeneurs émerveillés.¹

Le panneau de San Francisco à peine franchi, Neal abandonne ses amis sur un trottoir : il veut retrouver Carolyn. Hagards, Jack et LuAnne regardent la voiture disparaître au coin de la rue. En une seconde, une époque prend fin. Ils n'ont pas un sou et nulle part où aller. Au Blackstone Hotel, ils entament une liaison dans la tristesse et la morosité. Ils parlent mariage mais le cœur n'y est pas. Le désir secret qui les unissait à New York retombe comme un soufflé. Jack ne se remet pas de sa déception. Ce voyage, c'était pour Neal, c'était avec Neal. Sans lui, tout est fade.

Neal est tout sourire quand il surgit dans l'appartement vétuste où vivent Carolyn et le bébé. Elle le met dehors. Le lendemain, il insiste : il n'a pas d'argent, Jack non plus, elle doit absolument les héberger. Concernant LuAnne, il nie tout en bloc et s'énerve. Il déteste avoir à mentir indéfiniment.² Neal, Jack, Carolyn et le bébé vivent dans la même pièce. La tension est palpable, le malaise grandit. Jack est à la fois le complice et l'alibi de Neal : c'est pour lui qu'il est parti.

Le jour, Neal vend des casseroles, la nuit il écume les clubs de jazz avec Jack et LuAnne. Le tempo de Slim Gaillard et George Shearing les galvanise : il exprime ce qui boue dans leur ventre.

Neal piste LuAnne, qui flirte avec les propriétaires des plus belles voitures de la ville. Chez Carolyn, l'ambiance est tellement déplorable que Jack rentre à New York. Elle jette à nouveau Neal dehors.

1. L'anecdote est racontée par LuAnne dans son livre de souvenirs (*The One and Only*, 2011).

2. La formule est de Carolyn.

à Allen Ginsberg

3 fév. 1949
[San Francisco]

CHER ALLEN;

Je suis arrivé et j'ai trouvé un bon boulot, mais vu que je ne touche qu'une commission sur ce que je vends, je ne suis pas sûr de me faire de l'argent, en fait je n'ai encore rien gagné, juste déboursé presque 10 dollars pour commencer.

Il me *faut* les papiers de la voiture maintenant. On doit faire les nouvelles plaques, etc., histoire que je ne perde pas la bagnole. Les papiers sont dans la lettre que Carolyn m'avait envoyée. Je l'ai oubliée chez toi quelque part sur ton bureau je crois. Retourne tout s'il le faut, mais trouve-les s'il te plaît, vu que je ne sais même pas si je pourrais en obtenir d'autres mais – enfin tu vois, il faut régler ça.

NEAL

Quelques jours plus tard, Neal arrive chez Carolyn défiguré par la douleur. Il a voulu gifler LuAnne et s'est écrasé le pouce gauche contre un mur. À l'hôpital, il demande quelques pièces à Carolyn pour appeler son ex-femme afin qu'elle lui ramène ses affaires. LuAnne rapplique sur le champ et insiste pour repartir avec Carolyn voir le bébé pendant que Neal se fait plâtrer. Carolyn s'installe au volant de la Hudson cabossée. LuAnne ne se démonte pas : « C'est moche de t'avoir plantée comme ça pour partir à New York ! »

Les deux femmes traînent leur Adonis jusqu'au canapé. Il vomit, il grelotte, ça fait des heures que ça dure. LuAnne refuse que Neal loge avec elle à l'hôtel : son marin l'attend.

Codéine, piqûres, Neal ne remonte pas la pente. Il ne peut plus travailler. Il devra vendre sa voiture, LuAnne lui échappera. Et comment rembourser ce collègue venu approvisionner Carolyn pendant son absence ? Un matin, dans un état second, il se rase le crâne.

Carolyn trouve un nouveau travail et Neal s'occupe de leur fille. Il l'emmène chaque jour au parc pour de longues balades... souvent accompagné de LuAnne. À la maison, finies les discussions animées, chacun se cache derrière son livre. Carolyn se demande comment lui annoncer qu'elle est à nouveau enceinte.

à Allen Ginsberg

15 MARS 1949
[San Francisco]

CHER ALLEN ;

Et voilà, ce sont les Ides de Mars et ton bon à rien, ton pitoyable César Cassady se trouve à nouveau face à un de ses Rubicon bidons. Pourvu que les dés ne soient pas jetés, je suis une pâte pourpre¹ sans volonté ou moyens de les jeter ; je me suis cassé la main. Je suis gaucher et j'ai envoyé une gauche à LuAnne en plein front, me suis fracturé 4 os à la base du pouce. Cette « fracture de Bennet » a nécessité trois moussages de plâtre, plus des radios etc., ce qui m'a fait passer, en 3 jours, 21 heures horribles assis sur un banc super dur. Tout ça a fini par une opération pendant laquelle cet idiot de docteur slave m'a fourré une broche en acier sur toute la longueur du pouce en passant sous l'ongle pour créer une traction suffisante et que, avec l'aide d'un grand fil de fer posé le long du plâtre, les os soient suffisamment étirés pour leur permettre de se ressouder sans se déformer. C'était il y a un mois, on enlève le plâtre la semaine prochaine ; espérons que je ne garde aucune raideur, parce que j'ai peur qu'avec mes gros doigts et mes grosses articulations cette merde au pouce m'empêche de progresser au sax autant que j'aurais dû. Ton gentil petit mot est arrivé à point nommé ; tu sais, je suis en train de faire des plans pour cette année et ta proposition bouleversante de m'accueillir m'a touché. Je t'en suis d'autant plus reconnaissant que je suis assez isolé en ce moment. Je suis seul et inquiet parce que mon goût de l'action semble m'avoir déserté. Agir en poursuivant un but est devenu quasi impossible pour moi. Je mène la vie morne d'un simple d'esprit, les trucs intellectuels, l'émotion, tout résiste à mes tentatives. Un discours long ou compliqué, une logique cohérente, la tournure littéraire d'une conversation ; tout ça me dépasse. Je suis apathique sans raison particulière. Je reste assis comme la statue de Rodin

1. Neal fait sans doute allusion à la marijuana qu'il fumait, qui faisait partie de la « famille pourpre », originaire de Californie et réputée donner un bon « high » cérébral.

avec le bras gauche qui pend (le front du Penseur fait faux), je soupire en regardant par la fenêtre, au-delà de la ville – vers l'est – puis vers le nord, l'horizon, les nuages, les rues en contrebas. On ne peut pas aller plus à l'ouest ; j'ai le moral dans les chaussettes.

Joan est cassante, sa spécialité c'est de casser les gens d'un air blasé. Avec ses rires aigus et ses petits sous-entendus, elle arrange tout à sa sauce. Tu sais tout ça, pas besoin de développer. Mais bon, si tu veux un exemple, eh ben on m'a dit que Julie a les cheveux collés de crasse ; oh et puis merde, la désagrégation des schémas classiques (ici l'éducation d'un enfant) a entraîné Joan dans un monde où le ravitaillement en benzédrine conditionne complètement sa façon d'assurer au quotidien. ETC. Je l'aime.

17 mars 1949

CHER ALLEN ;

Saint Patrick ; je chasse mes serpents¹, que la paix s'ensuive ou non : j'adore ça.

Je suis débarrassé de LuAnne, mes amis sont mes amis ; mais j'ai un enfant. Elle est toute mon âme, magnifique et parfaite – elle vient tout juste de se lever, je m'interromps pour l'embrasser. DONC. Je reste avec mon enfant aussi longtemps que possible, c'est là ma place ; et ensuite : le monde, toi, le saxophone, et l'âpre bataille pour réussir. Tu sais, c'est très clair pour moi : je m'occuperai de Cathy aussi longtemps que Carolyn me le permettra, peut-être toujours, je l'espère ; quand elle coupera les ponts je vivrai d'autres vies ; d'ici là – je suis responsable de Cathleen JoAnne.

Ah Huncke mon cher, très cher, mon alter ego, toi seul ne ferais...²

1. Selon la légende, Saint Patrick a chassé les serpents d'Irlande.

2. Herbert Huncke et Allen vivaient ensemble à New York.

Au 29 Russell Street où ils viennent d'emménager, Neal traîne toute la journée dans le kimono de Carolyn, un cigare aux lèvres. Ses imitations du Major Hoople se font rares. L'os de son pouce est infecté, il a un kyste à la jambe, souffre de toux chronique et la pénicilline ne le calme pas. Pour couronner le tout, LuAnne a épousé son marin.

Embauché pour rechaper des pneus malgré sa main handicapée, il met trois semaines à boucler une lettre pour Jack¹ et reprend l'écriture de son roman autobiographique.²

Allen, Vicki Russel et Al Hinkle sont arrêtés pour recel de marchandises³, Burroughs pour détention de narcotiques et d'armes à feu. Tous sont incarcérés sauf Allen, interné en psychiatrie.

Hartcourt Brace verse une avance de mille dollars à Jack pour *The Town and the City*. En mai, il emménage avec sa mère à Denver pour réaliser son rêve de l'Ouest et vivre dans les pas de Neal. Mais Neal n'est plus là. « J'ai erré dans Denver l'autre nuit à la recherche de Pommy⁴. [...] Au fond de Denver, au fond de Denver, tout ce que j'ai fait c'est mourir. »⁵

1. Jack utilisera cette lettre dans *Sur la Route*.

2. *The First Third*.

3. L'épisode est raconté dans *Go de Holmes*.

4. Dans plusieurs romans de Jack, Neal apparaîtra sous le nom de Cody Pomeray.

5. Lettre à Allen Ginsberg, juillet 1949.

à Jack Kerouac

3 juillet 1949
29 Russell St.
[San Francisco]

CHER JACK;

Dans un sens, c'est trop con que tu quittes NY, tu vois, parce que quand Al Hinkle et Jim Holmes sont partis il y a quelques semaines pour regagner le Maine, ils ont promis de s'arrêter à NY pour te transmettre toutes les excuses soigneusement rédigées que j'avais préparées.

J'ai frappé LuAnne au front le 2 février et je me suis cassé le pouce gauche juste au-dessus du poignet. Le plâtrer n'a pas été facile et a demandé trois moulages différents, 23 heures en tout à attendre assis sur des bancs durs etc. Avec le dernier plâtre, ils ont posé une broche dans le pouce. En avril quand ils m'ont enlevé le plâtre la broche avait infecté l'os et j'ai développé une ostéomyélite devenue chronique et je me fais à nouveau opérer demain, si ça rate (un mois immobilisé dans le plâtre) on m'amputera du pouce gauche.

Je me suis occupé du bébé pendant que Carolyn travaillait, de février à juin. Fin mai j'ai cru que mon pouce était suffisamment remis pour que je puisse bosser. Carolyn a quitté son emploi et le 1^{er} juin je suis allé travailler chez Goodyear comme mouleur de pneus rechapés. Boulot super dur et une vraie fournaise mais j'aime bien. Je vais sûrement me faire remercier mardi quand je vais arriver avec la main plâtrée. Goodyear va être dans une sacrée merde vu qu'ils n'ont personne pour me remplacer. Évidemment Carolyn n'a pas trouvé d'autre boulot donc on n'a pas de revenus et quand les cinquante dollars que j'ai seront liquidés -

LuAnne a épousé Ray Murphy qui a affûté un couteau et sillonne la ville pour me retrouver et me trancher la gorge. Il s'en est fallu de peu deux fois de suite, il est allé à Liberty Street juste après que je sois parti, et il y a trois jours il a réussi à avoir mon numéro de téléphone ici et il a appelé pour essayer d'avoir mon adresse. Si cet enculé réussit à trouver

ma maison et est assez dingue pour m'agresser, je tuerai ce bâtard.

Le marché du travail à Frisco est très mauvais, mais je vais quand même contacter différentes fabriques de chaussures et le syndicat pour voir s'il y aurait des possibilités pour ta mère. Je t'enverrai l'info bientôt.

Ne vas pas en Chine. Il y a un type chez Goodyear qui en revient, il a passé 25 ans là-bas. Tout est difficile en Chine ; il en sait quelque chose. Le boulot, la météo, le pays, et les putes sont vraiment horribles.

Ma superbe, ma magnifique, ma fille chérie tient debout toute seule 30 secondes d'affilée maintenant. Elle pèse 10 kg et mesure 76 cm. J'ai réalisé qu'elle est à 31,25 % anglaise, 27,5 % Irlandaise, 25 % Allemande, 8,75 % Néerlandaise, 7,5 % Écossaise. 100 % merveilleuse.

Pour le bop, essaie le Five-Points à Denver, le Rossonian Hotel et deux trois endroits en face sur Welton entre la 26^e et la 27^e rue. Il doit y avoir un ou deux endroits au centre ou au nord de la ville, là où vivent les Chicanos. Sinon cherche simplement de bons juke-box.

Bizarre, cette nuit, long rêve avec Slim Gaillard¹. On se rencontrait à l'hôpital. (Passé tellement de temps dans les hôpitaux que j'en rêve.) Les femmes énormes et bouffies couchées sur les lits me dégoûtaient, avec la bidoche rouge de leurs ventres à l'air. Elles n'avaient pas de peau, juste la chair à vif infectée comme du bœuf pourri. Je traversais le couloir et je fonçais jusqu'à un arbre dehors pour gerber. La pelouse était complètement barbouillée de la merde verte que je venais de vomir. Je ne voulais pas salir mes fringues et je réussissais à traverser en titubant pour aller m'allonger. C'était un hôpital de comté et il y avait des pauvres qui attendaient partout dans le hall d'entrée, et qui me regardaient. Un groupe d'hommes noirs accroupis se tenait près de l'endroit où je venais de m'écrouler. Je reprenais des forces et je restais allongé à les observer. Ils parlaient tranquillement. Je me souviens que je savais que c'était Slim simplement parce que ses gestes étaient plus lents que ceux

1. Bulee «Slim» Gaillard (1916-1991), jazzman capable de jouer de plusieurs instruments à la fois et d'improviser comme personne. Il s'exprimait dans une langue imaginaire, le «Vout». Ses performances frénétiques rappellent l'attitude de Neal dans la vie et sa façon d'écrire.

des autres, et à cause de son air moqueur. Quand je me suis approché de lui il m'a dit qu'il m'attendait. Tu imagines ce que j'éprouvais, un mélange d'admiration et d'impuissance à être proche de lui. J'étais incapable de lui dire à quel point je me sentais crétin de ne pas lui témoigner mon admiration de façon cohérente. Le rêve finissait comme ça, j'étais assis en train de contempler son visage, en espérant réussir à lui parler.

Lundi 4

Bonne nouvelle ! J'ai vu le docteur ce matin et il a dit que je pourrai travailler avec la main dans le plâtre.

Samedi 16, minuit

Nom de Dieu, je viens d'entendre ce grand George Shearing, tu te souviens du dieu Shearing, Jack ? Dieu Shearing et Diable Gaillard. C'est nous, Jack, un mélange de George et de Slim. L'image qu'on se faisait de George, un Dieu aveugle ; de Slim, un Être voyant –

Ma main pue. Une odeur infecte imprègne l'atmosphère à des kilomètres à la ronde. Le plâtre est lourd. La sueur rend mon pouce tout visqueux et il colle au pansement. Je fais un boulot *impossible* ; ce job est si dur qu'il met complètement à plat deux gars costauds qui ont leurs deux mains ; je lance des pneus de camion d'une seule main dans la frénésie de réussir un exploit. Ça m'épate.

Ta deuxième lettre, une note, un ton de folie délibérément exprimé ; mais plus encore, délibérément entretenu ; si ta feuille avait été plus petite, cette note tenue n'aurait pas existé. Les notes volontairement tenues peuvent être pauvres mais, comme en musique, ce sont de loin les plus difficiles, et les plus intéressantes.

J'ai un million d'images, toutes personnelles et fragmentées, elles ne durent qu'un instant intense, et quand elles se produisent une seconde fois elles en suscitent de nouvelles. Et je passe d'une trouvaille à l'autre, en me disant que j'y reviendrai pour

jouer avec ceci ou cela. Évidemment, je ne me laisse jamais aller à ce petit jeu vu que quand j'y reviens, la première image est dissoute et avec elle la possibilité de la saisir avec enthousiasme. Je suis un chasseur d'images malhabile galvanisé par les détails ironiques que mes pensées décèlent partout. Béni soit ce qui est tordu – merde à la bénédiction, simplement pardonne. Oh, foutaise, je suis juste désolé de ne pouvoir – t'écrire TU PIGES ?

Tout le monde prie pour les hommes de Dingle Island. Pour apaiser leur triste sort. Rejetés nus à Dingle ; ils se branlent.¹ Forcés à se tripoter ; leur oreille interne ne se nourrit que d'amygdales d'anguilles femelles (t'sais, le truc qui t'électrocute.) Leurs yeux sont si élaborés qu'ils ne voient que du coin de l'œil. L'Ordre du Jour de ce couvent des Purs Ulcères est de faire Pénitence pour ces hommes ravagés dans leur chair. Les créatures n'ont plus d'os ni de matière solide excepté le cartilage de leur nez. Le mieux pour t'éclater avec le petit Chaperon Rouge. Assieds-toi sur le pot chaque soir, pousse, obtiens le saint Reliquat de Merde.

Six vairons dans la mare, avec des têtards tout autour. Qui sera l'élu ? Moi j'espère, moi j'espère, moi j'espère ; pas moi ; peux pas me retenir.

Avez-vous bien coulé votre bronze ces derniers temps ? Vos assauts ont-ils été authentiques ? Je dois insister auprès de vous tous sur l'extrême importance de couler son bronze comme il faut. Cette mission est la priorité du Haut Commandement. Transmettez ces Ordres.

Arrête de sourire, c'est un crime, ok ? On va choper ce rat et tu vas nous dire où il est. Sam, amène la fille. OK, lady, c'est ce type ?

Classification 3-A, Cassady le dingue-de-Jazz a le cul endolori.² Sa femme lui fait des injections quotidiennes de pénicilline pour son pouce, ce qui lui donne de l'urticaire vu qu'il y est allergique. Il doit recevoir 60 000 unités d'élixir de Flemming sur un mois. Pendant ce mois il doit prendre un comprimé toutes les quatre heures pour combattre l'allergie provoquée par l'élixir. Il doit prendre de l'Aspirine Codéiné pour soulager sa douleur au pouce. Il doit se faire opérer d'une jambe à cause d'un kyste

1. « Cast up naked on Dingle ; they Dangle » : Neal aime les allitérations, il écrit à l'oreille et improvise, ce qu'il faisait oralement pendant des heures, même quand il ne prenait pas de benzodrine.

2. Tout ce passage sera repris par Jack dans *Sur la Route*.

enflammé. Il doit se lever à 6 heures du matin lundi prochain pour aller se faire détartrer les dents. Il doit voir un podologue deux fois par semaine pour se faire soigner. Il doit prendre du sirop pour la toux tous les soirs. Il doit constamment se moucher et renifler pour se déboucher le nez, qui s'est affaissé juste sous l'arête, là où une opération l'avait abîmé il y a quelques années. Il doit perdre un pouce le mois prochain, du côté de son bras lanceur¹.

Carolyn est maintenant enceinte de 5 mois de notre deuxième enfant. Si c'est un garçon je l'appellerai Jack Allen Cassady. Si c'est une fille je l'appellerai Carolyn Jean.

Bill à la frontière, Allen à l'asile, Huncke en taule, Jack à Denver, Neal tout au bout du pays. Ici l'horizon c'est la mer. Je suis allongé à la lisière, l'Ouest absolu. Frénétique Frisco, oui, Folle Frisco, oui, Funeste Frisco. Frisco de folie frivole ; Frisco du rififi flippant. Frisco de la Fossilisation. Frisco : futur furieusement façonné.

Ton livre vendu ! Je suis là à réfléchir à mon euphorie et à la meilleure façon de te l'exprimer. Je n'ai qu'un mot : Heureux, Heureux, Heureux, oh putain Heureux, Merde, je suis si Heureux. Je suis Heureux.

Allen ; j'imagine des choses. Je veux savoir ; comment et pourquoi ? Les détails, je veux les détails. S'est passé quoi ?

Bill je savais qu'il finirait au Texas, Huncke aussi, pas surprenant vu qu'il s'était déjà refait coincer. Mais Allen ? Comment, pourquoi, où, etc.

Deux choses ont brouillé la réalité : la vente de ton livre et l'internement d'Allen. Le spectre des puissances extérieures, que j'ai volontairement fuies depuis trois ans, surgit à nouveau. Ça a beaucoup plus de sens pour moi aujourd'hui, pas directement mais d'un point de vue philosophique, si tu veux. La vente de ton livre signifie le succès, ou, comme on dit dans la cour des grands, la reconnaissance. Ça a une portée directe sur l'idée d'implication constructive et tout ça. Tu comprends, les bons points, etc. Quant à l'internement d'Allen, il parle de la force qui a si douloureusement entraîné Lucien, et toi dans une certaine mesure. C'est cette force que j'ai réussi à fuir depuis trois ans,

1. Terme de baseball.

bientôt quatre. En préambule, avant d'en venir au fait, je dirais que j'ai bien peur que tu ne saisisses pas la profonde implication qui a été la mienne dans ce mode de fonctionnement négatif. Toute cette bataille pour ton livre, ton implication constructive, a été ta priorité. Même pendant ta période à l'asile avec Big Slim¹, même pendant ta mise en cause dans l'affaire de Lucien², etc., ton ancrage le plus profond a été cet engagement dans l'écriture qui t'a immanquablement projeté dans l'autre camp. Le camp de l'engagement grâce à ta mère, ton père, et d'autres. Pour être franc, tu n'es pas allé en prison assez de putains de fois pour cauchemarder qu'on t'arrête à nouveau. Tu n'as jamais été vraiment obsédé par le fait qu'année après année tu échapperais de moins en moins à l'étau de la loi. En bref, toi tu n'es jamais allé où Huncke se trouve aujourd'hui. Je ne suis pas allé non plus où H. se trouve, en tout cas pas les premières années. J'ai volé plus de cinq cents voitures entre 1940 et 1944. On m'a arrêté trois fois pour ça. Bonne moyenne comme tu vois, pas de quoi se mettre martel en tête. La première fois qu'on m'a arrêté c'était pour des plaques d'immatriculation. Attends, oublie un moment le paragraphe qui précède, j'ai envie de me rappeler du passé. Si je ne reviens pas sur tous les points ci-dessus etc., oublie. Donc, voilà une brève chronique de mes arrestations. Mes antécédents.

Mon premier boulot, c'était livreur à vélo dans les environs de Denver. J'avais rencontré là-bas un type qui s'appelait Ben Gowen avec qui on avait pris l'habitude de voler tout ce qui nous passait sous le nez quand on roulait dans sa Buick 27, tôt le matin. Un des premiers trucs qu'on a fait a été de défoncer la bagnole du principal du lycée, une autre fois on a piqué des poulets à un type qu'il aimait pas, une autre on a démonté une voiture et on a vendu les pièces détachées. Je lui ai racheté la Buick pour 20\$. Ma première voiture ; elle n'était pas conforme au niveau des freins et de l'éclairage, alors j'ai décidé de l'immatriculer dans un autre état histoire de ne pas me faire arrêter. Je

1. En 1943, Jack a passé quelques semaines à l'hôpital psychiatrique pour échapper à ses obligations envers l'US Navy dont il a finalement été renvoyé. Il y a rencontré William Holmes Hubbard, alias Big Slim, un ancien joueur de football.

2. Jack a été incarcéré en août 1944 pour complicité dans le meurtre de David Kammerer par Lucien Carr. Voir note de la lettre du 27 mars 1947 ([page XX](#)).

suis allé à Wichita, Kansas, pour faire faire les plaques d'immatriculation. En rentrant à la maison en stop, les plaques planquées sous mon manteau, je suis passé par Russell, Kansas. Je marchais dans la grand-rue quand un founard de shérif qui devait me trouver un peu jeune pour faire du stop m'a accosté. Il a découvert les plaques et m'a bouclé avec un lascar du coin qui devait être là depuis la nuit des temps vu qu'il ne pouvait pas se nourrir tout seul (c'est la femme du shérif qui le faisait manger) et qui passait la journée entière assis à saliver et à baver. Après une enquête, des trucs gnangnan genre interrogatoire sur un ton paternel avec revirement brutal pour me foutre la trouille à grand renfort de menaces, une étude graphologique, etc. ils m'ont relâché et je suis rentré à Denver en stop. Quand j'y repense, je me rappelle de pas mal de coups que j'ai faits mais pas beaucoup des arrestations qui ont suivi, mais je crois que c'était ma deuxième arrestation. J'étais allé à Indianapolis pour le Grand Prix automobile de 39 puis à South Bend pour voir Notre Dame et en Calif[ornie] direction L.A., et tous ces périples solitaires en stop m'avaient fait comprendre que le bon plan c'était de marcher le jour et de voler une bagnole à la tombée de la nuit pour prendre du bon temps. Quand je suis rentré à Denver c'était devenu une habitude et tous les soirs je dormais dans une baignoire ici ou là et le matin je cherchais un pote qui m'inviterait à manger et après j'allais voler une bagnole pour ramasser des filles à la sortie des écoles. Il fallait que je change de voiture en milieu d'après-midi mais dans tous les cas je choisis une fille et je passais la nuit avec elle dans les montagnes, et je regagnais ma baignoire à l'aube. J'en ai eu ma claque de tout ça et j'ai décidé de retourner en Calif[ornie]. Je connaissais un type, un certain Bill Smith, qui voulait m'accompagner. Un jour du printemps 41, j'avais à peine 15 ans, on a volé une Plymouth à Stout sur la 16^e Rue. On est tombés en rade juste en arrivant à Colorado Springs. J'ai marché environ un bloc et j'ai repéré une Buick 38 garée sur le trottoir, je l'ai prise, j'ai récupéré Bill et on est repartis. En traversant Pueblo j'ai vu une voiture de flics qui nous suivait et j'ai proposé qu'on se barre en courant mais Bill n'a rien voulu savoir. Ça n'a pas loupé, ils nous ont arrêtés, n'ont pas gobé un mot de notre histoire et nous ont cofrés. Une fois au poste j'ai compris pourquoi on s'était fait choper

aussi vite : j'avais piqué la voiture du procureur de Colorado Springs. Une heure plus tard il est venu récupérer sa voiture et nous a embarqués pour qu'on soit jugés. Ils ne voulaient pas croire que Bill s'appelait vraiment Bill Smith parce que ça faisait faux nom. Ils ne voulaient pas croire non plus qu'il faisait du stop comme je le disais. J'avais de la Vaseline sur moi pour mes lèvres gercées et le flic nous a lorgnés d'un sale air avant de nous demander si on s'en servait pour s'enfiler. On nous a bouclés trente jours à la prison du Comté de Springs avant de nous faire passer en jugement. Le père de Smith est venu et nous a fait libérer. Une fois de plus je suis rentré à Denver.

L'arrestation suivante a eu lieu un an après. À l'époque j'étais retourné habiter chez mon frère¹ mais je ne bossais pas et j'avais repris ma routine de vol de bagnoles avec filles à la clef chaque soir. Quand je suis parti de chez Jack, j'ai emménagé avec un certain Bill Mackley (j'avais déjà habité avec lui). On est à nouveau repartis direction la Calif[ornie]. Cette fois Mackley et moi on n'a eu aucun souci jusqu'à Albuquerque. On s'est fait rincer par un horrible déluge (des trombes d'eau). On est restés en rade pendant deux jours, personne ne nous prenait et on ne trouvait pas de bagnole à voler. On a passé la nuit dans une rotonde ferroviaire. Bill voulait rentrer, moi aussi. J'ai repéré un médecin qui garait sa Buick en urgence devant l'hôpital. J'ai foncé, sauté dans la bagnole et récupéré Bill et on est repartis direction Denver. 160 bornes plus loin on était bourrés à cause de la bouteille qu'on avait trouvée sous le siège et Bill a voulu prendre le volant. À 130 km/h on a glissé vu qu'il pleuvait toujours et on s'est retrouvés dans le fossé. On est rentrés à pied. À l'automne 41 je flirtais avec Brierly et je vivais chez son oncle & sa tante. Je volais toujours des voitures avec Ben Gowen et je les désossais. Une nuit, on s'est retrouvés sur un parking où j'avais garé une super bagnole quelques mois plus tôt, en été. J'ai jeté un œil et, crois-le ou non, la bagnole était là. On n'y croyait pas et on s'est faufilés comme des anguilles jusqu'à elle. Comme tu sais, Jack, si tu laisses une super bagnole sur un trottoir du centre-ville, elle est retrouvée en quelques jours. (Toi qui connais Denver, le parking est sur Lawrence Street

1. Jack Kenneth Daly, demi-frère de Neal, avec qui il a vécu de 1936 à 1939.

entre la 19^e et la 20^e rue.) Bon, en tout cas ça faisait 5 mois que la voiture n'avait pas bougé et personne ne l'avait retrouvée. On était dingues. Ça voulait dire que la voiture était nickel et qu'on pourrait la maquiller pour la garder. Les gosses du coin avaient joué dedans et l'avaient un peu démontée, ils avaient abîmé le poste radio etc. mais on a réussi à la démarrer, on a regonflé les pneus à une station et on est –

Je viens de m'arrêter pour relire la dernière page – écrite dans la précipitation, débile : j'arrête. J'ai été arrêté 10 fois et je me suis tapé en tout 15 mois de taule pour six condamnations.

Dim. 17, soir

Assis sur mon cul endolori dans ma cuisine devant un match de base-ball, avec ma fille qui gazouille, ma femme qui arrose la pelouse, le ventre rempli de deux dollars de steak. Y'a un nouveau livre, « Escape from Reality » de Norman Taylor, vraiment intéressant, qui traite de toutes les formes de came, héro, coke, etc. Je l'ai acheté et je l'ai donné à [Jim] Holmes (qui est devenu complètement accro au thé) comme cadeau d'adieu. Content que Hal et toi vous vous soyez retrouvés ; j'espère qu'il fait des trucs géniaux. J'imagine que Brierly s'est casé en douce au festival d'Aspen ; manager en charge d'hommes jeunes qui assurent le transport de femmes qui ne le sont plus. J'ai jamais cessé de l'aimer, le vieux. C'est comment Central City cette année ? Ed White est toujours à Paris ? Quoi de neuf ?

Sam. 23, Minuit

J'ai essayé de te téléphoner la semaine dernière mais l'opératrice m'a dit que la ligne au nom de Davidson avait été coupée. Donc je me suis dit que je ferais mieux de t'envoyer ça. En passant, je t'ai écrit 4 lettres depuis que t'as quitté SF. L'une d'elles, particulièrement bonne, parlait de la St Patrick et des Ides de Mars. Une autre qui a fini consumée par les flammes était un carnet de route réalisé avant que je me casse la main. La dernière, c'était des petits morceaux de papier, comme des fragments

que j'avais assemblés pour te les envoyer. Quand j'écris une lettre je la laisse traîner quelques jours et ensuite je la jette parce qu'elle n'est plus d'actualité, c'est pour ça que t'as pas eu de mes nouvelles.

Tremperai plus mon biscuit nulle part, y'a plus de crème dedans de toute façon. Basse, batterie, piano, guitare, tenor, alto (les bonnes clarinettes font les deux), trombone.

Autant le dire ; j'ai commencé un livre – encore. La nouvelle arrive un peu tard, c'est en mai que j'ai écrit. Le prologue est à peine commencé – 4 pages¹. L'ai pas touché depuis que j'ai pris mon boulot le 1^{er} juin. Très chiant : histoire familiale, suis remonté jusqu'en 1910 quand mon papa avait 17 ans.

Hey, toi et moi on n'a jamais taquiné le ballon, échangé des balles, etc., et je pourrais te montrer mon magnifique lancer. 65 mètres au foot, et une distance incalculable au base-ball, j'ai impressionné l'adversaire pas mal de fois grâce à un « coup » spécial dont je me servais quand on lançait des pierres et tout. Manque de bol, comme la plupart des gauchers, je ne suis pas toujours très précis.

Mardi 26

Viens de commencer « Docteur Faust » de T. Mann ; contrairement à ce que disent les critiques c'est ce que j'ai lu de meilleur de lui, à part « La Montagne magique » peut-être (que j'ai lu quand j'étais jeune et qui m'a beaucoup influencé). Bizarre de découvrir que son dernier livre commence exactement comme le mien.

Hier on m'a posé un nouveau plâtre. Le pouce va mieux et on va sans doute le sauver, même si son extrémité restera en bouillie et sans os ; on saura ça quand on enlèvera le dernier plâtre (le sixième, à cause de mes conneries).

Hier soir j'ai reçu une vraie lettre d'analphabètes de Holmes et Hinkle, qui sont à Portland, dans le Maine. Ils demandent de tes nouvelles et des nouvelles d'Allen. Envoie-leur un mot, hein ? Leur adresse : James T. Holmes, 223 High St., Portland, Maine.

1. Ce « prologue » qui raconte l'histoire de son père et de sa mère ne figurera que dans la deuxième édition de *The First Third* en 1981.

Je dois aller bosser maintenant. Je t'aime ; écris-moi encore s'il te plaît, je suis seul. Dis à ta Mère que si elle veut vraiment travailler ici, je vais chercher et je te tiendrai au courant au plus vite. Tu sais comme les choses changent et peut-être qu'on n'a plus besoin de voir du côté de la fabrique de chaussures et du Syndicat. Je veux qu'elle sache que je n'ai pas oublié l'amende pour excès de vitesse à Washington.¹ Dieu la Bénisse ; sincèrement Jack, je l'adore quand je repense au jour où je l'ai trouvée toute seule, y'a une paire d'années, en train de fabriquer ce tapis avec des vieux morceaux de tissus, à attendre que tu reviennes de Frisco. Salut pour de bon cette fois, je dois filer.

NEAL

à Jack Kerouac

[Fin juillet 1949
29 Russell St.
San Francisco]

CHER JACK :

Je viens de recevoir ta lettre ; je comprends bien et alors que je termine de la lire, je sais que je dois me décider.² Je pense aux différentes opportunités que tu as d'aller dans l'Est, à Detroit, NY etc. Je sais que je devrais te laisser partir, je sais que je n'ai rien à t'offrir, je sais que je n'ai pas de raison valable de te demander de venir me voir. Pourtant, si tu as quelques semaines de libres, si tu veux bien aider ton frère, si tu peux supporter l'épreuve de venir et d'être déçu – alors viens s'il te plaît. Je suis tellement excité en tapant cette supplique sur ma

1. En emmenant les meubles de Mémère à Ozone Park, Neal avait été arrêté pour excès de vitesse. La mère de Jack avait payé l'amende pour lui éviter la prison.

2. Jack a touché une nouvelle avance de son éditeur et propose à Neal de partir avec lui en Italie en janvier 1950.

machine. Je-, bon, je ne sais pas quoi dire putain; j'ai pas l'esprit clair, je veux juste que tu sois là. Je veux que tu viennes vivre chez moi, je veux que tu sois là pour qu'on puisse tout écouter ensemble, la musique, les bruits de la rue, etc.

Bon, sérieusement, j'ai cette vaste petite maison de cinq pièces, il y a plein de place et des lits et à manger et des radios et une machine à laver et un jardin et un réfrigérateur, etc. Je ne vais pas travailler pendant au moins deux semaines; figure-toi qu'après trois semaines supplémentaires dans le plâtre, mon pouce n'a pas réagi au traitement et jeudi dernier ils ont décidé de l'amputer – juste la première jointure. Je me fais donc opérer lundi matin. Carolyn travaille toute la journée y compris le samedi et on aura la maison pour nous. On pourra écouter de la musique, parler, etc., etc., et le soir bop, boîtes nègres de dingues, etc. C'est le moment idéal Jack, maintenant, pendant que je suis sans boulot et sans obligations, pendant que je ne peux pas repousser cette décision en me réfugiant dans le quotidien, etc. Tu dois venir me voir maintenant, tout de suite, chaque jour compte. Je serai libre au moins pendant ces deux semaines et on pourra en profiter au maximum. Je ne fais aucune promesse, je ne dis pas ce qu'il en ressortira, je ne le sais pas moi-même, mais tu dois venir me voir, c'est maintenant que j'ai besoin de toi (je ne te fais pas du gringue, surtout que c'est moi qui ai besoin d'aide) ce que je veux dire c'est que je veux passer deux semaines de vacances parfaites avec toi, des vacances pendant lesquelles toi et moi on décidera de ce qu'on fait; je veux des vacances pleines de discussions et de bière, de cigares et de blagues de cul, de soirées où il se passe des trucs dingues, etc. Je veux surtout qu'on se décide.

Je peux rien dire de plus, il faut que tu viennes. S'il te plaît viens, j'insiste; la météo est idéale, c'est l'exemple typique du truc qui se fait au moment idéal dans un endroit idéal. C'est vraiment le moment, viens maintenant, pas d'hésitation, fonce et viens à SF, considère tout ça comme notre dernière chance (ou la première, en fait) ou ce que tu veux, mais viens s'il te plaît.

En lisant certains passages de ta lettre, je réalise à quel point ce que j'écris est pauvre et combien je laisse des trucs en plan, exprimant du coup l'inverse de ce que je veux dire. Je te dirai tout ça quand tu seras là, je m'arrête là.

T'entends ? Quand tu seras là, j'ai dit. Donc tu dois arriver, tu dois te ramener ici. Tu peux compter sur un endroit où loger, de la nourriture, des trucs à faire.

Je sais que je te force un peu la main, je ne veux pas t'obliger ; je sais que tu comprends mon sentiment d'urgence sans que j'ai à faire tout ça. Si tu peux Jack, viens s'il te plaît. Je n'ai pas d'argent à t'envoyer, putain. J'en aurai un peu le 8 mais tu seras déjà là. (j'espère)

Je fonce poster ça ; je te répète simplement : pense à toutes les bonnes raisons de venir ici, multiplie-les par dix, et imagine ma joie, et, espèce de vieil enculé indécis, apporte « Sur la Route »¹.

Le six, quand tu descendras du bus sur la septième et Market, traverse et chope le tram de O'Farrell St., et descends à Hyde and Union St., reviens 40 pas en arrière, tourne à droite dans une ruelle appelée Russell, arrête-toi au 29, sur ta gauche, et frappe à la porte.

NEAL

1. Il ne s'agit pas encore du livre qui rendra Jack célèbre mais d'une de ses multiples ébauches sur laquelle il peinait depuis des mois.

Jack débarque un soir d'août. Carolyn, qui comprend que son mari va à nouveau lui échapper, sanglote dans l'obscurité de sa chambre. Pour Neal et Jack, ce sont de folles retrouvailles. Night-clubs, marijuana, filles et virées sans fin. Ils sont comme deux gamins dont la joie pulvérise la réprobation douloureuse de Carolyn. Quelques jours plus tard, à bout de forces et espérant les faire réagir, elle leur ordonne de débarrasser le plancher.

« Neal, viens avec moi à New York. » Hirsute dans le petit matin, sa valise défoncée au bout du bras, Neal regarde intensément Jack. « OK, mais en passant par Denver. Je voudrais voir mon vieux. » Ils descendant la colline, direction l'appartement des Hinkle : il faut trouver une voiture.

Helen est là avec quelques amis. Neal subit les foudres moralisatrices de chacun. Au milieu de ce tribunal improvisé, il murmure comme à son habitude un chapelet de *oui oui oui* en faisant le mariole. Il ne se plaint pas, ne s'explique pas, il a une foi inébranlable dans la vie.

Ils débauchent Helen pour une virée de deux jours à San Francisco, au terme de laquelle Neal et Jack prendront le large. Juste avant leur départ, Helen arrache une page d'un vieil agenda de 1947 et écrit sous la dictée de Neal un mot d'adieu pour Carolyn.

à Carolyn Cassady

Août 1949
[San Francisco]

CAROLYN

M'en vais aujourd'hui – t'embêterai plus jamais. Je ne reviendrai pas dans un mois pour qu'on recommence tout à zéro encore une fois – j'en tremble, j'en tremble !

Voilà quelques dollars pour toi. Tu n'en recevras pas d'autres avant septembre.

Mes affaires restées à la maison – fais-en ce que tu veux.

Je pars à Denver, à Detroit et à New York et ne reviendrai jamais à Frisco.

Entre parenthèses, je ne vais *pas* voir LuAnne – sais pas où elle est.

Écrit par Helen Hinkle

Neal

À l'arrière de la Plymouth qui file vers le Colorado, Neal et Jack discutent à bâtons rompus. À l'avant, les autres passagers avec qui ils sont censés voyager jusqu'à Denver les regardent de travers. Le lendemain, c'est Neal qui prend le volant et les regards virent à l'épouvante. Il tient une allure folle, prend des virages impossibles et frôle les camions, c'est de la sorcellerie.

À Denver, fin du covoiturage. Neal veut retrouver son père, l'entendre parler de son enfance. Un vague cousin l'envoie sur les roses : « Pour nous, tu n'existes plus. » *Oui oui oui*. Cuites, fiestas, discussions ; l'euphorie est encore au rendez-vous. Neal est aperçu au volant d'une décapotable puis, dix minutes plus tard, à l'autre bout de la ville dans une berline. Il lève des filles, conclut dans des parkings, leur propose de le rejoindre à New York ou de l'épouser. Il parle sans respirer, braille sa joie, jette la voiture d'un inspecteur contre un arbre et échappe à la police. Parfois aussi, il se cache pour pleurer.

Ils rallient Chicago en 17 heures – 1 800 kilomètres – avec une Cadillac qui lâche à l'arrivée, le compteur explosé après un détour dans le fossé. Ils vont applaudir George Sherring et reprennent la route, Détroit, Long Island...

En septembre, ils sont à New York. Mémère les accueille à Richmond Hill. Neal travaille comme employé de parking et envoie régulièrement de l'argent à Carolyn. Il souhaite un heureux anniversaire à sa petite fille, mais n'envoie aucun mot d'explication. Lors d'une soirée, il rencontre Diana Hansen¹, diplômée en philosophie et en esthétique, tout droit sortie de l'establishment new-yorkais. Séparée de son mari, elle a un appartement à Manhattan. Il s'installe de suite chez elle.

« Bonjour Carolyn, je suis Diana Hansen, je vous appelle de la part de Neal pour vous demander de divorcer. J'attends un enfant de lui et on doit se marier au plus vite. »

Fin juin, c'est une Carolyn intimidée qui se présente au tribunal de San Francisco pour régler le divorce. Helen, qui a vécu avec elle jusqu'à la naissance de Jamie², est son témoin. « Où est Monsieur Cassady ? » demande le juge. Carolyn va répondre mais l'avocat la devance : « Au Mexique, pour obtenir un certificat de mariage. » Carolyn et Helen sont bouche bée.

1. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

2. Melany Jane Cassady, dite Jamie, née le 26 janvier 1950.

En fait de certificat pour accélérer le mariage avec Diana, c'est surtout du thé et des sensations fortes que Neal va chercher avec Jack, Al Hinkle et Frank Jeffries¹. Torse nu au volant, il mène le bal des discussions, interroge, relance, veut connaître chaque détail de la vie des autres. Chauffés à blanc, ils parlent des livres qu'ils ont lus, de la nécessité de vivre chaque expérience à fond, avant de mettre leur philosophie en pratique dans un bordel de Mexico. Durant quelques heures, ils tutoient Dieu. Défoncés, ils traversent la jungle mexicaine où Neal s'écroule de fatigue. Jack ne dort pas. Il voit un grand cheval blanc fendre les hautes herbes en direction du corps de Neal, l'éviter miraculeusement avant de disparaître dans la nuit.

À Mexico, Jack est terrassé par la dysenterie. Neal l'abandonne à sa fièvre et aux soins de Bill et Joan Burroughs : les chemins de fer le rappellent dans l'Ouest. Les papiers pour le mariage ne sont pas valides, mais Neal s'en fiche. À New York, le 10 juillet, il épouse Diana Hansen et devient bigame. Témoins : Allen Ginsberg et John Clellon Holmes. Deux heures plus tard, il est dans un train pour San Francisco. Il va retrouver Carolyn et ses enfants.

1. Ami de Jack à Denver.

à Diana Hansen Cassady

13 juillet [1950]
San Francisco, Californie

TRÈS CHÈRE ÉPOUSE,

T'écrire est très difficile. En traversant le pays j'ai pensé à des phrases, des parties de paragraphes, etc., à mettre dans ma première lettre. À la place, ça – que dire ? Je sais une chose, tu me manques tellement que je me demande, parfois, ce que ça ferait de te toucher à nouveau. Je veux commencer par ta fente – tes deux raies, et me perdre en plongeant dans ton corps pour atteindre l'essence de ce suc que ma bouche aimerait retrouver.

C'est plus étrange que ce que tu imagines, mes pensées et la manière dont elles gravitent autour de toi et prennent ton visage et ta façon de voir les choses – non, ce que je veux dire c'est que ces temps-ci, quoi que je voie (une mère & son enfant etc.) ça suscite immédiatement des émotions & cette façon de penser à toi.

Ma chérie, tu te souviens que je t'ai dit que j'aurais du mal à t'écrire – pourquoi ? Parce que je n'ai qu'une disposition à ton égard, tout ce qui me ramène à toi y est reversé & c'est de cette façon *uniquement* que je pense à toi. Mes seules pensées sont des pensées d'amour. Dois choper le train.

Avec tout mon amour,

NEAL

Neal arrive chez Carolyn le 14 juillet. Il fait lentement le tour de la maison sans répondre à ses questions. « Ma belle, c'est bon d'être chez soi ! » Il l'enlace, cajole ses filles, comme si rien n'avait changé. Il veut revenir vivre avec elles. Mais Carolyn tient bon et il emménage dans un hôtel des bas-quartiers.

à Diana Hansen Cassady

19 juillet [1950]
[San Francisco]

TRÈS CHÈRE ÉPOUSE ;

On m'a appelé avant que je trouve l'occasion de t'écrire. Je rentre tout juste de mon premier trajet – durant lequel un serre-frein & moi on s'est retrouvés coincés entre deux trains & j'ai évité le pire uniquement grâce à mes nerfs d'acier (haha). Lui on l'a emmené chez le toubib la tête défoncée. La vie est dure.

Henry Funderfuck¹ a perdu la boule on dirait – en tout cas je ne devrais pas bouger demain et le 21. Ne t'en fais pas pour le courrier si tu as envoyé le chèque – je l'aurai – enfin j'espère. Les 90 jours que tu es en train de vivre sont bien plus difficiles que tous ceux que j'ai pu connaître – mais tu es libre de faire ce que tu veux ; moi je ne l'étais pas.

Si tu peux te déplacer – venir ici en vacances – rentrer pour la naissance du bébé – alors tout sera réglé. On aura de l'argent, une fois mon premier voyage terminé j'aurai 29\$, ok ? Envoie-moi mes deux chemises & ces chaussures noires de chez Regal dès que je t'aurai donné une adresse fixe. Je pense rester dans cet hôtel une paire de jours, sais pas. Écoute, inutile de souffrir – viens me rejoindre & oublie toute cette tension à l'idée que je te baratine. Si tu peux rester jusqu'aux vacances, bien. Alors tu seras libérée de ces conneries, et j'aurai de l'argent.

On se comprend suffisamment l'un l'autre pour tenter ce pré-requis à une vie commune. Ces prérequis – salopes de lettres, ah ! – pré-requis, putain, conditions préalables – ah fait chier. Quoi qu'il en soit, viens & bats-toi à mes côtés, c'est tout ce que je te demande – tu dois me faire confiance je peux y arriver, je peux réussir à organiser notre vie, non seulement pour qu'elle soit assez solide pour qu'on élève notre famille, & même qu'elle le soit toujours plus, pour surmonter la terreur de nos façons de faire respectives – mais aussi pour que tu viennes, et comme ça on pourra planifier ensemble la façon dont notre vie future doit

1. Henry Funderfuck était un voisin des Hinkle au 230 Divisadero Street.

s'engager afin de se diriger dans cette voie où – tu le sais, j'espère – nous serons ensemble. C'est à ça qu'on doit parvenir en premier; vivre ensemble pour obéir à Dieu & poursuivre notre petit bonhomme de chemin & nous trouver nous-mêmes, dans l'obligation de surmonter tout ça. Bon sang, il faut d'abord qu'on soit ensemble, qu'on commence par faire avec tous nos handicaps.

Encore une fois (chère Diana, douce femme, je t'aime), on va y arriver – que tu y crois ou non. J'ai confiance maintenant & je me sens plus fort; viens le 20 ou avant & sauve-moi & sauve le monde, il nous appartient désormais.

Je t'embrasse,

N.

à Jack Kerouac

20 juillet 50
[San Francisco]

CHER JACK;

Enfin – lis ça & écoute.

D'abord, dans l'ordre chronologique :

Parti de Mex[ico] City tôt le matin. La chaleur & les souvenirs de notre virée dans le Sud me plongeaient dans un état de rêverie. Conséquence de la différence entre être avec toi & Frank [Jeffries] & être seul, mon attention se focalisait sur les jeunes Mex. que je croisais ; je comparais avec les gars des US. Me suis fait entuber une fois, je suis sûr, en prenant de l'essence – bon, d'1 ou 2 pesos seulement.

Long voyage par le col de ces montagnes incroyables ; arrêt à basse altitude pour me décrasser (fournaise et humidité). Un peu inquiet pour la marchandise¹ – la Voiture commençait à montrer des signes évidents de fatigue, à partir de là je ne pouvais plus espérer grand-chose d'elle.

Rallier C[iudad] Victoria, l'esprit absorbé par la planification

1. Neal rapportait de la marijuana.

minutieuse de la façon dont j'allais m'y prendre pour trouver Gregorio G., a été horriblement long. J'ai bien roulé pour être sûr d'arriver pile à la tombée de la nuit. Dévalé la pente de la colline, avec son monastère, au sud de la ville.

Vu que je dormais quand on s'était arrêtés à l'aller, il fallait que je retrouve de mémoire l'architecture particulière de la station-service où je devais le rencontrer.

Tout est soigneusement rangé dans un coin de ma tête mais je réalise que j'ai à peine commencé à raconter l'histoire ; même si je suis sûr d'être capable de l'écrire – je ne vais pas le faire, pour une raison simple : les lettres tombent parfois entre les mains de crétins qui gagnent leur croûte en s'inspirant des méthodes des détectives des U.S.

Donc, – en une seule phrase. De longues pleurnicheries solitaires jusqu'à ce que la providence m'envoie Gregory juste au moment où j'allais arrêter de chercher & partir.

5 niveaux particuliers & distincts de choses vécues cette nuit-là, comme : apprendre l'anglais à 2 gamins devant un troisième dont l'instruction se résumait à l'aptitude à s'occuper de l'étal de fruits de son père décédé. Passage par le Wakikii Bar, le plus génial de tous – Wouah ! 2 hallucinations différentes & encore plus longues, en même temps. Monté à Elitch Garden¹ avec la nouvelle Victoria, le meilleur shit que le monde ait jamais créé. Autres incidents : l'alternateur est tombé en rade & je suis resté coincé pendant deux heures avec le patron d'une station-service. J'en passe & des meilleures & je continue : après Victoria, pour des raisons que j'expliquerai plus tard, j'ai poussé jusqu'à la jungle par des routes qui ont bousillé mes amortisseurs arrières & j'ai dormi à poil. Toujours plus d'hallucinations, & piqûres d'insectes – claqué à l'aube. Des heures de secousses jusqu'à Linares, où je me suis arrêté pour faire changer la courroie du ventilateur et réparer le carburateur, dans le même garage. 12 heures, pendant lesquelles 2 gamins mexicains de 12 ans ont essayé de remettre les amortisseurs en place – ont fini par y arriver. Gros pourboire.

Semé le chef de la police & le shérif adjoint de Linares à Monterrey. Quitté Monterrey à la nuit & roulé les dernières 250 bornes

1. Référence au parc d'attractions d'Elitch Garden à Denver, où Neal et Jack fumaient de la marijuana.

jusque N[uevo] Laredo sans phares & sans pouvoir m'arrêter sinon la voiture n'aurait pas redémarré.

Enfin passé la douane & direction l'hôtel & dormi longtemps. Repris la route après avoir réparé l'alternateur. Toute une journée à traverser le Texas, Houston de nuit, à l'aube j'ai eu des problèmes avec la voiture que je n'arrivais pas à identifier – les mécanos non plus – j'ai fini par comprendre ce qui clochait une fois sorti de Lake Charles, en Louisiane. L'essieu s'était détaché du pont arrière. Vendu la voiture pour 32 dollars & me suis envolé pour NY à bord d'un avion quadrimoteur Constellation, après 14 heures passées à la Nouvelle Orléans. Super voyage & la belle vie.

21 jours de solitude à NY à part Di[ana] le soir, pendant lesquels 50g se sont évaporés. Des prises de tête sans fin pour décider de l'avenir – et au final, 4 jours et 4 nuits à travers le pays à bord de vieux Streamliners¹ grâce aux billets que la Southern Pacific m'a envoyés par télégramme pour revenir bosser ici à San Francisco.

Passé 4 heures avec mon frère Jim² à Kansas City & 24h avec Beverly Burford³ & Ed White à Denver.

Ed & moi on se comprend. Il m'a dit qu'il avait fait la connaissance de E. Gardnens après que toi & moi & Franck on soit partis, Beverly & lui se draguaient à mort à l'époque. On a parlé d'avenir & échangé nos points de vue, qui valaient ce qu'ils valaient, jusqu'à ce que je parte. Beverly s'est lâchée et on a passé une super nuit à baiser – Ed & elle avaient arrangé le coup – dès qu'Ed est parti elle m'a poursuivi à l'étage jusqu'au lit, elle & l'autre putain de nana dormaient ensemble. Pour ça, elle sait y faire.

Pendant mon premier trajet aux chemins de fer, un serrefrein que je connais bien & moi on se tenait sur la voie entre un train de marchandises qui roulait & le train de voyageurs où on allait monter.

Une fois le train de marchandises passé, un convoi de wagons surchargés a déboulé dans notre direction (alors que la locomotive

1. Trains à grande vitesse en circulation depuis les années 30.

2. James Robert Daly, demi-frère de Neal.

3. Beverly Buford, sœur de Bob Buford avec qui Jack aura une brève liaison cet été-là.

de notre train arrivait) & voyant qu'il fonçait droit sur nous ça m'a filé un électrochoc & j'ai rassemblé toute mon énergie pour le regarder bien en face avant de m'aplatis contre notre train ; je me suis éraflé le nez sur la porte mais j'en suis sorti indemne – Pas mon collègue ; une fois le wagon de queue passé, je me suis retourné et je l'ai vu couché sur le ballast, pris de convulsions et battant des jambes comme un lapin agonisant. Je l'ai allongé sur un banc deux quais plus loin & j'ai demandé au conducteur du train de voyageurs d'appeler une ambulance & un docteur.

Il avait le crâne défoncé, du cou jusqu'au sommet de la tête, d'une oreille à l'autre ; il était en bouillie. Barbouillé de sang, il tenait encore sa casquette et impossible de desserrer l'étau de ses doigts. Une fois monté dans le train de passagers, j'ai mis au moins 10 minutes à m'endormir, j'étais complètement secoué. Dans l'Ouest, mieux vaut faire gaffe où tu mets les pieds.

Hinkle est à San Luis Obispo. Carolyn & les bébés, impossible ! Diana démoralisée. Je lui dis de venir mais elle ne se décide pas. À part ça tout va bien.

Et Frank ? Bill, Joan, les enfants ? Lu ta lettre à Allen & J. Holmes quand je me suis marié avec Diana à Newark, 2 heures avant de monter dans le train direction Saint Louis & l'Ouest. Vu Alan Harrington¹, on a bien discuté. Je le cerne mieux.

N.

1. Écrivain et ami de John Clellon Holmes, que Jack a rencontré en 1948.

à Diana Hansen Cassady

27 juillet [1950]
c/o Hinkle
230 Divisadero St.
SF Californie

Lis ça lentement s'il te plaît – bon Dieu, essaie de comprendre que je t'aime et que j'arrive pas à écrire

CHÈRE DI, MON ÉPOUSE

Viens & aide-moi. L'énorme difficulté à faire entrer ta vie et la mienne dans une routine indispensable – vu les circonstances – est une horrible galère qui dure depuis tellement longtemps que si tu n'arrives pas très vite mes crises d'urticaire vont recommencer. (Ça m'a démangé en haut de la cuisse droite alors que je réfléchissais à notre vie, à toi – & à ce qu'on devait faire.) Viens le 20 au plus tard. Tu m'as dit que tu me laisserais prendre toutes les décisions, l'atroce difficulté d'avoir à le faire seul rend capitale ton arrivée la plus rapide possible.

J'ai beaucoup de mal à fonctionner aussi. Vraiment, sans ta présence ici pour reprendre en main l'organisation de notre vie, ce qui me permettrait de reprendre l'organisation de la mienne, je vais retomber dans le dilemme que tu connais si bien, celui où les parois des terminaisons nerveuses qui entourent mon squelette vont se mettre à pulser, avec ma chair qui d'autant loin que je me souviens a été le fléau de toute mon existence, & vu ce qu'elle est capable de me faire faire, je tremble à l'idée de ce penchant, ça m'écrase, ce penchant de tout un chacun – à souffrir, etc.

Il faut que tu comprennes que mes théories réfutent énormément de choses – tu vois, mon esprit doit trouver quels mots choisir, et ce pour chaque chose que j'écris. Les mots me viennent d'abord à l'esprit (filtrés) et réfutent nécessairement toute autre structure logique. Ça m'obsède, je suis complètement accro, viens vite s'il te plaît & ça te changera les idées. J'ai besoin que tu sois là pour te parler, m'amuser avec toi & t'emmener où je vais. Tout ça demande tellement d'efforts, ce qui fait l'âme d'un

homme (tu sais, pour aller au paradis) est déterminé par le pourcentage mathématique précis des efforts qu'il fait pour vivre, c'est-à-dire – cette terre, notre réserve de nourriture, notre maison, produit toutes les pulsations chimiques nécessaires à notre existence. C'est comme pour le soleil: il bombarde l'homme (comme l'étincelle dans le moteur à combustion: les voitures). Ces deux interactions devraient se répondre – elles le doivent, & me vient l'image d'une valve, d'une valve humaine (cherche ce que c'est) (demande à Robert¹) qui répond à la vie & gagne directement le paradis & plus honnêtement que les valves humaines qui sautent dans un tas d'autres directions – l'enfer, etc. Dans ce cas, tout en travaillant dur, tu récoltes la mort et la maladie – la folie, etc., tu vis.

Les paragraphes nés de ce processus rompent le flux, la pensée change continuellement, convertir les images en mots est, de par leur nature, impossible (depuis toujours – les images s'entrechoquent continuellement, & le temps de développer une ébauche précise de ce qui se passe dans le cerveau antérieur – on tape du pied un peu trop fort et on écrase tout). La vie est tellement exigeante, la capacité d'être à la hauteur est le Critère de la Foi en Dieu. On ne peut pas l'ignorer & c'est la seule chose valable pour tous les êtres humains – la santé, la folie, les nerfs, le bide, la queue, tout est réel, c'est-à-dire tout devient l'âme de l'individu, son histoire médicale, etc., etc.

Où est New York? Comment trouver, dans mon esprit, la façon de choisir les mots qui expriment ce que je sais? Comment va Diana? Vraiment, comment va-t-elle? Qui connaît mieux le goût de sa chatte – je connais aussi le nectar de son ventre. Mais comment quelqu'un peut-il réellement connaître un autre que lui-même. Suffit – (complètement arriéré ce mot – suffit. Tout à fait le genre de mots choisis pour couper court et sauter à un autre paragraphe – signe que l'esprit refuse de poursuivre le processus pénible de transformer en mots les images recueillies à chaque seconde. Ça me rappelle trop ces 2 dernières années – peux pas écrire – Proust peut.)

Les choses ne peuvent jamais être dites sans malentendu; ce n'est pas une question d'intelligence mais de sensation; sensation

1. Robert Tappan, cousin de Diana qui vivait avec elle et sa famille à North Tarrytown, New York.

que chacun choisit (on peut faire le choix d'une dimension de moindre intensité – nos capacités persistantes à rêver sont basées sur la force à saisir un sens dans une dimension plus vaste. Ces choses qu'exige notre nature, ces exigences engendrent d'autres exigences qui, une fois exprimées, ne correspondent pas à l'idée originelle qu'on se faisait de soi – d'où la difficulté à décider où est le chemin) & une fois ce choix effectué, dans les années précédentes & à chaque instant, l'étoffe dont nos rêves sont faits¹ reflète nos choix antérieurs, quand ces choix viennent se heurter à l'âpre tâche de maintenir ces rêves au royaume de la laborieuse réussite dans la vie, & de recueillir ces fruits que nous portons chacun dans notre ventre. Bon, cette analyse globale se mue en un processus plus vaste d'obsession de toi qui fait que je souffre de frustration, de frustrations de toutes sortes, à cause des schémas qui te conditionnent & qui, dans la façon dont tu me perçois, rendent difficile la possibilité de te faire voir les choses (quelles qu'elles soient) – & la connaissance que tu as de moi doit évoluer vers cet état de compréhension dans lequel je me trouve (pas évident de vivre avec) au fur et à mesure que tu changeras pour moi & que je changerai pour toi.

Pour le bouleversement de nos plans concernant le retour à Tarrytown c'est OK mais tout n'est pas encore réglé. Voilà où on en est – vu la conjoncture du boulot & pour être le plus précis possible – ça va se passer comme ça: Il y a trois possibilités. Voilà ce qu'on va faire dans l'ordre 1,2,3:

1. dans tous les cas je serai à SLO [San Luis Obispo] à partir du 15 novembre. Quand mon contrat sera fini, je ne sais pas quand en décembre, j'irai directement à San Rafael & j'essaierai de bosser pour les chemins de fer de la Northwestern Pacific. Si ça marche j'y resterai le plus longtemps possible, sans doute jusqu'en juin – Mais c'est pas sûr. Ils sont super stricts là-bas, ils n'aiment pas les jeunes serre-freins & en plus le boulot peut s'arrêter n'importe quand. Mais si j'entre à la NWP & que je gagne bien, je chercherai une maison pour nous, sinon le 1^{er} mars au plus tard tu utiliseras le billet que je t'aurai envoyé en décembre (valable 90 jours & qui expirera aux alentours du

1. Référence à *La Tempête* de Shakespeare: «Nous sommes de l'étoffe dont les rêves sont faits.»

15 mars) pour venir dans l'Ouest & on vivra au 230 D[ivisadero]¹ aussi longtemps que tu voudras. Si au bout d'un moment tu en as marre, on trouvera une maison pour toi.

Ça c'est le plan 1, qui dépend entièrement de la NWP & de ta venue ici – quand tu veux après janvier, puisque tu allaiteras & pour donner à Bébé le plus de forces possible, & vu que j'aurai des billets pour N.L. Cassady & sa femme, Jack pourra venir avec toi s'il a envie de traverser le pays gratos. Je te suggère d'attendre fin février ou le 1^{er} mars parce qu'Helen Hinkle ne sera pas au 230D avant & il faudrait sûrement qu'on trouve un endroit pour un mois environ, à moins que j'aie de l'argent évidemment & que j'aie suffisamment de bol pour trouver tout de suite une maison pas chère. Alors OK pour que tu viennes plus tôt, c'est le Plan 1 & le plus plausible j'espère.

Plan 2 : mon contrat se termine, rien à la NWP, je vais à El Paso (ou dans les environs) & je bosse sous contrat jusqu'au 1^{er} mars. À ce moment-là toi & peut-être Jack traversez le pays & allez au 230D & vous vous y installez. Tout le temps que tu y seras tu ne travailleras pas, tu continueras seulement à allaiter et à t'occuper de l'enfant le mieux possible & tu retaperas l'appart & tu t'organiseras comme tu veux pour ton boulot, & tu chercheras une maison si tu veux. Le 1^{er} mars j'irai à Phoenix & je bosserai pour gagner le maximum jusqu'au 1^{er} mai & si Jack est dans les parages on ira à Mexico & je serai à SF au plus tard fin mai, & on aura 6 mois à nous.

Plan 3 : Si rien aux chemins de fer (impensable) ou seulement dans les régions les plus froides du pays (Salt Lake, Portland, etc.) ou si pour toute autre raison (si tu me manques trop, s'il y a un problème quelconque, ou si je suis viré, ou si je ne gagne pas assez pour vivre et vous envoyer le nécessaire à toi & Carolyn, ou une connerie dans le genre) ça ne marche pas dans l'Ouest ou dans le Sud, alors je reviendrai à Tarrytown pour le restant de l'hiver & on y vivra jusqu'en mai, ensuite on reviendra à SF & je bosserai à la SP [Southern Pacific] – il est possible que je travaille aux chemins de fer dans l'Ouest jusqu'à la fin de mon contrat à Phoenix fin avril & ensuite j'irai immédiatement dans l'Est, où tu resteras jusqu'à ce que j'arrive.

1. Chez Al et Helen Hinkle.

J'arriverai le 1^{er} mai & je t'aiderai à faire les bagages & à te préparer à traverser le pays & quand tu seras prête, j'irai chercher Jack & j'irai à Mex[ico] City avec lui en voiture & on te retrouvera fin mai à SF. La seule chose qui pourrait faire capoter ce plan serait que le billet des chemins de fer ne soit plus valable, mais je peux toujours obtenir une prolongation ou en avoir un autre, donc c'est pas vraiment un souci. Le truc c'est que si tu peux rester à Tarrytown jusqu'à ce que j'arrive le 1^{er} mai, évidemment le 230D tombera à l'eau pour mars & avril vu que les Hinkle n'y seront pas & qu'on devrait alors sans doute payer un loyer pour rien. En fait, on ne peut rien prévoir avant la fin de mon contrat, donc ça ne sert pas à grand chose de faire des plans à part pour savoir de façon ferme et définitive que je choisirai une de ces éventualités, en fonction du boulot que je trouverai et de comment j'irai :

1. Tenter les chemins de fer de la NWP.
2. Tenter le Sud-Ouest, El Paso, Tucson, Douglas, Tucumcari, la compagnie ferroviaire du Texas & de la Nouvelle Orléans, n'importe où au Texas, etc.
3. Si je ne gagne rien, je viens dans l'Est aux environs de janvier.
4. Pourrai venir dans l'Est dans tous les cas le 1^{er} mai si pas de boulot ailleurs ce mois-là & t'aider à te préparer pour déménager à SF & prendre Jack.

Mais je me dis que, quoi que je trouve comme boulot, tu verras, je serai à SF le 1^{er} mars au 230D & j'y resterai aussi longtemps que tu voudras. Bon, tu vois le tableau ? On se verra peut-être en janvier, dans tous les cas en mars ou au plus tard le 1^{er} mai, voilà. Tu pourrais venir dans l'Ouest, peut-être plus tôt, en janvier de préférence, ou le 1^{er} mars, peut-être pas avant le 1^{er} mai. Voilà. Dans 6 mois on sera ensemble. Tout ça, bien sûr, fout une putain de pression à Carolyn. Personne ne peut lui demander d'attendre je ne sais où de juillet prochain à janvier 52. Donc, même si nous avons vraiment rompu & que j'ai voulu retourner chez elle (à cause des circonstances & vu le manque de garanties actuelles dans le boulot), j'ai réussi à la quitter pour de bon & je suis parti pour toujours. De mon côté c'est OK, si seulement ça pouvait l'être du sien ou si elle pouvait se trouver un mec. Mais, sans déconner, alors que c'était toi qui n'étais pas en forme &

qu'elle en était revenue à de meilleures intentions, vous avez changé toutes les deux votre fusil d'épaule & il y a eu un tel revirement dans vos attitudes que tu as désormais une putain de force comparée au gouffre dans lequel elle s'est à nouveau enfoncée. La dernière fois que je l'ai vue elle traversait une sale dépression, pas seulement à cause de moi ou parce que je m'en allais, mais parce qu'elle n'arrivait pas à trouver le moindre courage pour faire quoi que ce soit. J'ai peur pour elle. Elle parle d'abandonner les enfants mais elle peut pas, de rentrer à la maison mais elle peut pas, de nous donner les enfants mais elle peut pas, de travailler mais elle peut pas, de trouver un homme mais elle peut pas, de tenir le coup mais elle peut pas. De m'aimer mais elle peut pas. (Les 10 jours, ou 7, où j'ai été là-bas, on n'a pas eu un seul moment de paix, de compréhension ou d'amour, ni aucun plaisir.) Elle réalise qu'elle est fautive & que, même si elle essaie de toutes ses forces, elle n'arrive pas à se sentir bien avec moi ni à m'aimer suffisamment pour arrêter d'être chiante & de me gueuler dessus. Même si on était restés ensemble & qu'il n'y avait pas de Diana, elle pense qu'elle n'y arriverait pas de toute façon, a fortiori si elle doit m'attendre 7 ou 12 mois. Elle ne peut vivre ni avec moi ni sans moi, ni avec les enfants ni sans eux, ni avec ses amis ni sans eux. Elle est mal. Elle est tellement loin de la réalité, tellement aveugle, elle refuse de voir quoi que ce soit de bien en toi & donc tout ce que tu pourrais lui écrire serait simplement mal interprété & ne donnerait rien de bon. Alors un conseil: ne lui écris pas, c'est tout. Bon sang je me sens mal vis-à-vis d'elle, j'ai été le plus gentil possible mais j'étais tellement en rogne que j'ai craqué devant le raisonnement insensé qu'elle tenait à propos de la vie. L'horreur ! Alors comment lui dire que c'est fini entre nous – elle & moi – quand il y a peu de temps encore on espérait se remettre ensemble – pour toujours. Si elle pouvait s'en sortir seule, & que ça soit bénéfique pour les gosses, je serais OK. Mais ces gosses ! Putain, elle les bousille, eux, & elle-même, & toi & moi – je ne pense pas qu'elle soit assez forte pour construire une vie suffisamment saine pour elle & les gosses. Pas vu comme je suis instable moi-même. Mais elle est persuadée que je n'ai absolument aucune considération pour elle & les enfants, & pire, que je fais passer tout le monde avant elle & en gros que je ne suis

que de la merde ; quand je suis cool avec elle & que tout va bien, vraiment bien, c'est juste à ce moment-là qu'elle commence à être insupportablement chiante, qu'elle montre sa putain de mauvaise humeur & qu'elle commence à me jeter, alors, vu qu'elle a assez de bon sens pour savoir ce qu'elle fait & ce que ça signifie psychologiquement & que ça prouve qu'on ne peut pas y arriver quelle que soit la gentillesse dont je fais preuve, à cause de son comportement & ainsi de suite, alors tout s'écroule & il devient évident qu'il faut qu'on se sépare & je recommence à me dire : quel que soit le prix à payer, une décision doit être prise ! Mais non, la minute qui suit on s'enlise à nouveau dans ce bourbier. Et rebelote, rebelote, rebelote, rebelote, pouah.

T'écrirai à l'hôpital. Bonne chance ma belle. J'ai conscience de ta valeur plus que tu ne le penses ou que je peux te le montrer, c'est juste que j'ai peur de parler parce que ma façon d'exprimer mes émotions est si inconsistante que mes déclarations d'amour ne font que blesser la plupart des femmes.

Quoi qu'il en soit je t'aime.

N.

Neal s'installe au foyer des cheminots de Watsonville, à l'extrémité de son trajet régulier. À peine arrivé, il téléphone à LuAnne qui accourt et trouve un job dans un drive-in. La ronde des crises reprend. Neal passe des heures à la surveiller depuis une cabine téléphonique. Le reste du temps, il est chez Carolyn. Un jour, elle lui remet un colis qui vient d'arriver à son nom. Il découvre un exemplaire tout frais de *The Town and the City*, le roman de Jack.

à Diana Hansen Cassady

12 août 1950
Foyer de Pajaro
410 Salinas Rd
Watsonville, Californie

CHÈRE DI,

Enfin, bon Dieu, enfin ! Me voilà débarqué. Tout ce merdier que j'ai dû supporter est enfin fini. Voilà les dernières instructions pour ton arrivée. J'ai enfin réussi à me décider (& j'ai été pris aux chemins de fer) à gagner de l'argent. Une vraie bataille, content que ça soit fini.

Primo : Envoie toutes mes affaires via le Railway Express (l'agence d'ici est juste à côté) au serre-frein N.L. Cassady, Foyer de Pajaro, Watsonville Junction, Californie. Essaie d'envoyer la malle – paie si tu as l'argent. Tu sais, la propriétaire d'ici est tellement gentille que je détesterais qu'elle ait à payer le livreur & en plus, quand la malle arrivera, tu seras déjà là & on vivra dans les beaux quartiers & la propriétaire sera embêtée si je n'habite plus ici, or ça sera le cas. Si tu n'as pas l'argent, ne t'en fais pas, envoie simplement mes affaires contre remboursement.

Secundo : emballe toutes tes affaires & celles du bébé – juste au cas où. Mais fais-le – au cas où. Qui peut prévoir le sombre avenir ; Al Hinkle s'est fait dépouiller cette nuit. Surtout prépare tes affaires pour les envoyer au cas où je gagnerais plus

d'argent ici (aux chemins de fer de la NWP [Northwestern Pacific] ou ailleurs) après novembre ou décembre en gros. Sinon, on retournera à Tarrytown pour le gamin & ta mère & ta grand-mère & pour moi & toi & pour Dieu tout puissant.

Tertio: Saute dans un avion, loue une bagnole à l'aéroport direction SF. Une fois à SF va immédiatement à l'angle de la 3^e & de Townsend Streets & prends le train 78 (le Del Monte) qui part à 15h (heure de la Pacific Standard), 16h heure d'été à SF. Si tu arrives à SF avec plus d'une heure d'avance sur le train, va au dépôt de bus Greyhound à l'angle de la 7^e & de Market Street & prends le premier bus (il en part un toutes les heures environ) pour Watsonville. Quand tu descends du bus attrape n'importe quel bus de Watsonville qui va sur la Rail Road Avenue (à côté du dépôt; demande au chauffeur) & descends au foyer. Si tu chopes le train, marche deux blocs jusqu'au foyer Pajaro. Une fois que tu y es – c'est réservé aux hommes – entre & tu verras mon nom sur le tableau & va dans ma chambre s'il n'y a personne dans le hall. S'il y a quelqu'un, demande Sarah Howard, la propriétaire, & dis-lui que tu es ma femme, & attends que je revienne. Ça a l'air compliqué mais ça ne l'est pas. Prends simplement un train ou un bus, roule 160 km & va au foyer & attends-moi. Je serai sûrement rentré de ma tournée quand tu arriveras de toute façon. Je ne peux pas venir te chercher parce que je dois rester ici pour ne manquer aucun appel & gagner encore plus d'argent; on en a si désespérément besoin (en plus je ne sais pas à quelle heure tu arriveras.) Quoi qu'il en soit, tu as mon adresse fixe donc tu peux écrire ou appeler en cas d'urgence. Dès que tu arriveras, je partirai d'ici & on trouvera une chambre ou un appart dans les beaux quartiers & on y restera tant que l'argent tombera (ou jusqu'à ce que tu en aies marre & que je trouve comment gagner autant d'argent à SLO [San Luis Obispo] ou SF, mais je crois que la conjoncture aux chemins de fer ne s'y prête pas.) Plus tard on pourra déménager où on veut.

Pour l'instant je ne veux rien prévoir pour le bébé ici, mais si tu restes (même si je suis odieux) je sais qu'il y a de quoi s'en occuper dans le coin (pas à Watsonville mais à l'hôpital de SF.) Donc ne t'en fais pas si tu es ici quand le bébé arrivera, on ira à SF & je me mettrai en arrêt maladie quand il sera né. Dans le mois qui suivra sa naissance (vu qu'on cherchera probablement

un appart ou un endroit sympa à SF & c'est ce qui me turlupine) j'irai à SLO & je trouverai un endroit pour le bébé & nous & je finirai la saison aux chemins de fer ici. Tout ça implique un putain de paquet de déplacements & ni toi ni moi n'en avons envie. Donc, vu les incertitudes & les difficultés, remettons tout ça à plus tard pour que tu puisses retourner à NY & que le bébé naîsse là-bas & j'arriverai dans le mois. (Ça veut dire que tu resteras ici avec moi jusqu'au 15 octobre environ & qu'on pourra vivre n'importe où.) Tu as bien tout compris ? Envoie toutes mes affaires, et apporte seulement le strict nécessaire pour toi. Viens & vois ce que tu penses de l'endroit & de moi. Apporte un manteau, il fait un peu frisquet le soir ; sinon temps magnifique. Je ne retournerai à Tarrytown que pour acheter de bons trucs à manger (faits maison). Je déteste ces troquets ; ça fait un mois que j'y mange & même plus & je sature, là. Comment va Grand'Ma ? & Ma¹ et toi ? Je dois choper un train, je dois (vraiment) me magnner. Donc ne t'en fais pas, ne t'occupe de rien, viens juste ici tout de suite, on aura toute la nuit pour s'occuper de cette organisation à la con si on veut.

N.

1. La grand-mère et la mère de Diana, avec qui elle vit.

Diana arrive en plein mois d'août à Watsonville où Neal a loué un appartement pour l'accueillir. Malgré l'humeur taciturne de son mari, elle rédige une attestation pour lui prouver qu'elle est prête à beaucoup pour le garder...

27 août 1950

À QUI DE DROIT:

Par la présente je certifie, à toutes les femmes sans exception à qui il pourrait s'avérer nécessaire de présenter ce document, l'authenticité et la conformité des termes mentionnés ci-dessous du code «pénal» qui entre en vigueur ce jour en vertu de l'accord n° 7013. Ceci annule de fait tous les accords précédents & dans l'éventualité où des règles ultérieures seraient décrétées durant l'application de cet arrêté, il est entendu qu'aucune modification ne sera faite de l'accord n° 7013, ni aucune règle appliquée qui contredirait expressément les clauses & les termes de la charte n° 7013.

Les articles du décret n° 7013 sont certifiés exacts tels qu'ainsi modifiés & attestent que :

1) Je souhaite et ordonne que les conditions suivantes soient appliquées avec la plus grande régularité & la plus grande vigueur par mon mari Neal L. Cassady, que j'autorise à :

- a. Rencontrer toutes les femmes qu'il est possible de rencontrer afin de tenter, sans restriction aucune, consciente ou émotionnelle, de les séduire sans délai, implication personnelle ou inhibition.
- b. D'autre part, il est tenu pour acquis que toutes ces liaisons se poursuivront afin de combler ses débordements physiques & qu'il n'y aura aucune restriction concernant le nombre ou le type de pénétrations sexuelles.
- c. Il est dispensé d'éprouver la moindre culpabilité, le moindre sentiment d'avilissement ou de honte, et il n'en résultera aucun conflit psychologique de quelque nature que ce soit.

- d. Les attributs du corps de chaque femme seront tous inventoriés & appréciés par ses soins sans entrave ni crainte d'en concevoir de la pitié envers le mien.
- e. Par ailleurs il est stipulé qu'il jouira d'une totale liberté dans sa sélection, et dans ses déclarations concernant toutes les femmes, jeunes filles comprises.
- f. Enfin, il lui est accordé toutes les libertés possibles et imaginables non spécifiées ci-dessus en rapport avec les femmes & toutes ces libertés seront conformes à sa personnalité & à sa disposition d'esprit sur le sujet.

Il est pleinement entendu par ma personne qu'il lui faut pourvoir aux besoins émotionnels de son âme.

En pleine possession de mes moyens (juridiques) & de mes facultés, j'appose ma signature sur ce document dont la date d'expiration sera la date à laquelle notre mariage sera rompu.

DIANA H. CASSADY

P.S. Avec l'autorité que me confèrent 27 années de tempérament éminemment sexuel – insatisfaite en amour jusqu'à la névrose (ce qui a nécessité 6 ans de traitement psychiatrique intensif) & mon esprit et mes émotions étant ainsi conditionnés, je suis mieux qualifiée que quiconque pour juger des capacités sexuelles de Neal. En conséquence, je certifie qu'il est le nec plus ultra de la satisfaction sexuelle et du plaisir. Son habileté à prodiguer la volupté sexuelle est manifeste en vertu des déclarations sous serment de toutes celles que je connais à qui il a fait l'amour. Toutes sans exception déclarent avec ferveur qu'il est « le meilleur coup des États-Unis ».

Dimanche ensoleillé de septembre. Diana est partie la veille, Neal arrive comme une fleur chez Carolyn. Il a à peine posé un pied dans le salon que ses yeux tombent sur... les bagages de Diana. Son vol ayant été soi-disant retardé, elle est passée voir Carolyn et a insisté pour dormir chez elle.

Carolyn refuse toujours que Neal vive sous son toit. Après le départ de Diana, le bon cette fois, il garde l'appartement loué pour sa venue, et LuAnne, dont le mari est toujours en mer, y emménage. La valse des jalousies se poursuit et Neal fume beaucoup d'herbe pour se calmer. Mais l'apaisement n'est pas toujours au rendez-vous, comme ce jour où des hallucinations le font hurler jusqu'à ameuter les voisins. Alors il court chercher LuAnne et lui demande une nouvelle fois de le tuer.

à Diana Hansen Cassady

10 sept 1950
[Watsonville, Californie]

CHÈRE DI;

Ci-joint 50\$. J'aurais aimé te les envoyer plus tôt mais j'ai encore eu des problèmes pour récupérer mon chèque & hier & aujourd'hui le guichet des mandats postaux était fermé, du coup je t'envoie ça le 11.

C'est définitif, je ne retournerai pas chez Carolyn. On a pris la décision pour de bon. Mais je vais encore bouger: les foyers sont pourris – je vais devoir aller en ville (SF) de temps en temps de toute façon pour laver mes vêtements & voir les gosses, etc., & je n'ai aucun moyen d'aller là-bas à part en faisant une partie du trajet en bus même si ça coûte cher, & puis aussi pour les coups de fil, et puis parce qu'il n'y a pas de quoi manger ici, et puis aucun confort, pas de radio, etc., etc., en plus – Hinkle est parti pour San Luis Obispo & mercredi (le 13) Helen, sa femme, part le retrouver & elle y restera (à SLO). Avec l'arrêt prochain du contrat aux chemins de fer, il y a peu de chance qu'elle

revienne pour un mois ou deux en décembre ou en janvier. En tout cas ça nous aidera bien, avec le loyer qui est de seulement 32,50\$ par mois pour 3 grandes pièces, un réfrigérateur & d'autres équipements. Donc je quitte Watsonville mercredi & je vais là-bas par mes propres moyens, & je resterai à cette adresse (230 Divisadero Street n° 4).

Je fais le même boulot que quand tu étais là – personne n'a postulé – & dans tous les cas je bosserai jusqu'au 12 (peut-être plus longtemps, je reste ici jusqu'à ce que quelqu'un d'autre prenne la place.)

Va voir ce Joe Killian & dépêche-toi de m'envoyer des caleçons, je n'en ai que 3 ou 4 en sale état. Envoie toutes mes affaires au 230 Divisadero St., en Express. J'imagine que tu as déjà envoyé les caleçons dont j'ai absolument besoin. Non – attends une minute – je viens de réfléchir & j'ai réalisé que si ça se trouve je ne serais pas en ville mais sur une tournée (y'a vraiment des chances) quand le livreur se pointera avec mes fringues – donc envoie tout mon barda à Russell Street, Carolyn sera à la maison & je pourrai les récupérer là-bas. Je ne suis (évidemment) absolument pas sûr d'aller à Divisadero Street (je peux par exemple décrocher 15 jours de boulot ici avant de partir ou, une fois à SF, il se peut que je décroche 15 jours de boulot à San Jose dès le premier jour – tout est possible.)

J'avais vu tes sacs dans la chambre dimanche matin, & je suis resté une heure à réfléchir, assis sur les marches du perron d'à côté ; quand je suis entré, bien décidé à prendre le taureau par les cornes, j'espérais qu'on réussirait à discuter tous les trois, & j'ai vu que ni l'une ni l'autre n'étaient capables de vous asseoir pour qu'on parle ensemble de l'avenir. La confirmation que vous étiez toutes les deux comme des folles & ma surprise de te voir dans un tel état de nerfs & Carolyn dans l'état inverse, etc., m'a illico rendu incapable de répondre à aucune d'entre vous & m'a évité de passer une énième nuit dans cet enfer qui me vrille les nerfs, l'enfer de l'émotion qui m'assaille quand je pense à toi & que je te vois pleurer & que je sens que tu souffres, alors que je sais intimement ce que tu endures. Que puis-je faire sinon me réfugier dans le « je-m'en-foutisme » dont tu parlais la première fois que tu es venue à Watsonville ? Que tous les enfants de Dieu reposent en paix.

Carolyn a trouvé un grand Don Juan qui la comble totalement¹, donc je suis juste celui qui ramène de l'argent & qui lui rappelle son idylle d'autrefois. Ça peut paraître bizarre, mais je suis content qu'elle ait une bonne bite avec laquelle s'amuser & je ne suis pas jaloux, tant qu'il ne crée pas d'embrouilles & que je peux voir les gosses de temps en temps ou rester un peu (comme dimanche prochain, j'espère). Mes vêtements sont déjà tous sales & je voulais aller à SF ce matin pour les laver & rentrer en fin d'après-midi ou tôt demain matin pour aller bosser, mais je me suis réveillé trop tard & vers 10h Carolyn a appelé pour s'assurer que je venais toujours (elle ne savait pas si c'était toujours possible parce qu'elle attendait l'autre enculé à midi et elle ne voulait pas que je les surprenne). (Ils ne sortent pas beaucoup, tout ce qu'elle veut c'est baiser dans la cuisine). Ah, la vie est tellement passionnante, ça serait chouette de pouvoir jeter un œil dans le futur des fois.

Je commence à réapprendre à vivre seul. J'avais oublié à quel point ça rend philosophe. En ce moment je suis horriblement obsédé par le temps – les minutes & les heures.

Mon esprit est complètement rongé par ce que je dois faire dans les 10 minutes qui viennent & comment organiser chaque jour & quelles sont les choses essentielles à accomplir & dans quel ordre procéder – (je me dis – bon, lundi tu appelles l'agent des chemins de fer chargé du pointage pour l'erreur sur ton chèque & tu vas au dépôt & tu demandes une quittance pour les 5,91\$ & tu vas voir le chef d'équipe pour le podologue, etc.) Quelle vie de cinglé, j'aimerais t'aider mieux que ça, douce Di, ma Lorelei Lee² de l'Eastern Sea. La page suivante est pour les parents, merci, (et celle qui suit aussi.)

Je t'embrasse,

N.

1. Selon Carolyn, Neal a inventé de toutes pièces cette liaison avec une de ses connaissances.

2. Lorelei Lee, personnage de roman créé par Anita Loos en 1925, repris dans un show sur Broadway en décembre 1949, qui sera incarné en 1953 par Marylin Monroe dans *Les hommes préfèrent les blondes* de Howard Hawks.

Dites donc Grand'Ma, en dépit des habitudes que vous avez prises ces 80 dernières années, vous devriez savoir que ce n'est pas bien de lire le courrier des autres. En fait, je dois dire que c'est ignoble de votre part d'en rajouter au mauvais goût en ayant l'extrême culot de laisser vos fragiles facultés mentales, défectueuses & incohérentes, prendre l'initiative d'inspecter le contenu de ces lettres & de les mettre en connexion avec votre vieux cerveau de 80 ans, avec vos neurones gris & décolorés, alignés en un seul trait noir comme du charbon – & que cette masse cellulaire s'arroge le droit de hurler sur le grand cœur qui la nourrit – une jeune femme dénommée Diana, & sur son acolyte misanthrope, le solitaire Robert Tappan¹ – & même plus que hurler.

Quelle horreur, vous gueulez tellement fort que vous obligez les tympans de la jeune Diana à supporter le son maladif de votre voix, & les mots que vous prononcez, après de longues années à ce régime, la poussent à céder, font de cette âme sensible une victime qui vous entretient. Quoi?! Ce n'est pas ce que vous souhaitez. Allez la vioque, soyez un peu plus gentille & voyez si les désirs de la petite peuvent être exaucés; ça rendra votre vieillesse un peu plus joyeuse & on sera un peu plus tenté de vous aimer. J'arrête. Même si vous avez beaucoup vécu – ne vous accrochez pas si fort à la vie – lâchez un peu de lest. Ça ne vous enlèvera rien. Veuillez suggérer à votre fille Bessie d'essayer de faire pareil. Ni vous ni elle ne serez jamais un cadeau de toute façon. Souvenez-vous du vieux Scrooge dans le « Chant de Noël » de Dickens!²

1. Voir lettre du 27 juillet 1950 ([page XXX](#)).

2. Scrooge, vieil homme acariâtre et égoïste, refuse de fêter Noël et découvre l'avenir terrible qui l'attend s'il continue de mépriser le bonheur.

à Diana Hansen Cassady

Personnel – supposé l'être

11 sept. [1950]
Foyer de Pajaro
410 Salinas Road
Watsonville, Calif.

CHÈRE ÉPOUSE,

Ne tiens pas compte de la lettre ci-jointe destinée à ta famille – juste un soupçon de méchanceté têteue, un aperçu de la façon dont 2 ou 3 choses qui me débectent me font bondir – comme le fait que des gens ouvrent des lettres qui ne leur sont pas adressées.

Je m'installe au 230 Divisadero jusqu'en décembre, apt 4, donc écris-moi là-bas.

- 1) Apporte 2 ou 3 (plutôt 3) culottes (boutons-pressions)
- 2) Apporte deux grenouillères (pas de chemises de nuit)
- 3) De grandes couvertures pour le gosse: 1) Jennifer Jo – 2) Jennifer – 3) Je préfère Ned & Tom.

N'achète rien sauf ½ douzaine de biberons au moins (& seulement si ton lait ne convient pas au bébé ou si tu n'en as pas assez). Envoie la radio immédiatement au 230 Divisadero (le mieux est de tout envoyer chez Carolyn – je récupérerai tout là-bas – les tournées changent tellement vite à SF qu'il se pourrait que je sois des jours sans aller en ville.)

Dois me magner pour choper le train. Plein d'amour pour toi – relaxe – moi j'y arrive pas.

N.

à Jack Kerouac

10 septembre [1950]
[Watsonville, Californie]

CHER JACK, (Je t'écris depuis la locomotive)

Mon merveilleux et grand ami. J'ai lu ta lettre de Richmond Hill comme il se doit, défoncé et complètement barré au cœur de l'intime de l'intime. Il faut que je te dise que tu es Mon Pote, toi, la beauté – bon, putain, écoute. Je commence au moment où je vous ai laissés Frank & toi, jusqu'à Maintenant. C'est un travail titanique, je me sens comme Proust & tu vas devoir être indulgent.

D'abord, sache qu'écrire a été un supplice – je joindrai une paire de notes sur l'écriture, griffonnées alors que j'étais mort de fatigue, affalé sur mon lit dans un foyer désert.

(Là, le train prend un virage.)

Quitté M[exico] City, « bouclé ma ceinture » pour un long périple sur les chapeaux de roue. Plus je roulais, plus le paysage & les gens que je croisais m'absorbaient. Étant seul, je n'avais pas à faire de commentaires ni à répondre à d'autres voix attirant (gros virage; la locomotive fait des bonds) mon attention sur certains paysages, je n'avais donc pas à faire gaffe à ce que j'aurais pu louper parce que je tenais le volant, il n'y avait personne pour me le faire remarquer & j'avais donc uniquement affaire à mes propres pensées folles, j'étais totalement réceptif à la moindre émotion.

Pendant que mon esprit formulait ces pensées, l'ascension délicate par la montagne s'opérait dans la grâce de conduire la voiture pour adhérer parfaitement à la route, ce qui fait que très vite je me suis mis à réfléchir à la façon d'écrire l'essence de cette action – on verra ça plus tard – en tout cas je dois dire que c'était vraiment magnifique.

[Manquent deux pages de la lettre originale]

Le pied qu'on prend à regarder est parmi les plus forts au monde, vraiment incomparable en termes de pensée abstraite,

parce que c'est la façon dont tu prends ton pied qui détermine le sens singulier (indépendamment de l'esprit) que tu tires de chaque vision furtive. Les souvenirs & ce que tu aperçois de façon fugace sont les 2 seules choses essentielles que l'esprit peut produire instantanément.

L'esprit porte en permanence la contrainte de sa propre existence, & il conserve toutes ces visions furtives pour se souvenir de ce qu'a été sa vie & s'en nourrir, il porte la compréhension profonde des choses qu'il est apte à connaître & cette connaissance n'arrive pas à s'exprimer, parce qu'alors qu'il porte en permanence le passé, il porte aussi toute la journée le monde apparu à travers cette vision.

J'étais tellement absorbé par mes visions & par ce qu'elles m'apportaient en haut de chaque crête & dans chaque ville traversée que je regardais le monde comme on regarde une peinture. Mon champ de vision devenait une toile, et où que je regarde, je voyais les 4 coins du cadre qui délimitaient le tableau. Depuis, quel que soit le moment, si j'éprouve le moindre ennui, je lève simplement les yeux de ce que je suis en train de faire & j'observe attentivement la scène singulière devant moi. (Là tout de suite – sur ma gauche la nuque grasse et épaisse du conducteur adipeux qui se cure soigneusement le nez. Presque au centre du tableau le jaune de la chambre de combustion embrasée...)

Carolyn & moi on se défonce & elle a des visions dingues – elle voit tout sous l'angle mystique. Mais avec sa logique imparable elle essaie d'expliquer tout le truc & elle est bizarre, surtout quand elle baise après avoir pris de la Benzédrine. Wouah ! Comment elle suce – Ouah ! Elle est belle en plus.

à Diana Hansen Cassady

16 septembre [1950]
[Watsonville, Californie]

CHÈRE DI,

J'ai reçu toutes tes merveilleuses lettres, de la carte postale de la bibliothèque de L.A. (très drôle j'adore ton humour) jusqu'au petit mot avec le diagnostic de l'hôpital arrivé hier. Je dis que tes lettres sont merveilleuses avant tout parce qu'elles sont passées peu à peu du ton amer de la souffrance (dans la première) à d'authentiques et très belles considérations sur toi-même et sur la situation. Tes lettres comptent plus pour moi que jamais auparavant. Chaque jour quand je me réveille dans cette chambre n° 10 je regarde par terre vers la porte & il y a une enveloppe qui renferme une nouvelle missive poignante de ma femme. À chaque ligne (et entre elles), j'éprouve un amour très tendre pour toi, et pour faire durer tes lettres plus longtemps j'ai pris l'habitude de plier la feuille pour ne lire qu'une ligne à la fois. J'espère vraiment que c'est la même chose pour toi avec les miennes. Ça me fait penser – je dois t'avouer que je suis un peu gêné & honteux à propos de mon premier dimanche avec toi. Entre autres parce que ma lettre était mal écrite & irrespectueuse & que, vu que tout ce qu'elle disait était ignoble & faux, ça a donné ce courrier déplacé & invraisemblable, avec ce ton agressif d'enfant qui braille pour des broutilles, & du coup ce « premier dimanche » a été désagréable au possible pour toi – alors que tu attendais une vraie lettre toi aussi. Je suis vraiment désolé & je te présente mes excuses, douce Di. Bien sûr, ce que j'ai dit à Ma & Grand'Ma est toujours valable. Je réalise combien il est stupide de faire des histoires avec elles (stupide parce que ce qu'elles peuvent comprendre ou non ne me regarde pas; et puis pourquoi contrarier inutilement de pauvres vieilles juste parce que ce sont des garces) mais, grâce à Dieu, elles ont été de si piétres parents pour toi, elles ont tellement sous-estimé ce devoir qu'elles ont perdu pour toujours le droit de te donner quelque ordre que ce soit. Laissons-les brailler toutes seules à tue-tête si ça leur chante.

J'ai déjà souligné l'humour adorable de la carte postale de L.A.; voilà une brève réponse à chacune de tes lettres sous forme de résumé :

1) Mercredi 6 sept., matin :

Je tiendrai mes engagements ; pas bon de pleurnicher là-dessus de toute façon. Dès que possible prends la grosse bagnole et viens à SF. Dis à ta famille qu'ils sont dans « un sacré merdier » ! ; oublie de faire le ménage puisqu'ils t'ont « baratinée ».

2) Jeudi 8 sept., soir :

J'ai répondu à cette lettre ; à propos des affaires du bébé & des apparts à SF & du boulot etc. Ce à quoi je n'ai pas répondu sera abordé à la fin de ma lettre.

3) Vendredi 9 sept., soir :

Pas mal la blague sur « la taille ». Plus d'appels téléphoniques, entendu. (Au fait j'ai exceptionnellement donné 20\$ à Carolyn ce mois-ci pour les coups de fil – uniquement parce qu'elle est vraiment fauchée. Ne t'en fais pas, je ne lui donnerai rien d'autre – donc m'engueule pas.) (Ça me laisse 30 dollars pour tenir jusqu'au 26. Ça va pas le faire je crois.) Pour moi c'est une très bonne chose que tu ne te sois confiée à personne. N'oublie pas que tu l'as fait pendant des années & il est temps que tu laisses tomber. Désolé que ça t'ait fichu un coup quand je t'ai dit qu'il fallait que tu arrêtes ces conneries, mais souviens-toi que personne ne t'écoute principalement parce que tu t'es toujours confiée à eux & comme ils en ont pris l'habitude ils pensent que tu n'as pas grand-chose à dire ou que ce n'est pas la peine d'y prêter attention. Noir corbeau, pas roux.¹

4) Dimanche 12 septembre :

Dis à ta putain de mère de te laisser tranquille, d'arrêter de te déranger, de te reluquer, de te tripoter le ventre, ou de te parler sur ce ton. Tu dois arrêter de faire tout ce qu'elle veut, Di; remets-la à sa place & dis-lui d'aller pleurnicher dans son coin, ou en chœur avec Grand'Ma.

1. Diana a probablement demandé son avis à Neal pour teindre ses cheveux (à en croire les photos, elle l'a écouté.)

5) Lundi 12 sept.:

Toi et moi on n'aura pas besoin de mettre des annonces dans le journal de SF – on a un chez-nous ici.

6) Mardi 13 septembre & Vendredi matin:

Dis à ta mère de purifier son âme et de se préparer à rencontrer Dieu; tu prendras soin du bébé. Ne te laisse pas faire pour le 319. Prends ton temps & dis-leur que tu pars & que tu ne veux rien de tout ce bordel; sois suffisamment hargneuse pour enfoncer dans le crâne de ces bâtards que tu leur as trouvé ce putain d'endroit & qu'en retour tu exiges de la considération. Et que comme tu n'as aucun soutien, Robert & elles doivent t'aider à prendre toutes nos merdes, nos bouquins (& le plus important, la radio, que tu m'envoies illico au 29 Russell) etc., & n'amène que les meilleurs livres – Céline, Proust, etc. On peut envoyer les livres par la poste pour 1 cent les 500g s'il est clairement indiqué – Livres. En d'autres termes, vide le 319 et ensuite oublie cet endroit pour de bon. Pense au soulagement d'être débarrassée de tout ça.

Maintenant, en ce qui concerne les détails, les faits, etc. J'ai les clefs du 230 Divisadero & je n'y suis pas encore parce que je bosse toujours là où j'étais quand tu es partie & que je ne peux absolument pas arrêter avant lundi. Mais je serai à SF mardi, chez nous. Je te décris: à deux pas des bus les plus rapides et qui desservent toutes les destinations. Voisinage sympa. (T'expliquerai, le faire prendrait trop de temps & mon pouce gauche me fait mal quand j'écris.) Il y a une pancarte très moche sur la porte d'entrée – pour rappeler en grosses lettres qu'il faut éteindre la lumière. Après une série de marches plutôt longue (18 ou 20), 2 pas à droite, puis encore 5 pas pour se retrouver devant une belle porte, vitrée en haut & vernie en bas. Tu entres dans l'appart 4 – dimensions des pièces impressionnantes (3 mètres sous plafond), papiers peints sympas, grands rayonnages en face (un peu sur la gauche) & sur la droite une cheminée, plutôt belle & en état de marche. Sur le même mur que la porte d'entrée, à gauche, un grand placard avec étagères, de 3 mètres de profondeur sur 3 mètres de haut. On peut le fermer & on ne le voit plus. Sur la droite un beau canapé & une

lampe & d'autres choses (j'ai oublié, je n'ai vu l'appart que 10 minutes & je n'ai pas tout mémorisé). Salon vraiment potable en tout cas. On traverse la pièce & à droite on entre dans la cuisine – avec une grande cuisinière super, un réfrigérateur, des éléments encastrés avec encore des placards – évier, vaisselle, (le strict nécessaire, une poêle, etc.) etc., etc., voilà pour la cuisine. Quand on entre dans la cuisine il y a une porte juste sur la droite, quand on l'ouvre on arrive sur un porche entièrement vitré où il y a un vide-ordures avec un couvercle qui se soulève & où on laisse glisser les ordures & les choses qu'on ne peut pas brûler dans la cheminée (si tu souhaites l'utiliser).

Voilà, tu as désormais une petite idée de ta nouvelle maison. Il y a une laverie à deux pas, une épicerie, une pharmacie et d'autres boutiques. Dans l'ensemble, tout est OK. Le loyer est de 32,50\$, toutes les factures sont payables au propriétaire qui ne vit pas dans le bâtiment – le bébé pourra faire autant de bruit qu'il veut. Helen, sans penser à mal mais pour se protéger, a laissé l'appartement à son nom. Al & elle sont à S. Luis Obispo & y resteront jusqu'en déc[embre] ou en jan[vier], alors Al reprendra les cours à Denver jusqu'en juin. Helen sera au 230 Divisadero (peut-être) de janvier à février, elle s'occupera des enfants à SF en février & ira ensuite à Denver pour être avec Albert. Donc on ne se coltinera pas Helen plus d'un mois, ou 6 semaines tout au plus, & ensuite le 230 sera définitivement à nous aussi longtemps qu'on le voudra. J'ai eu 2 conversations avec mon ami Al (& souviens-toi que c'est lui qui décide & qu'Helen est vraiment à ses pieds) & il n'a pas seulement dit qu'on serait chez nous pendant leur séjour à Denver mais que quand ils rentreraient en juin il serait le dernier type au monde à vouloir me virer. On a affaire à des amis, ma chérie.

Je n'ai pas le temps de me relire pour voir si j'ai fait des fautes ou si mon écriture est lisible. Tu dois te débrouiller toute seule avec mes lettres. Me magne encore une fois pour choper un train. J'ai encore travaillé comme serre-frein à SF. Même si ces 15 derniers jours ils ont bossé comme des dingues, wouah, avec des gars d'autres circonscriptions qui faisaient des putains de tournées interminables, ils n'ont pas fait grand cas de moi. Pauvre de moi.

Je t'embrasse,

N.

Neal déménage sur Divisadero Street. Entre Carolyn et lui, l'entente est au beau fixe. Pour ménager la chèvre et le chou, il propose une période d'essai : il vivra trois mois avec Carolyn, puis trois mois avec Diana avant de se décider pour l'une d'elles.

Avec LuAnne, c'est le mélodrame permanent. Elle quitte la ville. Retour des idées noires.

à Jack Kerouac

22 septembre [1950]
[San Francisco]

CHER JACK,

J'avance vers ma mort. Chaque automne ça recommence, surtout fin septembre. La conscience de ce qui fait la mort de chacun est une chose si intime, qui exerce une telle pression sur l'intelligence, que poser des mots sur le papier est un supplice. Chacun, sa solitude à l'esprit, détient un germe de mort qu'il est impossible d'ignorer & il faut faire avec...

Ta lettre était parfaite ; un vrai bijou & tellement claire & je t'adore & je sais que tu pourrais en torcher cent comme ça (tu l'as fait d'ailleurs) & je tremble & la vie me paraît à nouveau grandiose & nom de Dieu je peux te dire que je plane. Wouah. Là je prends un pied salutaire comme jamais. Analytique, pas moins.

Mon pouce, celui que j'ai cogné sur la porte du Windsor¹, a l'articulation 2 fois plus grosse que celle de mon pouce abîmé. J'ai les yeux qui me brûlent aussi. Besoin de lunettes.

J'ai déjà acheté la voiture qui nous emmènera au Mexique au printemps prochain. C'est un beau petit Coupé Ford 1933 avec tout l'intérieur nickel complètement recouvert. Beaucoup de

1. En juin, Neal s'est abîmé le pouce droit en essayant de casser la porte des toilettes de l'Hôtel Windsor à Denver, lors d'une soirée arrosée avec Jack.

place dans le coffre pour les bagages, la roue de secours & Cie. Le serre-frein qui me l'a vendue pour 75\$ est un génie de la mécanique qui ne va pas se contenter de la perfectionner pour le voyage – elle est déjà quasi parfaite – si je veux, il posera un moteur flambant neuf qu'il a gardé exprès. Le moteur actuel est le dernier Ford 4 cylindres.

N.

[Un portraits de la petite Jamie Cassady par Carolyn est joint à la lettre.]

Vénus de Russell Street, Céline Jane Cassady¹. Ainsi pré-nommée d'après Louis Ferdinand,

N.

à Diana Hansen Cassady

24 septembre [1950]
[230 Divisadero Street n° 4
San Francisco, Californie]

CHÈRE DI,

Bien reçu toutes tes lettres, beaucoup aimé certaines d'entre elles mais ne me souviens pas d'une en particulier, elles se ressemblent tellement. Aux chemins de fer il y a de quoi avoir des sueurs froides. Juste avant de quitter Watsonville j'ai fait une erreur d'aiguillage & uniquement par la grâce de Dieu j'ai évité que 15 wagons aillent dans le décor, donc je ne me suis pas fait virer. Le soir suivant personne dans l'équipe n'a fait attention aux instructions & dans les 20 secondes (si on était partis) il y aurait eu une « collision entre grandes lignes » & on aurait tous été virés à coup sûr. Eh ben.

Dieu merci mes gants & mes cravates noires vont arriver. Demain j'achète un uniforme & j'ai besoin des cravates & d'une

1. Neal et Carolyn ont finalement opté pour Melany Jane, dite Jamie.

chemise pour pouvoir le mettre. Perdu ma casquette de l'armée & mes gants sont en lambeaux. Je porte un manteau de l'armée super lourd. Ce trajet de SF est horrible – je ne me suis même pas encore fait 100\$ & je veux me tirer jusqu'à lundi soir, donc le chèque qu'on va me faire le 10 ne sera pas de 150, mais plutôt de 125 environ (sûr). En parlant d'argent, écoute :

Là je prends l'argent pour le loyer sur le dernier chèque & ce en économisant – le loyer est de 35,50. Vais être payé demain & je toucherai quasi 200 : 100 pour Carolyn, 73,50 pour l'uniforme, 27,50 pour tenir jusqu'au 10 (ou moins). Putain, quand aurai-je de l'argent devant moi pour en mettre de côté ? Tous les mois – C[arolyn] 100, loyer 35,50, frais 100 & je me fais au mieux seulement 275-300 dollars. Tout ça me fait chier.

Le bon côté des choses : je peux bosser à El Paso, Texas, cet hiver & me faire un max de dollars. Idem à Phoenix, Arizona.

Divisadero – tu as gagné. Pas besoin d'écrire « Chez Hinkle » sur les lettres. Emballe les livres & tout ce que Robert peut emmener – dis aux colocataires du 319 que ce sont des bâtards & qu'ils aillent se faire foutre & va voir le type de la décharge en bas du bloc & prends ce que tu peux & qu'il embarque le reste avec toute sa camelote & qu'on n'en parle plus. Je crois que tu es dans un putain de sale état & je ne vais pas beaucoup mieux, donc dès que je pourrai je t'enverrai quelque chose qui te remontera le moral – je trouverai peut-être les mots dans la semaine. Rien ne me vient, là. Dimanche dernier délai.

Mes orteils partent en morceaux. Me suis décidé à aller à l'hôpital de SF – j'ai attendu des heures putain – je vais suivre les conseils de Ma. Merci à elle. Le plus important – envoie vite la radio – besoin de musique.

Vraiment, je serai peut-être bientôt en mesure de t'écrire une lettre sérieuse. Mais si tu peux ne reste pas à te morfondre. Je ne sais pas quels conseils te donner – ou me donner à moi-même. Et puis les conseils ça sert à rien même quand ils sont bons, donc arrête de rêver, putain. Je crois vraiment qu'il est impossible d'être satisfait quel que soit le domaine à partir du moment où il y a de la frustration. Essaie de ne pas en vouloir autant ; ça ne sert à rien & une fois qu'on a ce qu'on désire, on en veut encore plus.

Je t'embrasse,

N.

à Jack Kerouac

25 sept. 1950
[Watsonville]

CHER JOHN¹,

Je suis parti de chez Carolyn pour aller à Watsonville, je loge au foyer des chemins de fer et je travaille là-bas dans le fret. J'ai passé plus d'un mois à ne faire que bosser en me défonçant avant et après chaque tournée. Quand j'étais défoncé j'étais encore plus épate que d'habitude par le spectacle que la vie offre chaque jour. Il y a un nombre incalculable de choses dont il faudra que je te parle, comme par exemple : Un jour je passais un train en revue pour l'entretien des freins etc., et j'allais grimper pour contrôler le tableau indicateur (d'un train de passagers, notre fierté, le Daylight, numéro 99) et sur le wagon frigorifique il y avait un clodo. Je croise 10 ou 20 clodos chaque jour, mais j'étais vraiment défoncé, le soleil chauffait et j'avais encore quasi une heure à attendre avant que mon train parte, alors je me suis assis à côté de ce gars et on a parlé. Il s'est mis d'un coup à me raconter ses hallucinations. Une enfilade de considérations plus ou moins banales de clodo, comme celles sur son arrivée à SF. Il marchait sur Mission District et quand il a vu une voiture de patrouille il a cru entendre un policier répéter ces mots dans le haut-parleur, encore et encore, pendant que son collègue roulait doucement : « Le temps est venu, tout le monde à terre, et vous ne serez pas blessés quand le soleil explosera. » Son esprit entendait ces mots, mais il sentait qu'en fait ils se dirigeaient vers lui pour l'arrêter parce que sa braguette était ouverte (la fermeture était cassée et il n'avait pas d'épingle pour la fermer) alors il a couru se cacher dans une ruelle mais ils l'ont suivi; du coup il a quitté SF et a sauté dans un train de marchandises direction Watsonville.

Voilà la plus simple et la plus vraisemblable de ses visions. Tout a commencé après qu'il ait bu de la vinassee sans rien manger pendant quatre jours. Il était dans le dépôt de marchandises de

1. En mars 1950, *The Town and the City* a été publié sous le nom de John Kerouac.

Sacramento et il est monté sur un wagon plat pour s'allonger. Tout semblait normal et rien ne laissait penser qu'il allait se passer quoi que ce soit d'extraordinaire. Ça a commencé doucement et naturellement – phénomène banal de l'esprit qui perçoit le bruit d'une grosse machine à vapeur en train de passer lentement, qui cale ce bruit sur un rythme et y colle ensuite une phrase courte. Le tempo d'une machine à vapeur est tellement courant (comme – *He's a nigger, he's a nigger*, et ainsi de suite en mettant l'accent sur le premier mot. Évidemment si on le fait assez longtemps on peut placer l'accent n'importe où parce que l'échappement de la machine varie avec la force de traction – comme pour un changement de vitesse) que la plupart des gens qui inventent une phrase pour coller au son de la loco, en ont vite marre et laissent tomber. Le clodo a commencé sa phrase comme ça: « C'est quoi mon nom ? ». Tant qu'il était occupé à répéter ces mots pendant que la locomotive passait, il n'essayait pas de répondre à cette question vu qu'il n'avait pas de raison de le faire. Une fois la locomotive partie il s'est demandé négligemment *c'est quoi mon nom* et il s'est rendu compte éberlué qu'il ne le savait pas. Il pensait que ça lui avait échappé pendant une seconde et son esprit, confiant, a commencé à lutter pour trouver la réponse. Il continuait à se débattre pour extirper de sa mémoire les mots qui formaient son nom. Comme il n'y arrivait pas, il a essayé avec des sons susceptibles de sonner pareil: John, Juan, etc., et puis il a essayé avec différents noms: John, Peter, etc. Il a fini vanné, étendu là sur le wagon plat. Il s'est dit qu'il allait faire un somme et que ça lui reviendrait quand il se réveillerait. Que dalle, alors il s'est mis à paniquer. Il m'a dit qu'il éprouvait l'envie irrépressible de sauter à terre et de s'enfuir le plus loin possible, mais il ressentait l'incapacité tout aussi écrasante de bouger. Le train d'à côté a commencé à avancer alors il y a grimpé comme il pouvait et sans savoir où il allait il s'est allongé, essayant de se souvenir de son nom en se remémorant son passé, y compris ce qu'il avait fait récemment. Il se rappelait un peu de sa jeunesse mais plus facilement des événements récents. Il se revoyait en train de cueillir des fruits dans la chaleur d'un no man's land de la San Joaquin Valley. Un peu d'oseille en poche, il était allé à Sacramento et s'était lié d'amitié avec un barman avec lequel il avait passé pas mal de

temps. Quelques jours plus tard quelqu'un était entré dans sa chambre pour lui voler son argent & ses chaussures. Le barman lui avait filé des vieilles godasses & lui avait payé une tournée. Ensuite il s'était démené pour choper un train à Salinas (au sud de W'ville), etc. etc.

Je suis allé dans un bordel de W'ville, tellement bourré que pendant des jours je n'ai pas réussi à croire ce que j'avais vu et j'ai même douté que tout ça ait bel et bien existé. Je me suis retrouvé là-bas un samedi soir, complètement torché; c'était bondé et il y avait une queue de 20 mètres jusque dans la rue. Tu t'installes sur un canapé, dans une belle pièce meublée avec des magazines, etc., pendant que des filles absolument sublimes défilent toutes seules ou par deux, et tu les reluques dans leurs magnifiques tenues suggestives. Ensuite, il y en a une qui s'approche, celle que tu veux, c'est comme choisir une star de cinéma parmi d'autres et tu l'embarques dans sa chambre et tu t'éclates. Les filles ont toutes 16 ou 18 ans et elles sont tellement splendides que tu ne peux pas croire que ce sont des putes et pas des actrices ou des top-modèles ou un autre truc incroyable dans le genre.

J'ai une super garçonnière de 3 grandes pièces avec tout ce qu'il faut, un réfrigérateur, etc., pour seulement 35 par mois et je vais chez Carolyn et on se comprend et tout roule en général, à part le souci que je me fais pour Diana et l'enfant qu'elle va avoir et ce que je dois faire avec tout ça.

Fin déc[embre] ou début jan[vier], mon contrat sera fini et j'irai à El Paso et je me ferai un max de pognon là-bas (c'est pas le cas ici; suis vraiment fauché même en bossant aussi dur). Je donne 100\$ ou plus à Carolyn et je loue mon uniforme 75 et mes dépenses s'élèvent à 100 minimum, et Di a besoin d'argent, etc., etc., et Di va venir ici et pour ça elle aura besoin d'au moins 150 sans compter les dépenses pour son bébé, etc., bah !

Je serai à El Paso jusqu'en avril et ensuite à Phoenix, Arizona, pour un mois environ puis je reviendrai à SF et je travaillerai à la SP [Southern Pacific] le restant de l'année. Maintenant concernant le voyage annuel à Mex[ico] City, tu viens me voir à El Paso ou à Phoenix n'importe quand au printemps et on met les voiles et on y reste jusqu'en mai ou en juin, jusqu'à ce que je sois obligé de rentrer pour faire valoir mon ancienneté à la SP. En

avril ça serait pas mal, parce que toi et moi il ne nous faut pas longtemps pour découvrir des trucs ensemble, en un mois on capte plus de choses qu'il est possible d'en assimiler en une année entière. D'un autre côté, mes familles ont tellement besoin d'argent que je ne peux pas claquer mon fric plus d'un mois par an. Dis-moi mon ami.

Carolyn a été tellement impressionnée par ton livre qu'elle a failli t'envoyer une longue lettre d'excuses, mais elle s'est ravisée – on se comprend de toute façon – je veux dire nous tous. Hinkle dans le Sud avec sa femme, ses gosses et les problèmes qui vont avec, les mêmes que les miens (on se voit), Holmes à NY et Harrington et Fitzgerald et ainsi de suite, c'est comme si on était tous embarqués dans le magnifique bateau de la vie et qu'on ne pouvait pas s'empêcher de gicler un foutre chaud sur tout ce merdier et de se sentir bien et détendus – je me sens comme une vieille fille romantique pleine d'Idéal – tout ça est tellement puéril et ce n'est pas du tout ce que je veux dire, mais comme tu le vois à la façon minutieuse dont je tape et surveille mon orthographe, tout est OK pour moi et tu sais bien que je suis incapable d'écrire mes réflexions profondes (qui ont changé, comme les tiennes) et je fais tellement confiance à mon intuition que je pars du principe que toi aussi, et vu que je n'ai pas trop de regrets en ce qui concerne les choses capitales que toi et moi on ne peut pas échanger, j'espère que c'est pareil pour toi. Comme le fait que tu acceptes désormais d'être seul avec tout ce que ça implique (comme Hal) et la véritable paix que procure le fait de savoir ce qu'on sait, etc., etc.

Je n'ai plus de t et comme je sais que courant décembre je t'en enverrai d'El Paso, j'en voudrais bien un chouïa sur le peu qu'il te reste. Écris une adresse bidon pour l'expéditeur et envoie-le au Bureau de Tabac Cassady de la SP à Watsonville Junction, Calif[ornie]. Mets-le dans une petite boîte de médicaments (genre aspirine ou autre) et envoie-le par colis. S'ils l'ouvrent ils croiront que c'est du tabac pour la boutique.

Je t'embrasse, t'écrirai bientôt,

N.

Admiratif, Jack écrit à Neal : « J'ai eu l'envie folle de TAPER ta dernière lettre [...] C'est la meilleure lettre que j'aie jamais reçue et la meilleure que tu aies jamais écrite. »¹

à Betty Daly Cooper²

5 octobre 1950
[San Francisco]

CHÈRE BETTY,

Vu que je suis à San Francisco pour de bon désormais, je serais peut-être en mesure d'aider Shirley Jean³. J'ai cru comprendre par Jim (qui m'a reçu le plus gentiment du monde lors des deux visites que je lui ai rendues cette année, à lui et à sa gentille famille) que Shirley était à Oakland il y a quelques mois encore, et la possibilité qu'elle s'y trouve toujours me pousse à te demander son adresse. Tu sais, je vis dans un grand et beau 3 pièces à SF et dans les mois qui viennent, jusqu'à ce que ma femme quitte l'Est pour me rejoindre, ça arrangerait peut-être Shirley d'habiter avec moi vu que le loyer n'est vraiment pas cher. Et avec la super cuisine qu'il y a (réfrigérateur etc.), elle pourrait improviser quelques dîners pour son frère et pour elle-même à peu de frais. C'est juste une idée et si ça colle avec ses projets (un endroit où habiter etc.) je serais simplement très heureux de l'avoir près de moi; mais si ça lui semble trop compliqué de faire le trajet jusqu'à Oakland tous les jours (ou quelle que soit la raison) dis-lui d'oublier la proposition ci-dessus. C'est juste que j'ai un endroit où elle peut se poser si besoin, c'est tout. Vu que j'ignore ce que vous faites, elle, toi et une grande partie de la famille, c'est une façon de rompre ce long silence. Si toi (ou quelqu'un d'autre) trouvez le temps ou en avez envie, envoyez-moi un mot. Évidemment, tu me connais – aucune réponse garantie.

Je vous embrasse tous,

N.L. CASSADY

1. Lettre du 6 octobre 1950 (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 216).

2. Demi-sœur de Neal qui vivait à Los Angeles.

3. Sa petite sœur, voir note de la lettre du 5 février 1945 ([page XX](#)).

à Diana Hansen Cassady

Octobre 1950
230 Divisadero St. n°4
San Francisco, Californie

CHÈRE DIANA,

Bien reçu ta lettre concernant les appels téléphoniques à Carolyn. Merci. Carolyn en a évoqué quelques-uns mais à demi-mot. En tout cas, à partir de maintenant essaie au Underhill 1-5699. Plus d'appels téléphoniques de toute façon. Tu n'en auras plus besoin. Tu sais, vu les tourments de ces dernières semaines, je me suis décidé pour de bon, mais je n'en parlerai pas. Par la présente & de façon catégorique je certifie que je serai ton mari devant Dieu & les Hommes jusqu'au 1^{er} juin 1951¹ de l'ère chrétienne. Merci. Que Dieu me vienne en aide. Amen.

Surtout relâche la pression & ne t'en fais pas trop. J'ai atteint un tel dégoût de la vie que je suis proche de l'épuisement total. Merci. Aime ce bébé & tout ce qu'il représente pour nous. Si tu arrives avec quoi que ce soit qui pèse moins de 3 kg, ou avec une fille, je me verrai forcé de revenir sur ma parole & d'avancer la date au 31 mai 1951. Merci.

L'appart du 230 est super, celui d'Hinkle – la chaleur posera peut-être problème parfois pour le petit – comme dans tous les apparts de SF. Pas de chauffage central, pas besoin. On a une cheminée & une bonne cuisinière. Ne t'en fais pas, ralentis un peu & mets toutes les chances de ton côté pour le gosse. Je veux l'entendre pousser des cris pleins de santé. Il n'y a pas de voisins ici.

Vu la situation actuelle, c'est pas le moment de se poser des questions mais celui d'agir selon la volonté de Dieu, si je précise les Dates des périodes de vie maritale c'est uniquement à cause la cote écrasante de 3 enfants contre 1. Si Carolyn en attend un autre, il devrait arriver le 1^{er} juin² – je sais qu'aucun de nous ne le souhaite, donc envoie-moi vite les renseignements pour

1. Diana doit rejoindre Neal en décembre pour leur « période d'essai » de 6 mois, jusqu'en juin 1951.

2. Carolyn craignait à tort d'être à nouveau enceinte.

l'avortement. Stérilisation ensuite ? Peut-être, mais seulement après qu'on ait examiné et enlevé mes yeux, mes dents, ma gorge, mes bronches, ma cage thoracique, mon trou du cul, mes hernies, ma prostate, mes pieds, mes pouces & mon cerveau.

Sérieusement. Je te souhaite de tout cœur un accouchement facile. Puissent les bons docteurs se surpasser – y compris aux admissions – & faire sortir le petit bâtard comme il faut. C'est pas facile d'être le père de petits bâtards, mais vu que c'est plus facile que d'être leur mère, je saisiss l'occasion pour te présenter comme il se doit mes regrets, ma compassion & mes excuses & te dire qu'ils sont proférés avec la promesse fervente du vieux schnock maussade et chiant d'essayer à nouveau de se débrouiller par ses propres moyens et de faire un véritable effort pour t'aider à être plus heureuse à l'avenir.

Bon voyage ma douce, je t'envoie le billet le 10 décembre.
(J'espère vraiment)

N.

à Diana Hansen Cassady

10 oct. [1950]
[230 divisadero St. n° 4
San Francisco, Californie]

CHÈRE DI,

On arrête tout ! Carolyn est tombée malade ! Tu n'imagines pas, toutes les prières à ces satanés docteurs et toutes les angoisses et tout l'argent que ça a coûté ; quelle souffrance, toute cette histoire. Dieu merci c'est fini !

Maintenant la seule chose dont tu dois te soucier est de savoir si j'aurai assez d'argent le 10 décembre (jour de paie) pour que tu puisses venir, et si je trouverai un bon boulot aux chemins de fer dans les environs. Crois-moi, j'ai la quasi-certitude (malgré mon pessimisme incurable de ces derniers temps) que je peux

me faire du fric dans la baie à la NWP [Northwestern Pacific]. En tout cas, maintenant tu peux compter sur une maison, un mari et un bbbbébbé (je bégai). La façon dont nous nous sommes impliqués de tout notre cœur ces derniers temps a abouti à des projets définitifs pour les six prochains mois au moins.

Il n'y a aucune garantie, évidemment, puisque les choses après lesquelles vous râlez tellement, vous les femmes, sont toujours changeantes apparemment et ne sont pas bien comprises de par leur nature, même par moi, mais je les cerne autant que possible, comme chacun en son for intérieur. Cependant, qui sait ce que nous réserve le sombre avenir ? Ce mode de vie en fera cancaner certains (surtout les femmes) et filera les chocottes à d'autres (moi). Le 1^{er} juin 1951 tout ne sera peut-être que bonheur entre nous. Mais, encore une fois, souviens-toi que nous avons chacun une entière liberté d'action. Je sais combien ça peut sembler horrible ; les choses sont comme ça parce que je suis un monstre, un ogre pour tous mes enfants, etc., etc.

Je suis crevé et on ne va pas tarder à m'appeler donc je dois arrêter là. Cette lettre est censée être un flash¹ pour t'aider à entrer à l'hôpital dans de bonnes conditions.

Par la présente j'estime qu'à partir de la date annoncée (le 1^{er} juin 51) les termes du contrat seront rompus, j'aurai rempli toutes mes obligations (romantiques etc., mais pas pécuniaires envers notre enfant évidemment) et mes engagements, et serai libre de fuir dans l'arrière-pays vêtu d'un sac et couvert de cendres² pour cogiter sur tout ce merdier.

Amen.

N.

Carolyn dit « elle ne va pas apprécier que tu utilises mes enveloppes » – fait chier tout ça – le délai & la rapidité pour envoyer cette lettre sont plus importants que n'importe quelle considération de ce genre, & ça sera comme ça désormais. Conneries.

Amen. Merci.

N.

1. Décharge d'énergie provoquée par certaines drogues.

2. Référence à la Bible, Daniel 9:3 : « Je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, afin de recourir à la prière et aux supplications, en jeûnant et en prenant le sac et la cendre. »

Carolyn accepte que Neal revienne chez elle, à condition qu'ils fassent chambre à part. Elle lui offre un magnétophone Ekotape, dont la technologie moderne le ravit et convient à son débit ultrarapide.

Le 12 octobre 1950, Bill Cannastra¹, un autre doux dingue de la bande, meurt à New York, décapité en faisant mine de vouloir sortir du métro par une fenêtre. Cette nuit-là, il avait beaucoup bu et longuement parlé de la mort avec Allen. Sa disparition laisse tout le monde consterné.

à Jack Kerouac

15 oct 50
[San Francisco]

JACK: LE PLUS GRAND,

Incroyable ! Tu m'as envoyé la description exacte de ce que j'étais en train de faire et de comment je le faisais ! Gene Kelly, exact²; j'ai adoré aussi (je veux dire allongé là, défoncé, à capter la différence entre lui et Mel Allen ; n'oublie pas mon vieux que je t'ai branché sur Marty Glickman³ pendant la dernière saison de basket, etc., mec, etc.)

Et je vais te dire comment j'ai observé de la même façon les orbites de tous les serre-freins. Enfoncées à cause des longues heures passées à fixer un point au loin (deux kilomètres ou plus) en se concentrant comme les cow-boys et les contrebandiers d'autrefois qui vendaient de la gnôle indienne.

J'adore ce que tu dis à propos de Wolfe.⁴ Je suis complètement

1. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.

2. Dans une lettre du 6 octobre 1950, Jack lui raconte qu'il a suivi les championnats de base-ball et qu'il a été très attentif au ton des commentateurs, particulièrement à celui de Gene Kelly qui s'exprimait comme John Holmes (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 213).

3. Mel Allen et Marty Glickman sont également des commentateurs sportifs.

4. Dans la même lettre, Jack évoque l'importance des «voix» dans la littérature en citant notamment Dostoievski, Céline et Wolfe, «une grande voix venue du désert hurlant». Il imagine l'œuvre qu'aurait créé Wolfe s'il avait vécu et écrit de façon spontanée.

sidéré (comme toujours) de voir à quel point les trucs qui nous éclatent sont *exactement* les mêmes (pour tout, je parle de nos réflexions en général, pas des moments où on prend notre pied dans nos petites vies satisfaites d'elles-mêmes), écoute, Important.

Écoute bien j'énumère ; 1°, VOIX¹ :

J'ai fait et fait pour de vrai le truc le plus dingue qui soit : J'AI ACHETÉ UN MAGNÉTOPHONE ! pas un magnétophone à *fil*, mieux, un magnétophone à bande, un appareil dément qui reproduit parfaitement le son (tu peux entendre distinctement le tic-tac d'une pendule dans la pièce d'à côté quand tu écoutes l'enregistrement) et vraiment pas cher, et c'est *super facile*, et les bandes durent *éternellement*, ne cassent pas, on peut garder n'importe quelle partie ou la totalité de n'importe quel enregistrement, etc., etc., etc. La bande d'une heure par exemple ne fait que 12 centimètres de diamètre et ne pèse que quelques grammes et peut être enregistrée sur les deux faces, donc en réalité ça fait 2 heures d'enregistrement (j'en ai aussi 2 d'une demi-heure) et tu n'as qu'à enregistrer, aller au bureau de poste le plus proche et M'ENVOYER UNE LETTRE, mieux, deux heures de nos VOIX en train de se parler. Ça évite la corvée des lettres à écrire (SI HORRIBLEMENT HORRIBLEMENT CHIANT ET DIFFICILE POUR MOI), alors peut-être que je pourrai moi aussi te débiter une lettre de 5 000 mots tous les jours. Nom de Dieu, sûr que j'admire vraiment tous ces types capables de s'envoyer des romans et tout, putain ! Tu piges, là ? Achète un petit magnétophone EKOTAPE portatif, regarde dans l'annuaire téléphonique il y a des détaillants EKOTAPE, achète à crédit (coûte pas plus cher), va en chercher un tout de suite, ça vaut 150 dollars, premier versement, sais pas, disons 60 environ. VA EN CHERCHER UN TOUT DE SUITE (184, bandes comprises).

HIER, tu le crois, hier, j'ai repris Tom Wolfe, pour la première fois depuis des années et j'ai enregistré son démentiel poème prose prologue introduction préface dédicace première page d'*Au fil du fleuve* qui remonte à des années pour moi etc. Évidemment j'étais défoncé et j'ai aussi enregistré toutes sortes de trucs, comme la récente « Hi hour with Proust »² et bien sûr un

1. Jack lui a écrit sur la pluralité des voix en Amérique et sur la difficulté pour le jeune écrivain de trouver la sienne.

2. « Heure planante avec Proust ».

Major Hoople (moi en W.C. Fields), un petit truc que j'ai torché vite fait d'après le « Fusil à répétition dans l'armée bulgare » (des conneries, « Le fusil à répétition », t'y crois, ça vient de Proust¹! Etc., Etc.) J'ai plein de Mambo Indien *Mexicain* d'un vieux Mexicain délivrant de Watsonville, Californie (les nanas du magasin de disques me disent (dans un charabia espagnol insensé) qu'elles n'ont que du vrai Mambo Mexicain à cause des centaines de Mexicains qui se pointent et qui n'achètent que ça, pas de Dave Barbour², etc., etc.

Je sais combien les voix sont importantes et à quel point je me sentais coincé quand j'en bavais à essayer d'écrire, et qu'avant de commencer je pensais à tout ce à quoi il était possible de penser, pour décider finalement que je devais d'entrée mettre en mots chaque personnage (commencé avec mon vieil homme qui parle de son voyage à Denver etc. sur les rails), je réfléchis, je réfléchis vraiment dans la boîte à sable de la loco et dans mon pieu à quoi écrire sur les voix et tu m'écris à propos des voix, j'achète un magnétophone et pour la première fois de ma vie je découvre ma propre voix quand je suis défoncé et aussi enrhumé, en train de baiser et de jouir, et tu m'écris sur les Voix – les world series³ (qui m'ont éclaté) nom de Dieu.

Je sais que c'est un défaut que tu as souvent remarqué chez moi, ce putain d'étonnement devant la moindre coïncidence, ou ma promptitude à relever les moments où nos deux esprits sont connectés, quand on se balade dans la rue etc., mais bordel, ta lettre est tellement vitale pour moi, elle m'a montré une fois de plus que je ne suis pas seul dans mon univers mental, et encore une fois elle m'a donné un bon coup de pied au cul pour continuer, et aie confiance en toi, peu importe à quel point tu es conscient de ne jamais pouvoir mettre en mots la moindre chose de la façon dont la voix dans ta tête la formule, essaie au maximum et ne regrette pas trop les échecs. (Au fait, mec, si tu penses qu'il y avait quoi que ce soit dans ma lettre – c'est pas lcas (j'ai mal écrit le cas et mal écrit mal écrit) – tu devrais voir les conneries démentielles que j'ai sorties de mes tripes

1. Dans *À la recherche du temps perdu*, Proust évoque un pseudo-écrivain qui se consacre à un texte sur le fusil à répétition dans l'armée bulgare.

2. Guitariste de jazz.

3. Championnats du monde de base-ball.

la première fois que je suis venu à Watsonville pour 5 semaines solitaires dans les foyers des chemins de fer, j'étais tellement embrouillé que je m'étais enfoncé tout seul dans un imbroglio hallucinant.) Plonger dans les zones les plus abyssales de l'esprit jusqu'à ce qu'elles soient comme des places ensoleillées tellement tu les connais, grâce à la répétition et à la force émotionnelle des images les plus profondes, est si habituel pour moi que tout mon élan consiste à explorer l'esprit plutôt que de fusionner avec lui, et la communion de pensées n'apparaît pas dans l'écriture, il en ressort une telle banalité que l'âme s'évanouit de peur d'être piégée, de sorte que chaque pensée, peu importe comment elle est venue, devient tellement confuse et limitée que la végétation s'emmêle sur elle-même indéfiniment et moisit comme sous l'effet de l'ulcère tropical¹, et alors qu'il n'y a pas d'exutoire pour les pensées *accumulées* qui sont complètement délirantes comme l'après-midi à Victoria, d'autres pensées continuent d'arriver à chaque minute, qui nous accablent avec le fardeau du souvenir et quand on commence à se rappeler de tout, la putain de boutique ferme et entame une grève sauvage et la lumière s'enfuit et le putain d'esprit lutte dans le bourbier jusqu'à ce qu'il lâche vite fait bien fait et se tourne toujours plus vers le cul. Je me masturbe au moins 3 fois par jour et ce depuis des années, quel que soit le nombre de fois où je baise et où je prends mon pied. Il y a des années c'était des orgies pendant des journées entières où allongé tout seul à penser à une femme (des centaines d'images, je me souviens à 9 ans, une petite salope de Mex d'1 mètre 20 à Denver un soir de Carnaval, en train de blablater avec un copain de classe) et je jouissais au moins 11 fois en 6 ou 7 heures. C'est devenu une habitude quotidienne avant de me coucher (je peux pas m'endormir sinon) et un serre-frein ne dort jamais plus de 4 ou 5 heures avant d'être appelé, quand les affaires vont bien, et doit roupiller n'importe où. Je n'ai commencé à me masturber que très tard, à 17 ans ; ça faisait quasi 5 ans que je baisais quand j'ai commencé (ça a tout de suite été frénétique et ça l'est resté depuis que j'ai fait 11 mois et 10 jours en maison de correction dans le Colorado, etc., etc.)

1. Affection cutanée répandue sous les climats tropicaux.

Tu ne me croiras pas s'il te reste un tant soit peu de raison mais je t'ai *Entendu* m'appeler F.D.R. [Franklin D. Roosevelt] cet après-midi-là et juste avant que tu dises Franklin D., avec quel étonnement je l'ai su sur le champ et j'ai volontairement fait des gestes exagérés à ton attention parce que (c'est-à-dire, c'est ce que je pensais) tu avais capté ce que je te demandais (juste après avoir braillé sur la banquette arrière à quel point on était défoncés), mais maintenant j'ai oublié ce que je t'ai demandé, et toi tu t'es souvenu de ce que tu m'avais demandé, putain; tu vois à quel point j'ai végété dans cet Ouest où les problèmes sont comme des séquoias, et la belle lune du Midwest a bien changé, tout comme la lune de NY est salement froide et brillante, et la chaude plénitude, crois-moi, de la lune que j'adorais en roulant comme un dingue toute la nuit, traversant le pays de NY à Indianapolis – et fonçant vers Denver le soir; la lune de SF est une chose pâle et humide difficile à apercevoir.

Je viens d'accomplir la plus grande prouesse de ces 5 dernières années, peut-être même plus; depuis que je me suis échappé de la maison de correction en Californie, ou bien qu'on m'a, incroyable quand j'y pense, dissuadé de me barrer à nouveau une fois qu'on m'avait chopé en train de m'enfuir (de Saint Quentin¹): je t'ai écrit une lettre entière en étant défoncé ! Toute cette lettre du premier mot jusqu'à celui-là (J'ARRIVE PAS À TAPER: gosse sur les genoux) est le résultat de moi assis m'efforçant de noircir ces deux pages avec des trucs plus ou moins sensés. Incroyable, et tellement encourageant, bah.

Arrive donc, épaisse Nuit², lui il sait, dis pas qu'il ne sait pas mec, alors que je l'ai lu d'une traite pendant trois ans, de 11 à 14.

Etc., Etc. – À l'Est toute.

N.

1. Prison d'État de Californie.

2. Référence à *Macbeth* de Shakespeare.

à Diana Hansen Cassady

17 octobre 1950
[230 divisadero Street n° 4
San Francisco, Californie]

CHÈRE DI,

Ça ne serait que justice que nous, qui passons notre vie à organiser et organiser encore, obtenions ce que nous méritons maintenant que tout est prêt, enfin, plus ou moins – l'inverse total de ce qui va arriver:

C'est le grain de sable dans l'engrenage. Il s'est passé un truc terrible. Non, on ne m'a pas viré; pire, dans la mesure où ça te concerne... Helen Hinkle a pulvérisé tous nos projets, c'est peut-être mieux comme ça. Tout compte fait, elle refuse de nous passer l'appart. On s'est mis d'accord sur le fait que je n'y resterais que jusqu'en décembre. Après elle ne veut ni de toi ni de moi, en aucun cas, et c'est définitif. Compris? Fini le 230, mort, cuit; oublie. Voilà, oublie; bon, et maintenant? Maintenant ça:

Description de ce que je fais et de ce que tu fais d'ici juin 1951: pas de changements dans nos plans quoi qu'il arrive (à part la broutille des dates exactes). Ce que je fais en oct., nov., déc.: Quitte le 230 le 21 oct une fois le loyer payé. Habite avec Carolyn jusqu'à la fin de mon contrat. Ma vie se déroulera comme ça: je passerai tout mon temps aux chemins de fer, le reste du temps j'attendrai de longues, longues, longues etc. heures assis à l'hôpital de SP [San Pedro] pour soigner 1. mes pieds, 2. mes yeux, 3. ma poitrine, 4. mes poumons, 5. ma toux, 6. mes hernies, 7. ma prostate, 8. mes pouces, etc. Le reste du temps dans le grenier du 29 Russell à commencer mon livre. Le reste du temps à me branler etc. (Tout ça par ordre d'importance et selon le temps dévolu à chaque chose.) Ma vie sera donc bien réglée jusqu'à la fin du contrat. Après mon contrat: je quitte SF avec la voiture que le serre-frein génie de la mécanique me vendra pour 75. C'est une vieille bagnole, c'est sûr, mais en parfait état, avec un moteur neuf qu'on posera lui et moi le mois prochain. Maintenant je connais vraiment l'horreur du verglas et de la neige qui gâtent ce beau pays en janvier. Il n'y a pas de

chauffage dans la voiture et je me suis tellement gelé que j'y fais plus attention, donc même sans raison valable, je viendrai te voir à NY pour fuir ce froid. J'irai dans l'Est par la route du Sud pour échapper au mauvais temps de sorte que, si pour une quelconque raison je suis juste, trop juste financièrement pour faire face à toutes les dépenses, y compris pour l'argent dont tu as besoin et l'argent pour C[arolyn] et l'argent du voyage (très peu cher, je traverserai facilement le pays pour 40 dollars maximum), si je n'ai pas au moins 100 dollars pour mon arrivée à NY (pour Ma et toutes nos dépenses jusqu'à ce que je bosse à l'usine Chevrolet ou ailleurs), je travaillerai grossio modo une semaine pour les gagner. Si je n'emboche pas assez en maximum deux semaines, j'aurai d'autres possibilités en allant au Texas (à la SPT [Southern Pacific of Texas] et aux chemins de fer de la NO [Nouvelle Orléans]) etc. En tout cas, je serai à NY début janvier avec suffisamment d'argent pour parer aux besoins du bébé et tout ça. Ne crois pas que je vais rester coincé dans le Sud à travailler, à attendre de voir si je gagnerai assez en une semaine ou deux, je saurai exactement ce que je vais toucher avant de commencer aux chemins de fer, donc si c'est pas assez je continuerai à sillonner la région jusqu'à ce que j'aie trouvé assez d'argent ou (impensable) j'arriverai à NY sans avoir travaillé et comme ça on se verra plus tôt. Une fois à Tarrytown, je m'adapte à l'horrible climat et je trouve le meilleur boulot possible jusqu'au 1^{er} juin, ou fin mai, ou mi-mai. À ce moment-là on me appellera à la SP [Southern Pacific] à SF et j'emmènerai Jack avec moi et on rentrera par le Mexique. Évidemment, si on est toujours ensemble, je prendrai un billet de train pour toi et le petit quand on me appellera. Tu auras ton billet entre les mains avant que je quitte NY (le même que celui que j'ai eu cette année), donc tu pourras t'installer à SF (on aura la sécurité de six bons mois d'argent devant nous ; cette année on n'en a eu que 4 et l'argent n'a pas été dépensé correctement). Naturellement, tu vas devoir attendre encore six mois ta maison de l'Ouest, mais tu vois, si tu venais en juin prochain, tout serait prêt au moins, alors que si tu venais maintenant, ça serait une terrible erreur.

Même si je sais que ton cœur te dicte de venir tout de suite, laisse-moi te démontrer en quelques lignes que c'est impossible. Il est quasi certain désormais que j'aurai à peine de quoi payer

ton billet à toi et à l'enfant si je vous laissais arriver tous seuls avec moi sans boulot et sans endroit pour s'installer, pour aménager un coin pour le petit, et tous les trucs qu'on devra acheter (pour aller de Hunterville, Texas, à NYC en wagon-lit avec Willie, son bébé de 3 mois, Joan Adam a payé son billet 106 dollars). En plus il y a cette réelle incertitude : si on se séparent, tu te retrouverais ici avec le gamin, etc., etc.

Je sais que c'est vraiment chiant pour toi de rester six mois de plus à Tarrytown, mais il faut se dire qu'on s'occupera bien de l'enfant comme ça, et c'est le principal, sinon, eh bien, même si c'est dur pour toi là-bas, imagine pour moi. Imagine, par exemple, qu'il n'y ait pas eu d'enfant ou que je ne t'aie offert aucune garantie pour les six mois à venir. Imagine comme je serais merveilleusement installé. À la fin de mon contrat, j'aurais poussé gentiment ma petite poussette à El Paso et j'aurais bossé une paire de mois (c'est dingue l'argent qu'on peut se faire en mars-avril, mais en travaillant 16 heures par jour). Ensuite le 1^{er} mai Jack et moi on serait allés à Mexico City dans ma petite bagnole et en juin je serais revenu ici à la SP [Southern Pacific] et j'aurais habité avec Carolyn et les gosses jusqu'à l'année prochaine où j'aurais fait la même chose. Carolyn pense que tout ça serait merveilleux et que ça ne poserait aucun problème. Mais, malheureusement, c'est pas comme ça que ça se passe parce que je t'ai fait une promesse et que j'ai l'intention de la tenir, bien que tu souffres et que tu envisages ce genre de vie totalement affligeante la mort dans l'âme.

Bon, que puis-je dire de plus ? Je suis convaincu qu'il ne faut pas que tu viennes maintenant, c'est évident, même si ça te tue de rester avec MAMAN. Mais si on se sépare ? Il y a de fortes chances que ça arrive même si je viens dans l'Est avec tout l'amour dont je suis capable et que je fais tout ce qui est en mon putain de pouvoir pour me démener (imaginer bosser ailleurs qu'aux chemins de fer me tue ; ça sera sans doute le cas avec mes pouces inutilisables.) Je t'assure que si on se sépare pour de bon je continuerai à t'aider de toutes les façons possibles et c'est à peu près tout ce qu'il y a à dire.

Donc, même si je sais combien tout ça est terrible pour toi, combien tu vas te révolter, tu ne peux rien faire contre, donc détends – toi du mieux que tu peux et passe ton temps libre à

te retaper pour le bébé et à travailler sur tes idées pour ton travail, ce qui équivaut pour moi à essayer d'écrire, et pour Carolyn à essayer de dessiner, même en traversant tout ça.

Où sont mes caleçons ? Si Joe te les a filés, garde-les et je passerai à NY juste pour prendre quelques sous-vêtements. Écris-moi de préférence au 29 Russell à partir de maintenant, et non plus au beau 230. Peut-être l'an prochain un 230 en mieux, hein ? Merde, je suis désolé.

Je t'embrasse,

N.

P.S. Ci-joint une des lettres d'Helen ; elle en a écrit d'autres pour justifier celle-là – 3 en deux jours. Je pensais avoir tout mis au clair avec Hinkle. Il m'a dit & redit que tout était OK. Mais l'appartement appartient à Helen & elle a même juré qu'elle quitterait Al s'il me laissait profiter de lui une fois de plus.

P.P.S. Tout le monde pense que je profite des autres en permanence & et que c'est pour ça qu'on est brouillés toi & moi.

à Jack Kerouac

22 oct 1950
[San Francisco]

CHER JACK,

On arrête les rotatives, gros titre à imprimer; on insère cet encart: fusion de Keroassady dans l'Est dans 10 semaines.

La portée de la dernière réunion organisée par Truearthur dans le Pacifique¹ a réveillé les soupçons d'après les sources fiables habituelles de cette ville pleine de rumeurs, selon lesquelles pour contrebalancer les effets de l'avantage pris par le bon vieux papa chéri Harry² de Dugout Doug³ et de Tess Trueheart⁴, Grosse Bite Cass, et pour avoir couché avec les meilleurs d'entre eux, John la petite bite viendrait dans l'Est juste au nord de la Cachette d'Harry le Baratineur⁵. Tout ça pourrait provoquer la guerre. Évidemment, la préparation indispensable au sombre duo va peut-être retarder le début des festivités jusqu'à ce que les hostilités soient déclarées, qui ne démarreront qu'après qu'un consensus ait été trouvé, dès janvier ou avant, et ensuite waouh, vas-y montre-leur Charlie, Cannastra est Mort.

Oncle Jack Legroskul ne sortait jamais sans son pistolet à pipi plein de tabac à priser; ça a conduit à la guerre. Il possédait toutes les autres armes pétaradant dans leur ventre de plomb à des kilomètres à la ronde. Ça a conduit à la guerre. Leurs bouches baveuses saignaient avant qu'il soit mort, réac je te dis, donnant tout à ses gars, jusqu'au bout et je lui dis, montreleur à ces mecs, tire jamais avant d'apercevoir le rivage du Styx, sauf si tu manges des haricots, j'en ai planté quelques-uns, ou plutôt sauf si c'est parce qu'ils sont noirs.

On se voit dans dix semaines quand j'arriverai à NY avec la nouvelle voiture mexicaine qui nous emmènera à la mi-mai;

1. Depuis le 15 septembre 1950, les forces américaines ont lancé une offensive controversée en Corée. Truearthur, ou «Arthur la Vérité», est un surnom ironique donné par Neal au Général MacArthur qui dirige les opérations, en référence à Truman, littéralement, «l'homme de la vérité».

2. Harry Truman, président des États-Unis.

3. Surnom du Général Douglas MacArthur.

4. Petite amie du détective Dick Tracy, personnage de bande dessinée.

5. Neal se rend à New York, au nord de Washington, «cachette» du président Truman.

si tu peux, essaie de t'organiser s'il te plaît vu que la mi-mai est l'époque idéale pour partir passer un mois au sud de la Frontière. On tiendra toi et moi et les bagages dans la voiture.

J'espère qu'Allen va m'écrire; je le ferais peut-être si j'avais son adresse. Je vais immédiatement (dès que j'ai fini cette lettre) enregistrer tout mon Romancassady jusque là où j'en suis.

Écris-moi au 29 Russell et pas au 230 Div. Je suis ici jusqu'en janvier. Ensuite au 190 Courtland avec Diana jusqu'en mai et le Mexique avec toi jusque fin juin et ensuite retour aux chemins de fer de la SP [Southern Pacific] jusque janvier suivant.

De longs canons à pisces jaunes sont réquisitionnés, si nous ne parvenons pas à obtenir du conseil de guerre qu'il persuade tous les participants d'écrire à nos saintes gueules cassées Américaines, on n'a aucun espoir de gagner les 100 000 000 000 000 000 000 000 000 000 \$ habituels (pendant que je tapais les 0001, oups, erreur de frappe, 000, je n'ai pas fait Expès, oups, exprès, j'étais complètement hypnotisé par le plaisir physique généré par mon index droit frappant sur les touches et j'ai arrêté quand j'ai raté la touche).

Où est Cannastra ?

Oh mon pote, je suis tellement heureux, vachement heureux. (Ça m'est tombé dessus, pour des raisons très diverses, juste quand j'écrivais oh mon pote etc., c'était comme si, parce que ça venait juste après la question sur Cannastra, qui est si importante et qui est venue brutalement, c'était comme si j'étais content que Cannastra soit mort; quand même pas, il existe différents degrés d'amour.)

J'ai écrit oh mon pote, etc., parce que j'étais épuisé de penser à Thomas Wolfe, ce fils de pute. Merde, on y revient.

On a traversé les villes mexicaines trop vite. Cette fois, pas de précipitation, et plutôt que la quête de visions souterraines, le plaisir attentif d'un *lent* relâchement à travers le pays ramènera les souvenirs infimes qui recèlent à notre insu l'intégralité de notre expérience.

Qu'est-il arrivé à Frank? (le type qui est venu à Mexico City avec nous). La voiture de Nash est bizarrement faite, pas seulement à cause de son design étrange, mais en regardant par une des vitres cassées j'ai vu un habillage bizarre qui remplace élégamment les éléments habituels. Les types qui l'ont conçue

sont des cinglés, une merveille de tissu à l'intérieur, violet et jaune.

Je viendrai à NY via L.A., Tucson, El Paso, le Texas, Houston, la Nouvelle Orléans, et je pousserai plus loin puis plus loin encore puis le Sud à la con, Washington, Baltimore, NY. On ira à Mexcity par ton itinéraire habituel ou par Denver, Détroit, ou Pétaouchnock.

Avec toute mon affection,

N.

Neal, appelé pour quelques semaines de travail à San Luis Obispo, loge chez les Hinkle. Carolyn et lui font des projets d'avenir. Elle profite de son absence pour lui écrire ce qu'elle attend d'un mari et le couvrir de reproches.

Diana lui exprime également sa déception sur vingt-deux longues pages, tout en lui proposant d'emménager à El Paso ou à Phoenix pour tenter la vie à deux.

Quant à LuAnne, enceinte de 7 mois, elle refuse de le voir.

à Diana Hansen Cassady

30 octobre 1950
[San Luis Obispo, Californie]

CHÈRE DIANA,

Ta longue lettre, avec les différentes possibilités pour Tarrytown, était une très belle lettre, intelligente et positive. Celle qui a suivi, adressée au 29 R., était aussi une merveille. Merci. Le jour où j'ai reçu la dernière de tes lettres (sur papier jaune) le chef d'équipe m'a appelé pour m'envoyer de SF à San Luis Obispo. Il a dit que je resterai à SLO entre une semaine et un nombre indéterminé de mois. Là-dessus j'ai préparé 6 paires de chaussettes, 4 chemises, 2 pantalons, ma brosse à dents, 1 livre, de belles photos de Diana.

Et me voilà, sur le lit où je dors, un lit tellement bancal que je pose mes coudes sur ma valise pour m'éviter la honte de tomber & d'exposer mon petit cul charnu à Al et Helen Hinkle chez qui je loge pour les 12-24 heures où je suis à SLO. Je pars à Watsonville & à Santa Barbara pour mes tournées, & je vais peut-être gagner pas mal d'argent après tout, mais il est trop tard dans la saison pour me faire un vrai magot.

Carolyn doit s'occuper d'une des filles malade. Les amygdales de Cathy sont en si mauvais état qu'on va devoir les lui enlever. Opération onéreuse; au moins 100 dollars. Bah!

N.

à Carolyn Cassady

1^{er} novembre 50
[San Luis Obispo, Californie]

CHÈRE CAROLYN,

Il y a tellement de choses sur lesquelles on ne s'entendra jamais: certaines différences spécifiques entre nous qui sont vraiment sans importance mais qui, à cause de la pression que nos personnalités respectives nous infligent, nous rendent incompatibles sur le plan émotionnel. Les défauts particuliers que tu m'imputes sont devenus des représentations abstraites de ma personne, loin de mes tares originelles, et à force d'avoir subi tant de transformations, ils n'ont plus rien de réel.

Plus rien de réel parce que mes facultés de réflexion sont anesthésiées & affaiblies depuis si longtemps que ça fait un bail que je n'ai pas eu, par exemple, de vraie opinion, etc. Mais, étant donné qu'au bout d'un certain temps les gens ne sont plus qu'une compilation d'idées, la personne qui observe & qui juge n'a pas les moyens d'appréhender les changements inhérents aux processus vitaux et ne peut donc pas être objective &, en repoussant les frontières de l'imagination pour essayer de comprendre, elle crée une image figée qui devient donc, au fil du temps, une représentation faussée.

L'amour n'a rien à voir avec ça, car tous ces processus sont, par nature, des intellectualisations sur des choses abstraites véhiculées par des mots dont le sens échappe à l'esprit, mais par la force de réactions émotionnelles successives, l'esprit se forge des convictions qui sont, en quelque sorte, la base de la poursuite de l'amour, même si ces convictions communes sont des anti-amour, des anti-être aimé, à cause de la nature perverse du cœur & parce que les mots prononcés ont tendance à exprimer une chose à la place d'une autre, etc.

Pour la première fois depuis des années, j'en reviens à un snobisme intellectuel, même si, évidemment, je n'en ai pas le droit, étant incohérent comme toujours & encore moins apte à être compris par qui que ce soit sur les questions existentielles. Peut-être est-ce parce que je suis ici avec Al et Helen et que je

réalise, une fois de plus, et à un point que toi ou Diana n'imaginez pas, combien je suis loin devant chacun d'entre vous. Ça ne veut rien dire. Surtout si on considère l'horrible situation dans laquelle je nous ai tous entraînés, mais pourtant je dois être, je ne peux m'empêcher d'être gouverné par ces choses dont j'ai conscience.

Peu importe combien c'est difficile pour chacun – aucun de nous ne comprend vraiment les terreurs authentiques et intimes de l'autre, & aucun ne peut espérer y parvenir – tout ça est allé tellement loin et dépasse le domaine des problèmes ordinaires de l'esprit s'interrogeant sur ce qui est « le mieux » – peu importe l'urgence à prendre une « décision » & la croyance, si présomptueuse, dans la « liberté » individuelle à décider & à vivre selon ses aspirations, etc. – il n'y a vraiment rien à faire. Rien à faire en ce qui concerne la « décision » à prendre pour les 6 prochains mois.

Ça signifie que les circonstances sont telles désormais, que quelle que soit la souffrance de chacun, il n'y a pas d'autre alternative que de faire avec (comme prévu). Je n'écris en aucune façon selon la « vérité », en réalité il n'y en a aucune, & la « vérité » est seulement une des données du processus de compréhension – lis Spengler, vol.1¹, à peu près au milieu du livre – & étant donné qu'aucun de nous ne peut vraiment comprendre l'autre – dans le sens où le temps détériore l'aptitude à comprendre les choses de façon inédite à chaque instant – et il est impossible de retrouver cette aptitude, alors qu'elle est littéralement nécessaire pour appréhender n'importe quel changement particulier, en passant tout au crible de la compréhension, ce qui permet de percevoir l'essentiel dans le trivial, je ne parle pas de découvrir des diamants dans la boue, mais plutôt ces futilités dont sont recouverts les murs de la maison qui abrite l'essentiel. L'attention du tapissier est fixée sur son boulot, & comme il sait que le temple est intact & que le calice est sauf à l'intérieur, il ne se rend compte que de temps en temps qu'il peut se perdre dans ces futilités, & elles ne lui apparaissent que dans les moments de pause où il n'est pas concentré sur son travail.

Nous sommes à un de ces moments de pause. Le présent exerce

1. *Le Déclin de l'Occident*, essai d'Oswald Spengler paru en 1918, influença beaucoup la Beat Generation.

une pression d'acier sur l'âme au point que, diminué par ce laisser-aller, je ne peux rien faire d'autre qu'à peine réunir les forces nécessaires pour laisser le processus s'accomplir – comme quelqu'un qui ne réalise pas combien il s'est affaibli, jusqu'à ce qu'il essaie de se secouer & qu'il se rende compte que, loin d'être capable de monter et de descendre 70 fois de suite comme avant, il ne peut le faire qu'une seule fois, & encore, avec telle-ment de difficultés qu'il réalise que le *mieux* qu'il puisse espérer est de réussir cette unique fois ; mais en le faisant chaque jour & en regagnant lentement la force qu'il a perdue, au moins fait-il de son mieux. Ceci dit, dans mon cas personne n'est sûr que j'aie jamais eu cette force « perdue ». C'est pire que ça. Je sais que la force que j'avais a disparu pour toujours, parce qu'elle n'était qu'une *illusion*. Tout ça exige des mesures strictes. La volonté de trouver la paix s'est transformée en une bataille détestable pour prouver quelque chose aux autres. Je ne peux pas faire ça, je n'ai pas ça en moi, quels que soient mes efforts pour y parvenir. Donc laisse faire les choses ; aide gentiment les autres, aide-les à triompher si c'est ce qu'ils veulent, mais en ton for intérieur (dans ton moi) souffre en silence de tes bles-sures intimes et n'espère rien – sauf réussir à ne pas avoir trop de regrets et à oublier.

On vient juste de m'appeler & je dois me raser, manger & m'habiller, donc je dois arrêter là si je veux envoyer ça.

Bill a-t-il réparé la voiture ? Fais en sorte qu'il le fasse, s'il te plaît. Je suis vraiment désolé que tu sois coincée avec Cathy – encore 2 semaines & on pourra peut-être l'opérer. Il faudra que je sois là, donc si c'est possible je ferai tout pour me libérer à ce moment-là. L'Enfer Absolu.

Je t'embrasse,

N.

à Jack Kerouac

5 nov. 50
[San Luis Obispo, Californie]

MON CHER POTE,

Est-ce que j'ai fait un rêve cette nuit ? Ouii, Oh oui !

Ce rêve après m'être masturbé 6 fois de suite. Pas particulièrement difficile à faire ces temps-ci.

Je ne vais pas, ne peux pas le décrire. Inutile pour un seul rêve de toute façon ; non, il en ressort deux émotions.

J'ai découvert que j'aime LuAnne, mais plus et plus fort ; je suis entré dans un autre monde, vraiment autre – dans un dégradé de noirs, & dans une extase tellement pure que je suis parti plus loin que jamais – quand je l'ai enfin fait jouir avec ce cunnilingus sur sa chair rouge si douce, seuls le haut de mon front & l'extrémité de mes oreilles ont été aspirés alors que je glissais dans son trou. Une vraie merveille. Mais basta – ne va pas t'imaginer que je ne fais pas de rêves sexuels déments, j'en fais & même toutes les nuits – c'est juste que ce rêve magnifique m'a causé une telle émotion, et pendant si longtemps, que j'ai la mort dans l'âme – ça m'a tout simplement rendu malade.

Dois tailler mon crayon avec un putain de vieux couteau à pain. Va pas croire que je ne suis pas défoncé, j'arrive même pas à tracer les lettres pour écrire les mots & je ne contrôle pas la pression de mes doigts pour guider le crayon. Je suis défoncé grâce au *tout dernier* reste du nuage de poussière super puissant de 150 g avant première manucure¹, tu te souviens ? à Mexico City le matin avant de te quitter.

Cette Dusty² & l'autre fille, Madrene ou un truc dans le genre³, toutes les deux de Lusk, Wyoming, Bill Tomson & Al Hinkle les connaissent bien, le monde est petit, hein ? Bill m'a raconté de gros bobards sur elles (ou sur leurs petits amis) la dernière fois que je suis passé à Denver.

Évidemment, il est très probable que je n'aille pas à NY avant le

1. La « manucure » consiste à couper les feuilles du cannabis qui ne contiennent pas de résine.

2. Dusty Moreland, peintre, une des premières petites amies d'Allen.

3. Mardean Butler avec qui Jack a eu une liaison.

1^{er} mars, ou plus vraisemblablement le 1^{er} mai (au plus tard) – ça dépendra du boulot ou peut-être de moi, en tout cas, quand je t'ai écrit, j'étais décidé pour NY, mais Diana m'a suggéré de changer mes plans à cause de l'argent etc., donc maintenant je suis décidé à aller à El Paso jusqu'en mars & à Phoenix peut-être jusqu'en mai. Pourtant quand je lis ta lettre je me dis qu'il faut que je parte à NY en janvier comme prévu, mais il fait tellement froid là-bas pour bosser & j'dois bosser, Carolyn & les gosses & Di & le bébé ont si salement besoin d'argent que j'peux pas m'arrêter de travailler.

Puisque tu écris sur *comment vivre*, regarde les conseils de Carolyn sur *comment je devrais vivre*. Mais attends, pour une fois ça m'ennuie de joindre les mots de quelqu'un d'autre, je vais plutôt les envoyer à Diana. Sans déconner Jack, je suis complètement défoncé – écoute; quand j'ai commencé cette lettre je croyais que j'écrivais à Diana, même si mon esprit savait que c'était à toi que j'écrivais, tout en essayant de penser à quelque chose de futile & sans rien rater de ce qui me venait à l'esprit. Je t'ai écrit ce que je voulais écrire à Diana.

C'est clair ?

Chaque page différente. Et Cannastra ? Il est mort ? Où est-il ? Allen dit « fin d'une époque » alors tenter une déclaration maintenant ne nous viendrait à l'esprit que si Cannastra s'était tué. Ça serait suspect parce que ça ressemblerait vraiment à une bonne épitaphe.

God save the King.

Qui a son art ?

" " son âme ?

" " sa queue ?

" " sa chatte ?

" " son argent ?

" " " "

Oui en effet, vais pousser plus loin que Mexico City, plus loin que l'extrémité des trottoirs panaméricains du Guatemala sur la sale autoroute panaméricaine jusqu'au bout de l'autoroute à Panama ou ailleurs,

alors la chaleur Indienne &

" la chatte "

" les têtes "

" etc. "

en 52 ou 53 je ramènerai une caravane neuve à la maison, à atteler au nouveau break Chevrolet, & je vivrai dans la caravane à travers tout le pays, vu que je « saute » d'un boulot aux chemins de fer à un autre & tous les ans Diana & moi toi & la connasse on ira au Pérou où vivent ses vieux (riches) & on rencontrera des Indiens défoncés aux feuilles de coca.

Il faut que tu me trouves une flûte, j'en ai pas & il m'en faut une en bois, pas en plastique ni en laiton. En bois. Le 1^{er} mai on quitte NY pour Key West & on embarque pour Cuba etc. & ensuite on reprend la voiture & direction chez Burroughs & l'Amérique Centrale & mec laisse-moi te dire que tu es le meilleur, oui Ô oui, ça m'a complètement tué de lire les vol. 1 & 2 du *Déclin* d'Oswald Spengler en étant défoncé. Tellement défoncé que quand j'ai découvert les âmes classiques Indiennes Faustiennes & Magiques¹, & leur culture & leurs relations & leurs villes & leur philosophie & etc., etc. & leur loi & etc. Je suis défoncé, & avant Spengler relu Céline, l'ai compris d'une autre façon, il est tellement déprimé, tellement Français & pas franchement hipster comme toi & moi. Évidemment, je suis incapable d'aligner un seul mot comme il le fait. Putain.

C'est tellement beau ce que tu m'écris, ça me touche & je deviens sentimental & j'en ai rien à foutre parce que je sais que tu sais & donc je m'autorise à écrire seulement des trucs dépassés d'une façon dépassée & rapidement je deviens si absent & j'essaie tellement de contrecarrer ça par des pensées simples, répétitives & paresseuses, que mes lettres sont des foutaises ou des ormeaux ; si elles sont pas des espadons jouant à saute-mouton avec des marlins dans ton complètement contradictoirecloclodofauchantunsteackcuitdelaveille. Je vais faire entrer dans cette flûte, jusqu'à ce qu'elle me tombe des mains, un souffle doux & chaud.

Mon magnétophone est plein. Quelle merveille ! Hum. La belle vie.

Non, mon esprit est proprement détraqué & à relire ta lettre, c'est ton conseil de vivre pour combattre la mort qui m'a mis en tête mon acte involontaire de la page 5 : Carolyn écrivait sur la

1. Spengler distingue huit grandes cultures possédant chacune une «âme» propre. La culture occidentale serait dotée d'une âme faustienne, visant les espaces illimités et l'inaccessible.

mort & sur mes prédictions affreuses & alors que j'essayais de m'en sortir à sa façon & aussi de façon complètement différente, j'ai confondu les deux parce que j'ai reçu ta lettre & la sienne en même temps etc. On ira à Lowell, mais je dois y aller. Peux pas attendre.

Et maintenant le 5 novembre, après-midi.

Je ne plane pas, je suis pas déprimé ; simplement j'attends, vraiment je ne fais qu'attendre depuis que je suis revenu aux chemins de fer le 15 juillet. Je suis à San Luis Obispo depuis 10 jours maintenant & j'y serai encore au moins 5 jours, ensuite retour à SF jusqu'à la fin du contrat. Continue de m'écrire au 29 Russell. Encore relu Karamazov¹. Putain comment peut-il tenir son sujet aussi longtemps. Merde, quelles scènes tordantes ! J'ai ri comme un filsdepute en lisant certaines ; celle où Mitya devient fou & court à travers tout le pays pour essayer de trouver un certain agent immobilier & où le garde forestier le retient pendant 2 jours juste au mauvais moment parce qu'il est bourré & incohérent, je l'ai lue 3 fois.

Hinkle peut rester assis pendant des jours sans se lever sauf pour aller bosser. Je file le même coton, je reste assis sans pouvoir lire ou écrire pendant des plombes, etc., mais c'est bien moins grave que ça l'a déjà été, donc ne t'en fais absolument pas pour moi, vieux pote.

Cette image fait partie de celles que l'Amérique ne peut pas capter ; ce que ces Indiens pensent & ressentent en marchant chaque jour chargés d'un lourd fardeau, à gravir et descendre des montagnes de 5000 mètres sans manger ni en ressentir le besoin parce qu'ils sont défoncés – tu piges – défoncés aux feuilles de coca qui donnent de la force & des hallucinations au corps & à l'esprit. C'est quoi leur truc ?

En parlant des Coréens – note que tout ce que tu m'écris est exactement ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre – les mêmes trucs. La seule chose que j'ai vue depuis la dernière fois qu'on s'est croisés, c'est deux minutes d'images de la Corée

1. *Les frères Karamazov*, de Dostoïevski.

prises au moment de la « libération », quand les États-Unis ont franchi le 38° parallèle, & un plan de moins de 10 secondes qui montrait une danse rituelle, & les gens ! J'ai aperçu un gars – défoncé – hors de ce monde – en transe, son corps souple pris de soubresauts, les yeux fermés & la démarche désarticulée. Où était-il ? Où sommes-nous ? L'autre visage du Pérou me botte bien aussi putain.

Moby Dick est là aussi.

As-tu une conga ? Achètes-en une & une flûte pour moi (sinon trouve où on peut en acheter une).

Ce que tu dis sur Reanna me botte (c'est après elle qu'Allen en avait pendant la soirée à NY). Elle m'a plu. J'étais défoncé & elle a été gentille avec moi au lieu de se montrer hostile comme la plupart des salopes, & elle est jolie, sacrés nichons & mince. Je parie que sa chatte est juteuse & charnue, hein ?

Espèce de sale veinard, j'ai pas bâisé depuis la nuit des temps & aucune nouvelle fille (à part des putes) depuis 1945. En fait mon pote, si tu m'aimes, tu vas faire tout ce qui est en ton pouvoir pour trouver une fille, n'importe quelle fille (je les aime menues) (au lit, vois-tu, les filles minces sont toutes des salopes) & dis-lui que je peux baiser toute la nuit & la sauter jusqu'à ce que son ventre éclate & prendre sa chatte à l'envers pour la baiser vraiment à fond, non que je ne puisse le faire de n'importe quelle façon avec un peu de coopération, mais trouve une chatte & ta chatte à toi & on se fera une vraie orgie sauf si tu veux te la jouer « bâiseur solitaire »¹. On m'attend à NY en janvier, en mars ou en mai, sauf si les longues bites ne sont plus admises.

Le début de mon livre est : « Pendant longtemps j'ai fait figure d'exception »², etc., etc. Je m'y suis vraiment mis un peu plus que d'habitude – la paternité symbolique des clodos de Larimer & moi leur fils illégitime, etc.

La musique est la seule chose bienfaisante qui ne dépende pas du regard. Quelle belle idée de ne pas avoir peur de s'user les yeux. J'ai d'autres moyens de calmer mon corps & ses exigences. Ceci dit, je ne vois rien de meilleur qu'une chatte, j'aime les chattes pures & douces, les chattes dont le pouvoir est tel

1. Dans sa lettre du 6 octobre 1950, Jack distingue l'homme « cool », l'homme à femmes, de l'homme « cru », « bâiseur solitaire » (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 215.)

2. Ce sont les premiers mots de *The First Third*.

qu'elles empêchent leur propriétaire de se faire de fausses idées sur leur utilité. Une chatte ça fait la fille & donc ça crée la femme qui prendra ma queue partouslestrous.

Je suis beaucoup plus sensible que je ne le laisse paraître – exactement comme toi, Jack – mais dès qu'il s'agit d'écrire des lettres, je me révèle très mauvais.

Comment on fait pour *rencontrer* une fille ? Je n'ai aucun problème une fois que je me retrouve seul avec elles. Être en situation de baiser, avec toutes ces sensations brutes, ça me fait battre le cœur tellement vite que des fois j'ai peur de tomber dans les pommes ; c'est pas pour tout de suite mais pour bientôt, dans quelques années, quand j'aurai chopé une nana.

Écoute ça – Le Plus Important :

J'ai connu le véritable amour *deux fois* ! Une fille & puis une autre – une pour le plaisir des yeux & l'autre pour celui des oreilles. Agnes Millar & LuAnne Bullard Henderson Cassady Murphy.

Le 31 mars 48, j'ai reçu une convocation des chemins de fer de la SP [Southern Pacific] pour monter en grade. Le 7 avril 1948, Al Hinkle & moi on a pris un tramway sur Geary Bd à SF [San Francisco] pour aller au dépôt de la compagnie, direction Watsonville. Comme on descendait Geary, qu'on passait Van Ness & qu'on approchait des quartiers chauds de SF, j'étais collé à la vitre à guetter avidement n'importe quelle jolie minette qui m'en mettrait plein la vue, en repensant à cette nuit solitaire au foyer de Watsonville, et en sachant que je ne *verrai* aucune fille pendant des semaines. Le tramway filait à toute vitesse quand à mi-bloc mes yeux se sont posés sur une rousse qui ressemblait – qui était !!! – mon amour de jeunesse de Denver en 43 – Agnes Millar, un grand amour, une vraie pute comme LuAnne, mais *pire* encore – des trucs que tu sais pas Jack, des trucs que je suis le seul à me rappeler & à ressentir. Mais une fois arrivé au coin de la rue, j'étais persuadé que ce n'était pas Agnes mais simplement quelqu'un qui lui ressemblait & l'expression de mon désir, alors au lieu de descendre & de la rattraper, je suis resté dans le tramway.

J'étais en retard pour le train (« ric-rac ») & pour éviter de dépenser de l'argent, je *l'ai laissée partir*. Pendant les six semaines qui ont suivi, dans l'enfer solitaire de Watsonville – j'ai connu des

tas d'autres semaines difficiles à Watsonville depuis – j'ai pensé à Agnes & à tout ce qu'elle avait représenté pour moi, etc. La suite :

Le 13 octobre 1950 (un vendredi), 2 ans ½ plus tard, je vais au centre-ville pour acheter la casquette réglementaire des chemins de fer. Sur le trajet du retour, alors que je venais de me défoncer & que je planais à mort en reluquant SF & les passants, je m'arrête dans un drugstore pour me payer un truc frais vu qu'il faisait chaud ce jour-là. Je suis assis depuis peut-être 2 minutes ¾ à attendre mon grand Coca, histoire de me rappeler l'été 47 au Texas & Burroughs & Huncke & C^{ie}, & la caisse quotidienne de Coca qu'on s'envoyait – quand je jette un œil vers le comptoir pour mater les nanas & qui je vois – Agnes Millar !! Mon amour, la seule avant LuAnne. Je garde mon sang-froid & je me donne consciencieusement une certaine contenance alors que mon esprit s'emballe – « C'est Agnes Millar, c'est Agnes Millar ! » Je la regarde attentivement & je remarque ses cheveux décolorés & je comprends illico que c'est vraiment une pute maintenant.

Elle m'aperçoit – « Mais c'est Neal ! Viens par ici dire bonjour. » Je suis tout sourire mais défoncé, tu piges Jack, Défoncé, & à cause de ça tout à coup je ne peux plus parler, encore moins que d'habitude dans ce genre de situation. Je trébuche sur un tabouret derrière elle, elle a l'air d'être connue dans ce drugstore tout près des hôtels de passe où je l'avais aperçue en 48 ; je fais mine de ne pas comprendre ce qu'elle attend de moi. Mon cœur !! Il ne va pas s'arrêter de battre !!

Je pense à la mort & à notre désir d'expulser notre âme par notre queue à l'intérieur de ces délicieuses créatures, & à la façon dont elles s'arrangent pour qu'on y parvienne, même quand les débuts sont laborieux. Elle te demande ce que tu fais maintenant comme si elle t'avait vu la veille, & toi tu penses aux parties de baise *incroyables* que vous avez connues, à ses gémissements & à ses pipes !! T'es conscient de ton visage affreux, pas rasé & boutonneux & de ta nouvelle casquette Harley bizarre & au lieu de l'impressionner, vu que c'est ce qu'elle semble chercher, tu te prends à répéter encore & encore jusqu'à ce que tu ne saches plus combien de fois tu l'as dit ou quand tu l'as dit pour la première fois, après t'être assis à côté d'elle & alors qu'elle a fini son verre :

« Je suis tellement contente de te voir !!! »

 " " " " " "

 " " " " " " etc.

& comme elle se lève & s'en va, elle se contente de sourire & promet de t'appeler vendredi prochain & refuse de voir l'agonie dans tes yeux.

Bon, alors que je vivais seul et défoncé depuis un mois dans un appartement de célibataire & que j'avais mon Ekotape & du thé & que je voulais la revoir, elle n'est jamais venue, n'a jamais appelé ni rien & tous les jours quand je rentrais des chemins de fer, je restais assis & j'attendais que le téléphone sonne ou qu'on frappe à la porte & je ne l'ai jamais revue & j'ai réalisé quelle putain de nana c'était, wouaaah ! & comme je l'avais vraiment aimée en 43 quand j'étais en taule & que c'était pour la voir que j'avais trouvé le courage de cette évasion illustre que seulement 4 types avaient tentée avant moi & au vu des châtiments qu'ils avaient subis, j'ai su que je l'aimais. Je m'étais précipité à Denver, je l'avais quittée alors qu'elle m'aimait follement & je m'étais senti tellement coupable de la laisser en pleurs alors que je partais en Californie plus tôt que prévu, que je lui avais conseillé de se marier & de m'oublier – un conseil inhabituel chez moi.

Quand je suis revenu après l'évasion j'ai attendu des heures devant son restaurant (elle était serveuse) & j'ai revu son visage & retrouvé les rêves que je faisais en prison où elle & moi on trouvait une cahute isolée en bord de mer & où on n'arrêtait pas de baiser etc. Quels rêves, endormi & éveillé – si ça pouvait encore se réaliser !

Je lui ai couru après alors qu'elle sortait du café. Elle jouait avec moi comme un chat avec une souris, avec moins de cruauté ; j'ai remarqué tout de suite qu'elle avait un peu forci des hanches & quand je l'ai touchée ça n'était pas comme dans mes rêves & pas aussi passionné qu'avant, mais j'ai mis ça sur le compte de la courte demi-heure qu'on avait passée ensemble & de la gêne qu'on éprouvait encore en marchant de son café à (étrangement) mon ancienne école primaire sur la 23^e à Freemont.

Elle a fini par me demander « Tu veux pas me prendre dans tes bras ? » J'allais le faire quand les flics ont surgi de derrière les fourrés en braquant leurs lampes torches sur nous : « Foutez le

camp d'ici ! » & alors on a marché à travers la ville jusqu'à un autre coin que je connaissais & Jack, je lui ai avoué mes rêves ; je l'ai entraînée dans un monde imaginaire rien qu'à nous, dans un futur où on baiserait tout le temps, & dans une vie parfaite qu'on passerait dans un lit à vivre l'un pour l'autre.

On a baisé vite fait ; j'ai pas joui & alors qu'on marchait lentement en direction de chez elle, je n'ai fait que parler de l'avenir où on baiserait mieux dans un *lit* & où on vivrait dans le confort. Après 3 blocs, entre la 30^e & Downing Street, elle a lâché le morceau ! Elle avait simplement fait ce que je lui avais dit & elle m'aimait & elle regrettait tellement d'avoir cru que ce que je lui conseillais était le mieux à faire. Oui, elle s'était mariée pendant mon absence – avec un marin.

Un sacré choc, et je chancelais sur les marches de l'église Holy-Roller, déserte à cette heure-là – j'ai *failli* pleurer. En tout cas, les 3 ou 4 années qui ont suivi, on a eu la plus bizarre des relations – complètement barrée, toujours inattendue & vraiment étrange. Ce que j'ai éprouvé pendant ces années complètement dingues qu'on a vécues elle & moi était tellement fort & sincère que je ne le raconterai pas, & *t'imagines* ! maintenant, maintenant elle est ici à SF & bien réelle & plus jamais je ne la reverrai. Ô Amour !

Quand j'ai compris ça après des semaines d'attente, le 25 oct je me suis tourné une nouvelle fois vers LuAnne. Souviens-toi Jack, je ne l'avais pas revue depuis le 31 mai 1949 à 17h. Je pouvais au moins l'appeler. Après quasi 18 mois à penser à elle chaque jour, j'allais composer son numéro de téléphone ; ça faisait des semaines que je l'avais (dans l'annuaire de SF – R.T. Murphy – 428 Stanyan St.) J'ai composé le numéro & ça a sonné ! J'ai reconnu sa voix : « Allô ! »

J'ai bafouillé le nombre exact de mois, de semaines, de jours & d'heures écoulés depuis qu'on s'était vus & j'ai dit que je me sentais le droit, au nom du passé, d'entendre le son de sa voix. « Oui, j'avais appris qu'elle était enceinte de 7 mois », « Oui, elle avait appris que je m'étais remarié. » Elle s'est lancée ensuite dans une description détaillée de ses difficultés pour que son mariage avec Murphy soit reconnu par l'église catholique, des difficultés pour trouver le *moindre* certificat de Confirmation & de Baptême à Denver. Elle m'a demandé si elle pouvait faire

reconnaître leur mariage. Je lui ai dit de le faire. Alors qu'elle prenait des nouvelles de nous tous, je bandais, assis là à penser à sa bouche & à ce qu'elle savait faire. J'ai parlé de Jeffries¹; en fait elle s'en souvenait à peine. Elle m'a ensuite demandé si j'avais déjà appelé avant; *quelqu'un* n'arrêtait pas de l'appeler. Sûr, je me suis dit, qu'elle sait y faire avec toutes ces bites qui l'enfilent, alors ça m'a tellement démoralisé que je l'ai laissée s'excuser de ne pas pouvoir venir me voir & je l'ai perdue à nouveau, comme la dernière fois, le 31 mai 49.

Qu'est-ce que j'ai à ajouter? Je vais te dire. Je vais écrire un livre, ouimonsieur, avant de mourir & de perdre d'autres choses, c'est-à-dire mon esprit, ma queue, les chattes, etc.

Donc jusqu'à ce que toi & moi on se retrouve pour faire la peau au vieux NY en nous frottant à lui, juste avec nos yeux & nos poings, plus de conneries lénifiantes qui s'échappent de ma bouche sentimentale. Je sais que ce qui compte, c'est d'avoir une chatte à aimer & à lécher, si parfaite que tu ne peux pas t'empêcher de bouger ton corps fatigué sur elle pour déverser tes sentiments les plus purs dans son trou. Bien sûr, toutes les filles ont une chatte; j'ai juste à en attraper une & à promener mes doigts crasseux partout sur son corps pour m'en imprégner à jamais.

Je t'embrasse,

N.

1. Franck Jeffries qui les avait accompagné au Mexique.

à Diana Hansen Cassady

7 nov 1950

[San Luis Obispo, Californie]

CHÈRE DIANA,

Je vote pour cet homme à la volonté de fer & au caractère incomparable, ce champion des pédés & excellent lécheur de mignonnes petites chattes savoureuses, roses à poils bruns. Ouimonsieur, je me décerne à moi-même le titre honorifique de « meilleur coup » qui ne sera pas, qui ne saurait être, ne peut pas être et ne doit pas être sous-estimé plus longtemps. J'ai joué mon dernier rôle « Merdique ». Y'a Barrymore & y'a moi, je l'ai toujours dit. Ça fait tellement longtemps que je fais semblant d'être sourd & que je simule d'autres handicaps, qu'une fois de plus j'ai décidé de m'en tirer par mes propres moyens. Je le fais tous les 5 ans environ en accomplissant les choses suivantes :

1. Arrêter de fumer ; 2. Me masturber ; 3. Autres excès ; 4. Boire ; etc. Le caractère c'est bon pour les cochons. Tout ça n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre. Je fumerai un peu quand je sentirai que je n'en ai pas besoin & même chose pour les autres excès. Pour la masturbation c'est un peu différent ; je suis tellement excité que je peux difficilement me tenir tranquille & quand ça vient il faut que je le fasse, parce que je n'ai pas de nana sous la main. Tout ça c'est juste un petit moyen de garder les pieds sur terre & c'est utile dans le désespoir & en toute disgréction – c'est pour s'amuser.

Ci-joint une lettre récente de Carolyn. Ça te donnera une idée de sa façon de voir les choses. Après que j'aie répondu à son « chant funèbre » sur des points que même toi tu ignores, Di, (Spengler & la logique & la vérité etc.), elle m'a aussitôt écrit la lettre numéro 2, « la bonne » que je te joins aussi. Garde-les, surtout la 2^e parce que j'ai rarement reçu une permission aussi claire de sa part de « faire comme je veux. » Tu n'as plus besoin de lui écrire apparemment, elle est en pleine forme aussi. Merci Seigneur & à moi Di !

Je ne sais vraiment pas ce qui va se passer. Je ne devrais pas retourner à SF vu que je me fais 200\$ par quinzaine ici et seule-

ment 125 là-bas. D'un autre côté, Helen & Al veulent que je dégage. Helen n'a pas grand-chose à foutre donc elle râle qu'elle n'est jamais seule avec Al, même si Al & moi on n'est jamais ici ensemble – il est sur la route ou j'y suis, & elle me déteste & elle gueule parce que j'achète pas toute la bouffe etc. Al est une vraie larve & il ne fait que se plaindre qu'elle lui pourrit la vie à cause de moi; qu'ils aillent se faire foutre. Si je reste ici à SLO pour travailler où il y a de l'argent à se faire, je devrai mettre 1 \$ de côté chaque jour pour trouver un autre logement & au moins 1, 2 ou 3 \$ pour manger, alors j'y gagnerai quoi? En plus, j'ai le moral dans les chaussettes & rien ne me retient. Bien sûr je suis toujours attaché à toi, mais c'est encore plus dur ici parce que je n'ai pas de chatte sous la main, etc. Qui a dit « une personne cultivée est une personne qui peut rester assise dans une pièce sans dépérir »? Je rassemble lentement ma culture, c'est-à-dire que je vais me montrer à la hauteur de mon ego & de mes opinions. Tu remarqueras que je suis tombé dans un système absurde de « tant pis » sans opinion, mais ici, en vivant avec Al & Helen, j'ai plus que jamais pris conscience de la stupidité de la vie des gens & de la littérature aux USA.

Tu as ton intelligence & j'ai la mienne & pour moi, avec ton comportement admirable & ta compréhension, même après les horreurs que je t'ai fait subir sans aucune raison – tu n'as rien fait de mal – tu as toujours été si gentille envers moi, j'étais incapable de bien me comporter avec toi & je le suis toujours. Je pense qu'on est OK dans nos têtes parce que tu ne fais pas de fixation sur de pures conneries intellectuelles comme la plupart des gens, & tu ne m'imposes pas inutilement tes propres vérités ni ta « psychologie » & je ne t'embarrasserai pas de « visions » émotionnelles qui ne sont pas utiles pour se comprendre – comme tous ces connards.

Helen demande : « C'est au Nord, non, que les jours durent très longtemps, ou plutôt les nuits, hein Al? » & Al est à peine assez intelligent pour le savoir & Helen écoute de la musique turque américanisée gnangnan et fait des commentaires sur le type des Sept Mers et sa danse des voiles chinoise & Al rectifie en affirmant que c'est en fait une danse tibétaine du même genre que les danses birmanes, etc., etc., tu vois le niveau. Je n'y fais pas attention, parce que je connais tellement tout ça que je les

écoute à peine, mais quand ils m'imposent leur optimisme pré-tentieux avec leurs petites remarques sournoises & leur cirque à la con, je laisse tomber.

Chaque page différente – ou presque. Soir d'élection aux U.S.A. Je suis là, susceptible d'être appelé aux chemins de fer, & j'écoute toutes les voix anxieuses faire des commentaires qui, franchement, ne veulent rien dire. Républicains, Démocrates, bah, la seule différence c'est si le type est médiocre ou redoutable. Notre Système est bien en place & foutrement gangrené d'idées stupides – négociations militaires pour la politique étrangère & aide pour les nantis à l'intérieur du pays – regarde la Southern Pacific: elle contrôle tout ce putain d'état en ce qui concerne le transport & nous baise, nous les serre-freins, à la moindre occasion & ces putains de politiciens ne bougent pas le petit doigt & rejettent nos pauvres revendications syndicales.

Alternative: pour pouvoir te retrouver plus tôt & fuir un peu ce sale temps & éviter de m'enliser pendant des plombes dans un pauvre job à NY: j'essaie la Northwestern Pacific. Si je ne décroche rien, j'essaie le Sud & je gagne de l'argent en une semaine ou deux avec le train de L.A., d'El Paso ou dans la région de Tyler. Une fois cette liasse de billets gagnés vite fait en poche, je vais à NY fin janvier au plus tard. Je bosse & je reste avec toi jusqu'en mars, tu utiliseras alors le billet de train pour aller à SF au 239D pendant que j'irai à Phoenix & que je me ferai un Paquet de Fric en six semaines & ensuite le Sud & ensuite SF & toi en mai. Tu seras seule environ deux mois & tu pourras t'installer comme tu veux & le mieux possible & etc. Tout ça est à envisager uniquement rapport aux gros \$\$\$.

J'ai emprunté 2 \$ à Al pour tenir (c'est tout ce qu'il a parce que cette salope d'Helen, qui savait que j'avais besoin d'argent, a refusé d'en retirer plus à la banque) & pour nous tirer d'affaire jusqu'à la paie dans 48h. Je ne pourrai pas lui rendre si on m'appelle pour aller dans l'Est, alors qu'elle aille se faire foutre la bouseuse. Toutes mes dettes seront réglées quand j'aurai donné le chèque de 150 \$ à Carolyn pour le mois de décembre & que j'aurai acheté une voiture. Le 15 novembre j'aurai gagné assez pour assurer tous les frais liés à cette bagnole & donc, à part pour les dépenses courantes, je devrai enfin m'y retrouver & y voir clair jusqu'au 1^{er} janvier 51. Mis à part l'opération de

Cathy & l'argent que je t'envoie – quelle que soit la somme dont tu as besoin. Je n'ai pas dit à C. que je t'envoyais 60 par mois. Quelle merde, faut que je vous aime toutes les deux pour faire ça.

Écoute, je suis vraiment conscient de la façon admirable dont tu tiens le coup dans le stress de l'attente de cette naissance effrayante. J'espère au moins être avec toi à ce moment-là. J'essaierai de te montrer à quel point ton corps arrondi m'a manqué & ce que j'ai l'intention de te faire va être tellement violent que tu ferais mieux d'insonoriser notre chambre ou d'envoyer tout le monde au spectacle – sinon c'est nous qui allons leur en donner un.

Es-tu sûre de me vouloir? Je ne veux pas que tu aies besoin de quelqu'un au point de t'illusionner en pensant que «je suis l'unique». Je veux que tu te sentes libre comme l'air & je t'aiderai du mieux que je peux. Si tu penses que j'ai détruit ton amour avec mes horribles bourdes & que tu ne ressens plus la même chose qu'avant, alors c'est à moi de faire disparaître tous tes doutes. À moins que je trouve ça trop difficile & que je me contente de te baisser comme il faut & longuement & violemment.

Tu as intérêt d'avoir un gros bébé & de t'installer confortablement & de bien l'allaiter avec tes beaux gros nibards jusqu'à ce que j'arrive & que je «le» pousse pour m'en occuper. On aura chacun nos heures, j'exige de passer en premier &, évidemment, d'avoir la priorité sur le reste de ta personne.

Je viens de lire «1984» de ce putain d'Anglais¹ qui marche dans les pas de tous ceux qui sont obsédés par ce trip, Wells², Huxley³, etc. Ce sont les seuls types à mettre le paquet comme ça & c'est la meilleure façon que je connaisse. J'ai préféré «1984» aux revues – qui ne valent pas un putain de kopeck.

J'écoute une émission de radio sur la musique des années 20 & je suis sûr que ça te plairait. Tu sais, t'es une fille bizarre. Je me suis souvenu de trucs que t'as faits & dits & pensés & pour moi t'es vraiment une fille bizarre, mais une fille que j'ai engrossée, et à chaque fois que je vois des chats – j'en ai écrasé un avec une énorme locomotive Diesel tirant 100 wagons pendant la dernière tournée – ou quand je vois des petites filles –

1. *1984* de George Orwell est paru en 1949.

2. Herbert George Wells, romancier britannique.

3. Aldous Huxley, romancier et essayiste britannique.

tous les jours – ou quoi que je voie, ou quelle que soit l'émotion qui même indirectement me fait penser à toi, je réalise que j'ai développé une véritable affection pour toi, d'une façon perverse peut-être ; & ce dont je suis certain, c'est que tu es une adorable petite salope que je respecte de plus en plus. Donc quand ce gosse arrivera je lui apporterai toute la bière qu'il voudra & toutes les filles qui lui plairont. Si c'est une fille je modérerais mes propositions indécentes parce que suis sûr qu'elle sera très mignonne.

En d'autres termes je ne suis pas inquiet si c'est un garçon – malgré ce que tu penses & ce que pense Ma & Grand'Ma – parce que je crois que n'importe quel garçon qui vient de moi est voué à être un glandeur de toute façon & s'il est pédé, au moins il sera différent & ça sera déjà un progrès peut-être. Une fille ça me tracasse parce que je devrai passer 21 ans à m'abstenir de la toucher & que je ne ressens rien pour les filles exceptés des trucs sexuels & que j'ai peur de ne pas pouvoir l'élever de façon suffisamment saine. Un père canadien s'est fait arrêter pour avoir violé ses 7 filles, âgées de 12 à 21 – elles ont avoué qu'il les battait & qu'elles devaient coucher avec lui à tour de rôle puis toutes ensemble & ce avant que leur mère meure, d'avoir été trop baisée, j'en suis sûr.

En réalité je ne prête pas attention à mes propres filles & je pense que ça sera le cas pour toutes les filles que j'aurai, mais quand elles seront plus grandes ? Tout ça montre à quel point je suis mal en ce moment, ma queue m'énerve ; la seule chose à laquelle je pense c'est aux chattes. Super de t'écrire ça alors que tu t'apprêtes à souffrir le martyre comme une damnée, & à l'heure qu'il est, si jamais j'en avais, je devrais être plein de compassion comme disent les livres, alors voilà :

Je désire vraiment le fruit de ton précieux utérus & il sera unique en son genre parce qu'ils grandissent différemment dans l'Est, à ce qu'on dit. Je suis sûr que si c'est un garçon il sera parfait quoi qu'il arrive, & si c'est une fille – les filles ne meurent jamais de faim, d'après Lorelei Lee¹ – alors ne t'en fais pas, ma chérie. Les U.S.A. sont à fond pour les mères.

Il y a tellement de choses que j'aimerais t'écrire, dont j'aimerais

1. Voir lettre du 10 septembre 1950 ([page XXX](#)).

te parler, maintenant, après 2 heures à essayer de dormir & de ne pas penser, parce que chaque pensée révèle trop clairement mes faiblesses. On m'a appelé pour aller dans l'Ouest & j'ai allumé la radio pour écouter de la musique classique démente & d'autres trucs – en tout cas je dois me magnner maintenant. Tout ce que je peux dire c'est que je suis plein de remords de ne pas être avec toi dans tes périodes difficiles, quand tu as le plus besoin de moi, & les aiguilles de la culpabilité transpercent mon égoïsme. Je t'aime. Tu n'es pas un petit poisson isolé dans l'océan ! J'ai de la compagnie aussi dans ma misère. On remonte le ruisseau tous ensemble; piètre consolation, c'est sûr. Mes amitiés à Ma, à Grand'Ma & à Robert. Lentement, mais si sûrement, le déclin de la chair l'emporte sur le meilleur en nous & très vite c'est tout ce qui nous reste – & des souvenirs. Jusqu'à la Mort.

Je t'embrasse,

N.

à Diana Hansen Cassady

13 nov. 1950, matin
[San Luis Obispo, Californie]

CHÈRE DIANA ; MÈRE & PETIT ANGE,
Quel sacré bordel ! Tu m'as envoyé un mot le 6 novembre à 3 h 15 du matin dans lequel tu parlais de la perte des eaux & de l'hôpital. Je ne voulais pas manquer ton télégramme donc je suis resté ici à SLO pour être sûr de l'avoir. Je suis rentré de ma tournée à Santa Barbara le 11 novembre en fin d'après-midi, une lettre de Carolyn m'attendait, arrivée ici le soir du 9 nov. après mon départ. Elle contenait ta lettre avec ta description du petit Neal¹. Pourquoi l'as-tu envoyée au 29 R. ? & le télégramme ? Je suis resté 5 jours à SLO pour rien & pas un mot de toi du 6 nov.

1. Neal Junior est né le 7 novembre 1950. Il sera rebaptisé Curtis Neal.

jusqu'à dimanche dernier. Je suis allé en ville pour t'envoyer un télégramme à l'hôpital & je n'ai pas trouvé de bureau ouvert & j'étais d'astreinte & je n'arrêtais pas d'y penser, alors j'ai sauté dans le train & je ne peux t'écrire que *maintenant*. Je suis désolé de ne pas avoir reçu le mot concernant l'hôpital à temps, donc tu recevras ça une fois rentrée à la maison avec N. Comment va-t-il? Comment vas-tu? Je sais combien 30h peuvent être longues & tout ce que j'espère, c'est que tu n'as pas trop souffert & que tu te remets bien. Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire sur l'accouchement, c'est une chose que seules les femmes peuvent éprouver & encore, elles oublient vite la souffrance endurée & quand vient le moment d'en avoir un deuxième elles sont parfaitement incapables de se souvenir de ce qu'elles ont ressenti (Journal Médical Américain vers 1949) & du coup elles recommencent, etc. Bon, au moins c'est fini & ton ventre est libéré & tu peux te détendre maintenant. J'aurais vraiment aimé pouvoir te faciliter les choses, mais il est trop tard pour ça & donc je vais essayer de m'occuper du petit dès le départ.

Ci-joint un dessin de tes marionnettes, petit monde un peu japonais, je crois. Je retourne à SF demain, donc écris-moi à nouveau au 29 R.

Le jour J, grâce à mon intuition infaillible, je savais tout. Je savais que Warren¹ gagnerait, je savais que tu accoucherais, mais je pensais le matin plutôt que l'après-midi; je savais que l'horrible lettre que j'écrivais, que j'avais scrupuleusement datée du 7 nov. & dans laquelle je parlais du 7 nov., me ferait honte, une lettre vraiment atroce, pleine de tout ce qui n'aurait jamais dû s'y trouver, etc. Je savais en t'écrivant que tu n'aurais aucune envie de lire de telles horreurs le jour de la naissance de ton fils & ah oui, absolument, je savais que c'était un garçon, c'est pour ça que je t'ai envoyé quelques réflexions sur les garçons. Je m'excuse pour cette lettre & je suis désolé si je t'ai énervée en parlant des chattes des nanas; si ce n'est pas le cas ben oublie tout ça & j'arrêterai de m'en faire.

Comment la famille encaisse le coup pour le petit bâtard? Dis-leur que je l'appelle bâtard juste comme ça & pour les provoquer, juste pour le plaisir & pour voir comment tu réagis devant ce

1. Earl Warren, gouverneur de Californie, réélu le 7 novembre 1950.

genre d'horreurs minables. C'est mon passe-temps. Espérons qu'ils ne souffrent pas autant que Carolyn de cette naissance. Un garçon ! Pouah ! Elle avait juré que ce serait vraiment la fin de tout si tu avais un garçon & donc je te mets le petit mot joint à la lettre qu'elle m'a envoyée au 29 R., qui parle de la naissance. Ton triomphe est bien mérité vu ce que tu as souffert.

13 nov. 50 après-midi

En route pour SF dans un train qui roule lentement avec 2 feuilles de papier & sans cigarettes, mais avec un livre. On prend soin des petits garçons en leur donnant le sein, *en les laissant tout seuls* quand ils sont réveillés & en les laissant dormir le plus longtemps possible. Quand tu le nourris & quand tu le changes par exemple, câline-le & porte-le, sinon laisse-le tranquille & ne le cajole pas juste pour le cajoler & tu verras que quand il sera plus grand il ne posera aucun problème, Cathy a été cajolée sans arrêt & elle est difficile, Jamie n'a jamais été portée & c'est une vraie poupée. Espérons qu'il n'ait pas de coliques, mais je serai sûrement là pour t'aider à le calmer quand il en aura. Demande au docteur comment gérer au mieux les problèmes de pipi des garçons.

J'ai quitté SLO juste avant le courrier de lundi, donc j'ai sans doute reçu une ou deux lettres de toi que je n'ai pas eues. Helen les fera suivre, mais le facteur ne passe qu'une fois par jour & je devrai donc attendre. Je sais que ta mère doit en avoir marre de te donner de l'argent, donc vu que je serai enfin à jour avec mon chèque du 26 nov., je t'en enverrai. Tu paies à ta mère ce que tu lui dois si elle te le demande, tu n'auras pas besoin de grand chose & tu géreras avec parcimonie, donc ne te dis pas que tu es fauchée en permanence & arrête de te faire de la bile pour l'argent & laisse-moi m'en occuper. J'ai beaucoup de choses à faire à SF & je vais être totalement pris entre les chemins de fer & l'hôpital & les dents & les longues journées de boulot sur la voiture, & l'installation des bacs à sable & du jardin pour Cathy & le roman que j'essaie d'écrire – il commence comme ça : « Pendant longtemps, j'ai fait figure d'exception » etc., ça parle des clodos et de leur rôle de pères symboliques pour moi, etc.

À la fin de mon contrat j'aurai un billet des chemins de fer pour toi et je verrai pour une place à la NWP [Northwestern Pacific] ou pour un autre boulot aux chemins de fer près de SF, ensuite j'essaierai la Western Division, la L.A. Div., la Tucson Div., la Bakersfield Div., la Rio Grande Div., et en dernier recours la compagnie du Nord, Tucson (j'hésite, trop froid, c'est pour ça que j'ai éliminé des boulots sûrs à Portland, Salt Lake, & les 800 à 1 100 par mois en Alaska.), El Paso, T. & N.O. jusqu'à la Nouvelle Orléans – n'importe où au Texas, sur les compagnies de la Côte Est de la Floride (bon job, super il paraît), Seabord, Atlantic, ou à la Southern, & puis NY & NYC, sauf Tarrytown. Maintenant écoute, je suis déterminé à ne jamais travailler ailleurs qu'aux chemins de fer donc, malgré les conditions météo, je travaillerai aux chemins de fer le plus près possible de Tarrytown & j'aviserai vers janvier; quand j'arriverai on contactera Davenport si nécessaire (je doute que l'hiver soit la période où il y a le plus de trafic dans l'Est, comme c'est le cas en été dans l'Ouest). Donc je peux bosser sur les tournées les mieux payées près de TT [Tarrytown], puis je dégoterai les meilleures places dans tout le pays. Il pleut des cordes ici & je sais que ça va ralentir le boulot & que je ne vais pas gagner beaucoup les 30 jours qui restent (que j'ai entamés) & que ça risque d'avancer la fin du contrat. Ah, bah, vous me verrez plus vite toi et Neal comme ça. J'ai des doutes pour Neal, c'est trop tard bien sûr mais on aurait dû l'appeler John (pour Jack) Allen (pour Allen). Je sais que tu as perdu 3,5 kg sans efforts, il va perdre quelques dizaines de grammes aussi au début. A-t-il de petits défauts ? à part les oreilles pointues, etc. dont tu m'as parlé. Réjouis-toi vraiment qu'il soit normal. Il y a peu de temps, en marchant jusqu'au dépôt pour prendre mon train, j'ai vu une pauvre petite fille de 5 ou 6 ans avec des avant-bras horribles, d'environ 12 cm & des jambes affreuses complètement arquées.

Dernière page, plus de papier putain. Y'a eu 4 accidents sur les trains sur lesquels je roulais, tous sans gravité sauf un qui a paralysé les lignes pendant 16 h. Je n'étais responsable d'aucun d'entre eux & j'en étais bien content. Une petite fille de 5 ans, dans mon train pour SF, chante « Moonlight Bay » sans aucune timidité. Tous les adultes gardent un silence solennel & se dévisagent les uns les autres pendant que refrain de chansonnette

après refrain de chansonnette, le wagon se remplit et, une fois que la tension devient perceptible, ils parlent entre eux plus librement & leur gêne s'envole & les petits airs pincés et condescendants se changent en doux sourires. On passe par Camp Roberts et j'aperçois un grand terrain où des hommes font de l'exercice, visent des cibles etc. sous cette pluie battante. Pouah ! Je pense à ce qu'ils sont en train de faire & à pourquoi ils le font & au genre de gars qui partent à la guerre & à ceux qui n'y vont pas, etc., etc. (Je sais quel genre d'hommes deviennent soldats & personne d'autre ne le sait. Ce n'est pas la catégorie d'hommes à laquelle on pense sauf de façon abstraite & donc personne n'en a la moindre idée à part moi et ces hommes eux-mêmes qui, étrangement, savent qu'ils en font partie mais seulement individuellement & pas collectivement.) J'aimerais t'écrire des choses qui te rendent heureuse – tout ce que je peux dire c'est – Je t'aime.

Je t'embrasse,

N.

à Allen Ginsberg

15 nov. 50
29 Russell Street
San Francisco

CHER ALLEN,

J'aurais aimé t'écrire plus tôt, mais je suis resté à San Luis Obispo pendant des semaines et c'était pas facile.

Je n'ai pas grand-chose à dire, bien que je n'aie jamais eu autant de trucs dans la tête. Mais comme je ne vois rien de suffisamment simple pour pouvoir en parler clairement, je vais me contenter de divaguer.

Quand j'ai quitté NY, il y a un bon moment maintenant, j'ai pris un streamliner de la Pennsy qui était plein comme un œuf. Je ne

voulais pas m'emmerder à chercher une place et je suis allé voir un jeune pseudo-hipster qui avait l'air dans le même pétrin que moi. On s'y est mis à deux sans chipoter et on a réussi à trouver une place l'un à côté de l'autre dans un wagon à destination de St. Louis. Je suis allé aux toilettes et j'ai fumé de l'herbe après qu'on soit passés sous l'Hudson. Je suis revenu à ma place en marchant de cette façon si particulière que j'ai mise au point pour toutes les fois où je dois me déplacer sous les yeux des autres. La sensibilité accrue que procure la marijuana est tellement délicieuse qu'il est impératif d'aller doucement. Bien placer mes pieds, balancer mes bras, garder l'équilibre pour me faufiler dans ce train bondé était ma seule préoccupation. Je me glissai dans mon siège sans le moindre signe de reconnaissance au pauvre type à côté de moi. Ce n'est pas seulement l'esprit qui s'évade qui caractérise un bon t; tout le corps répond sans réserve si on lui en donne l'ordre, mais si on « part », ce grand effort physique annule le pied qui va avec. Encore une fois, l'opportunité de « partir » se présente rarement de la façon dont on le souhaite ; la baise et la fumette. Donc on saisit les possibilités de s'éclater qu'on a sous la main et on en profite à fond – sans regret. Après avoir médité 10 brèves minutes sur ma vie et sur le voyage et sur l'avenir, j'ai décidé de faire connaissance avec ce mec.

Il n'avait jamais réussi à tenir en place, un sang juvénile sans repos ; un type qui avait l'air de se foutre de tout. Mais bordel, il y avait sûrement des tas de sujets sur lesquels il avait une opinion. Jamais, ces dernières années, je n'ai si consciencieusement suivi et dirigé une discussion. Non pas que ce pauvre gars était exalté, c'était bien le problème ; comment pouvait-il débiter de telles foutaises. Pire, son catalogue de conneries était encyclopédique. Comme j'étais défoncé, son énorme degré de crétinerie était deux fois plus insupportable ; mais je m'étais juré de faire preuve de patience. La longueur du voyage a eu raison de ma résolution et de ma tolérance. Évidemment, j'ai tout de suite regretté d'avoir ouvert les vannes à un tel flot. On s'en fout de ce que l'autre raconte, de la façon minable dont c'est agencé, si les mots sont porteurs de ce rythme auquel on est tous accordés – regarde ce jazzman de couleur du Fitzgerald, à Poughkeepsie, celui du gospel. Le mec a commencé tranquille, les crimes qu'il

avait vus, ceux auxquels il avait participé; les flics qu'il avait aidés à corrompre; les durs à cuire qu'il avait connu (genre ceux de Brooklyn, c'est là-bas que ça s'était passé, à l'ombre des grands ponts), les guerres de gangs etc. Après cette enfilade de clichés à la James Cagney (il lui ressemblait d'ailleurs), moi réussissant toujours à glisser un ou deux mots pour acquiescer, on est passés à des considérations plus générales. Lui, son truc, c'était la Science. On en connaît tous un rayon là-dessus (il m'est arrivé de réfléchir longuement sur le sujet et j'en maîtrise toutes les données, le truc le plus spécifique sur lequel tu t'interroges, tu peux me consulter à son propos) mais je me suis montré plus qu'indulgent en tenant compte de sa jeunesse (20 ans, je pense) et de sa façon de penser, et j'étais prêt à entendre tout ce que j'avais déjà entendu des tas de fois sans grimacer ni gerber et à simplement capter le monde à travers ce gars et le reste du comportement tout en écoutant le ronronnement du moteur. Le pouvoir de l'imagination, quand on décide d'ouvrir totalement son esprit, est sans limites. J'ai perfectionné cette technique jusqu'au plus haut point. La seule chose que j'aie accomplie ces dernières années d'ailleurs. Évidemment, écrasé dans un compartiment, entouré de Fellaheen¹, je m'abandonnais avec plus de grâce, d'esprit et de pure connaissance de soi; je venais encore de me défoncer.

Après sa thèse fascinante sur les merveilles de la science et sa défense inconditionnelle de sa grandeur, échauffé par l'enthousiasme plein d'assurance qu'elle avait déclenché, il est passé au sujet de conversation suivant. Ouimonsieur, par pitié ne l'interrompez pas maintenant. Pendant que l'étudiant en sacro-sainte science déblatérait sur la façon dont il voyait les choses, si bruyamment qu'un silence embarrassé s'était fait dans le compartiment, et que même les vieilles femmes qui n'avaient plus toute leur tête devinaient la stupidité de ses affirmations (il n'y connaissait rien en fait, même pas la simplicité et dépassée « Popular Mechanic »², ni le programme de l'école publique), j'ai élaboré un petit plan qui me plaisait de plus en plus à mesure que j'y réfléchissais. C'était de la légitime

1. Terme employé par Spengler pour désigner les paysans arabes dont le mode de vie est resté inchangé à travers les civilisations.

2. Revue mensuelle de science et de technologie.

défense ; chacun pour soi désormais, et j'avais besoin de dormir. Avec précaution, pour prévenir à l'avance tout discours débor-dant, j'ai évoqué quelques livres. Ça a enflammé son ego plus que n'importe quoi d'autre. Pour un peu il me prenait dans ses bras tellement il était content. Ses yeux brillaient, on pouvait sentir son cerveau exulter en plein orgasme, j'avais mis dans le mille. Il retenait sa respiration, refrénant littéralement un torrent de baratin. Il est revenu à la conversation. Comment, mais bien sûr qu'il connaissait ces livres, la littérature était son vrai dada. Il s'est penché tout près de moi pour me confier : « En réalité, j'ai moi-même écrit deux trois petites choses – très bonnes aussi, dans leur genre évidemment. » Là, il venait de me sortir le seul truc que je pouvais espérer ; qui rendait mon plan initial clair comme de l'eau de roche et son accomplissement si facile que je n'ai pas pu réprimer une certaine jubilation intérieure, la première depuis longtemps. (Il y a plusieurs façons de jubiler ; celle dont j'avais besoin, qui nécessite de tout garder à l'intérieur de soi sans faiblir et d'avoir une prise sur son esprit, est la jubilation de la connaissance : être fiévreusement à l'affût de tout ce qui est devant moi comme si j'allais mourir à chaque minute, et donc m'efforcer de toutes les manières possibles de ressentir pleinement l'expérience, et avoir soif de tout conserver en mémoire et de tout garder à l'esprit, de sorte que quand j'éprouve une émotion similaire ça me rappelle la scène et inversement, quand je vois n'importe quel objet ou que j'entends n'importe quel son qui me rappelle un objet ou un son vu ou entendu à un des moments où j'ai été pris par une émotion forte, je peux alors, à chaque fois que c'est nécessaire, libérer les souvenirs emmagasinés, et quand je le fais, l'émotion qui me vient se transforme en une incomparable jubilation, la jubilation de la connaissance, la connaissance de soi bien sûr, et c'est une joie qui monte avec une telle intensité qu'elle me laisse réellement incapable de m'exprimer et un flot de pure vérité inonde mon cerveau et alors je capte vraiment le sens de la vie et je m'émerveille de l'atteindre et le bonheur sublime d'être doué de conscience une précieuse minute de plus pour éprouver ces choses me bouleverse et je remercie infiniment Dieu.)

Donc, ce jeune type disait qu'il avait écrit quelques petits trucs, mais que la meilleure chose qu'il avait jamais faite était

« une étude objective, clinique et scientifique » intitulée « les Confessions d'un Toxicomane ». Tu en conviendras je pense, ma jubilation était justifiée. Du coup j'ai encore plus calmé le jeu, et c'était mon tour d'avoir des difficultés considérables à retenir un geste de victoire. Ma joie était tempérée par la crainte de ne pas m'en sortir comme il le fallait et de tout faire foirer, ou même de louper cette occasion en or de moucher ce snobinard lourdingue ; de lui montrer, tout aveugle et prétentieux qu'il était, quel péquenaud et quel pigeon il faisait en réalité. Dans un flash j'ai vu que je pouvais lui coller une belle trouille de deux façons : amener son esprit de moineau à craindre pour lui-même – ça c'est pour la peur fugace – et ficher suffisamment les pétoches à ce froussard pour qu'il n'ose plus pépier et que je puisse piquer un somme. Booooonnn, je lui ai demandé de me faire une petite description de son noble travail. Un exposé général assez vague a suivi, une paire de « tu vois », et après ça, blanc. Je le pressais de plus en plus, et plus j'insistais plus son silence grandissait. Je ne le prenais pas du tout de haut, je posais juste de simples questions : « Comment savoir objectivement ce qu'un toxico ressent, pense, ou ce qu'il aurait envie de confier ? » – c'est-à-dire comment sa méthode clinique et scientifique évaluait le fait d'être toxico ? Comment peut-on approcher, a fortiori écrire sur les motivations qui sous-tendent chaque témoignage ; comment elles sont venues, ce qu'elles veulent dire intimement, pour l'âme et l'esprit du toxico ? Ensuite j'ai commencé à m'échauffer. « Quoi ! » j'ai crié, « Tu veux dire que t'as même pas introduit ton texte en donnant quelques indications, ou fait un exposé, notamment sur le type de came à laquelle il est accro ? » Naturellement, j'ai un peu déliré sur les différentes cames et leurs divers effets. J'ai aussi souligné le fait qu'au bout du compte chacun parle de soi et que même si on partage scrupuleusement le moindre gramme de came avec un type, on ne peut jamais savoir exactement comment c'était pour lui. Pire, qu'en fait il est véritablement impossible de déduire quoi que ce soit scientifiquement, avec des mesures objectives, d'une chose aussi profondément mystique que le témoignage d'un toxicomane – sauf si ce témoignage est un catalogue des incidents qui l'ont mené à cette addiction, ou de ceux qui se sont produits ensuite. Même un homme intelligent,

qui essaierait consciencieusement d'expliquer dans le détail aux profanes ce que l'addiction a généré en lui et ce qui l'a rendu différent des autres et de ce qu'il était auparavant, arriverait au mieux à une idée abstraite de « la chose », que l'écriture modifierait encore. Alors je ne vois pas comment, putain, la clinique, avec ou sans l'aide du toxicomane, peut réussir à tirer la moindre logique d'un témoignage, etc. J'ai senti qu'il valait mieux que je mette le holà maintenant qu'il pataugeait complètement, « C'est pas ce que j'ai voulu dire », « Oh, c'est pas dans ce sens-là que j'ai voulu l'écrire », « Je ne voulais pas être proche du toxico, je voulais juste faire une étude clinique objective, l'âme ne m'intéressait pas. » J'ai alors suggéré qu'on poursuive notre discussion dans le wagon-bar pour étancher notre soif, là-bas il serait seul et je pourrai finir de le démolir ; il rechignait et se tortillait pour ne pas partir, mais comme il n'avait aucune excuse sous la main, il m'a accompagné.

Dans ce cadre luxueux, je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai dit : « Tu sais, je suis toxico ». Il s'y attendait un peu mais je l'ai pris par surprise et il est resté bouche bée avant de dire vite fait, d'un air bravache : « Je l'ai toujours su, et même je l'ai su *avant* que tu montes dans le train ; je te regardais à la gare et je me disais : tiens, voilà un toxicomane sous l'emprise de la drogue. » Je lui ai dit que je n'étais pas défoncé en montant dans le train et je lui ai demandé de deviner ce que j'avais pris. Il a supposé que j'avais fumé de l'opium « ou quelque chose dans le genre » et dans son ignorance il voulait savoir si je savais où j'étais, ce que je faisais et si je dealais. Je lui ai bien foutu la trouille et j'ai décidé d'y aller à fond parce qu'il était franchement aussi antipathique qu'abrutti et il le méritait vraiment. Je parlais calmement mais en dépit de mon self-control, je laissais transparaître que j'étais en train de bouillir, que j'étais à la limite d'exploser à n'importe quel moment. Je lui ai dit que j'avais l'impression que la puissante Marijuana créait en moi une pulsion de haine meurtrière envers ceux que je croisais, et combien ce truc rendait fort – capable de tordre une cuillère en argent en un clin d'œil – et combien j'avais du mal à me contrôler quand je pensais à n'importe quel cou ; j'étais obsédé par les cousins, j'échafaudais des plans dans le désir ardent d'étrangler tout le monde, particulièrement les femmes et surtout les minces ;

je lui ai expliqué que je désirais serrer jusqu'à ce que je n'en puisse plus, jusqu'à ce que mes paumes se touchent, avec le cou écrasé entre les deux, jusqu'à ce que la pression la fasse tomber dans les pommes. Je me vantais de tout ce que j'étais capable de faire avec un cou; oh, je me suis vraiment enflammé, au fur et à mesure j'imaginais des nouveaux trucs, le pied que c'était d'avoir un cou entre les mains, etc. Sa vieille pomme d'Adam tremblotait nom de Dieu; il n'a pas fini sa bière, il s'est levé au milieu d'une phrase et m'a planté là, dans le wagon-restaurant. Oups, merde, et voilà, j'étais allé trop loin; il irait parler au contrôleur, appellerait les flics, ou rapporterait tout ce que je lui avais dit dans ce train et en particulier dans notre compartiment. Je suis resté quelques minutes assommé, me jurant de ne plus jamais me frotter à des ringards, vu que je n'y trouvais aucun réel plaisir, puis je suis retourné à ma place pour les affronter.

Il n'y avait rien d'anormal, il était là muet comme une carpe alors que je me glissais devant lui pour regagner mon siège à côté de la fenêtre. On n'a plus échangé un seul mot, il avait peur, et honte peut-être; en quelques minutes je l'ai viré de mon esprit et je me suis laissé absorber par le paysage de Pennsylvanie jusqu'à ce que je m'endorme. J'ai somnolé toute la nuit, j'ouvais un œil de temps en temps et je voyais que tout le monde dormait sauf lui. Je l'observais de près derrière mes paupières mi-closes; il était raide comme un piquet, luttant pour ne pas s'assoupir et me jaugeant sans arrêt d'un air inquiet. J'ai lâché un pet et je me suis rendormi. Le lendemain matin le compartiment s'est vidé et il est allé s'asseoir à une autre place. L'après-midi, alors qu'on approchait de St Louis, j'ai vu qu'il traînait avec un connard de soldat comme lui; plus con encore, pire que lui. Ils ont commencé à arpenter le train, matant les filles, racontant où ils étaient allés, ce qu'ils avaient fait, ce qui se passait aux USA et dans le reste du monde, en particulier concernant la guerre. Je les ai finalement aperçus dans le sas à l'extrémité du compartiment, à 3 sièges de moi. Ils ont commencé à me regarder et à chuchoter; je savais que le type s'était délecté à tout raconter en déformant les choses; j'étais content. Le voyage touchait à sa fin et ces gars se posaient des questions et gloussaient entre eux. Je savais que ça fritterait à

la moindre provocation, mais j'étais sûr qu'ils ne bougeraient pas les premiers. L'un dans l'autre, tout s'est tellement bien goupillé que quand je me suis aperçu à la gare de St Louis que mon billet n'était plus valable, j'ai repris mes bonnes vieilles habitudes et j'ai tracé en direction du centre-ville jusqu'à l'agence Wabash, j'ai pris un billet pour Denver et je l'ai trafiqué pour pouvoir sauter dans le train qui partait tout de suite, qui est habituellement payant pour les serre-freins, je suis monté à bord et en moins d'une heure j'étais reparti et j'ai encore trouvé le temps pour deux manches de base-ball des All-Star Major. Voilà, fin de l'histoire « scientifique, clinique et objective ».

Vu que je te renvoie sur le champ l'article sur Cannastra¹, je me permets de te demander la lettre illisible (j'en suis sûr) que Jim Holmes t'a écrite; j'aimerais bien lire le Salut de ce bon vieux Jim. Merci. Comment vont Carl², Lucien, ta nana etc. J'ai reçu une belle carte postale de John Holmes, je vais lui écrire. Je pense que nous savons tous intuitivement ce que tu dis de manière générale sur la tragédie et le hasard et la mort; moi, en tout cas, je l'ai toujours ressenti comme ça. Je serai à NY en janv., en mars ou en mai, sinon peut-être plus tôt, plus tard ou jamais. Il y a eu plusieurs accidents vraiment chauds aux chemins de fer, deux pour lesquels on aurait pu me virer, un qui a bloqué les voies pendant 16 heures, 3 ou 4 qui ont paralysé les streamliners première classe. Ma première tournée à peine terminée, je rentrais à la maison avec quelques autres types quand mon contrôleur, Stiengasser et moi on s'est retrouvés coincés entre des trains en marche. Une fois les trains passés le contrôleur était blanc comme un linge, moi j'avais les nerfs en vrille et la gorge nouée, et Stiengasser est toujours à l'hôpital, le crâne défoncé et les membres paralysés. J'avais une super petite note qui était le début d'une lettre écrite à la main pour toi, mais en quittant SLO je l'ai oubliée donc c'est tout ce que je peux t'envoyer. J'ai terminé (provisoirement) mon prologue en 3 parties, j'ai commencé le livre, c'est-à-dire que j'ai écrit la première page de mon manuscrit. Le magnétophone que j'ai acheté ne m'est d'aucune aide, ne crois pas qu'on puisse écrire en utilisant un

1. Allen lui a envoyé un article sur la mort de Cannastra.

2. Carl Solomon, écrivain qu'Allen a rencontré à l'hôpital psychiatrique en 1949.

magnétophone quel qu'il soit ; ça serait le rêve, c'est sûr. Je suis fauché à mort, ces putains de chemins de fer ne paient pas comme le parking, pourtant je ne travaillerai plus jamais ailleurs, non pas que ça me plaise ou que ce soit facile, mais c'est le plus simple pour éviter les périodes creuses dans le boulot, et vu les circonstances, à condition que j'accepte de bouger à travers tout le pays chaque année pour pouvoir bosser et donc je vais devoir naviguer. Évidemment, on peut se faire virer n'importe quand, même au bout de 20 ans, donc je peux perdre mon job à la SP [Southern Pacific] mais je pourrai toujours travailler sur d'autres voies – sauf s'ils découvrent que je suis daltonien ; à la visite médicale il y a un test de couleurs et il faudra que la chance soit avec moi pour que je réussisse à les gruger.¹ Tout ce que je découvre ou tout ce en quoi je commence à croire, je le garde comme un secret, du coup je retrouve mes pensées et mes convictions, après tout ce temps passé sans elles.

Je t'embrasse,

N.

1. Adolescent, Neal avait été refusé par l'équipe de football de son école malgré ses performances, à cause de son daltonisme.

« Ces cloches de mariage sonnent le glas de mon ancienne bande... » chantonne Allen toute la journée du 17 novembre 1950. Jack épouse Joan Haverty¹, 20 ans, ex-petite amie de Bill Cannastra. Pour Neal, c'est un choc. Jack ne lui a jamais parlé de cette fille, il ne la connaît pas. Il est blessé et contrarié : leurs projets de voyages en tête-à-tête l'aidaient à tenir le coup.

Il se sent coincé avec Diana, il voudrait la quitter et de vivre avec Carolyn et les enfants. Mais Diana implore, fulmine, tente tout ce qui est en son pouvoir. Elle tient bon.

à John Clellon Holmes

20 nov. 1950
29 Russell St.
SF, Calif.

CHER JOHN, ET JE SAIS QUE TU L'ES ;

Quel plaisir de recevoir ta super carte ! Tu sais, je suis allé à San Luis Obispo le 27 oct. et je n'y suis pas retourné avant le 15 novembre ; maintenant je vis ici avec Carolyn mais je suis allé au 230 Divisadero voir s'il y avait du courrier – et il y en avait ; un tas de paperasses bonnes pour la benne. J'espère qu'en lisant ça tu sens combien ton courrier m'a fait plaisir. À force de faire le con à l'extrême sud de cette circonscription, avec les brutes décérébrées que les chemins de fer embauchent en guise de serre-freins, j'avais méchamment besoin d'un mot en provenance de l'Est.

J'ai lu ton *Mythe du Héros de l'Ouest* dans le numéro 7 de *Neurotica*² et ça m'a vraiment épaté ; même si tu écris ce genre de trucs pour gagner ta croûte (et que, du coup, dès qu'on commence

1. Jack avait été marié une première fois en 1944 à Edie Parker. Voir notice biographique en fin d'ouvrage.
1. John Clellon Holmes a co-écrit avec Jay Landesman cet article paru sous le pseudonyme d'Alfred Towne. Carolyn était abonnée à *Neurotica*.

à te complimenter pour un de ces textes tu le dénigres complètement et tu te rabaisse, au point qu'on est tenté de souscrire à cette dévalorisation et de ne plus le prendre au sérieux), j'aime-rais vraiment être capable d'écrire n'importe quel truc qui égalerait tes « merdes ».

À l'origine, quand il n'y avait encore aucune ville dans le royaume Faustien, c'est la noblesse qui représentait la nation, au sens fort du terme.¹ Le peuple de la paysannerie, éternel & sans passé, existait déjà avant la naissance de la culture et il a survécu à la disparition de cette forme de nation. La Nation, comme tout autre grand symbole de la culture, reste foncièrement l'apanage chéri de quelques-uns : ceux à qui elle appartient y sont prédestinés, comme d'autres sont prédestinés à l'art ou à la philosophie. Quand une nation se soulève avec ardeur pour protéger sa liberté ou son honneur, c'est toujours grâce à une minorité qui enflamme les foules. Les « éveillés » sont plus que des figures symboliques, c'est uniquement par eux que l'éveil de la conscience de tous devient manifeste. Tous ces individus dont le sentiment du « Nous » se résumait hier à leur famille et à leur travail, et peut-être à leur ville natale, ne sont rien de moins, aujourd'hui, que des citoyens. Leur mode de pensée, leur sensibilité, leur Moi, et aussi leur « ça »² ont été profondément transformés. C'est devenu historique. Même le paysan an-historique est devenu un membre de la nation ; un nouveau jour se lève pour lui, durant lequel il vit l'histoire sans la laisser passer à côté de lui.

Mais aujourd'hui, dans toutes les villes du monde, à côté d'une minorité qui a une histoire, une expérience de la vie, qui éprouve des choses et cherche à guider la nation, apparaît une autre minorité d'hommes intemporels, an-historiques, et cultivés ; des hommes hors du destin, des hommes du pourquoi et des causes, des hommes profondément détachés de la pulsation du sang et de l'âme, des consciences intelligentes & pleinement éveillées pour qui il n'y a aucune connotation « rationnelle » dans l'idée de nation. Le cosmopolitisme est une association consciente d'intelligentsias. Il porte en lui l'aversion de la Destinée et l'aversion

1. Ce paragraphe et les trois suivants sont empruntés au *Déclin de l'Occident* de Spengler.

2. D'après la topique freudienne du ça, du moi et du surmoi.

de l'histoire comme expression de la Destinée. Tout ce qui est national appartient à l'espèce – à tel point qu'il est incapable d'inventer un langage par lui-même, inapte dans tout ce qui demande réflexion, et apathique jusqu'au fatalisme. Le cosmopolitisme, c'est de la littérature et ça reste de la littérature, fortiche pour raisonner, très médiocre quand il s'agit de se défendre autrement qu'avec toujours plus de raisonnements; jamais par le sang. Cette minorité, de loin supérieure intellectuellement, choisit d'autant plus facilement et efficacement l'arme intellectuelle que les mégapoles sont purement intellectuelles, sans racines, & qu'elles sont très vraisemblablement le propre de la civilisation. Les citoyens du monde, les pacifistes du monde, les réconciliateurs du monde – comme dans la Chine des « royaumes combattants », dans l'Inde Bouddhiste, dans la Grèce hellénistique, et dans le monde occidental contemporain – sont les leaders spirituels de la décadence. Dans l'histoire de toutes les cultures, on retrouve cette dimension anti-nationaliste. Cette pensée autonome était même étrangère à la vie ; étrangère, donc, à l'histoire – pacifiste, sans race. Il n'y a qu'à considérer l'humanisme et le classicisme, les Sophistes d'Athènes, Bouddha & Lao Tseu – sans parler du fervent mépris de tous les nationalismes dont ont fait preuve les chantres de la vision ecclésiastique et philosophique mondiale. Le sentiment mondial de race (qui n'est pas ce que tu crois mais une expression ! ; t'expliquerai une autre fois sauf si je suis obligé de le faire plus tôt) doit reculer et faire place à un autre mouvement, dans lequel les porte-drapeaux sont le plus souvent des hommes sans impulsion novatrice, qui se basent d'autant plus sur leur logique, des hommes qui se sentent chez eux dans un monde de vérités, d'idéaux, et d'utopies ; des intellectuels qui croient qu'ils peuvent remplacer le réel par la logique, la puissance des faits par une justice abstraite, la Destinée par la raison. Ça commence avec les inquiets chroniques qui se retirent hors de la réalité, dans des cellules et des chambres d'étudiants, et dans des communautés spirituelles où ils proclament la nullité de ce qui se passe dans le monde ; dans toutes les cultures, ça aboutit à l'apologie de la paix mondiale. Tous les peuples (historiquement parlant) engendrent ce genre de rebuts. Même leurs chefs, d'un point de vue physiognomonique, constituent un groupe. Dans l'histoire des idées,

ils sont haut placés et comptent des tas de noms illustres ; mais au regard de l'histoire actuelle, ils sont incompétents.

Le Destin d'une nation plongée dans les événements du monde dépend du degré avec lequel sa lignée réussit à rendre ces événements historiquement inefficaces contre elle.

Une nation, c'est l'humanité ramenée à une forme vivante. Les théories de l'évolution du monde aboutissent toujours à un peuple informe, avec toujours moins d'histoire. Tous les évolutionnistes-du-monde et les citoyens-du-monde défendent des idéaux « finis », qu'ils en soient conscients ou non. Leur succès signifie l'abdication historique de la nation en faveur, non pas de la paix éternelle, mais d'une autre nation. La paix-dans-le-monde est toujours une résolution à sens unique. Elle porte en elle la seule notion qui soit importante : elle fait d'une population sans structure le pur objet du pouvoir & de la volonté de groupes armés. Les Babyloniens, les Chinois, les Indiens, les Égyptiens, sont passés du joug d'un conquérant à un autre et ils ont payé cette lutte de leur sang. Voilà ce qu'ils appellent – la paix. D'un point de vue intellectuel, aucun doute, l'extinction des nations place le monde au-dessus de l'histoire, un monde qui devient civilisé & ce, pour toujours. Mais dans la réalité des faits, il retourne à un état naturel dans lequel il oscille entre la soumission et de brèves révoltes qui, malgré les effusions de sang – la paix-dans-le-monde ne les arrête jamais – ne change rien. Autrefois c'est pour eux-mêmes qu'ils versaient leur sang, désormais, la plupart du temps, c'est pour d'autres qu'ils doivent le verser, pour leur bon plaisir, voilà la différence. Quand tu veux pour d'autres et bien meilleurs riffs spengleriens.

À mon premier boulot, j'avais un truc qui me donnait un super avantage sur les autres, au point de me faire plus de blé que tous ces minables réunis. La Denver's Dime Delivery Company était un peu comme la Western Union, on livrait des courriers mais aussi des petits colis. Le système était différent parce que la commission qu'on se faisait dépendait exclusivement du temps qu'on mettait à livrer. C'est là où je me distinguais ; j'avais un magnifique vélo de course français. Quand les autres lambins se faisaient 8 ou 12 dollars par semaine, grâce à mon sublime engin (avec roue arrière quasi en-dessous de la selle et chaîne raccourcie dotée d'un grand plateau 32 dents, et d'un

pignon 7 dents pour aller encore plus vite; une machine qui pouvait atteindre les 80 km/h !) je ne me faisais jamais moins de 13 \$, et même souvent 20 par semaine. Donc facile de tous les griller, mis à part un certain Ben Gowen. Ce type avait en gros le même âge que les autres employés, dans les 13 ou 16 ans. C'était un Indien pure souche de Neelyville, Missouri, particulièrement laconique. Il avait d'autres qualités; une paire d'yeux d'un gris saisissant, un nez busqué, un corps mince à la Ginsberg & une voix étrange. Ses passions c'était les femmes, les voitures, le bourbon & le tabac à chiquer. Il avait pour seule famille un vieux chef alcoolique qui avait quitté la réserve depuis un bail pour devenir mécanicien spécialisé en carrosserie, une mère bossue qui parlait à peine l'Anglais, une sœur que j'ai jamais vue, un frère aîné et un cadet qui étaient son portrait craché, mais vraiment craché ! sauf que l'un avait 3 ou 4 ans de plus que lui et laissait entrevoir ce que Ben allait devenir physiquement et intellectuellement, et l'autre 3 ou 4 de moins, et montrait ce qu'il avait été. Ils étaient tous incroyablement accros aux bagnoles, ils achetaient pour dix billets des carcasses de camionnettes, changeaient les moteurs, etc. & créaient des parcs entiers de caisses hybrides qui encombraient le jardin de l'affreuse cahute de la banlieue sud-est de Denver où ils vivaient depuis qu'ils avaient quitté Nellyville quelques années plus tôt. Le jour de la paye, je regardais les chiffres inscrits sur chaque enveloppe pour voir qui s'approchait le plus de moi, pour pouvoir frimer et faire encore mieux la prochaine fois. Ça faisait des semaines que je faisais ça tout en sachant que personne ne pourrait jamais me rattraper, ni faire presque aussi bien que moi, jusqu'à ce que ce Ben Gowen débarque à la D.D. À la fin de la semaine, il était à moins d'un dollar de moi ! La semaine suivante, il s'était fait *plus* que moi ! Après ça, chaque semaine, c'était cinquante-cinquante pour déterminer lequel de nous deux ferait le tour de la ville le plus vite durant ce rude rude et glacial glacial hiver 1940. J'étais doublement sidéré que Ben puisse rivaliser avec moi: son vélo était une véritable épave, une bécane bien branlante pour rouler aussi vite. J'étais admiratif; je lui ai dit que personne n'avait réussi à s'approcher de mon score avant lui et je lui ai demandé avec un enthousiasme non dissimulé comment il réussissait à faire ça. C'était la première fois

que je lui parlais et j'ai supposé que le laconisme de sa réponse – « je m'arrête pas » – venait du fait qu'il ne me connaissait pas ; pas du tout. En tout cas je n'ai pas insisté, j'ai juste travaillé comme un dingue cette semaine-là pour lui botter le cul. Vers le milieu de la semaine, j'ai remarqué qu'il avait un nouveau vélo et je me suis dit qu'il l'avait pris pour essayer de gagner plus de fric, mais ça ne tenait pas debout parce que son nouveau vélo était encore plus pourri que l'autre. Je ne me souviens plus qui a gagné cette semaine-là, mais je me rappelle que c'était serré, comme ça l'a été chaque semaine pendant tout le temps où on a bossé ensemble à la D.D. J'ai commencé à vraiment apprécier ce type ; il ne respirait pas la connerie comme tous les autres, et en plus secrètement je savais qu'il était plus rapide que moi parce qu'avec son vélo (qui changeait toutes les semaines voire plus souvent, et dont j'ai compris qu'il était sûrement volé) je ne me serais même pas fait 10 sacs. C'est comme ça qu'a débuté une de ces amitiés essentielles qui ont marqué ma vie de façon indélébile, et cette entente profonde m'a totalement réconcilié avec ce genre de relations, que j'ai réussi à nouer de temps en temps. Ben & moi on est devenus inséparables, on passait tout notre temps ensemble, à travailler et à voler 24 heures sur 24. L'admirable talent de voleur de Ben se mariait bien avec le mien qui ne demandait qu'à s'épanouir, et on passait des nuits entières à tourner en ville à la recherche de n'importe quel butin qui nous tombait sous le nez. Des accessoires de voiture ; sièges, radios, phares, etc., dans les boutiques des rues à l'écart – suffisait juste de casser la vitrine et de partir en courant, etc., etc. ; on finissait toujours la nuit en piquant des bouteilles de lait frais sur les pas-de-porte etc. Finalement on a quitté notre job et on a commencé à vendre les pièces détachées qu'on volait, et puis des aspirateurs qu'on piquait dans les couloirs de tous les immeubles que je connaissais sur notre chemin. Pour finir on s'est mis à gauler des poulets, ouimonsieur, des grosses poules bien grasses, en plein jour. On faisait un bon prix et on ne nous posait jamais de questions (sans doute parce que les propriétaires véreux des poulaillers à qui on les vendait ébouillantaient les poulets illico et les dépeçaient en 20 secondes chrono ; qui aurait pu savoir si c'était bien leurs sales poulets ou non ?), donc on a décidé de ne faire que ça pendant un bon moment. Au

début on s'introduisait dans le poulailler, on piétinait dans la fiente puante, puis on se jetait sur les poules, les tympans vrillés par les piallements et les caquètements atroces, on avait des plumes partout, nos fringues étaient trempées et maculées de fiente. Ensuite, avec plus d'expérience, on prenait une grosse bobine de fil de fer, on en recourbait l'extrémité pour en faire une boucle de la taille d'une patte et on les chopait facilement ; deux ou trois par minute dans le sac en toile de jute.

Nom de Dieu John, je viens juste de m'arrêter pour relire cette lettre. Quel ramassis d'âneries dignes d'une concierge, des considérations à deux balles, avec une structure pourrie, et prétentieux comme jamais. J'allais raconter une petite anecdote sur Ben Gowen, j'ai laissé tomber avant même de commencer et de sentir que ça partirait en sucette et j'ai divagué sans raison sur autre chose. Vire tout ça, merci.

Simplement, où est Alan Harrington¹? Qu'est-ce qu'il a écrit; est-ce qu'il a fini; comment va-t-il? Et Jay Landesman²: est-il allé en Europe, revenu, de nouveaux empêchements?

23 novembre, tard le soir.

Bon, en vrai flemmard j'ai laissé traîner cette farce grotesque sur la table pendant une semaine. Je viens de recevoir un mot qui dit que Jack K. s'est marié ! Diana a fait office de messagère. Reste à trouver une femme à Allen pour de bon, et une à Ansen³, ha ha !

Je suis sûr que je suis aussi fauché que toi; je me crève le cul toute l'année et je finis avec même pas 50 billets pour traverser le pays, bah.

Joyeux Thanksgiving, sans t ou espoir d'en avoir; bah bis.

Joyeux Thanksgiving etc. à ta mère, ta femme, à ta jeune et à ta (malheeeuuur!) grande sœur. On se verra peut-être dans quelques mois; à bientôt mon pote. Bonne nuit.

1. Rédacteur en chef des premiers numéros de la revue *Neurotica*.

2. Écrivain, ami de Jack et de Holmes.

3. Alan Ansen, secrétaire du poète W.H. Auden, que Jack et Allen ont rencontré grâce à Cannastra.

P.S. Même si j'arrive pas à écrire une lettre, ou que j'ai l'air d'arriver à rien – limite à me faire jeter parce que depuis 5 mois je ne parviens même pas à remplir un simple formulaire, j'apprécie vraiment de recevoir du courrier. La moindre petite phrase de ta part à propos de la moindre bricole m'aiderait sans doute à me bouger le cul; à sortir dans le monde froid, & alors le plus dur serait fait.

Merci,

N.

Évidemment, faut faire gaffe aussi au crottin de cheval dans les trèfles.

Il existe 17 variétés de trèfles dans l'Est qui, combiné aux 47 espèces de pur-sang indiens, font un total de 43 700 pâtes pourpres flambant neufs. Alors quand ils essaient vainement d'en vendre, on n'a qu'un espoir à la con – qu'on nous en file gratos – sauf si les tarifs douaniers nous incitent à en passer en douce.

Quoi qu'il en soit, meilleures pensées pour ces heureuses vacances. J'ai confiance.

à Allen Ginsberg

25 nov. 1950
[San Francisco]

CHER ALLEN,

Ce n'est pas une tâche facile de t'écrire, ni à toi ni à qui que ce soit, en fait je n'arrive pas à m'y mettre. Et dans ce néant où je ne trouve rien à dire à personne, c'est Diana qui décroche le gros lot. Du coup, si tu la vois un de ces quatre, dis-lui s'il te plaît que je n'arrive simplement pas à écrire ni à quoi que ce soit d'autre et que je n'en vois pas le bout. J'ai des tas de magnifiques exemples sous le coude de mon incapacité à agir, et je pourrais t'en faire la liste, mais je n'en ai pas la force. Je ne veux pas insister trop lourdement en te disant à quel point ma vie est devenue horrible, justement à cause de ce « néant », et que je suis descendu très bas en réalisant à chaque putain de seconde quel pisso-froid répugnant je fais. Vraiment c'est affreux, pas seulement parce que je ne suis pas fichu de faire les choses les plus élémentaires (me brosser les dents, aller chez le docteur, faire les trucs importants aux chemins de fer, dormir) mais aussi parce que j'arrive pas à faire les choses urgentes comme m'occuper de ma voiture qui est en panne et qui a besoin de nouvelles bougies d'allumage ; tu crois que je suis capable de marcher deux blocs pour aller en chercher et de prendre dix minutes pour les changer, non, non, ça fait des semaines que je prends le tramway pour aller bosser, etc., etc. C'est même encore pire que ça, mais suffit de dire que je mange toutes les 12 heures, que je dors toutes les 20h, que je me masturbe toutes les 8 heures et que le reste du temps je suis assis dans le train, la tête vide, à regarder devant moi. Tout ce que je fais c'est penser pendant 5 secondes aux choses que je dois me coltiner, que je récite en boucle dans ma tête : « m'occuper de la voiture, m'occuper de mes pieds, m'occuper de mes dents, m'occuper de mes yeux, m'occuper de mon nez, m'occuper de mes pouces, m'occuper de mes bronches, m'occuper de mon trou du cul, acheter une nouvelle lanterne pour les chemins de fer, acheter un billet de retour pour que Jack le Craignos et Diana la Stressée viennent ici en mars (s'ils en ont

envie), me mettre à mon bouquin, être sur les rangs pour un job aux chemins de fer dans l'Est, trouver un chien vacciné contre la rage (j'ai repéré un cocker pure race pour Cathy), installer un jardin où Cathy puisse jouer, lire ceci et écrire cela, etc. » Résultat, j'ai mal au ventre en permanence, j'ai la diarrhée, dès que je mange je suis malade, je fume et je deviens dingue de pas réussir à arrêter, etc., etc. Je voudrais avoir un champignon vénéneux sous la main, me traîner jusqu'à lui et mourir.

Essayer d'avoir une vision précise de l'âme infiniment-mystérieuse est vain.¹ Mais de nos jours on a besoin d'en avoir une représentation abstraite, ce qui oblige le physicien du monde intérieur à expliquer un monde fictif via des fictions empilées sur d'autres fictions, des notions additionnées à d'autres notions. Il transforme l'infime en quelque chose de vaste, il construit un système causal pour une chose qui ne se manifeste que d'un point de vue physiognomonique, et il finit par croire que grâce à ce système il a la structure de l'âme devant les yeux. Mais les mots qu'il choisit pour rendre compte des résultats de ses travaux intellectuels le trahissent. Le mot comme expression, comme élément poétique, peut faire lien, mais le mot en tant que notion, en tant qu'item d'un texte scientifique, jamais. Plus facile de déchiffrer à la loupe un thème de Beethoven que de déchiffrer l'âme avec des concepts abstraits. Les images – les analogies – sont le seul moyen qu'on ait trouvé à l'heure qu'il est pour communiquer spirituellement. Rembrandt peut révéler quelque chose de son âme à ceux qui se sentent en affinité profonde avec lui, par le biais d'un autoportrait ou d'un paysage. Certains mouvements ineffables de l'âme peuvent toucher la sensibilité d'un autre homme à travers un regard, ou deux notes d'une mélodie; c'est un mouvement quasi imperceptible. C'est le vrai langage des âmes – il reste incompréhensible pour ceux qui y sont étrangers.

« L'âme », pour l'homme qui est passé de la simple existence, des simples sensations, à un état de vigilance et d'observation, est une image qui procède d'expériences de vie et de mort totalement primaires ; c'est aussi vieux que la pensée, c'est dire la séparation qui existe entre la pensée (la réflexion) et la vue. Nous voyons

1. Dans ce paragraphe et les deux suivants, Neal recopie à nouveau des passages du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler.

le monde autour de nous, et tout être vivant libre de ses mouvements doit, pour sa propre survie, le comprendre ; l'accumulation quotidienne des détails de nos expériences pratiques et empiriques devient une réserve de données permanentes que l'homme rassemble en une *image de ce qu'il comprend*, dès qu'il est en mesure de verbaliser. C'est le monde de la nature ; ce qui ne se trouve pas dans notre environnement, nous ne le voyons pas mais nous devinons « sa » présence en nous-mêmes et chez les autres, et par la vertu de son pouvoir d'impression « physiognomonique » cela génère en nous l'anxiété et le désir de connaître ; survient alors l'image méditative ou réfléchie d'un monde caché, qui est notre façon de le visualiser, et qui restera éternellement étrangère à nos yeux. L'image de l'âme est un mythe et elle reste objective dans le domaine de la religion. La psychologie scientifique a établi pour elle-même un système complet d'images, à l'intérieur duquel elle se meut avec une conviction absolue. Les déclarations de n'importe quel psychologue, si on les examine, ne sont qu'une variation de ce système, conforme au style de la communauté scientifique en place. En conséquence, quelle que soit l'époque concernée, la représentation contemporaine de l'âme est fonction du langage en vigueur et du symbolisme dont il est porteur. La psychologie scientifique et la psychologie que nous pratiquons tous inconsciemment quand nous essayons de nous représenter les mouvements de notre âme, ou de l'âme des autres, ne sont pas à même de découvrir ni même d'approcher l'essence de l'âme. Comme pour ce qui n'est plus de l'ordre du devenir mais qui est de l'ordre de l'advenu, on a remplacé un organisme par un mécanisme. Tout ce que le psychologue actuel a à nous dire relève de la condition actuelle de l'âme occidentale, et pas de l'âme en général.

L'âme-corps imaginaire n'est rien d'autre que le pur reflet de la forme que l'homme cultivé donne au monde extérieur qu'il regarde. L'image de l'âme n'est rien d'autre que l'image d'une âme particulière. Aucun observateur ne peut s'extraire des conditions et des limites de son milieu et de son temps, même si ce qu'il « sait » implique en soi et dans tous les cas un choix, une orientation, une configuration intérieure ; cela reste donc une expression de son âme propre. L'âme demeure ce qu'elle a toujours été, quelque chose qu'on ne peut ni penser ni représenter ;

le Secret, le toujours-en-devenir, la pure expérience. Quand on est persuadé de connaître l'âme d'une culture étrangère ou celle d'un homme, grâce à des travaux pratiques, la représentation de l'âme qui sous-tend cette connaissance est vraiment la représentation de notre âme propre. Ainsi, les expériences les plus avancées sont facilement assimilées par le système déjà en place, et il n'est pas surprenant qu'au final on en vienne à penser qu'on a découvert des formes dont le bien-fondé sera éternel.

Vu que tu t'es complètement fait niquer avec ton Spengler¹, puisque Carolyn refuse de s'en séparer avant que je lui en aie offert un autre, je t'enverrai des notes jusqu'à ce que je t'en rachète un exemplaire pour remplacer mon larcin.

Je n'ai pas une seule, je dis bien pas une seule pensée dans la tête. Je suis resté 20 minutes à essayer de trouver une idée et rien n'est venu ; je vais quand même lâcher quelques conneries ; n'importe quoi pour continuer mes inepties –

Le t mexicain qu'on a fumé Jack et moi (suis à court depuis bientôt un mois et si vous aviez pitié de moi, gentils garçons, et que vous m'en envoyiez une petite ration potable, je crois que j'en tomberais en pâmoison) était différent des autres t parce que j'ai remarqué que celui qui en prenait avait tendance à penser les mêmes trucs bizarrez que ceux qui en avaient pris avec lui. Je sais que le t a les mêmes effets sur tout le monde mais c'était encore plus flagrant avec celui-là ; même Al Hinkle était exactement dans le même trip que nous. Si je me fie à ça et aux lettres qu'il m'a écrites, je prends la rumination solitaire de Jack à Richmond Hill² pour ce qu'elle est : une ultime et déprimante prise de conscience. Ça ne veut pas dire qu'il était malheureux, mais que le t lui a fait entrevoir la vérité. Pendant de longues périodes, il était constamment défoncé (au t) ; et seul. Quand on est seul à fumer, la pure extase d'être conscient de chaque moment de façon aiguë rend plus claire que jamais la distance qui nous sépare irrémédiablement des autres. Non pas qu'on soit différent d'eux ou qu'on ne les supporte pas ; on est plus proche que jamais des gens et du monde, mais seul au bout du compte, vu que personne ne peut jamais saisir les complexités

1. Allen avait prêté ses deux volumes de Spengler à Neal en 1948.

2. Pour tenter d'écrire *Sur la route*, Jack désertait le domicile conjugal et se réfugiait chez sa mère à Richmond Hill.

découvertes par l'esprit sous l'emprise du t. On ne parvient pas à être clair pour les autres: la difficulté à communiquer nos impressions intimes et nos convictions est tellement insurmontable, et pas seulement par l'écriture mais aussi par la parole et par les actes, qu'on est totalement incompris – parce que tout ce qui nous vient n'est qu'une caricature de ce qu'on pense & est tellement dénaturé par rapport à notre pensée réelle que les gens prennent cette caricature pour notre façon de penser et d'agir, alors qu'on l'a vraiment employée comme une caricature (en réalisant secrètement notre incapacité ne serait-ce que de commencer à parler ou à agir en fonction de ce qu'on expérimente), et une fois qu'on commence, on est incapable de s'arrêter, et du coup ça devient vraiment artificiel. Une horrible condamnation à être artificiel, aucune impression authentique de sauvée; tout n'est que pensées confuses qui ne veulent rien dire à part pour soi. Et cette dimension artificielle n'est pas évidente à ressentir s'il n'y a personne pour la remarquer. L'esprit, quand il est seul, tourne souvent en boucle sur un sujet puis sur un deuxième; il passe de l'un à l'autre. En cherchant le plaisir on trouve des combines, puis on les oublie. Défoncé, on est abasourdi devant la richesse des perceptions qu'on expérimente; elles sont tellement significatives qu'on a l'impression qu'il n'y aura plus jamais aucun doute (quant à leur compréhension). Et ainsi de suite. (Trop médiocre pour continuer.) En tout cas, c'est ce que Jack a vécu, et bien qu'il affirme être en train de pondre le meilleur truc jamais écrit, il sait que c'est pas le cas. Les choses ne sont peut-être pas comme ça dans son esprit, ce n'est peut-être pas ce qu'il se dit, mais les vraies raisons de son mariage peuvent être imputées au t, au point que je crois que sans le t et ses effets, Jack ne serait pas marié à l'heure qu'il est. Tout ça peut mal tourner parce que c'est vraiment de la connerie, mais tu sais que je devais apporter queq'chose! Bon, évidemment, j'ai la robe de mariée chinoise de feu ma pauvre mère; si elle avait été correctement rangée la traîne ne serait pas si abîmée. En vérité, quoi qu'il en soit, comme tu le montres si bien dans ta lettre, personne ne connaît la raison de ce mariage. Il y a tellement de décisions de ce genre qui sont prises sans véritable raison, je suis sans doute le plus lucide d'entre nous sur le sujet, tu vois, je me rappelle parfaitement de mes trois mariages et des raisons et des

émotions qui m'ont poussé à me marier. Connaissant Jack et imaginant sa vie ces temps-ci, et me rappelant qu'il répétait depuis longtemps qu'il se marierait, je rassemble mes souvenirs et mes impressions et je me dis qu'il y a une petite raison intime à ce mariage, mais aussi une raison extérieure. Tout ça ne veut rien dire ; les raisons *pour* lesquelles on se marie ont bien moins de signification que ce que tu penses, Allen, toi je crois que tu cherches tellement à ce qu'un mariage *dure* que tu n'as vraiment pas idée des pures lubies qui y conduisent. Tout ça pour dire que tu es tellement conscient de la permanence des choses que tu ne fais pas assez attention à tes propres lubies pour comprendre les actes qui peuvent en découler. Un mariage tel que j'imagine celui de Jack, et tel qu'ont été les miens, je le sais, est un mélange d'aveuglement délibéré et d'une espèce de volonté tordue d'aider la fille, tout bonnement, et puis merde. Ceci dit, les enfants mis à part, il n'y a pas de raison valable non plus de ne pas continuer à vivre séparément, peu importe la distance. En ce qui concerne les enfants, que dire ? ça dépend entièrement de l'attitude de chacun des partenaires, de leurs agissements et des idées qui ont influencé leur personnalité. Même s'ils ne sont pas effectués à contrecœur, les nombreux compromis repoussent les limites de l'amour, et très vite chacun feint une compréhension permanente de l'autre, et il n'y a aucune raison que ça change. Si l'un est convaincu de l'honnêteté de l'autre, en général tout va bien, mais si ça n'est plus le cas il n'y a pas d'espoir. Alors il est question de rester ensemble pour les enfants, si ce n'est pas possible à cause d'une (réelle) mésentente, reste à souhaiter que celui le plus à même de les élever les garde. Je pourrais parler indéfiniment de mon expérience. Dans un mariage, il y a toujours des choses qu'on ne peut pas deviner de l'extérieur, c'est inévitable, et il y a aussi beaucoup de choses que les autres voient et que les mariés ne voient pas, mais tout ça est un débat stérile et les personnes concernées s'en foutent. Somme toute, chaque mariage est ce que les mariés en font et ce qu'il devient dépend uniquement de ce qu'ils veulent en faire. Au cœur du problème, les idées conflictuelles qui, conjuguées aux habitudes affectives de chacun, font qu'une fois séparés on cherche une entité capable de sauver notre mariage – église, famille, orgueil, enfants ou un idéal dans le genre. Bon Dieu ! Je parle comme dans une revue

féminine, ou pire encore, mais comme c'est la première fois je suis excusé. J'arrête même si je n'ai pas épuisé le sujet, ni dit la moitié de ce que je pense de Jack et de sa femme. Ce n'est pas important de toute façon, Jack va satisfaire la superficialité de son épouse en échange de la jouissance de son corps, jusqu'à ce qu'il craque quand il prendra pleinement conscience des exigences des femmes et de son incapacité à y répondre, en plus de quoi il en aura marre de devoir se mettre à son niveau; elle, voudra en vain s'élever jusqu'à celui de Jack, donc frustration mutuelle – qu'ils combattront (que Jack combattra) en faisant vaguement la tête. C'est une très bonne méthode, qui fonctionne aussi bien que n'importe quelle autre. Quand on sent venir un problème, on se met d'accord vite fait et de façon magnanime, on oublie, ou on dit que ça n'a pas d'importance de toute façon vu que chacun est différent, histoire d'étouffer toute l'affaire plus facilement et de se laisser ballotter dans un flot de pensées moins dangereuses. Tout va dépendre de si elle laisse Jack suffisamment seul ou pas; je crains qu'elle ne soit pas assez intelligente pour le comprendre ou pas assez forte pour le faire quand il le souhaitera (il en aura besoin, comme toujours); c'est sûr que ça pourra très vite devenir problématique si elle l'emmerde. Et puis aussi, il y a tout son univers secret (d'après ce que tu dis sur le fait d'ériger un autel vulgaire à Cannastra, je parierais qu'elle en a fabriqué un énorme, ridicule et féminin) qui n'arrangera rien mais que Jack aura plaisir à découvrir, si il arrive à trouver de la sérénité par ailleurs, afin de pouvoir se laisser aller au plus exquis de tous les plaisirs, celui de découvrir l'âme d'une femme. Au fil du temps ce plaisir s'affaiblira (quand il la connaîtra mieux) et il aspirera à autre chose, même s'ils vivent un grand amour et qu'ils sont soudés, parce que l'obligation de se montrer à la hauteur est trop éprouvante, à notre insu à tous et, sauf s'il a d'autres dérivatifs, comme ce nouvel elixir, Jack sera confronté à ses défaillances (il bande pas) et il ne baisera à fond qu'en rêve. Mais ça, c'est un autre problème. Alors on en est où? nulle part, pour l'instant; je n'ai rien dit de valable sur le mariage de Jack. Par où on commence? Par la Chine, je préfère, parce que c'est le plus éloigné, mais pour être concret, ha ha, si on commençait par considérer Jack objectivement, ha ha. Et puis merde; je torche le truc tout de suite.

Les pulsions puissantes qui sous-tendent les actes de Jack sont extrêmement diverses et profondes ; ceci est d'une importance capitale et je dois continuellement prendre en compte ces forces innombrables pour ne pas tomber dans l'ultra simplification, et je vais donc paraître franchement contradictoire – comme il l'est lui-même. Ah ! mais c'est pour relier correctement tout ça aux nuances exactes de sa personnalité, pour pouvoir appréhender les niveaux de conflit, et pour que son caractère honnête apparaisse dans son ensemble, solidement, clairement, de façon nette et précise. Son portrait psychologique a l'air simple mais ses émotions sont si fortes ! Argh, bah, de toute façon – Mais, nom de Dieu Allen, quel mec il fait, arrête-toi deux secondes et réfléchis-y. Certains traits marquants de son caractère en font un vrai paysan comme il dit, « une vraie patate », mais encore une fois, de quelle sagesse il peut faire preuve subitement ! Il se laisse emmerder, intellectuellement et pas seulement, il fait toujours preuve d'une défiance timide, d'une nature discrète ; mais il faut voir comme il peut être tranchant quand il pousse un coup de gueule sur des pages et des pages ou parfois (en général à des soirées) quand il se fout en rogne à tort pour des trucs qu'il imagine ou dont il est témoin ; pourtant, ce sera le premier à défaillir devant le plus infime soupçon de douceur chez autrui. Il a une terreur maladive des conflits (il essaiera toujours énergiquement, dans son mariage, d'en fuir ne serait-ce que l'idée), mais quand ça le prend il ne lâche rien. Il fait preuve de considération envers les autres mais aussi d'égoïsme machiste, il a un côté adolescent mais il est assez posé, etc., etc. Putain, je ne veux pas et je ne peux pas être arrogant au point de te donner à lire cette nullité absolue. Tu le connais vachement mieux qu'emoi, depuis plus longtemps, et c'est sans doute lui que tu aimes le plus. Tu vois, quand j'ai commencé ça, l'idée de la véritable différence qui existe entre toi et Jack m'a frappé. (Et si c'était toi qui t'étais marié et que j'étais en train de tracer ton portrait pour Jack ?) Je réalise que tu n'as que quelques pulsions indéniables. Des instincts trop forts pour s'effacer, tu es coulé dans la fonte ; rigide, au point que tu ne plies pas ; tu sors de la forge condamné à voler en éclats, tu dois te briser sous les coups du marteau de la vie mais, ha ha !, aussi longtemps qu'il demeure des fragments de toi, peu importe le nombre ou l'ampleur des clivages qui te

déchirent, la matière dont tu es fait reste immuable ; rien n'altère ce que tu es, tu es toujours toi-même, aucune distorsion du genre de celles que connaît la nature malléable de Jack; de l'acier trempé. Évidemment, c'est moi qui conserve les droits exclusifs sur la grandeur du sombre moule. Tout ce qui compose le parfum de la rose, la fleur du pommier, tous les fruits de la prairie et les vieux lacets finement tissés alliés aux billes vertes des yeux, la pourriture infecte du foie de volaille, la bouillie pourpre du dégueulis, les kilomètres d'intestins gris, les trous du cul annelés de rouge et le marron des paquets de merde, crée la chimie de mon âme ; scorie sans valeur, destinée au royaume d'Hadès où on va vite se rendre compte que je ne suis pas combustible, alors on me balancera dans Sa forge où je croupirai pour l'éternité.

Mais le Printemps s'en est allé, il m'a déserté brutalement dans un cataclysme. L'Été aussi s'est enfui, j'en ai peur, avec sa chaleur et son humide nostalgie. Le bref Été Indien est déjà bien avancé, mais devant moi se déploie encore l'Automne abondant, saison de la compréhension ! J'ai confiance en l'Hiver, ses plus puissantes tempêtes sont des rages froides dépourvues de passion ; aucune chaleur. L'Été Indien stimule la boutique aux souvenirs avec des réminiscences à la Proust, les germes du passé sont précieusement recueillis dans les recoins du cerveau où ils hibernent jusqu'à fleurir quand vient l'automne. Etc., mon vieux.

Comme vous l'imaginez, vous les sales gens de l'Est, ce connard de l'Ouest sait se soigner : je suis sorti hier soir et avec des difficultés monumentales, qui feraient une bien meilleure histoire que n'importe quel « chemin de fer de Pennsy », j'ai dégoté le meilleur joint de t que j'ai fumé depuis des mois. C'est pas tout, avec le fric qui me reste, viens lundi, je trouverai quelques grammes du même t. Qu'est-ce que t'en dis, hein ? Super, super shit je te dis – Carolyn était tellement défoncée (défoncée tu vois et moi je l'étais aussi avec cet unique stick qu'on partageait) qu'elle est vraiment tombée sur le cul quand elle a voulu traverser la pièce ; elle avait perdu l'équilibre au point de ne plus sentir le sol quand elle marchait.

Je vous embrasse tous, espèces de salauds qui passez la moitié de votre vie à supporter le froid, la neige, le vent et les dangers qui vont avec le mauvais temps de NY ; bande de crétins.

à Diana Hansen Cassady

1^{er} décembre 1950
[San Francisco, Californie]

Ci-joint cinquante (50). Tu ne recevras probablement rien d'autre jusqu'à ce que j'arrive à NY le mois prochain. On se voit dans 40 jours environ.

à Diana Hansen Cassady

3 déc. 1950
[San Francisco, Californie]

CHÈRE DIANA ;

Je suis rentré du boulot le dernier mardi de nov. à 7 heures du matin, je n'ai pas mis le nez dehors depuis le 1^{er} décembre à midi, je crois que je repartirai au plus tôt mardi prochain, voilà donc une semaine de faite et j'ai gagné 12,70, moins de 2 dollars par jour. Ces salauds ne vont pas licencier alors qu'on préférerait tous que nos contrats s'arrêtent plutôt que de rester 4 jours à attendre. Avec tout ça, et pour d'autres raisons, je suis vraiment à sec, d'autant que quand je t'ai envoyé les 50 je n'ai gardé que 8 billets pour vivre jusqu'au 10. Honnêtement, je doute de pouvoir t'envoyer quoi que ce soit jusqu'à ce que je trouve du boulot ailleurs. Si mon contrat s'arrête cette semaine j'essaierai de trouver un job par ici et de gagner suffisamment d'argent pour filer dans l'Est d'une seule traite. Si mon contrat n'est pas terminé après le 15 (j'en doute), j'aurai sans doute assez de fric pour aller dans l'Est sans escales, mais si j'y suis contraint je m'arrêterai et je bosserai à droite à gauche sur le trajet. La voiture n'est toujours pas réparée, je ne peux pas inviter ce putain de serre-frein à la maison et il y a beaucoup de boulot dessus.

Je vais devoir attendre jusqu'au 2 janvier pour les plaques d'immatriculation. En 4 ans, la Calif[ornie] n'a fourni aucune nouvelle plaque, les miennes sont tombées et elles sont en morceaux, et j'ai tellement de trucs à faire avant de partir. Je ne peux pas obtenir de billet pour le trajet de NY à ici avant mai, quand ils me rappelleront ils m'en enverront un comme cette année, sauf que cette fois ce sera pour moi et ma femme, donc ne t'en fais pas pour ça. Je trouverai un billet pour le trajet d'ici à là-bas si la voiture finit par lâcher pour de bon. Dans tous les cas, je viendrai te voir le plus vite possible et au plus tard la deuxième semaine de janvier. On restera à TT [Tarrytown] jusqu'en mai, et comme je n'aurai pas beaucoup d'argent quand j'arriverai, et vu que je me suis renseigné et qu'on m'a dit que question boulot la situation des chemins de fer dans l'Est n'était pas terrible, je crois vraiment qu'il faut profiter des relations avec Davenport sans tarder. Demande-lui de bien vouloir étudier minutieusement toutes les possibilités pour me dégoter, de préférence, un job d'aiguilleur (horrible supplice en hiver) le plus près possible de TT, comme ça je travaillerai 8 heures par jour et je saurai exactement quand je rentre à la maison et je pourrai quasiment vivre comme un employé de bureau, sinon je serai tout le temps sur les rails ; dans tous les cas, trouve-moi n'importe quel boulot potable aux chemins de fer. S'il n'y en a pas, je préférerais l'usine Chevy, mais vu que la production automobile va chuter de 35 % ce mois-ci etc., il ne doit pas y avoir d'opportunité là-bas non plus, donc je vais regarder pour le premier job venu en intérieur pour passer l'hiver. Ces horribles files d'attente, tu les connais si bien, mais ça nous aiderait (c'est quasi une obligation) si je travaillais le jour même de mon arrivée, cherche le plus possible sans que ça te pose trop de problèmes à toi et à N[eal] et à ta famille, etc., etc., merci.

Le 10 décembre j'aurai moins de 100\$ en poche et la voiture puis le voyage vont tout engloutir ; en fait, pour pouvoir aller là-bas sans faire d'escales, je dois encore me faire quelques billets, et ça sera très serré quand même. Si malgré tout tu as besoin de plus d'argent (je sais que tu en as besoin, mais je veux dire si c'est une urgence), dis-le moi et je t'en enverrai, et je bosserai par-ci par-là sur le trajet. En ce qui concerne l'argent pour les six mois à venir, tout ce que je gagnerai sera pour toi et la famille à

part 100\$, tu auras donc tout mon salaire et tu pourras te procurer sans trop attendre toutes ces choses indispensables dont tu m'as parlé. Évidemment, tu seras sans ressources en déc[embre] et une bonne partie du mois de janv[ier], mais ensuite je pense que ça ira mieux. Comme je vais (j'espère) gagner assez pour subvenir à nos besoins, peut-être que tu n'auras pas à travailler cet hiver. Bien sûr, si tu souhaites quand même bosser, ça nous permettra de voyager en mai, sinon je doute qu'il nous reste assez d'argent pour traverser le pays (et sans doute plus du tout pour mon voyage au Mexique.) Ça me fiche un coup mais je l'accepte, simplement parce que j'ai bouffé au moins 500 billets qui étaient potentiellement à toi, qui te revenaient et dont je t'ai privée ces derniers mois, donc je veux absolument faire tout mon possible pour toi. Si je subviens à nos besoins et que je te donne tout mon argent jusqu'en mai, j'aurai la sensation d'avoir remis les compteurs à zéro, et si je vais au Mexique, Jack devra avoir de quoi nous entretenir, ce qui n'est pas le cas, mais peu importe, je veux que tu fasses exactement ce qui te rend heureuse et, personnellement, je pense que tu serais mieux à la maison à t'occuper de N[eal] et à travailler sur tes projets. Si c'est ce que tu choisis, je crois bien que ta garde-robe ne sera pas très fournie et que tu devras attendre mai avant de pouvoir t'acheter des vêtements d'été pour voyager à travers le pays, si tu en as toujours envie, sinon des vêtements pour travailler, ou autre chose.

Je t'ai écrit une longue lettre (plus longue que celle-ci) mais c'était un vrai fouillis (encore pire que celle-là) et elle ne valait vraiment pas la peine d'être envoyée. Carolyn aussi en a écrit 2 grandes, mais elle ne les a pas envoyées non plus parce qu'elle sait que c'est inutile, et je crois que votre correspondance va s'arrêter là. C'est une bonne chose et je suis convaincu qu'il est préférable que tu ne lui écrives pas non plus. Je m'en fous, mais elle et toi vous ne faites que vous énerver, etc.

Tout ça a sans doute été très long pour toi et je sais que tu t'en es merveilleusement bien tirée; ce pourquoi je t'admire et te respecte. Ça n'a pas été facile non plus pour C[arolyn], mais au final je suis vraiment persuadé que la quitter ne posera aucun problème, parce que tout ça ne l'atteint pas trop et parce qu'elle a fait un remarquable travail sur elle-même afin d'accéder à une

forme de détachement, donc quand je serai dans l'Est ne te monte pas le bourrichon. Manquer d'argent en permanence est horriblement chiant et mon plus grand souhait est qu'on réussisse tous très vite à s'en sortir. Peut-être fin 51. Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire jusqu'à ce qu'on se voie ; penser à la pauvreté dans laquelle j'ai vécu cette année aux chemins de fer, aux changements incessants de planning et de projets etc., me rend tellement malade que ce qui peut arriver maintenant ne m'inquiète plus beaucoup, et je suis même résolu à accepter des trucs chiants. Je vais aller dans l'Est comme je peux, économiser au maximum, travailler là où je serai (à TT [Tarrytown] j'espère), faire de mon mieux pour te rendre heureuse cet hiver etc., etc. J'ai vraiment atteint un état de détachement qui ne me quitte plus et dans lequel je me sens aussi en sécurité que dans le ventre de ma mère. Inutile de t'inquiéter pour moi ou d'essayer de trouver des idées pour me sortir de là. Je sais que quand tu me verras, tu réaliseras que rien de tout ça n'est nécessaire, puisque j'ai accédé à une sorte de paix, et tu la percevras suffisamment pour la trouver toi-même (ailleurs et en étant quelqu'un d'autre), et tu n'auras pas besoin de me secouer en pensant que ça va m'aider, et t'aider du même coup à être plus heureuse. On va vivre tranquillement, c'est sûr, tu verras, moi je ne veux rien et je suis sûr de pouvoir répondre à tes besoins, tout ira bien ; simplement, s'il te plaît, pas de disputes pour des trucs abstraits (la vie commune, tel ou tel idéal, etc.) J'ai ma propre conscience et ma propre façon de l'explorer, personne ne peut l'influencer, et toi, tu as raison de « t'accrocher » à tes propres opinions, contente-toi de ça et tout ira bien. Crois-moi, je suis le type le plus prévenant qui soit, ne va pas t'imaginer que tu n'es là que pour satisfaire mes besoins, c'est tout le contraire. Je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te contenter et tu verras à quel point je suis facile à vivre, je suis juste un peu « gnangnan » en ce qui concerne les tâches ménagères, mais je secouerai les tapis, je ferai la vaisselle – je serai le gendre idéal – s'il le faut. Je travaillerai et je serai un vrai Major Hoople¹ à la maison, tout en continuant d'essayer d'écrire mon livre, de temps en temps je t'emmènerai à des soirées à NY – tu viendras toujours avec

1. Voir page XXX.

moi quand j'aurai besoin d'aller à NY (3 fois par mois) pour voir les potes et prendre mon pied à souffler comme un malade dans une flûte et dans tout ce qui me tombera sous la main. Tu vois Di, tu vas apprendre à me connaître et te rendre compte qu'il n'y a rien à craindre des visions que j'ai, qui me mettent en état d'éveil; ce n'est plus un truc frénétique (non pas que je refuse d'être déchaîné dans les soirées), et ce que je fais quand je suis défoncé, c'est ma petite affaire personnelle et ça ne te concerne en rien, c'est juste la vie mentale intime d'un homme, etc. Je veux que tout le monde soit content, et si tu as plaisir à être avec moi pendant que je me laisse aller aux singeries qui me font souvent passer pour un con à tes yeux, je serai le plus heureux des hommes. Tout ça n'est pas bien grave si tu n'en fais pas toute une histoire; si tu te laisses aller tu te mettras peut-être à rire comme une dingue toi aussi et à t'amuser comme jamais. Quelle que soit la façon dont tu considères les choses, inutile d'en faire un drame, parce que si tu te montres juste dans tes revendications je ferai des compromis par-ci par-là, sinon je garderai mes opinions pour moi (je suis bien obligé, de toute façon, j'arrive pas à parler vraiment) et je souffrirai en silence. Le fait est que je n'essaierai pas de t'imposer mon point de vue (tu devrais fumer du t et te forger ta propre théorie), si tu respectes simplement le genre d'idées avec lesquelles j'aime jouer; de toute manière tu ne pourras pas les changer. J'ai l'air d'en faire tout un pataquès, mais pas du tout. J'arrête mon délire en précisant qu'il n'y a absolument aucune réflexion valable dans cette lettre bordélique.

Donc ne t'en fais pas trop, je ferai exactement comme tu voudras.

Je t'embrasse,

N.

à Jack Kerouac

[Sur l'enveloppe:]

Au Désormais Honorable Hhomme [sic] Marié

FAIRE SUIVRE mes vœux de bonheur
PERSONNELlement, je suis heureux et
URGENT j'arrive pour fêter ça avec ma
FRAGILE voiture – j'arrive en janvier 51

CHER FACTEUR ;

Intéressant ? Trop voyant, hein ? Bon allez, merci de distribuer
cette lettre.

3 Déc. 1950

29 Russell St.

San Francisco

CHER JACK, pour la première fois véritablement marié et chef
de famille.

Le chaud soleil du début d'après-midi illuminait les murs nus
de mon appartement des chemins de fer à New York. J'avais
plusieurs heures devant moi, donc je suis allé dans la chambre
pour essayer de me reposer. J'ai été réveillé brutalement par le
bruit de fétards dans la rue, qui me parvenait par les fenêtres
sans stores de l'appartement. J'ai émergé lentement; puis je
me suis assis, les brumes de mon sommeil complètement envahies
par le bruit tout proche, qui s'est bientôt transformé en un
véritable brouhaha hysterique de carnaval. La clameur de la
foule est devenue un long grondement comme celui des vagues
de l'océan, traversé de temps à autre par des cris sourds et des
hurlements, alors que retentissaient quelques coups de feu.
D'abord je n'ai pas daigné m'extirper de mon lit moelleux; puis
j'ai réalisé que c'était la révolution, mais vu que ça ne me concerne
niet en aucune façon, je me suis calé sur les oreillers pour fumer
et écouter. Il ne faisait aucun doute que j'étais cerné par des
milliers de personnes en train de hurler, emportées par ce jour
historique, mais je ne me sentais toujours pas concerné, même

si je me rappelle que j'essayais vaguement de visualiser certaines scènes qui devaient avoir lieu en bas. J'ai aussi mémorisé la date pour m'en rappeler plus tard. La fusillade, qui avait été indéniablement violente avec ses coups de feu assourdissants, s'est amplifiée jusqu'à n'être plus qu'une série de tirs ininterrompus, si rapides que j'étais sûr maintenant qu'il s'agissait de mitraillettes. Je voulais aller aux toilettes et je suis sorti de mon lit. Encore somnolent, j'ai traversé la cuisine pour aller à la salle de bain. Et là j'ai été pris d'une peur terrible... Bon Dieu !... ça faisait des heures que j'étais allongé là alors qu'un nombre incalculable de balles, sûrement des dizaines de milliers, volaient dans tous les sens, et comme un gros con j'allais longer tranquillement les fenêtres ouvertes et les murs épais comme du papier à cigarette juste pour aller pisser. Je me suis jeté par terre, étonné de ne pas avoir été touché, et j'ai rampé jusqu'à la salle de bain. Je me suis assis sur la cuvette pour pisser et je me suis demandé, stupéfait, pourquoi je m'étais cru en sécurité dans la chambre et j'ai vite conclu que la probabilité d'être blessé ne m'était pas venue à l'esprit puisque, après tout, je n'avais rien à voir avec tout ça et aucune envie de participer à ce qui se passait dehors. Peu à peu je me suis senti plus en sécurité dans la salle de bain et je me suis dit que j'étais à l'abri dans cette minuscule pièce sans fenêtre, même si maintenant j'étais complètement conscient du danger et que je savais que je devrai affronter la foule à un moment ou à un autre – ne serait-ce que parce que leurs actions allaient perturber les services publics et que j'aurai du mal à trouver de quoi manger ou de l'essence pour la voiture – je ne pourrai pas leur échapper indéfiniment, mais quand même, on ne se jette pas au milieu d'une foule pour se faire lyncher, donc j'ai décidé de rester là. Assis sur la cuvette des toilettes, je regardais autour de moi et j'étais content que les murs soient suffisamment épais pour arrêter n'importe quelle balle, mais – la porte ! Putain ! La porte était en contre-plaqué ! Il n'y avait pas de baignoire ou d'autre endroit où se cacher, et j'étais sûr que la moindre balle tirée à travers la porte me toucherait. Quand j'ai réalisé ça, mon sentiment d'être en sécurité a volé en éclats et j'en ai eu des sueurs froides, ne sachant pas si je devais rester là ou sortir. J'ai tout de même fini par sortir de la salle de bain – en partie parce que je ne pouvais pas rester assis

plus longtemps mais surtout parce que je me suis dit que rien ne m'était arrivé jusque-là et que la meilleure chose à faire était de retourner dans mon lit; ce que j'ai fait. Les coups de feu, dont le bruit semblait un peu assourdi dans les toilettes, étaient de plus en plus rapprochés, et chaque tir provenait d'une mitrailleuse qui se déchargeait à la vitesse du son. À en juger par le bruit au-dehors, la foule était encore plus dense, et plus terrifiante que jamais. Couché dans mon lit, je ne pensais à rien d'autre qu'à m'en sortir sans être touché. J'étais tout bonnement terrorisé par cette pensée affreuse et je ne bougeais plus, aux aguets, tremblant de froid et à deux doigts de craquer.

Jack K. est entré dans l'appartement, souriant et totalement décontracté. À ses côtés, un nain noir qu'il avait fait passer en contrebande sur un bateau portugais.

« Hey, mec », j'ai crié avec angoisse, « tous ces coups de feu dehors, c'est pas dangereux ? »

« Comment, évidemment que ça l'est » – il souriait encore plus, « dès que le messager arrivera il faudra partir, ok ? »

« Je crois bien. Je vais m'habiller, alors », j'ai dit, et j'ai commencé à le faire.

J'allais lui demander pourquoi bon Dieu il était si calme vu le grand n'importe quoi qui éclatait dehors et comment il était arrivé jusqu'ici, comment il avait fait pour échapper aux balles, etc. J'ai décidé que tout ça pouvait attendre et j'allais ouvrir la bouche pour parler de ce que je venais de vivre quand je me suis aperçu de quelque chose. Au début je n'étais pas bien sûr; j'hésitais à parler et je m'efforçais de mieux écouter pour saisir le subtil changement que je percevais. Dans mon crâne s'opérait une légère modification de la pulsation et peu à peu c'est devenu clair – des marteaux-piqueurs ! Les mitraillesuses étaient devenues d'énormes burins à air comprimé que les gens utilisaient pour arracher les pavés.

C'était donc bien la révolution – une révolution industrielle – et les types se ruaient sur les marteaux-piqueurs pour battre un record. La foule les acclamait pour qu'ils arrachent tout le boulevard en quelques heures, du square jusqu'à la jetée en bas de mon immeuble. Je savais désormais pourquoi Jack s'était montré si jovial en débarquant chez moi – il venait de quitter une foule en liesse défilant avec des bannières colorées et des cris de joie.

J'ai compris qu'il croyait que je blaguais quand j'avais parlé de tirs dangereux, alors je n'ai rien dit, histoire de passer pour un homme d'esprit à ses yeux.

Juste à ce moment mes pensées ont été interrompues, quelqu'un frappait et en levant les yeux j'ai aperçu une petite tête qui regardait fixement à travers la lucarne de l'entrée ; j'ai baissé les yeux et j'ai vu deux pieds énormes sous la porte et, bien qu'elle était fermée, l'intrus essayait de passer ses bras velus de chaque côté, dans l'interstice entre la porte et le chambranle.

« Ah ah ! Le message ! » Jack exultait et il s'est précipité sur le papier que le monstre tenait dans la main. Alors qu'il revenait en le brandissant, les pieds et les bras ont disparu. « Maintenant on peut y aller. »

Jack, le nain noir et moi on marchait sur la plage d'un océan émeraude. J'ai très vite remarqué au large, à quelques mètres sous l'eau, une sorte d'ancre qui ne servait à rien d'autre qu'à recevoir la vague qui s'écrasait sur son sommet. Et puis, alors qu'on continuait à marcher, j'ai vu d'autres formes qui ressemblaient à des ancre et qui étaient, par rapport à la première, multipliées exactement par 2, 4, 8, 16, etc. en termes de poids et de distance. Je le savais simplement en les regardant. J'ai réalisé aussi que la profondeur de l'eau augmentait selon le même ratio à chaque ancre, même si la distance entre la forme et la côte était divisée par deux à chaque fois. Ainsi, la première ancre avait la taille d'un baril de bière, la deuxième celle d'un abri de jardin, la suivante celle d'un semi-remorque sans cabine, etc. Elles étaient toujours exactement ajustées à la profondeur de l'océan pour qu'à chaque vague l'eau les recouvre à peine mais systématiquement, à un poil de chatte près. Ça continuait sur des kilomètres, mais quand j'ai parlé à Jack de ces étranges objets au large, il m'a dit qu'il ne voyait rien. J'étais nerveux quand même, et j'ai insisté pour qu'on accélère.

Pendant ce temps Jack expliquait au Noir où on se trouvait, il évoquait certains endroits à l'intérieur des terres, il les lui décrivait, et il avait l'air d'un guide de voyage organisé.

On est enfin arrivés à hauteur de mon dernier truc-en-mer. Je savais qu'il n'y en avait plus après, parce que j'avais multiplié au moins jusqu'à 100 000, et rien ne pourrait faire deux fois la taille de celui-là. Il ressemblait à un fer à repasser, modèle 1900.

Sa base massive reposait sur le fond de l'océan à des profondeurs impensables. La surface de l'eau, comme toujours, se brisait juste à son sommet. C'était à quelques kilomètres au large et j'étais content d'avoir de bons yeux, je pouvais même apercevoir sa poignée ! Parallèle au rivage, elle dominait à une hauteur gigantesque ; les supports de la poignée s'incurvaient majestueusement, et le sommet haut de plusieurs kilomètres était une enfilade de locomotives diesel. Je pouvais entendre leur grondement, et je savais que c'était la dernière et la plus grande chose jamais construite par l'homme.

Et là, on est tombés sur un break Pontiac, avec deux très jeunes hipsters sur la banquette arrière en cuir. La voiture était embourbée et ils attendaient qu'il gèle et que le sol durcisse pour pouvoir repartir. « Couillons ! », je leur ai balancé, et je leur ai demandé de pousser sur le pare-chocs jusqu'à ce que le moteur démarre. J'ai pris le volant ; tout le monde était assis à l'arrière sauf le Noir. Droit devant j'ai vu un virage pas possible, j'ai essayé de le négocier. On a fait une embardée à gauche, un tête-à-queue et on a atterri dans une grange. Pendant l'embardée je me suis demandé comment j'avais pu quitter la route ; j'avais senti que je ne pourrais pas prendre ce virage, alors que je n'en avais jamais loupé aucun. Quand la voiture s'est arrêtée, j'étais sonné, et je n'ai pas pu dire un seul mot aux autres parce que les animaux faisaient un barouf du diable et on a dû déguerpir.

Alors, apercevant la maison de Jack au loin, on s'est mis à marcher lentement et on s'est traînés à travers champs jusqu'à CHEZ LUI.

P.S. Plus tard j'ai compris que les hipsters attendaient là pour nous coincer ; la voiture avait fait un tête-à-queue parce qu'ils avaient un appareil sur la banquette arrière qui leur permettait de la diriger à ma place. Ils étaient tellement défoncés qu'ils n'avaient pas pris la peine de me dire que ce n'était pas moi qui contrôlais la bagnole.

J'ai laissé Brierly dans la lumière criarde du fastueux porche du théâtre. Il tenait l'édition toute fraîche du journal avec les résultats des dernières élections, et il avait pris la place du portier pour les annoncer à tous les gens qui entraient ou sortaient.

Certains finissaient par s'arrêter et il les abreverait aussitôt de son flot de paroles. S'ils restaient pour l'écouter, il se surpassait pour ravir leurs oreilles, en accentuant le trémolo de sa voix douce et en terminant son discours des larmes plein les yeux. Oh, il se montrait certainement brillant ; j'ai l'impression qu'avec n'importe qui, il trouvait le style qui convenait ; ceci dit, pour moi, quelle que soit la façon dont il parlait, il sortait toujours exactement les mêmes mots. Je me demandais comment il pouvait répéter encore et encore les mêmes trucs débiles avec autant d'émotion. Il m'avait vraiment vidé et je me sentais épuisé en roulant du théâtre jusqu'à chez Burroughs, pas très loin sur Reforma Street. Il y avait Joan, égale à elle-même, mais Bill n'allait pas rentrer avant au moins une heure parce qu'il n'était pas encore midi et que c'était le moment de sa pause déjeuner. Il travaillait en ville depuis quelques mois, dans le bâtiment. En l'attendant, j'ai décidé de m'occuper des amortisseurs avant de la Ford. J'avais deux roues sous chaque aile, directement collées l'une à l'autre, et je pouvais difficilement atteindre l'amortisseur abîmé. Couché sous ma voiture, les jambes allongées sur le trottoir, j'étais la cible des plaisanteries et du mépris de toutes les Mexicaines et des enfants attroupés là. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient et je pouvais seulement voir leurs pieds et leurs jambes nues et dorées, mais je savais qu'ils pensaient qu'il fallait être crétin pour avoir une voiture pareille et encore plus con pour essayer de la retaper.

La vache, j'ai mis un sacré bout de temps à la réparer ; je n'arrivais simplement pas à desserrer un écrou, à me représenter ce qu'il y avait derrière et à repérer où allaient les choses, etc. Le temps que Bill se pointe j'avais tout démonté, mais j'avais fait ça comme un sagouin et je savais que je n'arriverais pas à tout remonter. Bill est apparu avec son bleu de travail, il a jeté un œil sur ce que j'étais en train de faire et on a échangé les pires banalités. J'ai compris qu'il s'était complètement rangé et qu'il avait changé au point de ne même plus se rappeler de son passé. À ce moment-là des flics mexicains en civil ont débarqué ; Bill les a vus avant moi et il a couru jusqu'à la maison, alors qu'il n'avait même pas de came sur lui. J'ai continué à m'agiter autour de la voiture comme si je n'étais pas conscient de leur présence. Ils m'ont interrompu avec de gentilles questions sur

ce que je faisais là, dans cette rue étroite, à bloquer la circulation et à embêter tout le monde, et à faire prendre des risques aux piétons en attirant la foule avec mes réparations débiles. Pendant ce temps, ils fourraient leurs nez sous les housses à la recherche d'une éventuelle marchandise de contrebande, soulevant en douce mon capot pour examiner le moteur sans rien dire ou m'interrogeant sur tout autre chose. Je leur ai dit que je n'avais pas les moyens de payer un mécanicien, que j'avais du mal à remonter l'amortisseur et je leur ai demandé s'ils pouvaient m'aider. Ça les a fait déguerpir; ils ne voulaient pas salir leurs beaux costumes et ils m'ont laissé bricoler sous la voiture, jurant comme un charretier histoire de faire semblant d'être pressé et en rogne, et pour cacher mon soulagement de les voir partir. Je me suis dit que Bill avait couru se mettre en sécurité chez lui, non pas pour me laisser tomber ou parce qu'il s'était déjà fait tauper par la police, mais simplement parce que la foule l'avait rendu nerveux, et que quand son sixième sens l'avait averti que des emmerdements s'annonçaient, il avait évité toute explication fâcheuse qui l'aurait fait arriver en retard au travail.

P.S. Plus tard, j'apprenais que Bill était mort (pas tristement mais qu'il s'était éteint tranquillement en Afrique) et que le mec de Joan était l'homme dont je vais te parler à présent.

Le 17 août à midi, l'agence d'intérim des serre-freins de Watsonville m'a appelé pour travailler dans la Section de Salinas, tournée n° 353, départ tous les jours à 14 h 50 sauf le dimanche. Ça faisait plus d'une semaine que j'étais à Watsonville et j'ai fait le trajet du foyer à la gare de triage tranquillement, sur le coup des 14 h 30, prêt pour une nuit de boulot éprouvante avec ma lampe, mon chapeau, mes gants, mon manteau; je portais mon Levi's, un pauvre maillot et de grosses chaussures montantes. Je me souviens que cet après-midi-là j'avais fumé comme un malade juste avant qu'on m'appelle et Jack, je ne veux pas en rajouter, mais j'étais vraiment archi-défoncé, tout seul dans ces dortoirs de Watsonville. Ce jour-là j'ai eu des sensations géniales, je ressentais tout ce que je faisais, le mouvement le plus infime était divin; j'ai fermé doucement la porte de ma chambre et mes talons ont résonné sur le linoléum du grand

couloir. Je retrouvais la sensation puissante d'être dans un tunnel, mes lunettes de soleil teintaient de rose la lumière vive qui s'engouffrait par la porte d'entrée. Une fois dans la rue, j'ai allongé le pas avec grâce et détermination et j'ai commencé à penser à mes vêtements décrits plus haut. Du dépôt je suis arrivé à la voie ferrée et j'ai gagné, à quelques mètres de là, le passage à niveau juste à côté du bureau où le personnel a l'habitude de se retrouver. J'ai aperçu le gardien dans sa guérite. Dehors, sur un tabouret, était assis Bill Burroughs en bleu de travail, avec une chemise à carreaux en laine, une veste assortie et – je n'en croyais pas mes yeux – le même, exactement le même chapeau en feutre noir que porte toujours Bill. Le chapeau était le même, mais les vêtements n'étaient pas les siens ; à part ces vêtements, C'ÉTAIT BILL BURROUGHS ! Je l'ai regardé avec l'attention extrême dont tu me sais capable. Tout ce que je dis ici est EXACT. Mes perceptions aiguisées par le t, j'ai comparé l'homme assis devant moi à Bill. Mêmes cheveux blond roux, même forme de visage, mêmes oreilles, front, joues, menton, bouche, nez, yeux et exactement le même genre de lunettes. Relis lentement cette phrase et IMAGINE ! Nez exactement de la même longueur, yeux du même bleu limpide, (le plus important, ce regard était la pure réplique de celui que Bill pose sur les choses ; tu vois le regard ordinaire qu'ont certains yeux, eh bien celui de Bill est serein, légèrement fier parce que ses yeux sont perpétuellement conscients de ce qu'est en train de vivre leur propriétaire, un peu impassible parce que ses yeux ne sont pas destinés à être surpris ; des yeux patients qui ont appris qu'il n'y a rien de bon dans l'émotion et qu'il est inutile de rouler des orbites et de regarder avec effort ; des yeux qui observent avec attention et qui ne se plantent pas dans ceux des autres ; ouverts, mais toujours retirés derrière un voile presque imperceptible qui interdit à quiconque d'en sonder la profondeur ; des yeux qui montrent qu'un esprit tranquille est à l'œuvre à l'intérieur de ce crâne ; ils n'impressionnent pas, n'insistent pas ou n'essaient pas de faire de l'effet ; intelligents et calmes, ils mettent un point d'honneur à n'exprimer aucune émotion, ils ne laissent jamais entrevoir ce qui se passe à l'intérieur, mais en un coup d'œil on perçoit l'intense conscience de chaque instant ; avec ça, une attitude réservée et détachée, et on sait que ces

yeux ne sont pas changeants ; jamais on n'y lira une expression de surprise ; tout à leur affaire, observant simplement en refusant de montrer ce qui se joue à l'intérieur, ils sont agréables parce qu'ils n'éprouvent pas le besoin de croiser le regard des autres. Quand Bill sent qu'on cherche son regard, sa pupille se voile, il prend cette expression impassible qui empêche tout contact et il se retire juste assez pour décourager l'autre d'insister. Éviter le regard de l'autre procure même un certain plaisir (sachant que notre œil reçoit pleinement et totalement l'intention de l'œil de l'autre, et réciproquement, cet œil reçoit profondément la signification de son propre regard) ou la tension (peur, conflit, embarras, colère, dégoût) du jeu des regards, etc., etc.) ; cet homme assis là portait aussi les lunettes modernes à monture invisible de Bill. Tout le visage, je le répète, était rigoureusement identique, dans les proportions, la carnation et le grain de peau. Le cou était le cou mince de Bill. En observant son corps, j'ai compris le secret de ce sosie étonnant : il avait exactement la même stature que Bill, il était fait comme lui. Avec ça la même taille, 1,90 m et un poil de chatte, dans les 70 kg, et voilà Bill B. Bill le Svelte se promenait tranquillement, la tête légèrement baissée, après avoir traversé les rails pour son rituel quotidien : manger un cône glacé avant de bosser. Mais attends, voilà qu'il revenait ; alors qu'il enroulait gracieusement ses doigts effilés autour du cornet, j'ai vu qu'il avait les mêmes mains longues et fines que B. J'ai vu aussi les grandes jambes aux genoux cagneux de B. quand il s'est dirigé vers le bureau pour récupérer les bons de transport, j'ai compris que ce type nous aurait tous bernés, peut-être même Joan, s'il avait porté l'éternel costume en satin de B ; il portait déjà son chapeau. Je me sentais triste ; je savais que quand ce type ouvrirait la bouche pour parler, sa voix et les mots qu'il choisirait ne seraient pas la réplique exacte de ceux de Bill, comme c'était le cas pour son apparence, ses manières et sa démarche. Il est revenu et il m'a demandé si j'étais Cassady ; j'ai réellement frissonné de joie ; il parlait de la même façon, l'air tellement détaché, la bouche un peu pincée. Je me suis dit, bordel, s'il se met à ricaner comme lui, je lui demanderai du t. Et on s'est assis pour attendre ; dans ce boulot, il arrive qu'on attende une paire d'heures dehors. Tout ça me laissait le loisir

de zieuter le garçon. Il s'appelle Hubbard¹ (il a un prénom et un deuxième prénom parfaitement dingues que j'adore, mais je n'arrive pas à m'en rappeler et ici à SF je ne peux pas l'appeler, ni lui ni personne qui pourrait le savoir; je te le dirai une autre fois) et ça fait 14 ans qu'il est serre-freins à la SP [Southern Pacific], et ces 10 dernières années il a travaillé ailleurs qu'à Watsonville. Il a une femme, deux garçons de 7 et 13 ans, une maison à l'ouest de la ville et une Chevrolet 37. Il aime chasser et pêcher (comme tous les employés des chemins de fer de mes deux) et il y a peu de temps encore, il tenait une épicerie pendant les périodes creuses au boulot. Il n'est pas très causant, mais quel que soit le sujet abordé il parle à bon escient et il est capable d'embrayer. On a fini par monter à bord, direction Salinas, pour faire notre boulot, c'est-à-dire actionner l'aiguillage de deux trains de 100 wagons réfrigérés, puis on a repris un train pour une autre mission, ensuite on a mangé et on en a repris encore un autre pour rentrer à Watsonville. Je me suis appliqué à faire du bon boulot en câblant les aiguillages etc., vu que c'était lui le surveillant qui dirigeait la manœuvre et il était parfait pour le coup (je te donnerai des exemples plus tard qui prouvent qu'il est le meilleur cheminot que je connaisse) et je voulais que tout se passe au mieux. On formait une bonne équipe, il appréciait de travailler avec moi et à chaque minute il me faisait penser à B., et même plutôt deux fois qu'une. On a pris le plan de répartition et il a dit, « Bon, Neal, on décroche le 2 du 1 et on l'accroche derrière le 3, ensuite on double jusqu'au 4 pour que les wagons de l'Est puissent partir, on met en place les wagons réfrigérés, on détache le 5 et on pousse le 7 en tête, ça fera un Trois, un Deux, un 4, un autre Deux, 5 As, et un Trois, on accroche le wagon de tête et on va au 15 pour dégager cette voie, ensuite on vire le wagon de queue (pourri) et on traversera pour rattacher le 8. » On dirait du Bill, hein ? Mais franchement, à part en ce qui concerne les chemins de fer, Hubb (je l'appelais comme ça) c'est Bill tout craché quand il raconte une histoire. J'ai sorti quelques conneries, on a rigolé et je l'ai branché sur le premier sujet qui m'est venu à l'esprit histoire de caser quelques remarques sarcastiques; comme d'habitude c'est parti sur le

1. « Hubbard » deviendra le pseudonyme de Burroughs dans les livres de Jack.

chef de bord, un nouveau, un pauvre type qui s'appelle Payne. Une fois lancé sur Payne il a usé le sujet jusqu'à la corde, comme Bill, et il s'est fait plaisir en laissant aller son imagination, comme B, en commençant par dire : « Payne a raison » ou « Payne plein de peine »¹, il a monté une histoire sur les bédouins de Payne aux chemins de fer comme B en avait monté une sur Charlie Ellisore², pris de folie dans un bus scolaire et ne contrôlant plus son pénis (mais le maniant comme il fallait), et très vite Hubb s'est mis à pouffer exactement comme Bill ; pas de ricanement par contre.

5 déc.

Hubb est décidément un sujet que je garde sous le coude jusqu'à ce qu'on se voie.

Lefilsdeputedeserrefrein qui doit réparer ma voiture est indisponible pour au moins 6 semaines et tout ce que j'ai, ce sont des promesses. Fait chier.

Je suis tellement fauché que je n'ai pas assez de fric pour aller direct dans l'Est ; j'ai peur de devoir bosser par-ci par-là à travers tout le pays avant d'arriver à NY, mais bon, j'ai déjà écrit à Diana que j'arriverai vers le 10 janvier, donc dans les premières semaines de la nouvelle année je ferai un saut chez toi et ta famille à Richmond Hill. Si ta mère et ta femme n'arrivent pas à faire en sorte que tu te tiennes tranquille, dis-leur que je peux retaper ton petit chariot rouge et te faire ramper autour de la maison simplement en laissant entendre que ce bon vieil Ekotape est cassé ou qu'on ne te laissera pas t'en servir jusqu'à ce que tu deviennes un bon garçon et que tu gagnes beaucoup d'argent pour acheter des manteaux de fourrure et de la bière. Et puis, bien sûr, il y a tes gardes nationaux noirs et jaunes en plomb avec leurs pieds en dedans ; si tout ça ne te file pas la gaule rien ne te la filera, sauf si tu préfères un modèle plus cher avec un énorme écartement entre les essieux, mais ces choses-là n'arrivent probablement que le dimanche des Rameaux.

Sûr que je suis heureux d'apprendre que tu t'es marié ; évidemment je suis tombé des nues, mais je savais que tu le ferais

1. « Payne » signifie « peine, douleur », mais aussi « casse-pieds, emmerdeur ».

2. Voisin de Burroughs à New Waverly, Texas.

un jour ou l'autre. Quand un homme approche des 30 ans (gloups) et qu'il n'a pas encore de petits mioches en route, ça commence à faire un tout petit peu tard et très vite la seule chose qui lui reste, c'est écrire des livres. Donc ça serait super si ta « fécondation du 18 » avait marché¹ et qu'il y ait, en construction dans le shaker, un K miniature, avec de grandes oreilles et un machinbidulechouette encore plus grand. Vu que t'es pas plus riche que moi ce serait pas mal que ça arrive un peu plus tard. Dis à cette super nana que tu as dégotée dans cette ville immense de simplement être cool et de ne pas se laisser bouffer par l'inquiétude, ce vieux croque-mitaine dont les filles ne devraient pas se soucier. Tout ce qu'elles ont à faire c'est de tout confier au vieux, de satisfaire quelques lubies, de jouer à l'éternelle naïve, même si sur le moment ça n'a pas l'air de l'affacter ni de calmer le jeu, tout en évitant la mascarade du chantage affectif. Au-delà de ces conneries, Jack, avec toutes tes âneries, tu ne pourras jamais échapper à ta nature sérieuse et ultra-inquiète ni à la destinée de ton sang ni à ton attachement à un Foyer (putain qu'est-ce que ta merveilleuse mère et ton père t'ont appris ces 25 dernières années et de quoi parle ton livre génial à part de ça?) et tu m'as dit des tas de fois, ou tu m'as fait comprendre, ton envie de fonder une famille. Si Joan a encore des réticences à ce sujet, dis-lui de ne pas se laisser aveugler ni leurrer par l'éclat des étincelles et de la flamme générées par la friction brûlante de la masse de choses qui s'entrechoquent à la surface agitée de ton esprit, dis-lui que le germe de ton besoin viscéral de fonder une famille est inaltérable et que la croix qu'elle devra porter (si c'est le cas) sera d'avoir le rare mérite d'être mariée à un homme aussi exceptionnel, dont l'âme abrite un paradoxe auquel peu de gens ont accès. Parce qu'il y a des choses qu'il vaut mieux que je garde pour moi, Jack, je ne devrais pas te dire, putain, combien est fragile la beauté de la fleur que tu portes dans ton âme, et je ne m'en tirerai pas en sortant des trucs tordus pour que tu t'en amuses; si Joan, à un moment, veut quelques tuyaux à ton sujet ou savoir quelles conneries je mets derrière le mot paradoxe et tout le tintouin, tu lui dis qu'elle me trouve un joint de bonne

1. Dans une lettre du 21 novembre 1950, Jack annonce à Neal son mariage avec Joan Haverty, « mariée le 17 novembre (fécondée le 18?) » (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p 218).

marijuana (ou un truc dans les mêmes prix) et je lui dirai ce qui te fait vibrer en moins de deux. Au fait, j'ai écrit une lettre à Allen (dans laquelle j'ai déliré sur plein de trucs à propos des- quels je ne sais rien et j'en ai bavé parce que je n'ai jamais écrit, je n'ai jamais vraiment eu les mots, ni (je l'ai compris en écrivant) jamais pensé à ce genre de saloperie avant) et je me réjouissais à la perspective de quelques grammes de bon shit ; le contact a été rompu, faitchierfaitchierfaitchierfaitchier.

Mes amitiés à ta gentille petite nana – espèce de Veinard impuissant – hum, euh – non ?

N.

à John Clellon Holmes

7 déc. 1950
[San Francisco]

CHER JOHN. LE PROMENEUR DE ST. IVES.

Je tape cette lettre à l'aveugle et avec un seul doigt vu que Carolyn m'oblige à prendre une position impossible (les yeux rivés au plafond) pour un autre de ses innombrables portraits de moi, donc s'il te plaît excuse toutes les fautes – même si j'écris 2 mots à la minute pour éviter d'en faire.

Denver, durant le magnifique printemps 1940, était un endroit plutôt joyeux pour moi. Je vivais chez la famille d'un certain Bill Mackley avec qui, des années plus tôt, j'avais vendu des journaux dans une sorte de concurrence amicale, chacun à son

coin de rue. Avant on avait vécu avec son beauf, son unique sœur et leurs deux enfants dans une minuscule cahute en plein cœur de la ville, plantée au 53 Columbine Street. On a de nouveau vécu avec eux – en 1941 – dans un appart sur la 36^e et Gilpin, où ils avaient emménagé après avoir réchappé, une nuit d'hiver, à l'incendie de cette horrible baraque qu'ils avaient construite eux-mêmes, qui a fait pouf en deux secondes dans les flammes, à cause d'une cigarette allumée que la sœur, torchée, avait oubliée. Cette sœur de Bill (Dorothy) était une vraie fêtarde et il y aurait beaucoup à dire sur elle, mais ça ne me regarde pas parce qu'à cette époque-là, Bill et moi on vivait grâce à la générosité forcée de ses parents. Bill Senior et sa femme Dorothy étaient un couple typique, un de ces nombreux couples vivant dans la misère des bas-quartiers est de Denver. La douce vie d'avant la dépression les hantait, mais ils savaient que c'était fini pour toujours. La vieille n'arrêtait pas de comparer ses difficultés actuelles avec l'existence facile des décennies passées et elle en éprouvait un tel regret qu'elle gueulait sans arrêt après son mari, après Bill et après moi aussi. Le père de Bill tempérait sa nostalgie des temps révolus avec une résignation que de longues années passées à subir la vindicte de sa femme avaient renforcée. La différence entre leurs attitudes respectives envers les « souvenirs des temps passés », qui comptaient autant pour l'un que pour l'autre et qui les hantaient, était encore plus marquée par l'alcoolisme sévère dans lequel ils avaient plongé tous les deux depuis des années. Si Dorothy râlait à tout bout de champ à propos de tout et de rien, qu'elle ait picolé ou pas, quand Bill Senior avait pris une cuite, il se contentait d'évoquer le bon vieux temps, il nous racontait toujours des anecdotes, à nous les garçons, de sa belle voix douce. Il restait assis pendant des heures, recroqueillé au bout du canapé de leur trois-pièces miteux au deuxième étage du 31 Stout Street. Ses longues jambes maigres croisées, une main posée sur sa cuisse, il nous racontait des histoires caustiques sur des événements la plupart du temps imaginaires, avec sa façon délicate et hésitante de caresser chaque mot (il s'écoulait parfois plusieurs minutes entre chaque et il lui fallait un bon quart d'heure pour finir sa phrase), et l'éternel sourire affable qui flottait sur sa bouche édentée laissait échapper un petit glouissement quand son esprit retors poussait

le bouchon un peu trop loin, histoire de se rappeler de quoi son imagination était capable. Il n'avait jamais l'air sérieux, même quand il était sobre, son truc c'était l'humour piquant, avec une pointe d'absurde. Malgré ses efforts, je savais que c'était un vieux triste et c'est pour ça que je l'aimais. Il était peintre tapisier, et dans ce métier les gars sont réputés être de vrais ivrognes. Grâce à cet homme, mon existence allait s'améliorer, ma vision des choses considérablement s'élargir, et le cours de ma vie être changé. Grâce à lui j'ai rencontré Brierly et tout a découlé de là.

Je passais mes journées à faire du vélo et mes soirées avec les potes. J'étais quasiment le seul à avoir un boulot, alors on me traitait avec respect. Presque tous les autres disposaient d'une voiture et cette compensation produisait son petit effet sur moi. Le récit de la vie sociale dans laquelle j'ai baigné avec délice pendant toute une saison sera pour une prochaine fois, mais j'ai vraiment connu de super parties de baise.

Plus tard dans l'après-midi.

Cette foutue lettre sera pour une prochaine fois ; on vient juste de m'appeler pour me dire que mon contrat à SF [San Francisco] était terminé ; je dois aller à San Luis Obispo pour une ou deux dernières tournées avant d'être complètement libre jusqu'en mai. Donc, vu que je vous verrai dans à peu près un mois toi et Marian (si tout va bien), et que j'ai beaucoup de choses à faire avant de sauter dans mon train ce soir, j'espère poursuivre de vive voix très bientôt. Je vous embrasse tous,

N.

Diana propose à Neal de passer quinze jours avec elle au lieu des trois mois prévus. C'est son cadeau de Noël. Elle annonce qu'il serait préférable d'annuler leur mariage.

Neal espère retrouver Jack à New York début janvier et le ramener, avec sa femme, à San Francisco.

à Jack Kerouac¹

PERSONNEL : Pour Raisons de Sécurité

17 décembre 1950

29, Russell St.,
San Francisco, Calif.

... Avoir vu un fantôme n'est pas un événement, et des masques de mort empilés les uns sur les autres, il y en a jusqu'au ciel. Encore plus fréquents, les visages blêmes de ceux qui reviennent du royaume des ombres. Tout ça ne signifie pas grand-chose pour qui n'a pas soulevé le voile.

L'infirmière du service m'a averti qu'il ne fallait pas la fatiguer (comment fait-on pour éviter ça?) et elle ne m'a accordé que quelques minutes. L'infirmière en chef m'a aussi fait remarquer que j'étais autorisé à la voir uniquement parce qu'elle me réclamait sans arrêt et que je devais lui remonter le moral. Elle avait frôlé la mort et elle n'était pas vraiment tirée d'affaire, en fait elle s'affaiblissait à vue d'œil et ses jours étaient encore en danger. Franchement impressionné par ma mission, je suis entré et mes yeux se sont posés sur la frêle silhouette qui reposait paisiblement sur le haut lit blanc. Son visage blasé était plus blanc que blanc; comme de la craie. Son état d'extrême faiblesse était poignant, on aurait dit qu'elle n'avait plus une seule goutte de sang dans le corps. Je la regardais et la regardais encore, elle ne respirait pas, ne bougeait pas; je ne l'aurais jamais reconnue, c'était une poupée de cire. Le blanc est l'absence de toute couleur, elle était vraiment blanche, toute blanche, exceptée une petite tache rose cachée sous les couvertures dont le haut effleurait ses seins. Ses maigres bras d'ivoire s'effilaient comme des lames jusqu'au léger renflement de ses paumes étroites, et ses mains encore plus décharnées, tordues vers l'intérieur, se terminaient par de longs doigts crispés. Voilà, avec sa tête aux cheveux complètement emmêlés et si noirs qu'ils contrastaient

1. Cette lettre, connue sous le nom de «lettre sur Joan Anderson», a été perdue. Jack en avait heureusement recopié une partie pour la montrer à des éditeurs. Cette partie, publiée ici, représente à peine la moitié de la lettre originale.

avec toute cette blancheur, tout ce qu'on pouvait voir d'elle. Parfaitement normal, je sais, mais je n'en revenais pas, elle ressemblait si horriblement à une morte. Mon visage était au-dessus du sien, et quand elle a ouvert les yeux au bout d'environ dix minutes, ils ont tout de suite rencontré les miens; ils n'ont exprimé aucune surprise ni cillé le moins du monde. Un sourire à peine perceptible, un filet de voix, « bonjour ». J'ai posé ma main sur son bras, c'était tout ce que je pouvais faire pour me retenir de sauter sur le lit et de la serrer contre moi. J'ai vu qu'elle était trop faible pour parler, je lui ai dit de ne pas le faire et je me suis mis à jacter comme un malade.

Ça ne faisait aucun doute, elle était folle de joie de me voir, c'est ce que disaient ses yeux. C'était comme si son geste d'autodestruction avait, dans son esprit, apaisé toute sa culpabilité. Le courage de passer à l'acte semblait l'avoir légitimée à ses propres yeux. Cet acte plein de conviction, quelque névrotique qu'il soit, avait sollicité toutes ses forces et elle était désormais libérée. Libérée de sa pulsion, sachant que le désir de mourir requiert une tension soutenue pour être mis à exécution, et qu'une fois assouvi par cette tentative, il est vaincu jusqu'à ce que la pulsion réapparaisse; sauf si on réussit à se donner la mort du premier coup évidemment, ou si on est vraiment cinglé. Alors que je la regardais avec un grand sourire forcé, je devinais tout ça et je me sentais soudain submergé par le dépit. Elle en avait réchappé, au moins pour cette fois, et je savais que je devais agir maintenant. En vrai lâche j'avais repoussé ça trop longtemps et je réalisais que j'étais plus éloigné que jamais d'un quelconque engagement. Cette hésitation ne s'arrêterait-elle donc jamais? Sa main crispée a bougé, mes yeux se sont posés sur elle et j'ai remarqué pour la première fois le drap tendu sur son ventre plat. Il était vide, creux; elle avait perdu son bébé¹. Pendant un instant je me suis demandé si elle savait, puis je me suis dit qu'elle devait être au courant – quelques secondes plus tôt sa main était posée sur son estomac, et ça faisait dix jours qu'elle était à l'hôpital – vraiment une idée stupide. J'ai décidé de revenir à de meilleures pensées. L'infirmière s'est glissée près de moi et m'a dit qu'il serait préférable que je

1. Elle était enceinte de Neal.

parte ; tout en lui promettant de revenir au prochain jour de visite, je me suis penché pour embrasser le front transparent de Joan et je suis parti.

Direction la salle de billard, retour au bon vieux train-train ; c'était devenu une vraie manie. Vu la façon dont je traînais là-bas toute la journée, on aurait difficilement pu croire qu'il y avait à peine deux ans, je n'avais jamais mis les pieds dans une salle de billard ; et même, que six mois plus tôt j'étais incapable de jouer plus d'une partie à la fois. Bon, qui est-on pour parler de ce qu'on fait ? Je ne suis jamais retourné à l'hôpital soutenir Joan, oh c'est ce que je voulais, la soutenir. Chaque jour je me flagellais quand je pensais à elle, mais je n'y suis pas retourné. « Parfois je m'asseyons et je pensons. D'autres fois je m'asseyons et je buvons mais la plupart du temps je m'asseyons seulement. »¹ Il fallait vraiment que j'aille mal.

En tout cas, deux semaines se sont écoulées à ce régime, mon incapacité à m'extirper de ma salle de billard – devenue ma prison – commençait à devenir grotesque, même pour moi. La veille de Noël, vers 17h, une jolie femme dans les 40 ans a franchi les portes du pénitencier et m'a fait demander. Je suis allé vers elle, et en m'approchant j'ai vu qu'elle était plus que jolie, une vraie beauté qui en dépit de son âge faisait de l'effet à tous les mecs. Elle s'est présentée, elle m'a dit qu'elle était une amie de Joan et elle m'a invité à dîner. Mon cœur bondissait d'une joie coupable, j'ai accepté et on a marché cinq blocs sans dire un mot jusqu'à son appartement de femme belle-malgré-ses-40ans. Le type qui nous a paternellement ouvert la porte était un chauffeur de taxi, mon hôtesse m'a dit que c'était son mari et que Joan serait prête dans une minute. Ils étaient en pleins préparatifs d'un somptueux dîner, je me suis assis sur le canapé et j'ai attendu. La porte du cabinet de toilette – quel mot horrible – s'est ouverte et devant mes yeux se tenait à nouveau la sublime Joan, « sosie » de Jennifer Jones². Tout juste sortie de la douche, pomponnée, mon héroïne s'est avancée, resplendissante dans le peignoir de sa nouvelle amie. Juste quand tu penses avoir compris la leçon et que tu te jures de faire gaffe

1. Citation de Satchel Paige, joueur de baseball américain dont Neal imite le parlé « régional ».

2. Actrice américaine.

dorénavant, une seconde d'inattention et l'espoir rejallit plus fort que jamais. Un seul regard et je savais que j'étais revenu à la case départ; j'étais à nouveau saisi par cette bouffée suffocante que j'avais ressentie la première fois que je l'avais vue. J'ai essayé de me convaincre moi-même de reprendre illico ma routine à la salle de billard et de tirer mon foutu cul de ce pétrin.

Au-dessus du festin sur lequel on s'était précipités flottait un climat d'excitation. Joan et moi on se jetait sur le rosbif avec des regards amoureux, pendant que le chauffeur et sa femme nous adressaient de grands sourires. Et on faisait des projets, oui-monsieur, tous les quatre, et direct à voix haute en plus. Au début j'étais un peu gêné quand notre hôte a déclaré sans préambule: « C'est bon, vous avez perdu assez de temps comme ça les enfants, il est clair que vous vous aimez tous les deux, et vous allez vous installer ensemble immédiatement. Demain matin Joan commence comme élève infirmière à l'hôpital de St Luke, elle m'a dit que c'est ce qu'elle voulait faire. Quant à toi Neal, si tu es sérieux, je me lèverai un peu plus tôt demain et avant d'aller travailler on ira voir tous les deux si mon patron peut te trouver un job. Si tu ne réussis à leur faire avaler que tu as 21 ans – légalement il faut avoir 21 ans pour conduire un taxi, tu ne les as pas encore je pense ? (j'ai dit que non) – tu pourras sûrement être embauché pour l'entretien des véhicules. Ça te convient ? » J'ai évidemment répondu que oui et je l'ai remercié; et tout le monde a ri et on était heureux. Plus tard, on a décidé que Joan et moi on vivrait avec eux jusqu'à ce qu'on touche notre premier salaire; on dormirait sur le canapé-lit. Repus après ce bon repas, je suis passé au cabinet de toilette pendant que les femmes faisaient la vaisselle et que le vieux lisait le journal. (Bon Dieu, on dirait que tout ce que j'écris se passe dans un cabinet de toilette, ne va pas croire que je fais une fixation, je raconte juste les événements exactement comme ils se sont passés, et il en est encore question ici parce que –) un coup frappé à la porte du cabinet de toilette et je me suis levé pour faire entrer ma beauté ressuscitée. Elle semblait réservée comme toujours, mais la peur et la gêne étaient de l'histoire ancienne. On s'est un peu pelotés et puis, assise sur le rebord de la baignoire, elle m'a demandé si je voulais jeter un œil à sa cicatrice. Je me suis agenouillé devant elle histoire de mieux

voir alors qu'elle ouvrait son peignoir pour dévoiler une affreuse plaie rouge, contrastant avec son ventre laiteux, qui s'étirait du nombril jusqu'au clitoris. Elle avait peur que je ne la trouve plus assez jolie, ou que je ne l'aime plus maintenant que son corps avait été abîmé par le scalpel du chirurgien qui avait pratiqué la césarienne. Apparemment elle avait aussi subi une hysterectomy partielle et elle craignait d'avoir des problèmes pour avoir d'autres bébés – « quand on aura les moyens ». Je l'ai rassurée sur tous les points, je lui ai juré que je l'aimais (et je le pensais) et on est retournés au salon.

Ô misérable esprit, escroc ! Ô fatal sens pratique ! Les vêtements que je portais étaient vraiment dégueulasses mais un ami qui vivait au 12 Ogden Street m'avait promis une tenue de rechange. Donc, pour ne pas mettre mal à l'aise mon sauveur chauffeur de taxi quand il irait voir son pote le boss le lendemain matin, mon esprit stupide a décidé que je devais filer vite fait récupérer des affaires propres. Pour répondre à cette indéniable nécessité – si je voulais faire bonne impression à mon employeur potentiel pour qu'il m'embauche – j'ai promis que je serai de retour très vite et je suis parti. Où avais-je la tête ? Joan a proposé de m'accompagner et j'ai décliné sa proposition en arguant qu'il faisait très froid et que j'irai plus vite tout seul, de plus elle était encore fragile et comme elle devait travailler le lendemain, l'effort de ce long trajet serait trop éprouvant – il était absurde de mettre sa santé en péril. Si seulement je l'avais laissée m'accompagner, si seulement elle s'était évanouie plutôt que de me laisser partir seul, si seulement rien de tout ça n'était arrivé ! Non seulement cette nouvelle promesse de bonheur est partie en fumée et j'ai perdu Joan pour toujours, mais en plus son équilibre mental s'est évaporé une fois pour toutes et elle a fini par sombrer dans la débauche, comme certaines femmes battues !

Je me suis magné jusqu'à la boutique de fringues, et après quelques échanges sympathiques j'étais très vite sur le chemin du retour, direction l'appartement douillet et ma Joan. Entre le 12 Ogden Street et le 16 Lincoln Street on peut, si on veut, longer East Colfax Avenue. Terrible erreur, moment d'égarement ; j'ai choisi ce trajet juste pour regarder les gens dans les rues bondées en me frayant un passage parmi eux. À mi-bloc entre Pennsylvania Street et Pearl Street, il y a un bar où on

peut apercevoir les clients à travers la vitrine. Je l'avais presque dépassé quand j'ai aperçu mon plus jeune frère en train de boire une bière tout seul. J'avais fait fissa et les terribles réflexes du pochetron que j'étais m'ont fait pousser la porte pour lui taper une bière vite fait. Surprise, surprise, il était plein aux as et, encore plus étonnant, il m'en faisait profiter grassement. Dès que j'avais fini mon verre il en recommandait un, et la serveuse n'avait pas le temps de se retourner que je l'avais déjà vidé cul-sec; le premier d'un trait et le suivant en deux gorgées etc., et au bout d'une heure je me suis mis à siroter tranquillement. Il a fini par me demander un numéro de téléphone – la raison de sa générosité je suppose – que j'étais le seul à pouvoir lui donner. Il prétendait qu'il était assis là à gamberger à propos de la fille à qui appartenait ce numéro, et je l'ai cru; je ne pouvais que le croire, parce que ces cinq derniers mois il avait été plus qu'évident que cette nana lui avait retourné les sangs – cette nana qui avait été la mienne. Je lui ai filé le numéro et il a couru d'une cabine à l'autre. Je lui avais demandé de ne pas parler de moi, de ne pas dire que j'étais là, et il m'avait assuré qu'il ne dirait rien. Pourtant il l'a fait, même s'il l'a nié ensuite. La raison de sa trahison, bien qu'elle m'ait coûté ma relation avec Joan, était compréhensible, il était sur le point de se voir refuser un renard important alors qu'il était là à picoler; il s'était servi de ma présence comme ultime tentative pour l'appâter. Il est revenu des cabines l'air déconfit, elle lui avait répondu qu'elle ne pouvait pas sortir de chez elle pour le moment, qu'il n'avait qu'à la rappeler dans une demi-heure environ; moi ça m'aurait remonté le moral mais pas lui, il est plus riche et se réjouit moins facilement. Il l'a rappelée en gros quarante-cinq minutes après que ma terrible soif m'ait attiré dans ce rade, elle lui a dit d'attendre, qu'elle arriverait dans une heure. Ce laps de temps semblait assez normal, elle habitait à l'est de Denver, pas la porte à côté. Je me disais que tout se déroulait à merveille. Bill avait la fille, moi j'avais de quoi boire et encore un bref moment de grâce à savourer avant qu'elle arrive (je n'avais absolument pas l'intention d'être là quand elle se pointerait), je serais juste un peu en retard chez Joan où je prétexterais avoir eu des emmerdes pour récupérer les vêtements. Ô triste coup du sort, ô instant funeste; si je ne m'étais pas envoyé cette dernière bière, je

n'aurais pas à écrire tout ce qui s'est passé ensuite et j'aurais bouclé cette histoire par « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

Holà, prends le temps de lire lentement et sois indulgent devant tout ce verbiage. Il y a deux choses que je dois dire ici, l'une est secondaire et j'en parlerai plus tard, et celle dont je vais parler d'abord est essentielle pour comprendre l'histoire ; donc tu vas avoir droit à l'un de mes flash-back hollywoodiens.

Je vais faire l'impassé sur quasiment tout pour être le plus bref possible, même si vu la nature des événements, ça va être difficile – surtout que je suis crevé.

Numéro 1 : Le 23 juin 1945, après onze mois et 10 jours de dur labeur (tu connais la chanson ?)¹, j'ai quitté la maison de correction du Colorado. Peu de temps après mon retour à Denver, j'ai eu la chance incroyable de rencontrer une beauté de 16 ans, qui vivait dans les Hauteurs de l'est de Denver et qui avait des parents riches ; une mère et sa vieille sœur pour être exact. On l'appelait Cherry Mary (Mary Ann Freeland) parce qu'elle habitait sur Cherry Street et qu'elle était vierge quand je l'ai rencontrée.² Cet état de fait n'a pas duré longtemps. Je l'ai défoncée comme un dingue et elle a adoré ça. Une liaison démente, j'aurais des tonnes de choses à raconter – difficile de ne pas déballer vingt ou trente trucs tout de suite malgré ma résolution de faire court. Je reste ferme (ha ha) et je ne raconterai pas nos cinq mois de baise – avec toutes les aventures qui ont émaillé cette période : le soir de Carnaval où on s'est rencontrés (à Elitch)³, les centaines de virées dans les montagnes avec sa Mercury neuve, les fourgons qu'on louait avec le matelas à l'arrière, sa douche où j'ai fait irruption le jour où je suis allé la chercher pour qu'elle baise avec Hal Chase, la fois où je lui ai mis une gifle après une rencontre décisive entre elle et la mère de mon deuxième enfant (avant Diana je n'avais qu'un seul garçon), la fois où je l'ai mise en cloque et comment j'y ai mis fin, les nuits de dingue et le petit matin à l'usine Goodyear où je bossais seul de 16 h jusqu'au moment où je décidais de rentrer à la maison ; on l'a fait sur des terrains de golf, sur des toits, dans des jardins publics, des

1. Chanson de 1930, signée Arthur Fields et Fred Hall : « Dans 11 mois et 10 jours, je serai sorti de taule... »

2. « Cherry » signifie « vierge ».

3. Parc d'attractions de Denver.

cimetières (tu sais, la maison des morts), sur des talus enneigés, dans des écoles et dans des cours d'école, dans des salles de bains d'hôtel, dans les maisons vides dont s'occupait sa mère (elle était agent immobilier), de toutes les façons imaginables partout où on se trouvait au petit bonheur la chance, en fait on l'a fait dans tellement d'endroits que Denver était recouvert de traces de foutre ; dans tellement de lieux qu'il m'est impossible de me les rappeler, souvent on marchait d'un bout à l'autre de la ville simplement pour trouver un coin pour baiser, dans les circonstances les plus ordinaires, en tout cas j'avais juste à la déballer et à la lui mettre, dans le cul si on était à l'écart, dans la bouche sinon ; l'incident le plus marrant : pour faire plaisir à sa mère, elle faisait du baby-sitting plusieurs fois par semaine chez des amis huppés et très en vue socialement. Elle m'appelait pour me donner l'adresse et me dire que la voie était libre (blague anglaise : un homme et une femme sont dans leur salon, le téléphone sonne, l'homme répond et dit qu'il n'en sait rien, qu'il vaudrait mieux appeler la voirie et il raccroche ; la femme lui demande : « Qui était-ce, mon cheri ? » et l'homme dit : « J'en sais rien, un cinglé qui voulait savoir si la voie était libre », arf-arf-arf), et j'allais la rejoindre pour cette mission nocturne exceptionnelle, et on s'accordait vite fait quelques gâteries avant que je parte au travail ; à l'usine Goodyear, donc. On a fait ça des tas de fois jusqu'à la fameuse soirée « la plus marrante ». C'était un dimanche soir donc je ne bossais pas, j'ai attendu dehors devant le 16 High Street que les parents s'en aillent, je suis entré et on s'y est mis. Je m'étais déshabillé complètement et j'avais laissé mes vêtements dans le salon pendant qu'elle me lavait la queue dans la salle de bain (prenez-en de la graine les gars, vous séparez jamais de vos fringues, gardez au moins votre froc à portée de main quand vous faites ce genre de truc dans une maison étrangère – oups, mon Dieu, l'espace d'une seconde j'ai oublié que certains d'entre vous sont hors-jeu maintenant et qu'ils n'ont sans doute absolument pas besoin des conseils de « Lord Chesterfield » – ne montrez pas ça à vos femmes, ou dites-leur que je vous donne ce conseil uniquement pour que vous le transmettiez à vos fils ou, si c'est trop dur à faire gober, à vos amis amateurs, pfiou ! m'en suis sorti) quand on a entendu le bruit de la porte d'entrée, et la grand-mère du bébé

que gardait Cherry Mary marcher dans le vestibule ; cette vieille taupe est arrivée si vite qu'on a à peine eu le temps de fermer la porte de la salle de bain. J'étais là, à poil, sans mes fringues, et impossible de sortir. Je ne pouvais pas rester là au cas où la vioque ait envie de pisser, et les vessies et les reins des vieilles ne sont pas les plus performants du monde en général. Impossible de me cacher dans la salle de bain, et impossible de m'échapper discrètement vu la configuration de l'appartement ; pire, Mary s'est soudain rappelé que l'intruse devait passer la nuit là. On s'est concertés en soupirant, en gloussant et en riant malgré tout, et on a décidé que Mary sortirait de la salle de bain pour occuper la vieille dame en lui proposant d'aller se promener ou d'aller prendre un café, pendant que je récupérerai mes vêtements et que je me rhabillerai ; pas gagné. Ma mission était de déplacer, aussi discrètement qu'une souris, toutes les babioles que les gens riches entassent au fil des années, qui bloquaient l'unique fenêtre de la salle de bain, et même si ça paraissait impossible, je devais monter sur la baignoire et détacher le volet extérieur avec une lime à ongles. Maintenant, visualise cette fenêtre : elle avait quatre carreaux de 15 cm de long sur 10 de large, ce qui formait un rectangle de 30 ou 32 cm de haut sur 20 ou 22 de large, pas évident de se faufiler par-là, d'autant plus que, putain d'installations modernes, son encadrement était séparé en deux par une barre de métal en plein milieu qui ne permettait d'ouvrir la fenêtre que par moitié.

Je pouvais difficilement atteindre l'extérieur pour actionner le volet – vu que la fenêtre s'ouvrait vers l'extérieur – mais j'ai poussé dessus en faisant un barouf du diable, j'ai réussi à l'en-trouvrir suffisamment pour pouvoir ouvrir la fenêtre. Restait à supporter l'impossible compression de mon corps et à m'y glisser. Je me suis dit que si je pouvais passer la tête j'y arriverais ; je pouvais le faire, en tordant d'un poil de chatte la solide barre de métal (à cette époque je soulevais 100 kg à l'épaule-jeté) et évidemment, ma fierté en a un peu pris un coup alors que je me tortillais pour sortir dans l'air froid de novembre. J'étais foutrement content de n'être qu'au premier étage, si j'avais été plus haut j'aurais eu peur du vide, c'est sûr. Donc je me suis laissé tomber dans les buissons qui bordaient l'allée le long de la maison, et je me suis caché là tout grelottant et

triomphant. Il y avait une fine couche de neige sur le sol mais ça ne me gênait pas à part pour mes pieds, jusqu'à ce qu'un type gare sa voiture dans l'allée du garage, marche dans ma direction et passe devant ma cachette, alors je me suis retrouvé trempé des pieds à la tête parce que je m'étais couché parterre pour qu'il ne me voie pas. Ça m'a poussé à trouver une meilleure planque, vu qu'il était 21 heures – ça faisait déjà une heure que j'étais dans le froid – toute une bande de riches bâtards risquait de venir chercher leurs baignoles. J'ai attendu qu'il n'y ait plus personne en vue et je me suis précipité dans l'allée, j'ai bondi et attrapé la gouttière d'un garage et je me suis hissé dessus. La fenêtre que j'avais cassée surplombait mon nouveau refuge et si quelqu'un entrait dans la salle de bain, on constaterait les dégâts, on jetterait un œil dehors et je serais fait. Cette crainte venait juste de me gagner – j'avais trop froid désormais pour avoir envie de rire – quand j'ai enfin vu Mary apparaître. Elle tenait mon pantalon, mes chaussures et mon manteau, mais pas mon tee-shirt ni mes chaussettes, elle avait oublié ces petits détails en s'empressant de tout « ranger » sous les yeux de la cause de ma situation embarrassante. La dame avait seulement remarqué ma ceinture et Mary avait dit qu'elle avait eu un cours de tannerie à l'école et qu'elle était en train de la pyrograver. Mary avait entendu le fracas quand j'avais défoncé la fenêtre (la vieille devait être sourde ; pendant que je m'enfuyais elle continuait à parler de la dinde de Thanksgiving !) et elle était allée dans la salle de bain pour nettoyer, fermer la fenêtre et tout remettre en ordre. Je me suis habillé et j'ai jacassé sans pouvoir me contrôler, transi pendant tout le trajet jusqu'à l'Oasis Cafe où on a pris un café chaud. Et voilà comment ça se passait, d'aventure en aventure, pendant cette période Cherry Mary ; je t'en raconte deux autres :

Au début, la mère de cette pouliche enragée de la baise s'est confiée à moi, et pour me mettre dans sa poche elle m'a demandé de prendre soin de Mary, de garder un œil sur elle, etc. Au bout d'un moment, comme Mary prenait de plus en plus de libertés, la vieille salope a décidé de me passer un savon (je n'arrive pas à me rappeler exactement le truc infime qui a déclenché ça, une histoire d'impolitesse en tout cas) et comme elle n'était pas du genre à le faire elle-même – et pour

m'impressionner, je suppose – elle a demandé à un pasteur d'assurer la semonce. Sa maison se trouvait dans l'une des paroisses les plus huppées et elle avait réussi à obtenir que l'évêque – c'était une église Catholique – vienne dîner le même soir que moi. Je suis arrivé un peu avant lui et j'ai senti qu'il se tramait quelque chose. Cette pute ne pouvait plus dissimuler son petit plan, elle a demandé à Mary d'écouter attentivement et elle a commencé à prêcher un peu son Évangile personnel pour m'échauffer avant le grand événement. La sonnette a retenti et quand elle est sortie de la cuisine pour aller ouvrir, ses yeux brillaient d'impatience. Le prêtre était un homme rougeaud de taille moyenne et d'âge moyen, avec des lunettes énormes qui dissimulaient des yeux tellement miros qu'il n'aurait pu me voir qu'une fois son nez collé au mien. Traversant l'immense salon pour me rejoindre, alors que la mère l'escortait en le tenant fermement par le coude et faisait les présentations avec effusion, il m'a tendu la main, sur le point de me saluer. Et c'est là que ça s'est produit : il m'a vu ; quelle expression sur son visage ! Je n'ai jamais vu un menton descendre aussi bas d'un seul coup, il a littéralement cogné sur son sternum. « Neal!! Neal! mon garçon ! j'ai enfin retrouvé mon garçon ! », sa voix s'est brisée en prononçant le dernier mot et sa pomme d'Adam refusait de lui laisser articuler quoi que ce soit d'autre étant donné qu'il pleurait comme un veau. Étranglé par l'émotion, il m'a serré violemment contre lui et il a levé les yeux au ciel en remerciant son Dieu avec ferveur. Des torrents de larmes roulaient sur ses joues, inondaient sa mâchoire crispée et disparaissaient dans son col ecclésiastique. Je ne savais pas si je devais garder les bras ballants ou l'enlacer pour tenter de lui rendre sa profonde gentillesse. Putain, wouaaaaaaaaah !, quelle scène !! L'émotion du prêtre était un modèle de gratitude incrédule et joyeuse, l'émotion de la mère de Mary était un bijou d'étonnement contrarié ; la surprise extraordinaire causée par cet événement incroyable la laissait bouche bée, avec l'expression la plus stupide que j'aie jamais vue. Elle hésitait entre s'évanouir ou s'enfuir, jamais elle n'avait été prise de court à ce point et, j'en suis sûr, jamais elle n'avait imaginé l'être un jour, la farce était vraiment parfaite. Mary et sa sœur – qui était là pour apporter de la solennité au plan imaginé par sa mère – étaient stupéfaites comme

nous tous. La douce Mary devait se reprendre la première, ce qu'elle a fait en gloussant; sa sœur a sauté sur l'occasion pour manifester sa réprobation et retrouver ses esprits. La mère a repris contenance avec un soupir artificiel et mielleux: « Eh bien ! Quelle agréable surprise !! » a-t-elle murmuré avec un sourire tendu, satisfaite de s'en tirer aussi facilement. Oh oh, mais attends, ah ah !, elle a commis une petite erreur ! Elle était dans un tel état de tension – et elle s'en était si bien sortie avec ses premiers mots – qu'elle a décidé de poursuivre en lançant d'une voix aiguë et nerveuse: « Allons dîner, voulez-vous ? ». Son ton faussement calme nous a tous frappés et sa préoccupation semblait incongrue ; en se montrant trop pressée, elle s'était trahie – alors que son invité me serrait toujours étroitement contre lui.

Le prêtre en extase était Harley Schmitt, mon Parrain quand on m'a baptisé à l'âge de 10 ans, en 1936. Il m'avait aussi enseigné le latin pendant quelques mois, et on s'était vus de temps en temps au cours des trois années suivantes quand je servais la messe comme enfant de chœur à l'Église Holy Ghost. La dernière fois qu'on s'était rencontrés, j'étais passionné par la vie des Saints et déterminé à devenir prêtre ou moine, et puis j'avais brusquement disparu pour suivre la voie plus amusante du diable. Et voilà, six ans et demi plus tard il me retrouvait chez Mary pour me faire un sermon. Bon, il n'y a jamais eu de sermon, ça lui était complètement sorti de la tête parce qu'il était submergé par la joie de retrouver son fils perdu. Il m'a dit que jamais il n'avait eu d'autre filleul – ça ne s'était pas présenté – et combien il avait prié nuit et jour pour mon âme et pour me revoir. À table, il avait beaucoup de mal à se contenir, il gesticulait et bavillait sans toucher à son assiette. Il a raconté toute l'histoire de cette longue attente en long en large et en travers, pendant que cette renfrognée-du-coeur de mère (elle me lançait des regards glacials de haine pure dès que le Père Schmitt avait le dos tourné) retrouvait presque toute son éloquence. Une fois le repas fini, cette espèce de vieille salope a compris que son gentil petit plan avait complètement foiré quand Schmitt s'est excusé, disant qu'il était sûr que chacun comprendrait qu'il voulait me parler seul à seul, et on est partis. On a roulé jusqu'à son église et on est restés deux heures dans sa voiture avant que je sorte et que je m'éloigne pour ne plus jamais le revoir, c'était il

y a cinq ans maintenant. Il a commencé à me servir son vieux blabla et moi, sachant qu'on ne tomberait pas d'accord et ne voulant pas me montrer injuste avec lui, je l'ai arrêté sur le champ et pour une fois je n'ai pas hésité à lui dire de ne pas se fatiguer, que j'en étais désolé mais qu'on vivait dans deux mondes différents, et qu'essayer de se rapprocher de moi ne serait pas une bonne chose pour lui. Oh on a beaucoup parlé, ça n'a pas été si rapide et si simple que ça mais, comme je l'ai dit, je l'ai quitté quand il a compris qu'il n'y avait rien d'autre à ajouter, et voilà tout.¹

L'autre péripétie que je voulais te raconter attendra, je dois resserrer au maximum parce que je n'ai pas d'argent pour racheter du papier. Le but de ce petit aperçu des mois précédent ma rencontre avec Joan était que tu comprennes ce qui s'est passé dans le bar avec mon jeune frère. Imagine, je n'avais pas revu la mère de Mary depuis au moins un mois avant cette soirée au bar, même si j'avais vu Mary deux semaines plus tôt. Ah, encore quelques lignes, je m'interromps pour te raconter un autre petit truc marrant à propos de C. Mary. Voilà, elle était tellement hypocondriaque qu'elle faisait souvent semblant d'être aveugle. Attends, c'était particulier parce qu'elle ne se plaignait jamais d'être malade ou quoi que ce soit, en fait elle ne se plaignait pas de ses yeux non plus, c'était l'inverse, elle faisait juste comme si c'était un complexe, un vrai calvaire. Souvent on passait 12 ou 16 heures dans une chambre d'hôtel quand elle était «aveugle». Pendant ce temps-là, je m'occupais avec sa main, son pied (et sa chatte). Ça commençait simplement, elle disait juste qu'elle ne voyait plus rien et ça durait jusqu'à ce qu'elle annonce tranquillement qu'elle voyait à nouveau. Ça arrivait quand elle conduisait – j'attrapais le volant – quand on marchait – je la guidais – quand on faisait l'amour – je finissais quand même – en fait, ça arrivait quand elle avait envie que ça arrive. C'était un super petit jeu, elle ne s'inquiétait pas si elle bousillait la voiture ou autre chose, la vieille viendrait à son secours avec son tas de pognon, n'est-ce pas? Oh, basta!

Je reprends, environ 1 500 mots plus haut, à pourquoi Joan et moi nous n'avons pas vécu heureux et n'avons pas eu beaucoup d'enfants: très simple, on ne nous a laissé aucune chance.

1. Le Père Schmitt dira plus tard que Neal était «trop insaisissable» pour nouer une relation avec qui que ce soit.

Tu vois, alors que je sirotais la dernière bière de mon Frère – je me souviens avoir décidé le plus sérieusement du monde que c'était vraiment la dernière – 2 flics en civil se sont approchés, m'ont demandé si j'étais Neal C. et m'ont viré ! Apparemment la Mère de Cherry Mary avait entendu la conversation dans l'écouteur quand mon frère avait dit où je me trouvais et elle avait appelé la police – elle avait de l'influence politiquement ! Voilà, voilà, après m'avoir inculpé pour détournement de mineure puis relâché puisque Mary, affolée, avait catégoriquement refusé de témoigner et qu'il n'y avait pas l'ombre d'une preuve contre moi – j'étais complètement paniqué – on m'a gardé en prison pour suspicion de Cambriolage ! De la salle de billard où je traînais. L'accusation était peu plausible, mais je m'étais déjà bouffé une paire de fois les couilles dans cette prison et je savais très bien comment fonctionnait cet endroit – j'ai connu pas mal de moments flippants, jusqu'à ce que le Commissaire de mes deux admette qu'il savait que j'étais innocent depuis le début, et qu'il me relâche des semaines plus tard.

Joan avait complètement disparu !

22 déc. 1950 – Après-midi

Viens de finir cette lettre insupportablement égocentrique. Quelques mots que je n'ai pas eu le temps d'inclure : j'ai trouvé l'article sur J[ennifer] Jones le 19 déc., 2 jours après avoir commencé ma lettre & 1 jour après qu'il ait été publié dans le S[an] F[rancisco] News. Tu râles toujours après mon obsession des « coïncidences » – tu sais, à chaque fois que deux personnes respirent en même temps, je trouve ça « dingue ». Si mon roman paraît un jour, la préface de l'éditeur sera : « On a rarement eu l'occasion de lire l'histoire d'un homme démolé à ce point. Bien des lecteurs douteront de sa véracité, mais que ces "Saint Thomas" soient assurés que chaque fait rapporté est authentique. »

Excuse-moi, en fait c'est sur la quatrième de couverture que ça figurera. Je sais que c'est à la mode d'écrire une fiction avec un tas de personnages balancés dans une structure complexe – comme l'ont fait Wolfe ou Proust. Mais quand il n'y en a qu'un

et que c'est simplement une honnête étude de cas ? Je sais qu'aucun de mes personnages ne serait crédible – personne au monde ne possède la totalité des attributs essentiels pour qu'un roman tienne la route.

On se verra entre le 10 et le 20 janvier. Je n'aurai sûrement pas de voiture, j'en sais toujours rien. Passe le Bonjour à John Holmes et à Allen G. La virée au Mexique du printemps est annulée à moins de trouver un paquet de fric je ne sais où.

Je fonce prendre mon train. J'espère que tu réussiras à lire ça, mais comme tu as lu d'autres lettres de moi, je suis sûr que tu parviendras à déchiffrer.

Mes vœux sincères pour un joyeux Noël à mon sincère Pote.

N.

Jack est sous le choc. Il est ébloui par cette lettre qu'il range «parmi les meilleures choses jamais écrites en Amérique»¹. Il ajoute : «Tu rassembles les meilleurs styles... Joyce, Céline, Dostoïevski & Proust». La décrétant supérieure aux textes de Melville, Wolfe et Fitzgerald, Jack la montre à plusieurs éditeurs. «Elle sera publiée. C'est un moment dans l'histoire de la littérature.»² Allen, habituellement réservé, reconnaît que c'est un chef-d'œuvre.

Jack encourage Neal : «Continue à écrire pour le plaisir, c'est-à-dire écris seulement ce qui te fait plaisir et te tient éveillé la nuit par pure joie folle.» Et il poursuit : «Toi et moi, nous serons les deux écrivains les plus importants en Amérique dans vingt ans.»

1. Lettre du 27 décembre 1950 (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 223).

2. Cette célèbre lettre dont il ne reste qu'une partie sera effectivement publiée en 1964. Un film en sera tiré en 1997, *The Last Time I Committed Suicide*, réalisé par Stephen T. Kay, avec Keanu Reeves.

à Jack Kerouac

30 déc., derniers feux de 1950
[San Francisco]

CHER JACK,
LE SEUL ET L'UNIQUE, LE GRAND JOHN L.,
Voilà le coup le plus sadique jamais porté par un homme, la plus vile de toutes les traîtrises, le plus immoral des coups de poignard dans le dos, avec la blessure infâme que je suis sur le point de t'infliger, tu vas souffrir comme si des guêpes hystériques te piquaient, ton sang va se répandre irrépressiblement, une rage impuissante va te broyer les tripes, ta joie ne fleurira plus jamais, saturé de désespoir tu t'écrouleras en maudissant ton destin, inconsistant ton amour, éteint ton esprit, insatisfaits tes sens, indifférents tes yeux, inaccomplies tes ambitions, désaxé ton cerveau, méprisés tes talents, abandonné ton avenir, méconnue ta vie, impénétrable (chouette) ton calebute, délacées tes chaussures (espèce de ringard vulgaire), défaite ta cravate, emmêlés tes cheveux, ouverte ta braguette (espèce de branché vulgaire), remisés ta brosse à reluire, ton brillant à cheveux, ton brillant à dents, ton brillant à chaussures, ton petit brillant à ongles, inégalée ton angoisse, inimitables tes gémissements, apitoiements, geignements, larmoiements, glapissements (etc., écrire ça comme il faudrait serait trop long) (en fait etc., etc. pour le paragraphe entier, en réfléchissant une ou deux minutes à une fin, je constate qu'après l'énorme souper que je viens d'engloutir j'ai trop la flemme pour continuer.)

De tous les prodigieux bâtards que porte cette terre, je suis sans conteste le plus incroyable des anti-bontédivineseigneurtoutpuissant pour mentir à ce point comme un arracheur de dents, c'est vrai c'est vrai, c'est ce que tu vas penser, vas-y tabasse-moi, hurle le plus fort possible, exige qu'on me scalpe, arrache-moi les couilles, tape-toi la tête contre les murs, défonce-moi la gueule, vire-moi, fous-toi une pince à linge sur le nez quand je passe devant toi, recouvre-moi de merde et de

cendres, fais bouillir mes burnes dans un bain bouillonnant
(etc., etc., je suis trop mou pour avoir des idées.)

JE N'EMMÈNE PAS MON MAGNÉTOPHONE – TU SAIS, MON EKOTAPE – À NEW YORK.

Il n'y a pas grand-chose à ajouter, après le traitement injuste que tu viens de subir, aucun mot ne peut dire à quel point je m'excuse, aucun – ça ne devrait pas être permis, hein ? Basta avec ça.

Je quitte SF [San Francisco] le 3 janvier, je vais soit à Tucson, soit à El Paso ou à Tucumcari pour bosser à droite à gauche pendant deux semaines, puis direction la N. Orléans, Montgomery, Atlanta, Washington, New Y. Retour à SF par la même route le 3 février ; je ferai sans doute un détour par Denver pour voir mon vieux (je viens de recevoir une gentille lettre – nés au lieu de né, waggon au lieu de wagon, bébé pour bébé – écrite laborieusement au crayon sur la couchette de sa cellule) quand il sortira du trou la deuxième semaine de février. J'ai prévu qu'il vienne vivre avec Carolyn et moi. La voiture et l'argent, c'est complètement tombé à l'eau, comme Diana et moi, comme les USA. Mais attends une minute, espèce de petit veinard, ne crois pas que je t'aie entubé sur toute la ligne. Au lieu de prendre un billet de retour pour SF via Denver, je me suis arrangé pour rentrer par le Sud. En plus j'ai prévu un détour, j'ai harcelé le chef d'agence pour obtenir des billets pour ma Femme et moi !! Tu sais pourquoi ? eh ben, espèce de connard, en réalisant que mon pauvre pote s'était pris une bonne branlée par ces tarlouzes de marchands de papier et leur armée de salopes vicieuses¹ (on se calme mon vieux), j'ai fait en sorte que mon esprit graisseux s'écoule sur quelques rouages rouillés et j'ai lubrifié une idée, qu'elle vaille le coup ou pas pour Joan et toi. V'Là la chose : Mon billet est valable jusqu'au 14 mars, et je peux facilement obtenir 90 jours de délai supplémentaire, donc toi et ta femme vous pouvez l'utiliser pour aller au Texas, au point le plus proche du Mexique, pour pas trop cher (le trajet direct de la Nouvelle Orléans à SF

1. Jack a envoyé «Gone on the Road», une de ses multiples versions de *Sur la Route*, aux éditions Hartcourt Brace qui lui ont suggéré de revoir le manuscrit. Très affecté par ce refus, il a des idées noires, boit et fume beaucoup. On peut lire sur ce manuscrit, en plein milieu d'une phrase : «Mon dieu aidez-moi, je suis perdu.»

est entièrement gratuit. De NY à la N. Orléans ce sont des lignes étrangères – pas le réseau de la SP [Southern Pacific] – donc c'est demi-tarif, c'est-à-dire 20 \$) et passer la frontière pour prolonger la balade tous les deux jusqu'à MexCity. Évidemment, tout ça c'est uniquement si vous allez là-bas. Mais attends, attends mon vieux, je ne veux pas que tu y ailles avant qu'on puisse y mettre le cap tous ensemble et qu'on fasse ça bien, ou alors tu peux y aller mais en revenant par – SF, oui c'est ça, SF, pas NY. Et si tu reportais ton voyage au Mexique ; pourquoi tu n'utilises pas simplement mon billet pour faire tout le trajet jusqu'à SF et trouver un petit boulot ici et rester jusqu'au 1^{er} janvier 1952, quand j'aurai fini mon contrat et qu'on pourra voyager. Tout ça est complètement décousu mais c'est plus cohérent que ça en a l'air. Carolyn sait que tu es sérieux et que les conneries du passé c'est terminé, en plus, hum, j'ai un super grenier pour travailler, un super Sax Alto pour jouer, un super Ekotape pour s'enregistrer ; il y aura toujours une voiture à disposition pour toi (nouvelle voiture l'année prochaine, une Chevrolet 61, OK OK, 51, break, tu doutes hein, tu verras, espèce de pauvre type) etc., etc. ; on discutera de tout ça quand tu arriveras. Ce que je veux dire c'est que toi et ta belle vous pouvez voyager de NY à SF pour grossso modo 20 billets chacun. Un ticket de bus, on le sait toi et moi, vous coûterait au moins dans les 100 pour tous les deux, et ici il y a le streamliner. Bon, revenons-en à nos roustons ; si toi, ta femme et moi on voyage ensemble en train, elle et toi vous utilisez le billet, et je suis presque sûr de trouver un contrôleur qui me laissera voyager gratos sur la quasi-totalité du trajet, même si je dois payer par-ci par-là, c'est clair que c'est de loin la façon la plus économique de traverser le pays tous les trois, ok ? L'argent est devenu un tel souci que ça serait bête de ne pas faire comme ça si tu envisages de voyager prochainement. Évidemment, le problème c'est que tu ne voudras sûrement pas quitter NY la première semaine de fév[rier], si c'est le cas et que tu tiens à utiliser le billet plus tard, tu devras m'avancer l'argent pour que je sois sûr de pouvoir rentrer à la maison ; si j'ai de la chance avec toutes les feignasses de contrôleurs qui sont en congé, je devrais pouvoir te renvoyer tout l'argent économisé sur le prix du billet. C'est clair ? Je tape à la vitesse record (pour moi) de trois mots à la minute. Tout ça c'est juste une idée et si

elle te semble bonne on s'occupera de tous les détails quand on se verra; dans tous les cas tu ne perdras pas d'argent. Le billet que j'ai est valable uniquement pour un aller-retour de SF à NY; je suis allé en ville hier et j'ai fait un saut à l'agence pour qu'ils me renvoient un aller simple pour North Tarrytown pour ma femme. Donc les gras (je voulais dire les gars), si vous ne voulez pas, que vous ne pouvez pas utiliser, ou si vous n'avez pas besoin etc. de ce billet de NY à SF, je ferai un crochet aux alentours du village ou bien ailleurs et j'essaierai de dégoter une nana qui veut aller dans l'Ouest pour une paire de biftons de 10 et je la laisserai utiliser le billet en échange de, hum hum, et wouah, j'ai un certain tarif en tête, la vache, merde alors etc. J'espère que vous n'aurez pas besoin du billet, comme ça j'aurais peut-être la chance de tirer un coup un peu original. Si vous n'utilisez pas le billet, ouvrez grand vos mirettes ou dites à vos amis de le faire, pour repérer une petite nana à la recherche d'un voyage en train pas cher, pour un prix symbolique que n'importe quelle fille peut payer, je vous fais confiance.

À propos du sax que j'aurai bientôt: un vieux contrôleur sympa que je connais s'est mis à me parler musique et il m'a dit qu'il jouait du violoncelle, du violon, du trombone (à coulisse), de la trompette, de la clarinette, du saxophone et de la plupart des instruments. La dernière fois qu'il a joué, il y a des années, c'était un soir, chez lui, avec sa femme au piano, juste pour le plaisir; et le truc dans lequel il soufflait était un saxophone en ut avec le pavillon et les clefs plaqué or, etc. C'est un sax qui joue en bécarré comme un piano, sa tonalité est juste en-dessous de l'alto, mais plus aiguë qu'un ténor. Il a acheté l'instrument le plus cher qui existe (il est plein aux as), dans les 200 billets. À l'heure qu'il est il prend la poussière dans son magnifique étui en cuir, posé sur une étagère dans un placard. C'est un vieux type sympa et il s'en fout de le vendre ou pas, mais il m'a promis de ne le céder à personne d'autre (l'idée de s'en défaire ne lui avait jamais effleuré l'esprit jusqu'à ce que je le lui demande) avant cet été quand je reviendrai travailler et que je pourrai l'acheter. Si je n'en veux plus pas de problème, le prix est de 65 petits dollars. Il va m'apprendre quelques trucs mais je dois trouver un Noir pour m'apprendre à lire la musique (ou même un prof qui prend pas cher) vu que ce qui fait que ce sax particulier

est bien pour moi (pour nous, Jack) c'est qu'il n'est pas en mi bémol ou dans une autre putain de clef qu'on doit transposer en jouant; il faut être musicien pour transposer, et ce pour tous les cuivres excepté ce sax en ut, mais avec celui-là en une soirée ou deux (il connaît vraiment la musique et il me l'a certifié) je pourrai jouer un air qu'on reconnaîtra, évidemment il me faudra des mois pour le jouer dans la bonne tonalité, mais le placement des doigts viendra très facilement, ce qu'il faut acquérir c'est la tonalité, tenir une note pendant 15 secondes, etc. Et même si je n'y arrive pas, je pourrai facilement le revendre pour 65, en plus si je deviens vraiment bon je pourrai l'échanger contre un saxo solo, comme un sax ténor en si bémol, etc., etc. Bon, ma gentille femme Carolyn insiste pour que je l'aie tout de suite, donc quand je reviendrai, pour mon anniversaire le 8 février, même si on crève la dalle, j'aurai un magnifique saxophone pour m'explorer la tête. Tu ferais mieux de venir à SF mon vieux, tu passes à côté de plein de trucs, hé hé, j'ai tout ce dont j'ai besoin et que j'ai toujours voulu: 1, une machine à écrire pour écrire un roman; 2, un endroit génial au grenier pour travailler (qui ne servira pas jusqu'à ce que je revienne); 3, un sax pour apprendre la musique; 4, un magnétophone pour enregistrer mes notes qui sinon se volatiliseraient; 5, une voiture. Ce sont mes trois principales envies: écrire, jouer de la musique et conduire. La quasi-totalité de mon esprit est absorbée par ça et à part 24 heures de sexe par jour, aucun autre putain de truc ne m'intéresse. Je répète, hé hé. Oh ouais, j'ai un clairon (de l'armée, réglementaire, fabriqué au Japon) et une autre petite flûte.

On fait comme ça et écris-moi si tu as le temps ou si tu trouves n'importe quoi à dire de pas trop chiant ou qui ne demande pas trop d'efforts; Carolyn me renverra toutes les lettres que je recevrai quand je travaillerai dans le Sud, jusqu'au 20 janv., ensuite attends-toi à ce que j'entre furtivement chez toi, l'air embarrassé parce que je n'aurais pas traîné jusqu'à toi à travers tous les USA les 25 kg (je l'ai pesé) de mon si fragile, si sensible au froid et à l'humidité – qui s'abîmerait à la moindre secousse et qui serait trop cher à réparer – j'ai nommé mon magnétophone Ekotape. Pardonne-moi, d'ailleurs c'est un subterfuge pour que tu viennes à SF; me marre, me poile, me bidonne.

N.

Jack déclare renoncer à la fiction pour n'écrire que la vérité, sans tabous : « Je désire écrire pour toi, Neal Cassady, la confession de ma vie entière. »¹ Neal reste tourmenté par son incapacité à créer. Jack insiste : « Tu es le plus grand. Il va falloir que je me démène pour te rattraper. »²

Galvanisé par le style incroyable des lettres de Neal, Jack s'en inspire et attaque une nouvelle version de *Sur la Route*...

1. Lettre du 28 décembre 1950 (Jack Kerouac, *Lettres choisies*, p. 227).

2. *Ibid.*

Biographies express

À la fin de chaque notice biographique, nous avons mentionné les différents noms sous lesquels la personne apparaît dans les principaux romans de Jack Kerouac.

Joan Vollmer ADAMS (1923-1951). Mariée au début des années 40 à un étudiant en droit très vite mobilisé par l'Armée, Joan est la colocataire d'Edie Parker, la première femme de Jack Kerouac. Elle divorce après la naissance de sa fille Julie. En 1946 débute sa relation passionnelle avec William Burroughs, dont Allen pensait qu'elle était l'homologue féminin. Brillante, indépendante, elle a de longues discussions philosophiques avec les hommes de la bande. William Burroughs Junior naît en 1947. Ils vivent au Texas, à la Nouvelle Orléans et au Mexique. Jack l'initie à la benzédrine et elle consomme de telles doses d'amphétamines qu'elle est hospitalisée pour bouffées délirantes. Joan a des pulsions autodestructrices et des comportements suicidaires, notamment dans sa façon de conduire.¹ Elle mourra accidentellement l'année de ses 28 ans, d'un coup de revolver tiré par William Burroughs qui tentait, tel Guillaume Tell, d'atteindre un verre qu'elle s'était posé sur la tête.

Elle apparaît dans *Sur la Route* sous le nom de Jane Lee, dans *Avant la Route* (Mary Dennison), dans *Vanité de Duluz* (June), et dans *Les Souterrains* (Jane Carmody.)

Justin BRIERLY (1905-1985). Professeur de littérature anglaise diplômé de l'Université de Columbia (New York), éducateur renommé, co-fondateur et directeur du Festival d'art lyrique de Central City, consultant à la demande de Churchill pendant la guerre, superviseur des écoles publiques de Denver, avocat... Le parcours de Justin Brierly inspire le respect. À Denver, il crée une association destinée à récolter des fonds pour aider les jeunes défavorisés à étudier à l'Université de Columbia. Il détecte vite l'intelligence hors-norme de Neal et répond à son désir d'apprendre en le guidant dans ses lectures. À plusieurs reprises, il lui trouve du travail pour le sortir de la délinquance. En 1947, Justin rencontre Jack Kerouac. Quand paraît en 1950 son premier roman, *The Town and the City*, il écrit un article et organise une séance de signature. Dans la version initiale de *Sur la Route*, Jack

1. cf. *Kentucky Ham*, le roman de son fils, William Burroughs Jr, paru en 1973.

dresse de lui un portrait satirique qu'il est contraint d'effacer par peur d'un procès en diffamation. Brierly apparaît finalement sous les traits du personnage secondaire Denver D. Doll.¹ Justin figure également dans *Visions de Cody* (Justin G. Mannerly) et dans *Le Livre des Rêves* (Manley Mannerly.)

Brierly a joué un rôle déterminant dans la naissance du mouvement «Beat» : en envoyant de jeunes adolescents étudier à l'Université de Columbia, il a permis la rencontre entre le «groupe» de Denver et celui de New York.

William Seward BURROUGHS (1914-1997). Né dans une famille bourgeoise du Missouri, William décroche sa licence de littérature anglaise à Harvard en 1936 avant d'entamer des études de médecine. Pendant la guerre, il travaille dans la publicité puis devient détective. Il fréquente alors la pègre et différents artistes encore méconnus. Il commet quelques délit histoire d'affirmer son anticonformisme et d'explorer ce monde souterrain. En 1944, il rencontre Allen Ginsberg qui lui présente Jack Kerouac. Il devient leur mentor (il a 12 ans de plus qu'Allen et 8 de plus que Jack), leur fait découvrir Nietzsche, Kafka, Céline, Spengler... Il vit chez Joan Vollmer, colocataire d'Edie Parker, la première épouse de Jack. Dandy junkie et homosexuel, libertaire, anticapitaliste, il est doté d'un tempérament fort que cache une apparente froideur. Interné quelques années plus tôt pour s'être coupé un doigt suite à un échec sentimental, il tombe amoureux de la seule femme de sa vie, Joan Vollmer. Inséparables, ils vivent comme mari et femme et leur fils naît en 1947. En 1951, Burroughs tue accidentellement Joan d'une balle dans la tête en jouant à Guillaume Tell. S'ensuivra l'errance pour échapper à la police, et de cette tragédie naîtra l'écriture.

Burroughs traverse toute l'œuvre de Kerouac : il est Will Dennison dans *Avant la Route*, Old Bull Lee dans *Sur la Route*, Will Hubbard dans *Vanité de Duluz*, Frank Carmody dans *Les Souterrains*, Bull Hubbard dans *Les Anges de la Désolation* et le *Livre des Rêves*.

Bill CANNASTRA (1922-1950). Issu d'un milieu aristocratique, Cannastrà interrompt de brillantes études de droit pour se consacrer à l'art. Joan Haverty devient sa petite amie en 1949 et ils emménagent dans un appartement encombré de matelas défoncés et de disques cassés, où ils accueillent tous les paumés de passage. Intelligent, indomptable comme Neal, il est connu pour ses «happenings» : il mange du verre, court nu dans la rue, embrasse à pleine bouche des marines croisés dans des bars. Alcoolique, sarcastique, «Wild Bill» flirte avec l'autodestruction jusqu'à ce jour de 1950 où il meurt décapité en faisant mine de sortir par la fenêtre du métro. Après sa mort, Jack épouse Joan et s'installe chez lui. La

1. Le portrait initial a retrouvé sa place dans la version originale du «Rouleau», publiée en France en 2010 aux éditions Gallimard.

légende dit que c'est dans cet appartement qu'il trouve le rouleau de papier sur lequel il tapera *Sur la Route* (d'autres sources indiquent que c'est Lucien Carr qui l'a ramené de chez United Press où il travaillait).

Il est Finistra sous la plume de Jack dans *Visions de Cody* et *Le livre des Rêves*; il apparaît aussi dans l'œuvre de Ginsberg et de Holmes.

Lucien CARR (1925-2005). Rimbaud cynique et Monsieur-Je-Sais-Tout, à la fois authentique et superficiel, « Lou » fascine son entourage par sa personnalité complexe. Il revendique son désir de devenir écrivain et prône une attitude « cool » qui séduira beaucoup Jack Kerouac, qu'il rencontre en 1943 et à qui il présente son amant et colocataire Allen Ginsberg. Il les introduit dans la sphère intellectuelle de Greenwich Village. En 1944, Lucien assassine David Kammerer à coups de couteau. Ce professeur d'anglais, icône littéraire et figure paternelle, le poursuivait de ses assiduités. Quand Lucien sort de prison, il travaille chez United Press. Il sera le témoin du mariage de Jack Kerouac et Joan Haverty en 1950.

Carr est Kenneth Wood dans *Avant la Route*, Damion dans *Sur la Route*, Julien Love dans *Visions de Cody*, *Les Anges de la Désolation* et *Le Livre des Rêves*, Sam Vedder dans *Les Souterrains*, Claude de Maubrus dans *Vanité de Duluo*, et Philip Tourian dans *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines*, récit de « l'affaire Kammerer » écrit par Kerouac et Burroughs en 1945.¹

Carolyn Robinson CASSADY (née en 1923.) Carolyn a grandi dans le Tennessee, dans une famille bourgeoise où bonnes manières et curiosité intellectuelle sont de mise. Son père la destine à l'enseignement, mais Carolyn a des talents artistiques indéniables. Elle entre au Bennington College dans le Vermont, une école de filles plutôt libérale où on étudie les Arts : sculpture, dessin, théâtre. Carolyn se passionne pour le costume et part travailler quelques mois dans le design à New York.

Elle arrive à Denver en 1947 pour y poursuivre son master en Arts Plastiques. Son prétendant de l'époque, Bill Tomson, lui présente Neal Cassady. Un an plus tard, ils se marient. Ils auront trois enfants, Cathleen Joanne (1948), Melany Jane, dite Jamie (1950) et John Allen (1951). Leur mariage tumultueux durera seize ans. Neal a toujours oscillé entre Carolyn – sa femme, la mère de ses enfants (LuAnne dira « sa mère »), qui symbolise la maison et l'amour stable, et LuAnne – synonyme d'aventures, de fuite, de sexe et de passion.

Carolyn est devenue une figure mythique, pour avoir partagé l'intimité de Neal et de Jack – avec qui elle vivra une histoire d'amour en 1952.

Sous la plume de Kerouac, elle deviendra Camille (*Sur la Route*), Evelyn (*Visions de Cody*, *Big Sur*, *Les Anges de la Désolation*) ou Eleanor (*Maggie Cassidy*).

1. Paru en 2012 aux éditions Gallimard.

Haldon CHASE (né en 1923). Né à Denver au début des années 20, « Hal » est un type plein de vie, volubile et intelligent. Protégé de Brierly, étudiant en anthropologie à l'Université de Columbia, il partage l'appartement de Joan Vollmer (future compagne de William Burroughs) en 1945. Pour Neal, il représente une sorte d'idéal. Ils auront ensemble une discussion primordiale sur l'importance de la poésie, à l'époque où Neal hésitait entre philosophie et littérature. C'est Chase qui crée la connexion entre Denver et la bande de New York en leur montrant les lettres de prison de Neal, avant de l'introduire dans le cercle en 1947.

Il est aussi Il est Chal King dans *Sur la Route* et Val King dans *Visions de Cody*.

Allen GINSBERG (1926-1997). Fils de Juifs communistes, figures de l'underground littéraire de Greenwich Village, Allen Ginsberg est un adolescent timide et sentimental, éprouvé par la psychose paranoïaque de sa mère. Émotif, intelligent, il écrit pour quelques revues. En 1943, il s'inscrit à l'Université de Columbia pour suivre un garçon dont il s'est entiché; il y rencontre Lucien Carr qui lui présente Burroughs et Kerouac dont il tombe amoureux. Une amitié profonde et déterminante s'ensuit. Quand il rencontre Neal Cassady en 1947, Ginsberg a le coup de foudre. Après quelques mois de liaison, il comprend que Neal l'aime comme un frère mais ne le désire pas. Il voyage pour exorciser son chagrin, en vain. Neal ne peut pas se passer de lui non plus. Leur relation passionnelle se poursuit, platonique et conflictuelle. Celui qu'Allen baptise « l'Adonis de Denver » hantera son chef-d'œuvre, le mythique *Howl* (1957).

Ginsberg traverse lui-même toute l'œuvre de Kerouac, baptisé tour à tour Leon Levinsky (*Avant la Route*), Carlo Marx (*Sur la Route*), Adam Moorad (*Les Souterrains*) et Irwin Garden (*Visions de Cody*, *Vanité de Duluozi*, *Big Sur*, *Les Anges de la Désolation*, *Le Livre des Rêves*).

Diana HANSEN (1923-1974). Issue d'une famille aisée de Tarrytown, au nord de New York, Diana est diplômée en philosophie et en esthétique de l'art. Elle épouse en premières noces son professeur de littérature anglaise. Le mariage ne dure pas. Mannequin, elle vit dans un appartement de Manhattan où Neal emménage quelques jours après leur rencontre, à l'automne 1949. Il l'épouse en juillet 1950 alors qu'elle est enceinte de cinq mois. Leur relation sera principalement épistolaire, Neal ayant rejoint Carolyn quelques jours après leur mariage. Ils se séparent peu de temps après la naissance de leur fils Neal (rebaptisé Curtis) en octobre 1950. Diana est Inez dans *Sur la Route*.

Joan HAVERTY (1931-1990). Joan grandit dans l'État de New York et s'installe à Manhattan à 19 ans pour y suivre Bill Cannastra dont elle est amoureuse. Elle fait

la connaissance de Jack en 1950 après la mort de Cannastra. Ils se marient et divorcent huit mois plus tard. Elle donnera naissance à leur fille, Janet Michelle (Jan) Kerouac, en 1952.

Elle est Laura dans *Sur la Route*.

LuAnne HENDERSON, née Cora Lu Anne Bullard (1930-2010). LuAnne est née à Denver, Colorado. Elle a quatre ans quand ses parents divorcent et elle suit son père en Californie. Huit ans plus tard, sa mère la ramène à Denver et la fillette prend le nom de son beau-père, ce qui la brouillera à vie avec son père. Son beau-père boit et sa mère, tenancière de bar, a souvent un œil au beurre noir. Adolescente, LuAnne n'hésite pas à s'en prendre à lui physiquement. Son caractère sauvage et libre s'en trouve renforcé. Elle arrête l'école très tôt pour travailler, en mentant sur son âge. Toutes ses expériences sont partagées avec sa meilleure amie, Lois Williams. En se mariant avec Neal à l'âge de 16 ans, elle échappe à sa famille. Elle l'aime follement et elle a trouvé son alter ego : comme lui, elle a subi l'alcoolisme d'un de ses parents et elle s'assume seule. Comme lui, elle a vendu son corps très jeune (à des commerçants nantis en échange de cadeaux), comme lui elle ment, séduit, aime la vie et se montre intrépide. Quand il la rencontre, Neal le comprend immédiatement : « Le problème, c'est qu'elle me ressemble trop. » Complices, attirés l'un par l'autre de façon irrépressible, ils resteront liés toute leur vie et seront amants à plusieurs reprises après leur divorce en 1948. Neal connaîtra plusieurs épisodes dépressifs dus à sa relation impossible avec LuAnne. Elle est la seule personne avec qui il se soit montré violent, incapable de maîtriser la passion qu'elle suscitait en lui. En 1949, LuAnne épouse Ray Murphy dont elle aura une fille, Anne-Marie, en 1950.

Elle est la Marylou de *Sur la Route*, Joanna Dawson dans *Visions de Cody*, et Annie dans *Les Souterrains*.

Al HINKLE (né en 1926). Al et Neal se rencontrent à Denver en 1939 à la YMCA¹, où ils sont recrutés comme... acrobates. Ils se retrouvent à l'âge de 20 ans et redeviennent amis. « Big Ed Dunkle » (*Sur la Route*), admire l'enthousiasme de Neal et est prêt à tout pour lui, comme épouser Helen Argee pour financer un voyage à New York dont rêve son ami. Il est le compagnon des années d'aventure, puis le collègue de Neal à la Southern Pacific. Avec Helen, ils offriront souvent l'hospitalité à Neal.

On le retrouve dans *Visions de Cody* sous les traits de Slim Buckle.

1. Young Men Christian Association, mouvement associatif de la jeunesse chrétienne.

Helen Argee HINKLE (1925-1994). Née à San Francisco, Helen épouse en 1943 un soldat dont elle est très amoureuse, qui meurt au combat l'année suivante. Elle rencontre Al Hinkle en 1948 devant la porte close d'un club de jazz. Ils se marient 15 jours plus tard, poussés par Neal qui espère qu'elle paiera l'essence de la voiture qui doit les emmener à New York. Elle deviendra une grande amie de Carolyn Cassady.

Elle est Galatea Dunkel dans *Sur la Route*, Helen Buckle dans *Visions de Cody*.

Jim HOLMES. L'étrange crack de la salle billard de Denver est bossu avec de grands yeux mélancoliques. Il vit chez sa grand-mère et fréquente Al Hinkle. La personnalité sauvage de Neal et sa capacité à écouter les autres pendant des heures le captivent. Il sera proche de LuAnne, la première femme de Neal, à qui il servira d'« indic » pendant les absences répétées de son jeune époux.

Il est Tom Snark dans *Sur la Route*, Tom Watson dans *Visions de Cody*.

John Clellon HOLMES (1926-1988). Né dans le Massachusetts en 1926, étudiant à l'Université de Columbia, il rencontre Kerouac en 1948 et pressent que Jack et ses amis vont créer quelque chose de nouveau. Le terme « Beat Generation » naît lors d'une de leurs longues discussions. Il développera ce thème dans un article pour le New York Times en 1952 après la parution de son roman *Go*, publié avant *Sur la Route*, au grand désespoir de Jack qui se sentira dépossédé. Holmes y raconte également le voyage de Neal et de Jack à New York en 1949, l'arrestation de Ginsberg et de Burroughs et la mort de Cannastra.

Il est Tom Saybrook dans *Sur la Route*, Tom Wilson dans *Visions de Cody*, Balliol MacJones dans *Les Souterrains*, James Watson dans *Le Livre des Rêves*.

Herbert HUNCKE (1915-1996). La vie du « maire de la 42^e rue » (ainsi surnommé parce qu'il la hantait depuis son arrivée à New York, en 1939) est un roman d'un nouveau genre. Hobo, escroc, toxicomane et bisexuel, il se prostitue et cambriole pour survivre. Il rêve d'écrire, débarque en Normandie en 1944, joue les cobayes pour une étude sur les comportements sexuels de l'homme américain. Toujours élégamment vêtu, maquillé comme un camion volé pour dissimuler les dégâts causés par la drogue, Huncke devient rapidement une icône de l'underground new-yorkais. Il initie Burroughs à l'héroïne et lui fait découvrir la vie des bas-fonds, partage ses amphétamines avec Joan Vollmer et introduit Kerouac et Ginsberg dans la pègre. Pour eux, il est un modèle de courage. Ses récits sur la 42^e rue les inspirent et ils le poussent à écrire. Il fréquente les cercles littéraires et les clubs de jazz, se lie d'amitié avec Billie Holiday et Charlie Parker.

Burroughs en fera un personnage de son roman *Junky* (1952) et Jack le fera

apparaître sous les traits de Junkey (*Avant la Route*), d'Elmer Hassel (*Sur la Route*), et de Huck (*Visions de Cody, Le Livre des Rêves*).

Jack KEROUAC (1922-1969). Jack est né à Lowell, Massachusetts, dans une famille canadienne-française. La mort de son frère aîné, quand il a 4 ans, le brise. Son enfance se déroule entre l'école, le sport où il excelle, sa mère et l'imprimerie de son père. Il y apprend à taper à la machine et y rencontre les personnalités littéraires de la ville. À 11 ans, il écrit son premier roman. Quand son entreprise périclite, son père sombre dans l'alcool et la famille dans les difficultés. Pour obtenir une bourse, Jack participe au championnat de football américain de l'Université de Columbia : une carrière prometteuse s'ouvre à lui, stoppée net par une fracture du tibia. Il se met alors à lire (Thomas Wolfe) et à rêver de voyages. À New York, il mène une vie d'excès, consomme beaucoup de drogue, d'alcool, de sexe et son état se dégrade. Par l'intermédiaire d'Edie Parker qui deviendra sa première femme, il rencontre Lucien Carr qui l'impressionne, puis Ginsberg et Burroughs. L'Histoire est en marche. Il commence *The Town and the City* (*Avant la Route*) en 1943, débordé par son besoin d'écrire, mais incapable de trouver son style propre. En 1944, il est inculpé de complicité dans le meurtre de David Kammerer. Relâché, il épouse Edie Parker qu'il quittera rapidement. Son père meurt en 1946. Dès lors, il vivra avec sa mère. En 1947, il fait la rencontre de sa vie en la personne de Neal Cassady. Kerouac (Sal Paradise dans *Sur la Route*, Jack Duluo dans ses autres livres) est inhibé, ne sait pas conduire, n'est pas conscient de son charme. Neal est solaire, roule comme un fou, assure avec les femmes. Un amour fraternel hors du commun éclôt, fait d'euphorie et de chagrins. Neal devient l'inspirateur de Jack, sa vie devient son matériau. Il lui révèle aussi la forme à donner à son écriture. Dès lors, Neal et Jack sont liés à la vie à la mort : ils sont tous les deux les pères de l'écriture de Jack.

Frankie Edith (Edie) PARKER (1923-1992). Originaire du Michigan, Edie étudie les Beaux-Arts à l'Université de Columbia. Elle collectionne les boy-friends mais elle s'attache particulièrement à Jack qu'elle rencontre en 1940. Quand elle tombe enceinte, elle ne sait pas si c'est de lui ou de son ami Henri Cru. Elle avorte. Elle partage l'appartement de Joan Vollmer que fréquentent Carr, Ginsberg et Burroughs. En 1944, Jack est envoyé en prison pour complicité dans le meurtre de David Kammerer par Lucien Carr. Les parents d'Edie paient la caution et elle l'épouse. Ils divorcent dès 1946 et restent en bons termes.

Elle apparaît dans *Avant la Route* (Judie Smith), *Vanité de Duluo* (Edna « Johnnie » Palmer), et dans *Visions de Cody* (Elly).

Edward Divine WHITE Jr. (Né en 1925). Adolescent brillant, Ed White étudie à l'Université de Columbia sous la férule de Justin Brierly. Edward passe son temps avec Haldon Chase qui correspond avec Kerouac et qui les présente l'un à l'autre. Une longue amitié s'engage, faite de voyages, de correspondance et d'influence réciproque. C'est Ed White qui suggère à Jack d'écrire des «esquisses» à la façon d'un peintre, ce qui modifiera profondément son écriture et donnera naissance à *Visions de Cody*.

Il est Tim Grey dans *Sur la Route*, Ed Gray dans *Visions de Cody*, Al Green dans *Le Livre des Rêves*.